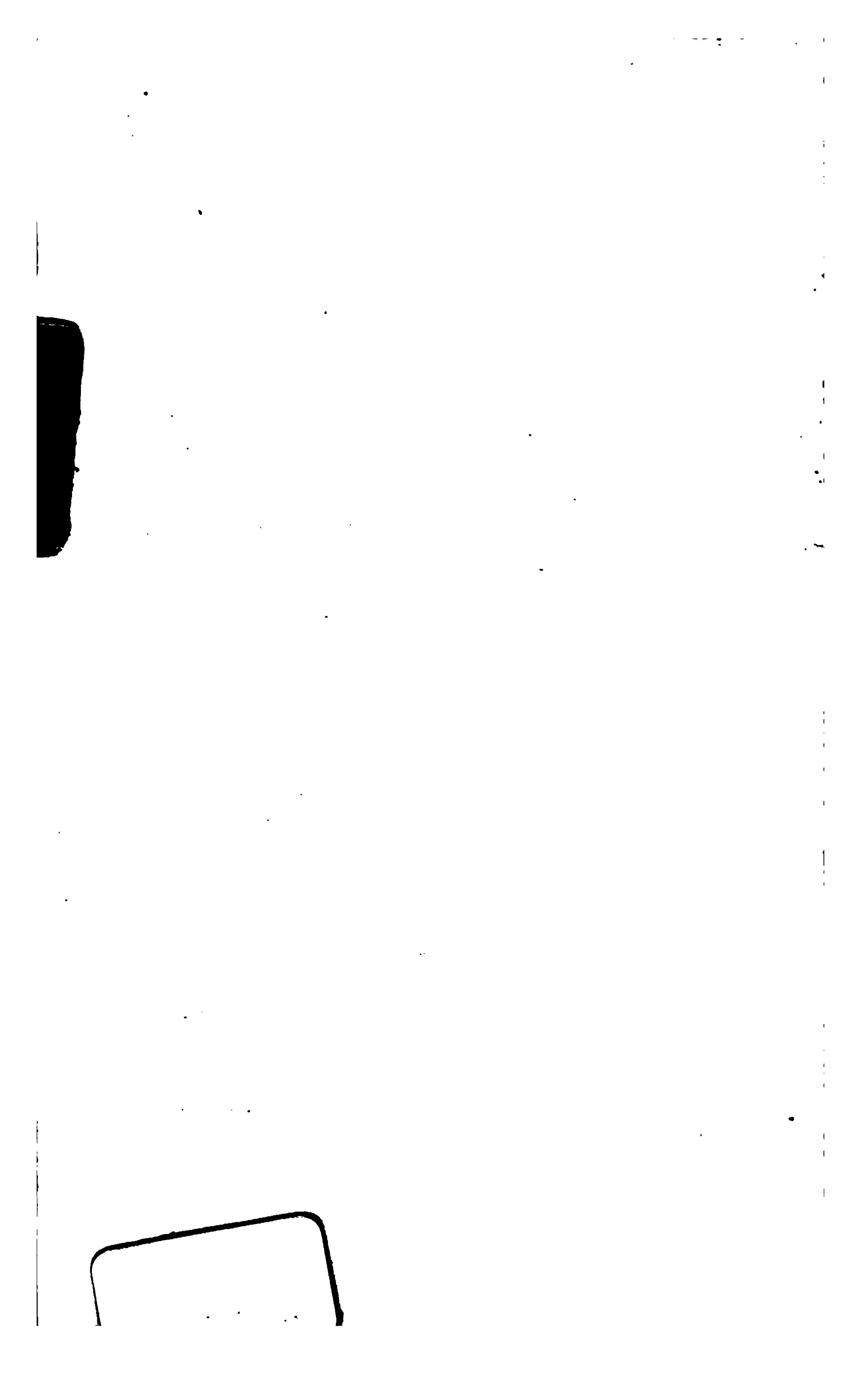
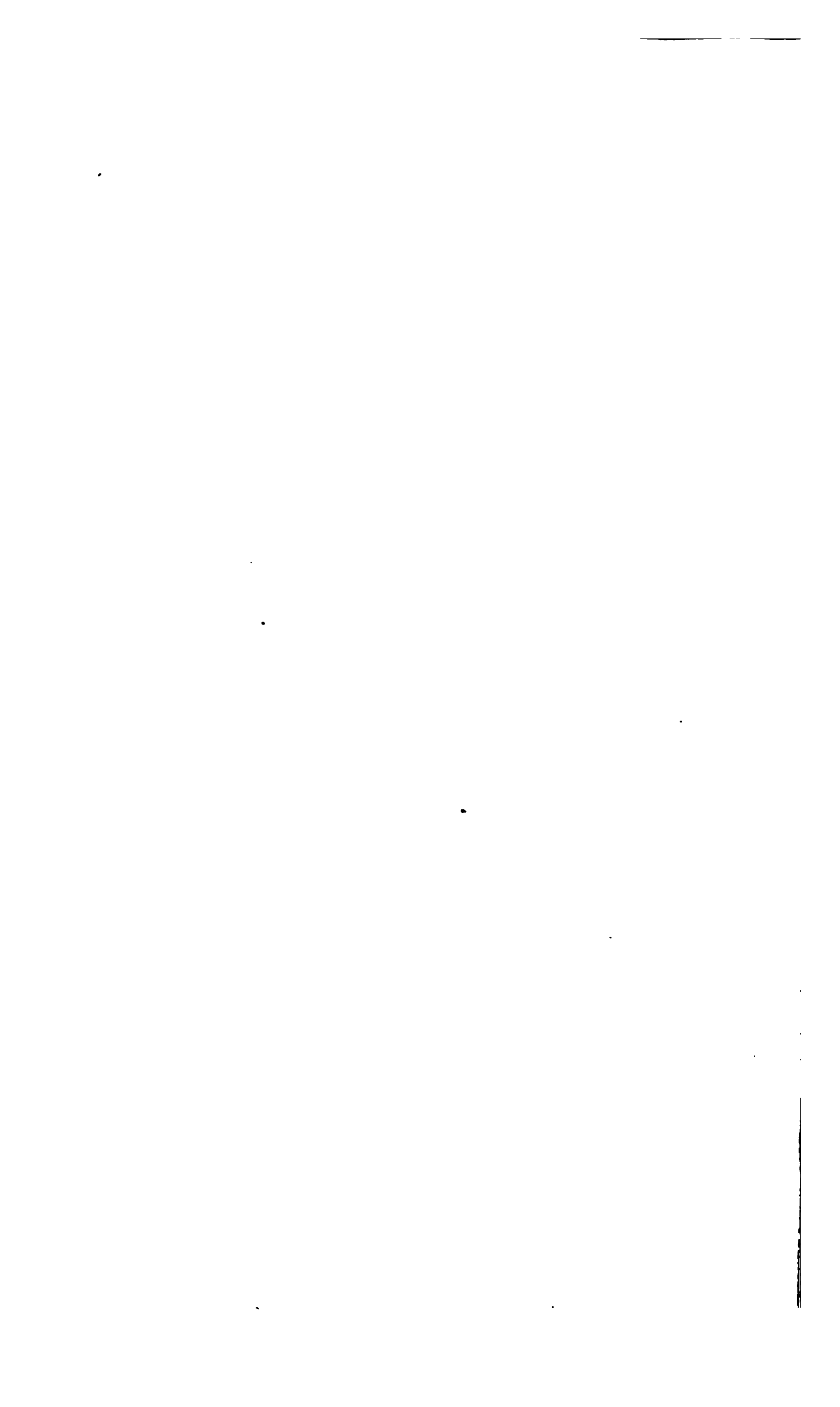




GÉOGRAPHIE ANCIENNE

DE

LA MACÉDOINE

PARIS. — TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7.

GÉOGRAPHIE ANCIENNE

DE

LA MACÉDOINE

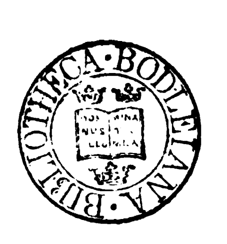
PAR

TH. DESDEVISES-DU-DEZERT
DOCTEUR ÈS LETTRES
PROFESSEUR AGRÉGÉ D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE
AU LYCÉE IMPÉRIAL DE TOURS.

Quanta Macedonia esset, quam divisu facilis, et ut se ipsa quæque contenta pars esset, Macedones quoque ignorabant.
Liv. XLV. 30.

PARIS
AUGUSTE DURAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR
Rue des Grès, 7.

1863



A MA MÈRE

A MON ONCLE

M. BROHYER DE LITTINIERE

MAIRE DE COUTANCES, DÉPUTÉ

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION

La grande péninsule triangulaire qui a pour base le Danube, et dont la mer Egée et la mer Adriatique baignent les côtés, se divise naturellement en trois régions, de grandeur inégale, qui vont s'amincissant du nord au midi, et dont le degré de civilisation est en proportion inverse de leur étendue. La région supérieure, située à l'est du Rhodope et au nord de l'Hémus, est demeurée barbare pendant toute la durée du monde ancien. La région inférieure répond à l'ancienne Grèce et, pour être étudiée complétement, elle exigerait des volumes. La région moyenne, beaucoup moins civilisée que l'une, mais beaucoup moins barbare que l'autre, nous occupera seule : nous l'appellerons région macédonienne, parce que son peuple dominant est le peuple macédonien.

Notre premier chapitre est consacré à la géographie physique du pays : après quelques considérations sur son aspect général, nous indiquons, aussi exactement que cela nous est possible, ses limites naturelles, et nous nous appliquons à donner une idée complète de ses montagnes et de ses cours d'eau. Ces détails

sont presque techniques; il l'a fallu, pour ne pas donner à cette partie de notre travail une étendue démesurée. D'un autre côté, nous avons dû les conserver, car ils sont nécessaires. Les voyageurs les plus récents, parmi lesquels il faut citer au premier rang MM. Boué, Viquesnel, Heuzey et de la Coulonche, ont été mis largement à contribution. Enfin les traits principaux de cette description physique sont rassemblés dans un court résumé.

La géographie historique commence avec le second chapitre, qui traite des peuples de l'époque primitive. Nous ne nous dissimulons pas combien cette partie de notre œuvre est vulnérable, et combien il est facile de contester nos interprétations. Cependant nous n'avons pas cru bâtir en l'air, et rien ne nous a coûté plus de peines et d'efforts. Assurément nous ne prétendons pas que l'on puisse jamais arriver à une classification vraiment incontestable de toutes les émigrations, et surtout de toutes les tribus émigrantes. La chronologie de ces premiers âges du monde n'a jamais préoccupé sérieusement les historiens anciens, et nous sommes si loin d'avoir à cet égard des éléments satisfaisants, que nous avons des doutes légitimes sur la date précise de beaucoup de faits importants à des époques très-postérieures. Cependant, à défaut de preuves plus certaines, on peut trouver des raisons plausibles ou suffisantes dans la nature du sol, dans quelques obstacles insurmontables, dans la constance des traditions, dans les noms

même des tribus et des villes, et s'il paraît puéril de suivre ou de défendre tel ou tel système de chronologie, construit laborieusement par quelque savant et aujourd'hui suranné, il est peut-être permis, sinon d'invoquer positivement, du moins de faire entrer en ligne de compte les obstacles physiques, les traditions sans origine connue, les noms semblables retrouvés à de grandes distances, les témoignages vagues, mais nombreux, épars dans les auteurs anciens. C'est ainsi que nous avons essayé de comprendre cette question difficile, et, pour une époque où le fait le plus certain n'arrive qu'au vraisemblable, nous nous abstenons volontiers de toute affirmation.

Ces réflexions sont-elles applicables au second chapitre tout entier ou seulement à quelques-uns de ses développements? Ce serait, nous le pensons du moins, traiter avec trop de sévérité la masse des témoignages recueillis, que de ne pas faire des distinctions. Nous reconnaissons le caractère hypothétique aux migrations primitives des Illyriens, des Thraces, des Pélasges, à celles de leurs principales tribus, et surtout à l'itinéraire qu'elles ont suivi. Mais il est évident pour nous qu'il y a eu en Macédoine des tribus de six races différentes (Thraces, Illyriens, Bryges, Péoniens, Teucriens, Pélasges); que quelques-unes de ces tribus ont dominé sur tout le pays, à des époques très-anciennes; que ces races se sont tantôt juxtaposées, tantôt superposées; que chacune d'elles a apporté son contingent dans l'œuvre de civilisation générale, tout

en conservant son caractère spécial, et que les institutions religieuses en sont sorties.

Le chapitre troisième traite de la géographie historique de la Macédoine pendant l'époque macédonienne. Nous y avons donné une place importante aux expéditions militaires, et nous avons retiré beaucoup de fruit de cette étude pour les détails topographiques qui constituent la dernière partie de notre travail. Hérodote, Thucydide, Diodore, Arrien, Polybe, Tite-Live ont été nos guides, et nous avons souvent constaté la haute valeur que la connaissance plus exacte de la géographie physique donnait à leurs récits. Mais nous avons regretté vivement de ne point posséder une histoire véritable du règne de Philippe, père d'Alexandre ; c'est surtout quand on opère sur le sol même qu'on s'aperçoit des immenses lacunes qui existent, et que le manque d'œuvres développées ou originales se fait sentir le plus vivement. Pour le règne de Philippe à l'intérieur, et pour les guerres si nombreuses qu'il soutint contre ses voisins, il est évident que nous ne savons les choses qu'en gros, ou plutôt chaque fait connu de nous est plein d'énigmes. Nous en disons autant pour la période tétrarchique jusqu'à l'invasion gauloise, et pour le règne de Démétrius II. La lutte des deux derniers rois contre Rome est plus facile à suivre ; cependant, elle offre aussi bien des points obscurs, qui laissent le champ libre aux interprétations.

Au commencement du chapitre IV, nous exami-

nons dans les historiens anciens la question si controversée des limites de la Macédoine. Evidemment on ne s'y attend guère ; cela paraît tout d'abord un hors-d'œuvre, et nous le reconnaissons. Mais nous avons inutilement essayé de trouver à ces utiles explications une place plus convenable ; si nous les avions introduites dans le chapitre premier, elles eussent mêlé la géographie historique à la géographie politique; dans les chapitres suivants, elles eussent gâté, par l'indication anticipée de beaucoup de faits postérieurs, l'ordonnance du récit, et en eussent amoindri l'intérêt ; réparties entre toutes les époques, elles eussent perdu elles-mêmes leur valeur principale, qui est leur réunion sous un même titre. Ces inconvénients très-graves n'existent plus quand nous abordons la géographie historique de la Macédoine à l'époque romaine. Déjà nous sommes instruits et nous comprenons ce que nous disent les géographes ; la vie brillante de la contrée a cessé et, avant de commencer la longue série de ses souffrances, on accepte volontiers de faire une halte. Telles sont, nous ne dirons pas les raisons, mais les excuses que nous essayons de faire valoir ; aussi bien l'organisation de la Macédoine par Paul-Emile, qui suit, et sa réduction en province par Métellus, semblent substituer aux expéditions guerrières la matière de paisibles dissertations. Nous revenons aux combats avec César et Brutus, dont les campagnes sont étudiées attentivement ; mais, à partir de la bataille de Philippes, la décadence est rapide, et il est

digne de remarque que les derniers siècles de la Macédoine, comme province romaine, égalent l'époque primitive pour la rareté des témoignages et pour le petit nombre des monuments.

La vie de canton était si fortement organisée en Macédoine, et répondait si bien à la nature du pays, qu'elle s'était perpétuée sous les Macédoniens et sous les Romains, et qu'on la retrouve encore aujourd'hui dans les mêmes contrées. Ce fait évident nous indiquait notre route, et dans le cinquième chapitre, consacré à la topographie de l'ancienne Macédoine, nous avons abandonné la méthode ethnologique, qui ne répondait plus à notre but, pour suivre la méthode géographique naturelle. Nous avons étudié successivement, et dans le plus grand détail, tout ce que les anciens nous ont transmis sur les tribus, les villes, les bourgades, les montagnes, les fleuves, les lacs, les côtes, les îles, dans l'Illyrie grecque, la Thessalie épictète (partie située au nord du Pénée), la Macédoine proprement dite, la Chalcidice et la Thrace épictète (entre le Strymon et le Nestus); nous y avons trouvé, après tant d'autres plus doctes et plus habiles, une abondante moisson de détails ou de faits nouveaux, dont quelques-uns ne sont pas sans importance. Nous avons adopté, dans cette description par cantons, l'ordre le plus naturel, et en suivant rigoureusement de proche en proche cet ordre naturel dans toute la description, nous avons pu, sans obstacle, la conduire à bon terme. Nous n'avons rien avancé sans preuves,

surtout dans cette dernière partie, et nos sources sont indiquées très-exactement. Nous joignons à notre travail une carte géographique, pour laquelle nous avons mis à profit les cartes de MM. Kiepert, Viquesnel, Von Hahn, Heuzey et Leake; nous avons aussi consulté celle de M. Lapie; nous avons profité du texte de M. A. Boué, de M. de la Coulonche, et il n'y a également dans notre carte rien qui ne s'appuie sur quelque témoignage contemporain. Cependant nous avons été surtout préoccupé, dans sa confection, du sujet même pour lequel elle était tracée, et nous avons voulu qu'elle fût l'expression vraie de notre pensée et de nos propres investigations.

A la fin de l'ouvrage, une rapide conclusion énumère les points de critique ou de topographie que nous croyons avoir mis en lumière, ou déterminés avec plus de précision. Pour se reconnaître parmi tant de noms propres, un index géographique était nécessaire : il aura pour effet d'abréger les recherches et de rendre notre travail plus facile à consulter.

GÉOGRAPHIE ANCIENNE

DE

LA MACÉDOINE

CHAPITRE I

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE DE LA MACÉDOINE.

§ 1.

La région moyenne de la péninsule hellénique, entre la région subdanubienne et la Grèce proprement dite, est appelée région macédonienne, parce que les Macédoniens en ont été le peuple dominant. Elle a pour limites : à l'ouest, la mer Adriatique depuis le golfe Rhizonique (bouches de Cattaro) jusqu'au promontoire Acrocéraunien (cap Glossa ou Linguetta) ; au sud-ouest et au sud, les monts Acrocérauniens (monts de la Chimère), les contre-forts qui relient ces monts à la chaîne du Pinde, le Pinde aux sources opposées de l'Aoûs (Voïoussa) et du Pénée (Salamvrias), les monts Cambuniens (Volutza), le haut et le bas Olympe, et la rive gauche du Pénée depuis le défilé de Tempé jusqu'à son embouchure ; au sud-est, la mer Egée (Archipel), depuis l'embouchure du Pénée jusqu'à celle du Nestus (Karasou) ; à l'est, le Nestus inférieur et le Rhodope (Despoto-

Dagh) jusqu'à la jonction du Rhodope avec l'Hémus (Balkhan); au nord, la chaîne de l'Hémus : Scomius (Vitocha), Orbélus (Spatz), Scardus (Schar); au nord-ouest, le Scordus (Baba-Dagh), et ses contre-forts (Tzernagora) jusqu'au golfe Rhizonique.

A l'ouest, la côte adriatique, roide et monotone dans sa coupe verticale, est, comme la côte italienne qui lui est opposée, presque sans ports et sans abris. A partir du golfe Rhizonique, plutôt dalmate que macédonien, sur un espace de 60 à 70 lieues, on trouve à peine cinq ou six havres (Budua, Dulcigno, Saint-Jean de Medua, Durazzo, Avlona), dont un seul, Avlona, est vaste et sûr. Le promontoire Nymphéum (cap Rhodoni) protége le havre de Saint-Jean de Medua; le promontoire Dyrrachium (cap Pali) protége le port de Durazzo; derrière le promontoire Acrocéraunien s'abrite le golfe d'Avlona, qui renfermait anciennement les ports d'Aulon et de Panormus; il y avait encore un lieu de refuge dans l'île de Sasos.

La limite de terre, au sud-ouest, part du promontoire Acrocéraunien (cap Glossa), suit les monts Acrocérauniens, au sud, pendant quelques lieues, et les abandonne pour se relier par un contre-fort avec le Pinde. Ce contre-fort, dont la direction varie souvent, et dont l'élévation n'est pas toujours très-grande, est cependant une limite naturelle; en effet, tous les cours d'eau de son versant septentrional se dirigent du sud-est au nord-ouest, et sont tributaires de la mer Adriatique; tous les cours d'eau de son versant méridional se dirigent du nord-est au sud ou au sud-ouest, et sont tributaires de la mer Ionienne. Le Pinde sert de frontière depuis la source de l'Achéloüs (Aspropotamo) jusqu'au mont Lacmos (Zygos), répondant à la source de l'Aoüs (Voïoussa); ensuite la limite se continue à l'est et au nord-est par les monts Cambuniens (Volutza, Amarbis, Chapka),

incline au sud-est avec le haut Olympe (Hagios Hilias) et le bas Olympe ou Octolophe jusqu'au défilé de Tempé, et de là suit la rive septentrionale du Pénée jusqu'à la mer Egée. Cependant la domination des Macédoniens sur la rive septentrionale du Pénée s'est perpétuée jusqu'à la ruine des Antigonides; les Romains, sous l'impression de la conquête, ont donné le Pénée pour limite commune aux provinces de Macédoine et d'Achaïe : c'est pourquoi nous joignons cette partie de la Thessalie, et cette partie seulement, à la région macédonienne comme annexe politique, et nous substituons au Pénée supérieur la rive gauche du Pamisus (Bliuri), son affluent, jusqu'au col de Portaes, qui conduisait dans le pays des Athamanes, et dont l'importante position militaire de Gomphi était la clef.

Au sud-est, la côte de la mer Egée, échancrée et hospitalière, semble une image de la Grèce, et la Chalcidice rappelle le Péloponnèse par sa forme comme par ses villes nombreuses et sa florissante population. Depuis les bouches du Pénée jusqu'à celles de l'Axius (Vardar), la plage est sablonneuse, le rivage uni et accessible seulement aux petits bâtiments; mais, à partir de Thessalonique, les havres abondent, et sur tout le littoral de la Chalcidice on trouve un grand nombre d'abris sûrs et de mouillages excellents. Des golfes vastes et profonds, protégés par des chaînes de montagnes, presque entièrement fermés et à toutes les expositions, permettent la création d'un grand empire maritime, et frappent encore d'admiration les voyageurs modernes par la beauté de leur aspect.

Le golfe Thermaïque (golfe de Saloniki) s'étend entre les bouches du Pénée (ou plus exactement peut-être le cap Platamona) et le promontoire Canastréen (cap Paliuri); le golfe Toronaïque (golfe de Casandria), entre le promontoire Canastréen et le promontoire Derrhis (cap Drépano);

le golfe Singitique (golfe de Monte-Santo), entre le promontoire Ampélos (cap Kartali) et le promontoire Nymphéum (cap Saint-Georges); le golfe Strymonique (golfe d'Orfano), entre le promontoire Acroatho (cap Smyrna) et l'île de Thasos (Tasso). Le fond du golfe Toronaïque s'appelait golfe Mecybernéen, et sur la côte méridionale du golfe Strymonique se trouvaient le golfe d'Acanthe (golfe d'Istillar) et le golfe de Cermorum; enfin, au nord-ouest de Thasos, se trouvait le golfe de Néopolis (golfe de Cavalla). Depuis les bouches de l'Axius jusqu'aux bouches du Nestus on compte plus de soixante ports et points de relâche dont l'antiquité nous a laissé les noms.

En remontant le cours inférieur du Nestus, on atteint promptement les premiers contre-forts du Rhodope (Despoto-Dagh), qui lui sert de ceinture. C'est la limite de terre à l'est, d'une élévation très-inégale, mais toujours suffisante, et séparant nettement les deux bassins du Nestus et de l'Hèbre jusqu'à la jonction du Rhodope avec l'Hémus. La frontière du nord s'étend depuis la jonction du Rhodope avec l'Hémus jusqu'au Scardus (Schar-Dagh ou Schar); elle est naturelle dans toute son étendue, et est interrompue sur deux points seulement par les vallées très-étroites du Lépénatz et du Drin blanc. Au nord-ouest, le mont Hess et le mont Pastrik relient le Scardus au Scordus, et le Scordus s'étend par le massif du Monténégro jusqu'au golfe Rhizonique et jusqu'à la côte Adriatique, d'où nous sommes partis.

Telles sont les vastes dimensions de la région macédonienne. La Macédoine est si grande, dit Tite-Live [1], que les Macédoniens eux-mêmes n'en connaissent pas toute l'étendue. C'est dans cette vaste contrée que vivent les cent cinquante peuplades mentionnées par Pline [2]. Le même cri

[1] Liv., XLV, 30. [2] Plin., IV, 17.

d'admiration échappe à un autre géographe romain, Pomponius Méla[1].

§ 2.

Orographie sommaire : montagnes de l'ouest et du sud-ouest.

Le golfe Rhizonique, sinueux et profond, présentant plus d'une analogie avec le golfe Actiaque (golfe d'Arta), est dominé à l'est par plusieurs sommets, situés à l'extrémité d'un vaste massif répondant au pays actuel du Monténégro. Depuis le mont Lourtschin jusqu'au mont Dormitor, qui n'ont pas d'équivalent dans l'antiquité, les pics se multiplient à l'infini et s'enchevêtrent confusément, sans qu'on puisse en distinguer la ligne principale. Dans la grande carte de Lapie, qui est la plus claire, mais qui n'est pas la plus exacte, il semble que ce soit un treillis à mailles irrégulières. Présentement encore la contrée est mal connue et ne présente qu'une seule route accessible aux voitures ; les autres chemins, en petit nombre, et souvent taillés dans le roc, contournent des chaînes abruptes, séparées l'une de l'autre par des ravins profonds. La direction générale du massif est du sud-ouest au nord-est, et le Dormitor, par lequel il se rattache aux Alpes illyriennes (Dinariques), a 7600 pieds d'élévation.

Depuis le Dormitor jusqu'au Scardus (Schar), qui commence la chaîne de l'Hémus (Balkhan), la direction change subitement et se porte du nord-ouest au sud-est. Les sommets sont très-élevés, et les quatre principaux, le Dormitor, le Javor, le Kom, le Baba-Dagh, qui flanquent à l'est le Monténégro, ont de 5000 à 8500 pieds. Ils font partie de

[1] Pomp. Méla, II, 3.

la ligne hydrographique et envoient des cours d'eau à la mer Adriatique et à la mer Noire. Ici donc la limite est précise. Mais, à partir du Baba-Dagh, qui est le Scordus de Tite Live, la ligne hydrographique est abandonnée un moment pour rejeter en dehors de la région macédonienne la vallée supérieure du Drin blanc, qui ne doit pas y être comprise. Pendant que cette vallée supérieure est limitée à l'est par un plateau très-élevé sans doute, mais sans ces accidents brusques qui rendent les communications difficiles, elle est bordée à l'ouest par un prolongement très-âpre du Scordus (Baba-Dagh), qui porte le nom de mont Pastrik et se continue sans interruption jusqu'à la rive droite du Drin blanc, tandis que, sur la rive opposée, un contre-fort non moins élevé du Scardus (Schar), qui porte le nom de mont Hess (4500), étend jusqu'au fleuve ses énormes escarpements, ne laissant aux eaux du Drin blanc qu'un passage étroit ou plutôt une fente. Selon toute apparence, le Hess et le Pastrik étaient anciennement réunis, et leur séparation actuelle est une langada[1], effectuée par un tremblement de terre, comme celle qui constitue entre l'Olympe et l'Ossa le défilé de Tempé.

Entre le Hess et le Scardus (Schar), se trouve une profonde échancrure d'une lieue de large, encore très-élevée pourtant (2500), qui termine de ce côté les Alpes illyriennes. A partir du Scardus, que nous retrouverons dans la description des montagnes du nord, commence la chaîne du Pinde, qui court à peu près régulièrement du nord au sud, et qui fait partie tout entière de la ligne hydrographique. La première section, formée par le mont Tourianska (3500), s'étend du Scardus aux sources de la Resna; c'est une plate-forme boisée, percée de plusieurs cols longs

[1] A. Boué, *Turquie d'Europe*, I, 69, 70.

et sinueux, tels que les cols de Prisna, de Tourianska, de Slivova, ouvrant les communications avec la vallée du Drilo (Drin noir). La seconde section incline un peu au sud-est, et s'étend des sources de la Resna aux sources de l'Eordéus (Devol). Plus haute que la précédente, elle possède des sommets de 5000 à 7500 pieds; le plus élevé est le mont Péristéri, massif considérable d'escarpements souvent inaccessibles (7500)[1]. Il convient d'attribuer à cette montagne le nom d'Octolophus, mentionné par Tite-Live; en effet, elle reproduit assez bien, par ses pics en amphithéâtre et par le lac de Resna qu'ils dominent, la situation de cet autre Octolophus de Thessalie, au pied de l'Olympe, autour du lac Ascuris (Ezéro). A la suite du Péristéri nous rencontrons le Néretska, qui se maintient pendant 50 kilomètres environ entre 5000 et 6000 pieds. Au nord du Péristéri est le col du Dragor (2400), par lequel on passe le plus ordinairement d'Illyrie en Macédoine. A l'extrémité sud-est du Néretska, cette montagne se franchit par le col de son nom (4922), d'où l'on voit toute la Macédoine centrale et méridionale, le Pinde et l'Olympe. C'est un des points qui permettent le mieux d'embrasser l'aspect géographique de la contrée, et d'en bien saisir les grandes divisions. Ces deux premières sections correspondent au mont Bertiscus des anciens.

Les montagnes de la troisième section courent un moment de l'est à l'ouest autour du bassin supérieur de l'Eordéus (Devol), pour reprendre plus loin la direction du nord au sud, que dès lors elles suivent généralement. Elles s'étendent depuis les sources de l'Eordéus jusqu'aux sources opposées de l'Aoüs (Voïoussa) et du Pénée (Salamvrias), et, quoique leur élévation soit moindre le plus souvent, elle

[1] M. Viquesnel, *Mém. de la Soc. de géol.*, 2e série, I, 243.

est encore très-considérable. Elles répondent au Bercétésius des anciens, placé par Pline aux sources de l'Apsus, et on leur donne aujourd'hui différents noms (monts Grammos, Bushotari, Smolika). Dans le Bercétésius, le point culminant est le Grammos (4500), et du mont Smolika, qui unit le Bercétésius au mont Tymphé, on voit les deux mers [1]. Il y a dans cette partie de la chaîne de nombreux passages, beaucoup plus praticables que les précédents, mais débouchant à l'ouest, dans des vallées longues et étroites, encaissées entre des contre-forts d'une élévation souvent égale à la chaîne elle-même, et la facilité apparente des communications est très-atténuée par ces obstacles.

La quatrième section, formée par le Pinde proprement dit (Mezzovo, 6000 à 7000), commence aux sources de l'Aoûs (Voïoussa), au mont Lacmos (Zygos, 5000), et se continue, toujours dans la direction du nord au sud, jusqu'aux sources du Pamisus (Bliouri), où s'arrête la région macédonienne. On y trouve, aux sources opposées de l'Aoûs et du Pénée, le col de Mezzovo, de tous le plus fréquenté, et passage habituel d'Epire en Thessalie ; au sud-est, le col de Portaes, répondant à la limite même. Entre eux, le col de Miliaes est le défilé dont parle Tite-Live, qui sépare la Thessalie du pays des Athamanes, et qui est protégé du côté de la Thessalie par Pheca et par Gomphi. Au midi le Pinde se continue entre les Thessaliens et les Epirotes.

Les trois premières sections de la chaîne précédente constituent le Pinde septentrional, qui envoie à l'ouest beaucoup de contre-forts. Les ramifications du Bertiscus (Tourianska), arrêtées par le Drilo (Drin noir), sont courtes, mais abruptes. Aux sources de la Resna et du Bévus [2], dont on retrouve le nom dans le petit village de Bohoun (l'em-

[1] A. Boué, I, 61.

[2] Liv., XXXI, 22.

placement de Bévum), indiqué par la carte de Lapie[1], se détache une très-longue chaîne, qui suit du nord au sud et du sud-est au nord-ouest tout le cours supérieur et occidental du Drilo. La première section de cette chaîne secondaire s'étend du Bertiscus au col de Bagora, et entoure complétement le lac Lychnitis (lac d'Ochrida); ses sommets les plus élevés (mont Xérovouni, mont Kara-Dagh, 5000 à 6000) se trouvent au sud-est; ils ne sont séparés du mont Grammos, premier sommet du Bercétésius, que par la vallée supérieure de l'Eordéus (Devol), et la troisième section du Pinde septentrional paraît être leur prolongement. Ce sont les monts Candaviens, traversés sur deux points, sous la domination romaine, par la voie Egnatia, et ils possèdent encore de nos jours la voie de communication la plus fréquentée entre l'Illyrie grecque (Albanie) et la Macédoine; ils ne dépassent pas au nord-ouest le col du Bagora (2615). La seconde section, contiguë aux monts Candaviens, court du sud au nord-ouest, parallèle au Drilo, depuis le col du Bagora jusqu'au rivage adriatique, et n'a pas d'équivalent dans la géographie ancienne. Sa masse compacte offre aux regards une crête boisée, dont les sommets les plus importants (monts Bagora, Spiléon, Ibaléa, Kiapha-Mala, 3000 à 4000) s'élèvent en face du Tourianska et du Schar comme une épaisse muraille. Le mont Ibaléa (5800) n'est séparé du mont Jalesch, prolongement occidental du Scardus (Schar), que par le cours du Drilo, et paraît lui avoir été réuni primitivement, comme le Hess était soudé au mont Pastrik.

A l'ouest du mont Kiapha-Mala (3438), les dernières ramifications jusqu'au Drilo inférieur n'ont pas moins de 1500 à 2000 pieds : elles répondent au pays actuel de Myrdita.

[1] Lapie, *Turquie d'Europe*.

Au-dessous d'elles s'étagent les monts de la Doukagine, (1200 à 1800), qui, en se rapprochant des monts précédents, forment les défilés du Mathis (Mati)[1]; le Gabar-Balkhan (2400), le Djourad, le Tschapari, dans lequel se trouve le mont Tomor (5000); le Skrapari, dans lequel sont compris le mont Asnaüs (Trébusin), le mont Æropus (Pélagos) et les défilés d'Antigonée (col de Clisoura); les monts Acrocérauniens et celui de leurs contre-forts qui sert de limite au sud-ouest (monts Ergénik, Mitschkéli). Il ne faut pas confondre le mont Tomor, situé dans la chaîne secondaire du Tschapari, avec le Tomarus des anciens, qui est en Epire, autour de Dodone. Le mont Tomor a la forme d'un cône tronqué avec trois sommets; c'est un massif isolé (peut-être ce nom de Tomor en vient-il), de 8 à 9 lieues de circonférence, que l'on aperçoit à 32 lieues de distance au nord et au nord-ouest; il peut servir de point d'observation pour la géographie de la contrée. Le mont Paléovouni est le Lingus de Tite-Live[2], situé en Epire, mais sur la frontière commune de la Macédoine et de la Thessalie. Toutes les chaînes qui précèdent sont des contre-forts des monts Candaviens ou du Bercétésius; elles courent presque uniformément du sud-est au nord-ouest, et encadrent autant de bassins parallèles, dont les vallées profondes et montueuses[3], ne communiquant l'une avec l'autre que par de rares passages, sont le plus souvent d'un parcours difficile et d'un sol ingrat. La côte seule offre un aspect différent, mais dans des proportions le plus souvent assez restreintes, et sur une étroite lisière. Tous les cours d'eau sortant des chaînes précédentes à l'ouest du Pinde sont tributaires de la mer Adriatique.

[1] A. Boué, I, 60-160, *passim*.
[2] Liv., XXXII, 13.
[3] M. Viquesnel, *Mém. de la Soc. de géol.*, 1re série, V, p. 103.

§ 3.

Montagnes du sud-est.

Au sud-est, la frontière de la région macédonienne est formée par le cours du Pamisus et du Pénée et par la mer Egée, et les montagnes n'y figurent point. Cependant elles reprennent leur rôle naturel et leur importance dans les divisions secondaires, et de même que le Pinde septentrional, qui constitue la chaîne principale des montagnes de l'ouest, sert de limite à l'intérieur entre la Macédoine proprement dite et l'Illyrie grecque, de même les deux ramifications principales des montagnes du sud-est servent de limite à l'intérieur entre la Macédoine proprement dite, la Chalcidice et la Thessalie épictète. Mais ces divisions sont véritablement secondaires; elles ne sont pas continues et non interrompues comme les limites naturelles, et elles ont un caractère moins net et moins tranché.

Les monts Cambuniens, qui forment la première ramification entre la Macédoine et la Thessalie, n'ont pas de nom moderne qui corresponde à toute leur chaîne principale. Ils se détachent du Pinde au mont Lacmos (Zygos), courent au sud-est, puis au nord-est et expirent près du golfe Thermaïque, aux bouches de l'Haliacmon (Indje-Karasou). Ils se divisent en trois sections : le mont Tymphé ou Stymphé (Sedriliani) remonte au nord-ouest depuis le Lacmos jusqu'au Bercétésius (Smolika); à l'est et au nord-est la partie inférieure constitue les monts Cambuniens proprement dits (mont Amarbis); la partie supérieure répond aux monts Piériens (mont Flamboro), plateau d'une élévation moyenne, dont les pentes boisées offrent l'aspect d'un

épais taillis : c'est encore la forêt Piérienne, comme au temps de Xerxès ou du roi Persée.

Au nœud du mont Stymphé et des monts Cambuniens se détache un contre-fort qui répond au Cercétius (mont Cachias ou Ardham), et étend ses croupes extrêmes jusqu'au Pénée; à la jonction des monts Cambuniens et des monts Piériens est le mont Titarius (Chapka), qui relie aux monts Cambuniens le haut et le bas Olympe. Cette dernière montagne, de forme allongée et parallèle au rivage égéen, consiste en un plateau surmonté de trois sommets, dont l'Hagios-Hilias est le plus élevé (8916); les deux autres (le Kalogheros et l'Itchouma) ne lui sont guère inférieurs. Avec un ou deux sommets du Balkhan au nord-est (le Rilo-Dagh), c'est le point culminant de la région macédonienne; il est supérieur au Dormitor et au Scardus. « La vue qu'on embrasse de ses différents sommets est immense, dit M. Heuzey[1]. On voit d'un côté toute la Macédoine; de l'autre, toute la Thessalie, dont les lacs et les rivières semblent tracés comme sur la carte. Une haute montagne qui se dresse au dernier plan, est le Parnasse. A l'est, la mer forme un vaste cercle depuis le mont Athos jusque par delà l'île de Scyros; à l'ouest, la chaîne du Pinde borne l'horizon de sa longue muraille dentelée. » Sans doute, ce coup d'œil magnifique devait suggérer aux rois de Macédoine le désir de s'approprier un aussi beau pays. Le nom d'Olympe, chez les anciens, s'étendait à tout le massif.

Le bas Olympe est séparé du précédent par des escarpements boisés; il constitue ce que les anciens appelaient en Thessalie Octolophus, ou les huit sommets, et renferme en effet huit sommets principaux[2], rangés autour d'un bassin intérieur circulaire dont le lac Ascuris (Ezéro) occupe le

[1] M. L. Heuzey, *le Mont Olympe*, p. 135.

[2] M. L. Heuzey, *le Mont Olympe*, p. 53, 54.

fond (monts Detnata, Goudena, Koukouli, Godaman, Analepsis, Métamorphosis, Sipoto, Hagios-Hilias). Il ne faut pas confondre cet Hagios-Hilias, l'un des sommets de l'Octolophe, avec le sommet principal du haut Olympe, qui porte le même nom. Au sud-ouest des précédents se trouvent deux autres sommets, le Cyphus (Kokkinopétra) et le Milonas (Mélouna), dont le pied s'étend jusqu'au Pénée. La plaine à l'ouest et au nord-ouest renferme aussi plusieurs montagnes isolées qui sont moins importantes.

Dans les monts Cambuniens, à l'ouest principalement, les cols sont nombreux et faciles, et « semblent inviter les populations à passer d'une province dans l'autre[1]. » Cependant ils ne sont pas tous de cette nature, et il suffit pour le prouver de rappeler l'expédition d'Alexandre de Pélion en Eordée à Pellène en Hestiéotide, par une route âpre et toute rocheuse, qui devait passer aux environs des Météora. Entre le Titarius et les monts Cambuniens se trouve le défilé de Volustana (col du Sarandaporos); entre le Titarius et l'Olympe le col de Pétra, qui porte encore le même nom; enfin, au sud-est le défilé de Tempé, langada ou déchirure produite par un tremblement de terre entre l'Octolophe et l'Ossa (Kissovo). Ces trois derniers défilés, longs et étroits, très-faciles à défendre, sont de la plus grande importance pour l'histoire et la géographie de la Grèce et de la Macédoine.

Les pentes de l'Olympe à l'est sont rapides, et ne laissent sur certains points de la côte qu'une plaine très-resserrée, qui s'élargit au nord-est, en face des monts Piériens. Au sud-est, entre les monts Sipoto et Métamorphosis, était située la forêt Callipeucé; entre le haut et le bas Olympe se trouvait la région dite Libéthra, habitée par les Muses.

[1] A. Boué, I, 299.

Une déchirure profonde traversait l'Olympe du pied au sommet, et permettait aux yeux de pénétrer jusque dans ses fondements[1]. Probablement produite en même temps que celle de Tempé, elle eût créé un second défilé, si elle s'était opérée un peu plus au sud. Au nord-est de l'Olympe, entre cette montagne et Pydna, les anciens ont appelé mont Olocrus[2] celle des collines inférieures qui se trouve au débouché du col de Pétra.

La seconde chaîne des montagnes du sud-est s'étend à travers la Chalcidice depuis le col de Langasa, au nord-est de Thessalonique, jusqu'au promontoire Acrothoon (cap Smyrna). Elle est séparée de la précédente par une plaine de 50 à 60 kilomètres, qui répond aux bassins inférieurs de l'Haliacmon (Indje-Karasou), de l'Axius (Vardar) et de l'Echédorus (Gallico). La Chalcidice, dont elle fait la charpente, se compose d'une presqu'île principale, aux contours arrondis. Trois autres presqu'îles s'en détachent, longues et étroites, dirigées parallèlement de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est, et on trouve sur la ligne centrale, à partir du col de Langasa, le mont Dysoron[3] (mont Kortiasch) (Disoron, selon Cousinéry[4]) : sa double cime, aperçue de loin en mer, à l'entrée du golfe Thermaïque, par exemple, semble en faire deux montagnes (3561) ; ensuite le mont Cholomonda, appelé aussi Kholomon, et le mont Salomon, point le plus élevé de l'intérieur (3600). Il y a une complète interruption de la ligne orographique à la naissance de la presqu'île septentrionale, ou presqu'île d'Acté (presqu'île d'Hagion-Oros.) C'est, dit M. Viquesnel, une vallée de deux kilomètres de long sur cent mètres de large, couverte de

[1] M. L. Heuzey, p. 67-109.

[2] Liv., XLIV, 44.

[3] Il est inutile de recourir à l'explication de Cousinéry, et l'orthographe habituelle, qui est celle d'Hérodote, doit être maintenue. En effet, Δυσώρον veut dire *fâcheux*, *incommode*, et cela convient bien à cette montagne, située en travers de la route qui conduisait de Thrace en Macédoine.

[4] Cousinéry, *Voy. en Macéd.*, I, ch. II.

prairies presque au niveau de la mer, et, selon Grisebach, ce serait, comme les défilés de Tempé et du Drin blanc, une langada. Les dimensions données par le savant voyageur français se doivent entendre du nord au sud pour la longueur, et de l'ouest à l'est pour la largeur; elles se rapportent assez exactement au tracé du canal de Xerxès, tel qu'Hérodote[1] nous l'a représenté (12 stades ou environ 2kil.,240). Le sol s'élève ensuite très-rapidement pour former la masse du mont Athos (Hagion-Oros). Cette montagne, vue de loin, fait l'effet d'un homme couché sur le dos[2], parce qu'elle se compose de deux parties de hauteur très-inégale (3000 et 5100), séparées l'une de l'autre par une dépression très-considérable. On y jouit d'une vue magnifique, et des plus étendues; les modernes assurent qu'on l'aperçoit à 30 milles (48 à 50 kilomètres); les anciens voulaient que son ombre s'étendît jusqu'à Myrine, sur la côte occidentale de l'île de Lemnos[3].

A peu de distance du mont Dysoron naît un contre-fort qui se développe en forme de plateau parallèlement au rivage méridional, et se bifurque pour aboutir d'un côté, vers l'ouest-nord-ouest, au promontoire Gigonis (cap Kara-Bouroun), de l'autre, au sud, à l'entrée de la presqu'île de Pallène (presqu'île de Casandria). Cette dernière ramification (1200), qui traverse la contrée appelée présentement Chassia, est vraisemblablement le mont Cissus des anciens, et ce nom devait s'étendre, comme nous l'avons déjà remarqué pour l'Olympe, au plateau tout entier jusqu'à sa jonction avec le Dysoron. Des trois presqu'îles du sud-est, celle de Pallène (Casandria) est la plus basse; cependant l'isthme qui l'unit à la presqu'île principale renferme quelques hauteurs, et les collines qui forment sa charpente

[1] Hérod., VII, 23, 116.
[2] A. Boué, I, 177.
[3] Apollonius, I, v, 579, 604.

jusqu'au promontoire Canastréen (cap Paliuri) sont occupées par des forêts de pins. La presqu'île de Sithonie (Longos[1]), située entre les deux autres, ne présente point de chaîne considérable; ses collines sont disposées transversalement d'une mer à l'autre, très-favorablement pour la configuration de son littoral, et les trois presqu'îles, vues du golfe Thermaïque, semblent être trois crêtes échelonnées en gradins et séparées par deux golfes[2]. Au nord, une dernière ramification part du mont Cholomonda, et paraît avoir été exploitée anciennement pour ses mines. Elle expire à l'extrémité du golfe d'Acanthe, sur le golfe Strymonique.

§ 4.

Montagnes de l'est.

Les montagnes servent constamment de frontière à l'est, et la chaîne principale est le Rhodope (Despoto-Dagh), qui s'étend du sud-est au nord-est, parallèlement au cours du Nestus (Karasou), depuis le lac Bistonis (Bouroughul) jusqu'au mont appelé actuellement Tchadir-Tépê. La partie inférieure de cette chaîne renferme des sommets très-élevés (monts Tchal-Tépê, Tchégla, Kruchova), dont la hauteur varie de 3500 à 7000 pieds; la partie supérieure (monts Jaïlassi, Dozpat) se maintient à ce niveau, et le point culminant est, à la jonction du Rhodope avec l'Hémus, le Tchadir-Tépê, qui mesure 7200 pieds. L'ancien nom de Rhodope s'étendait à toute cette chaîne, comme toute la partie supérieure s'appelle actuellement Despoto-Dagh. Sans doute les principaux sommets avaient des noms spéciaux chez les tribus thraces qui vivaient dans leur voisinage, mais ces tri-

[1] A. Boué écrit Lougous.

[2] A. Boué, I, 176.

bus étaient barbares, et les noms qu'elles donnaient à leurs montagnes ne nous sont pas parvenus. Tous les contre-forts situés à l'est de cette ligne, sur le versant de l'Hèbre (Maritza), sont en dehors de la région macédonienne, et nous n'avons pas à nous en occuper; nous allons décrire les principaux contre-forts situés à l'ouest.

Entre le Tchal-Tépê et le Nestus (Karasou) se trouvent les gorges des Corpiles, qui sont voisines du relais de Topiris, sur la voie Egnatia. Sur la rive opposée court parallèlement au Rhodope, mais en se rapprochant beaucoup plus du Nestus, une chaîne secondaire qui, dans sa région moyenne, se développe à l'ouest par un renflement subit, redevient, dans sa région supérieure, parallèle au fleuve, et rejoint, en s'arrondissant, le mont Hémus (Balkhan), au pic de Démir-Kapou (7500). La hauteur de cette chaîne varie de 2500 à 7000 pieds; ses pics les plus élevés (Buzdagh, Simnitza, Périn-Dagh, Tel-Tépê) [1] n'ont pas d'équivalent chez les anciens; elle est cependant d'une grande importance, car tous les contre-forts courant à l'ouest en proviennent directement.

Au coude formé au sud-est par cette chaîne secondaire, à partir du Buzdagh, on trouve le mont Orbélus indiqué par Arrien [2], et répondant aux sources du Kourou-Déré, affluent de l'Angitas; ensuite les collines du Symbole (monts de Cavala, 500 à 3000), qui se prolongent parallèlement au littoral jusqu'aux bouches du Strymon (Strouma). Elles se relient faiblement au nord-ouest au puissant massif du mont Pangée (Pilat-Tépê), qui atteint brusquement, au centre de collines très-inférieures, 5600 pieds d'élévation. Riche en métaux précieux, exploités avec succès dans l'antiquité, le Pangée étend sa large base, au nord jusqu'à

[1] M. Viquesnel, Carte de la Thrace. [2] Arrien, *Exp. d'Alex.*, I, c. 1, § 4.

l'Angitas, à l'ouest jusqu'au Strymon. Un autre contre-fort part du mont Ali-Boutousch, et atteint le Strymon au nord de Sintia (Démir-Hissar) ; nous l'y retrouverons quand nous décrirons les montagnes du centre. Dans la région supérieure de la chaîne secondaire, le Périn-Dagh (6600) se continue jusqu'au Strymon par le mont Ploksa; nous l'y retrouverons également. Remarquons dès à présent le caractère sauvage de toute cette région, qui n'a été véritablement mise en lumière que de nos jours, par M. Viquesnel, et qui, dans une surface de 40 lieues sur 20, ne présente qu'un très-petit nombre de cols, tous très-difficiles. Dans la chaîne principale, le célèbre voyageur n'en a personnellement reconnu que deux[1], l'un près du mont Dozpat, l'autre entre le Dozpat et le Tchadir-Tépê. Les cols sont élevés en moyenne de 5000 à 6000 pieds; celui de Kreschna seul est à 2800 pieds.

« La configuration du Rhodope est telle, dit M. Boué, qu'elle peut servir de muraille infranchissable du côté de la Macédoine. Aucune vallée longitudinale du Rhodope ne le traverse en entier, tandis qu'il est coupé du nord au sud par d'énormes fossés aisés à défendre, et que ses croupes sont fortifiées par des forêts, des précipices, et quelquefois des neiges. Ce ne serait qu'entre la mer Egée et ces montagnes qu'un ennemi pourrait s'aventurer; mais cette longue gaîne, bordée de pentes rapides, offre tous les moyens pour arrêter l'ennemi, pour l'y battre, ou même l'y enfermer[2]. » On se figure aisément ce que pouvaient être ces contrées, encore si barbares de nos jours, quand elles étaient occupées par les Mædes et par les Besses.

[1] M. Viquesnel, Carte de la Thrace. [2] A. Boué, IV, 42.

§ 5.

Montagnes du nord.

Au nord, de même qu'à l'est, les montagnes servent constamment de frontières, et cette ligne continue est formée par l'Hémus (Balkhan) depuis le Tchadir-Tépê, où il opère sa jonction avec le Rhodope, jusqu'au Scardus (Schar), où il se relie par un contre-fort avec le Scordus (Baba-Dagh). Il décrit une première courbe autour du bassin supérieur du Strymon, dont il forme la ceinture, et cette courbe aboutit au mont Orbélus (mont Spatz), haut de 6000 pieds. Dans cette section on remarque le Rilo-Dagh, point culminant de toute la région macédonienne, qui a des sommets de 9000 pieds ; le Scomius (Vitocha, 6900), un peu en dehors de la ligne, mais très-voisin et du haut duquel Philippe essaya de voir les deux mers [1, 2] ; et le Kourbetska (3600 à 4500). Tout à fait au nord et aux sources du Strymon la chaîne s'affaisse, et n'a guère plus de 2000 pieds. Un petit contre-fort se détache de l'Hémus au-dessus du Rilo-Dagh et forme le massif du mont Koniavo (4500). Cependant les cols abondent le long de la vallée du Strymon, qui ne devient étroite et difficile que dans sa partie moyenne, un peu plus au midi, et c'est évidemment là un des points principaux par lesquels se sont opérées les invasions.

L'Hémus décrit une seconde courbe, moins prononcée, autour du bassin supérieur de l'Axius (Vardar), depuis le mont Orbélus (mont Spatz) jusqu'au Scardus (Schar). Dans cette section on remarque le Kara-Dagh, qui s'étend du mont Orbélus à l'Axius, dans la direction du sud-est ; le

[1] Liv., XL, 22.

[2] A. Boué, I, 163-165.

mont Mlav, qui flanque à l'est le petit bassin du Lépénatz; le pic de Liubétin[1], pyramide triangulaire de 6400 pieds, dont les ramifications flanquent le même bassin à l'ouest, le pic de Kobélitza (7389); le Scardus (8000) et ses derniers escarpements; le Hess (4500), qui aboutit au Drin blanc : le Jalesch (4000), qui aboutit au Drilo (Drin noir). A l'ouest du Spatz est un premier col (2500), que nous appellerons col de Komanova. Entre le mont Mlav et le mont Liubétin, le long du Lépénatz, se trouve le défilé de Katschanik, profond et tortueux, rétréci près de Katschanik par un rocher à travers lequel il a fallu creuser une galerie de trente pieds pour se frayer un passage. A l'ouest du pic de Kobélitza se trouve le col du même nom (6380). Sur l'autre rive de l'Axius, entre ce fleuve et la Podolitschka, le mont Dervenska semble être le prolongement du Kara-Dagh : il est traversé par un col qui correspond au col précédent, et aboutit, comme le col de Katschanik, à Scupi (Uskiup), dans la vallée moyenne de l'Axius. Ces basses cavités, peu nombreuses sans doute, sont suffisantes, parce qu'elles sont de facile accès; elles sont toutes dirigées du nord au sud, toutes parallèles sur le versant septentrional aux affluents du Danube, sur le versant méridional aux grandes vallées de l'Axius et du Strymon, et c'est par elles que la région macédonienne a reçu une grande partie de ses envahisseurs[2].

§ 6.

Montagnes du centre.

Il nous reste à raccorder les montagnes du centre avec les chaînes principales que nous venons d'étudier. La Ma-

[1] A. Boué, I, 69-71.

[2] A. Boué, I, 169-171.

cédoine, c'est encore M. Boué qui en fait la remarque, est coupée du nord au sud et de l'ouest à l'est par des montagnes en sens contraire, qui donnent à ses plaines l'aspect d'auges quadrangulaires, allongées dans des proportions très-inégales. Cette observation est féconde pour la géographie ancienne du pays : elle explique pourquoi les Péoniens, les Thraces et les Illyriens se sont obstinés à vivre par cantons, et la répartition des anciennes peuplades sur le sol macédonien permettra d'en apprécier toute la valeur. Nous rattachons aux montagnes du nord, et par conséquent à l'Hémus, toutes les chaînes verticales courant du nord-ouest au sud-est, parallèlement aux vallées du Strymon et de l'Axius ; toutes les chaînes courant de l'est à l'ouest, à la gauche de l'Axius, se relient au Rhodope ; toutes celles qui courent de l'ouest à l'est, à la droite de l'Axius, se relient au Bertiscus et au Bercétésius, qui répondent au Pinde septentrional.

Parmi les chaînes verticales, la plus orientale et la plus longue suit la vallée du Strymon, dont elle forme la ceinture à l'ouest. Elle part du mont Orbélus (Spatz), et aboutit sur la rive droite du bas Strymon, en face des dernières ramifications du Pangée. Sa hauteur varie de 1500 à 6000 pieds, et ses sommets les plus élevés sont aussi les plus rapprochés du mont Spatz. La section supérieure s'étend du mont Spatz au mont Malesch (5100) ; malgré son importance, elle n'a pas de nom général[1]. La région moyenne, comprise entre le mont Malesch et le mont Sultanitza, contourne le bassin du Pontus (Stroumnitza), et se développe à l'ouest, comme la seconde chaîne du Rhodope, par un renflement subit, mais beaucoup plus allongé, qui lui donne l'aspect de deux chaînes à peu près parallèles.

[1] M. Viquesnel, Carte de la Thrace.

La chaîne au nord du Pontus (mont Plaschkavitza, 5000) renferme le col de Radovitch (2000); la chaîne au sud (mont Vélitza, mont Tchengel) renferme le col de Stroumnitza (2000); ces deux passages se correspondent et servent de communication du nord au sud. Au point où les deux chaînes se rejoignent, c'est-à-dire à leur extrémité occidentale, est le col du mont Serta, qui sert de communication de l'est à l'ouest. La section inférieure renferme le mont Sultanitza (3000) et expire aux bouches du Strymon[1]. C'est à cette section tout entière qu'il faut donner le nom de mont Cercine : on ne peut pas en exclure la partie inférieure, car le nom de lac Cercinitis, donné par les anciens au lac Takinos, ne serait plus justifié; on ne peut en exclure la partie supérieure, car des faits acquis à l'histoire prouvent qu'elle portait aussi ce nom[2]. Enfin c'est gratuitement et sans motifs plausibles qu'on rejetterait le mont Cercine au delà du Strymon, sous prétexte qu'il était en Thrace, car tous les peuples sont thraces jusqu'à cette chaîne, et la Macédoine proprement dite ne commence que sur l'autre versant. On y trouve les cols de Betschik et de Lahana. Si l'on excepte le nom de Cercine, applicable à toute la région inférieure, tous les cols et toutes les montagnes de cette chaîne sont sans équivalent dans la géographie ancienne.

Parallèlement à la double chaîne du Pontus (Stroumnitza), depuis le mont Dovanitza jusqu'à la rencontre du mont Serta, aux abords d'Istib, des cimes ondulées de hauteur moyenne (1200) courent de l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest. Ce sont des plates-formes toutes en pâturages (mont Poimainion?)[3], qui n'ont pas de nom particulier et qui n'opposent pas d'obstacles réels à la circulation. Plus au

[1] A. Boué, I, 175.
[2] Thuc., II, 99, 100.
[3] Steph., v°.

nord, une autre chaîne se détache un peu au-dessus du mont Orbélus (Spatz); plus courte, elle est aussi plus abrupte, et on y remarque le col de Stratsin (2900), qui se relie au col du Piantza [1] et établit la communication entre les bassins supérieurs du Strymon et de l'Axius. Le prolongement du Karadagh, depuis l'entrée du défilé de Katschanik jusqu'à la rive gauche de l'Axius, est le dernier de ces contre-forts. Il est évident qu'on ne peut pas rattacher les deux précédents au Rhodope, quoiqu'ils courent à peu près de l'est à l'ouest; mais la difficulté, plus apparente que réelle, disparaît, si on remarque que le Rhodope lui-même n'est qu'un contre-fort de l'Hémus, plus oriental que les précédents.

Entre l'Axius (Vardar) et le Bertiseus (Tourianska) courent du nord-ouest au sud-est, à peu près à égale distance de la chaîne à l'ouest et du fleuve à l'est, les monts Babouna, très-âpres, dont la hauteur varie de 3000 à 4000 pieds; le mont Koziak (3484) est un de leurs sommets. Au nord du mont Koziak, le col de Derbend, dit aussi col du Babouna (2500), et au sud le col de Plevat (2684), servent de passage entre les vallées supérieures de l'Erigon (Karasou) et de l'Axius (Vardar) [2]. Un contre-fort s'en détache au nord-est et aboutit sur la rive droite de l'Axius, en face de Scupi (Uskiup), au mont Kartschiaka; un autre, plus septentrional, le mont Vlainitza, court parallèle au mont Dervenska, que nous avons déjà signalé comme prolongement du Kara-Dagh à l'ouest. Enfin, au sud-est, un contre-fort part du mont Koziak, et aboutit au confluent de l'Axius et de l'Erigon : dans ce contre-fort est le col de Trojak (1500) [3]. A l'ouest des monts Babouna, plusieurs ramifications assez ardues s'étendent jusqu'à l'Erigon; elles se relient au Ber-

[1] A. Boué, I, 172, 173.
[2] A. Boué, I, 181, 182.
[3] A. Boué, I, 180.

tiscus par d'autres prolongements, dont les monts de Slivova sont les plus élevés (3483).

Au sud de l'Erigon, et parallèlement aux monts Cambuniens, se développe, à partir du col du Néretschka, dans la direction du nord-est, le mont Bora (mont Nidsche, 6000 à 7000), qui se relie aux derniers prolongements du mont Serta, dont il n'est séparé que par l'Axius. C'est sans doute du mont Bora que provint à l'origine le nom d'Hyperboréens, donné par les Grecs aux peuples plus septentrionaux, rejetés en effet au delà du mont Bora, et complétement barbares. Les colonies crétoises, qui sont les plus anciennes et les plus éloignées de la mer, n'ont pas dépassé cette limite. Ainsi la chaîne centrale du Bora, très-élevée et jointe par le mont Serta aux monts Plaschkavitza, forme, du mont Néretschka au mont Malesch, une muraille qui isole complétement la Macédoine supérieure des plaines méridionales. De cette muraille se détachent, le long de l'Axius (Vardar), le mont Janitza et le mont Païk, dont les dernières collines répondent à la position de Pella (Allah-Kilissia) ; le plateau de Vodéna, répondant à la position d'Edesse (Vodéna), et duquel on voit l'Olympe[1] ; plus à l'ouest, le Kara-Dagh, qu'il ne faut pas confondre avec le contre-fort qui part du mont Orbélus (Spatz) ; le Bermius (mont Doxa, mont Bourénos, 3000), qui s'étend presque horizontalement depuis Bérée (Verria) jusqu'en face de Célétrum (Castoria), tourne au nord-ouest, et rejoint le mont Bora au col du Néretschka. Le Bermius envoie en tous sens des ramifications, dont la plus puissante refoule profondément au sud le lit de l'Haliacmon (Indje-Karasou), et correspond avec le col de Volustana (col du Sarandaporos) ; quelques autres s'étendent autour des petits lacs de Célétrum (Castoria), Bégorritis

[1] M. Viquesnel, *Mém. de la Soc. de géol.*, 2e série, I, 255.

(Sarigul), d'Ostrowo, de Télowo, qu'elles entourent comme d'un bourrelet.

§ 7.

Hydrographie sommaire : versant adriatique.

Les cours d'eau de la région macédonienne appartiennent à deux versants ; tous ceux qui naissent à l'ouest de la ligne centrale, dont le mont Dormitor et le col de Portaes sont les points extrêmes, appartiennent au versant occidental ou adriatique ; tous ceux qui naissent à l'est de cette ligne centrale appartiennent au versant oriental ou égéen.

Le versant adriatique, sauvage et étroit, presque entièrement montagneux et improductif, répond environ au quart de la contrée, et comprend tous les bassins côtiers de l'ouest. A partir du golfe Rhizonique (bouches de Cattaro), les cours d'eau s'y succèdent dans l'ordre suivant :

L'Oriundès (Moratscha), le cours d'eau le plus considérable du pays des Labéates, et dont le nom nous a été transmis par Tite-Live, naît au mont Dormitor, traverse le lac Labéatis (lac de Scutari) et prend le nom de Barbanna (Bojana) dans son cours inférieur. Le Barbanna porte bateau jusqu'à Scodra (Scutari) ; le Clausala (Kiri ou Drinassi) se jette dans le Barbanna à gauche, un peu au-dessus de Scodra [1].

Le Drilo (Drin-noir) sort du lac Lychnitis (lac d'Ochrida), dont il est le canal d'écoulement ; son cours, très-encaissé, se dirige du sud au nord entre des roches élevées ; ensuite il tourne au nord-ouest, reçoit le Drin blanc, qui part du Scordus (Baba-Dagh), incline définitivement à l'ouest, puis

[1] A. Boué. I. 81. 82.

au sud-ouest, et a son embouchure au sud de Scodra. Le lac Lychnitis, qui rappelle à M. Boué le lac de Genève [1], est remarquable par la beauté de ses rives, la transparence de ses eaux, et les poissons qu'il nourrit, principalement les anguilles. Le Bertiscus et les monts de Candavie encadrent au sud et à l'est cette vallée étroite et lui envoient un grand nombre de torrents [2]. Dans le cours inférieur du Drilo, la rive gauche est bordée par le contre-fort très-élevé du Kiapha-Mala, et renferme les petits bassins du Saphuschar [3] et de l'Ardaxane [4]. La rive droite est une plaine unie, élevée de 30 à 40 pieds seulement au-dessus du lit du Barbanna, et cette plaine se continue au delà du fleuve jusqu'aux premiers gradins du massif du Monténégro. C'est la seule plaine un peu étendue du versant adriatique.

Le Mathis (Mati) naît dans les montagnes de la Doukagine, se grossit de plusieurs affluents, dont l'un, l'Artatus (Oracha), est mentionné par Tite-Live [5], et il traverse des défilés pour atteindre son embouchure. Souvent à sec en été, comme la plupart des rivières de cette côte, il est dangereux dans la saison des pluies, à cause des grosses pierres qu'il roule, et de la rapidité de ses eaux.

L'Isanus (Hismo), le Panyassus ou Panissa (peut-être le Tergusa, affluent de l'Hismo), l'Ululéus (Arséni), le Palamnus (Dartsché), sont de véritables torrents; l'Ululéus est le plus considérable. Ils prennent tous naissance entre les monts de la Doukagine et le Gabar-Balkhan. Le Genusus (Scumbi) sort des montagnes de Candavie; c'est déjà un petit fleuve, et il tire une grande importance de la voie Egnatia, qui suivait presque tout son cours [6].

L'Apsus (Ergent ou Usumi) naît dans le mont Grammos,

[1] A. Boué. I. 76.
[2] Le lac Lychnitis a 98 kilomètres de circonférence. (Pouqueville. II. 407.)
[3] A. Boué. I. 82.
[4] Polyb. VIII. 15.
[5] Liv. XLIII. 21.
[6] M. Viquesnel. *Mém. de la Soc. de géol.* 1re série. V. 96.

et reçoit assez près de son embouchure l'Eordéus (Devol), qui part du col du Néretschka, traverse plusieurs lacs, et est aussi considérable que lui [1]. Les vallées supérieures de ces deux rivières sont escarpées et étroites ; l'espace intermédiaire, âpre et montueux, est dominé par le Tomor, et on y trouve les défilés d'Antipatria (Bérat). C'est au bassin inférieur, à partir de ces défilés, qu'il faut appliquer le témoignage de Plutarque [2], lorsqu'il nous représente l'Apsus coulant au milieu d'un grand et profond marais, et égal au Pénée pour la largeur, la roideur et la vitesse de son cours. Sa source, placée par les anciens au mont Bercétésius, détermine la position de cette montagne.

L'Aoûs (Voïoussa) prend sa source au mont Lacmos (Zygos), et traverse dans son cours supérieur, comme les deux rivières précédentes, une vallée étroite [3], qui n'est qu'un long défilé entre les monts Mitschkéli et Smolika. Elle reçoit à droite la Deschnitza, se resserre encore aux défilés d'Antigonée (col de Clisoura), entre les monts Asnaûs (Trébusin) et Æropus (Pélagos), reçoit ensuite, à gauche, le Célydnus (Dryno) et le Polyanthus (Soutchitza) [4], et se jette dans la mer à 10 stades (1330 mètres) d'Apollonie (Polina). Son cours inférieur est navigable, et plusieurs fois, dans l'antiquité, les flottes y cherchèrent un abri.

La presque totalité de ces cours d'eau, et parmi eux tous ceux qui ont de l'importance à partir du Drilo, se dirigent uniformément de l'est-sud-est à l'ouest-nord-ouest. Le pays est difficile, mais les forêts et les pâturages y abondent, et les plaines, très-rares il est vrai, qui sont le long des côtes, sont d'une grande fertilité.

[1] M. Viquesnel. *Mém. de la Soc. de géol.* 1re série. V. 96.

[2] Plut. *Flamin.*

[3] M. Viquesnel. *Mém. de la Soc. de géol.* 2e série. I. 279.

[4] Von Hahn. Carte de l'Albanie.

§ 8.

Versant égéen : bassins de la Thessalie.

A l'est, la scène change et tout prend des proportions plus vastes, un aspect moins âpre et moins aride ; les torrents deviennent des fleuves, les vallées de petites plaines; souvent les montagnes s'affaissent et se convertissent en pâturages, les coteaux se couvrent de vignes, et les champs des plus riches cultures. En suivant le littoral dans un rayon de 15 à 20 lieues, presque partout le territoire est fertile. Au delà de cette zone, le sol est souvent montueux et ingrat comme sur le versant adriatique, mais ce n'est pas sans exception, et plus d'une vallée délicieuse existe à l'abri de chaînes élevées. Le centre est occupé par une plaine très-riche, propre à devenir le noyau d'un grand empire. On trouve tout à l'entour des villes opulentes, bâties sur un emplacement propice, et jouissant de toutes les facilités du commerce maritime, qui enrichit les nations, et de tous les produits qui les nourrissent. Enfin on sent qu'il suffirait d'un homme de génie pour y rassembler les éléments les plus essentiels d'un puissant Etat.

Le versant égéen répond aux trois quarts de la région macédonienne; il embrasse quatre bassins principaux : le bassin thessalien, le bassin macédonien ou intérieur, les bassins côtiers de la Chalcidice, et les bassins thraces du Strymon et du Nestus.

Le bassin thessalien répond exclusivement à la rive gauche du Pamisus et du Pénée. Le Pénée (Salamvrias) prend sa source au mont Lacmos (Zygos), à l'opposé des sources de l'Aoüs, coule resserré entre le contre-fort du Kotziaka et

les rochers des Météora[1], décrit une large courbe au sud et au sud-est, autour du Cercétius (Ardham) et de ses prolongements, remonte au nord-est, décrit ensuite au sud-est une seconde courbe moindre que la première, remonte encore au nord-est pour traverser le défilé de Tempé, et se jette un peu plus loin dans la mer Egée. Il reçoit à gauche l'Ion (Cachias ou Comerki), le Léthéus (Triccalino)[2], qui suivent comme lui la direction générale du Cercétius, et sur l'autre versant de ce contre-fort, le Titarésius, qui forme un bassin secondaire très-intéressant entre le Cercétius et l'Olympe ; enfin, et presque à son embouchure, le torrent de Bourouvari[3].

Le Titarésius (Vourgaris) sort du mont Titarius (mont Chapka) ; il reçoit à droite l'Orcos (Sarandoporos), qui naît dans le col de Volustana (Vigla), et qui doit son nom moderne (ruisseau que l'on passe quarante fois) à ses sinuosités. A gauche, il reçoit l'Eurotas, appelé aussi Europus[4], et le Cyrétius ou Cyralius (Xerias), dont le premier naît au col de Pétra, et le second sur les pentes boisées qui séparent l'Olympe de l'Octolophe. Dans son cours inférieur, sa vallée s'élargit et se confond presque avec celle du Pénée. Quoi qu'en aient dit Strabon et Pline l'Ancien[5], d'après un passage d'Homère, dont l'interprétation véritable demeure douteuse, ses eaux ne sont pas plus troubles que celles d'autres rivières, du Pénée par exemple, qui n'est à peu près limpide que dans le fort de l'été, au temps de ses plus basses eaux, et le nom d'Orcus, porté par un de ses affluents, lui a sans doute valu cette mauvaise réputation.

Sur la rive droite, le Pénée reçoit le Pamisus (Bliuri), dont le cours, presque horizontal, continue la frontière

[1] Kiep. *Europ. Turk.*
[2] D'Anville. *Géogr. anc.* Carte de la Grèce.
[3] M. L. Heuzey. Carte de l'Olympe.
[4] Strab. VII. *Fragm.*
[5] Plin. IV. 15.

politique jusqu'au col de Portaes, qui touche aux Athamanes. Quand il remonte au nord-est après sa première courbe, il reçoit l'Enipée, qui lui apporte toutes les eaux de la Thessalie intérieure; enfin, à l'entrée de Tempé, il reçoit encore le trop-plein du lac Nésonis (Nézéro), et il porte bateau dans la moitié de son cours [1]. La navigation du Pénée moyen et inférieur remonte à la plus haute antiquité; il devait même alors être plus considérable qu'aujourd'hui. Plusieurs chefs en partent pour la guerre de Troie, et Gounéus a ses vaisseaux au pied du Cyphus; Pompée s'embarque à Larisse pour échapper à César. Sans doute le déchirement [2] qui produisit le défilé de Tempé est de beaucoup antérieur à la guerre de Troie, mais il est bien difficile de dire si l'asséchement de la Thessalie centrale, et par conséquent de la vallée moyenne du Pénée, fut immédiat, ou s'il s'opéra graduellement. Neptune, c'est-à-dire un tremblement de terre, en est le premier auteur [3], mais il ne l'est pas seul, et la tradition veut que les Lapithes aient travaillé à ces déblais [4].

§ 9.

Bassin intérieur ou macédonien.

Depuis les bouches du Pénée (Salamvrias) jusqu'aux bouches du Nestus (Karasou), le versant égéen se compose presque exclusivement de bassins côtiers, divisés en trois sections par deux trouées principales, qui répondent l'une au fond du golfe Thermaïque, l'autre au fond du golfe Strymonique. La section moyenne constitue les bassins côtiers

[1] Plin. IV. 15.
[2] Athén. *Deipnosoph.* XIV. p. 639.
[3] Pind. Pyth. IV. v. 246. schol.
[4] Fréret. *Acad. inscr.* XLVII. 11.

de la Chalcidice; par la trouée du golfe Strymonique s'écoulent toutes les eaux de la Thrace épictète, répondant aux bassins du Strymon (Strouma) et du Nestus (Karasou) ; par la trouée du golfe Thermaïque s'écoulent toutes les eaux de la Macédoine proprement dite, répondant au bassin intérieur ou macédonien.

Le bassin intérieur ou macédonien renferme les deux bassins principaux de l'Haliacmon (Indjé-Karasou) et de l'Axius (Vardar), les bassins secondaires du Lydias (Kara-Asmak) et de l'Echédorus (Gallico), et le bassin intérieur du lac Bégorritis (lac Sarigul) et du lac d'Ostrowo.

L'Haliacmon (Indjé-Karasou, ou fleuve fou, ainsi appelé parce qu'il a le cours variable et impétueux d'un torrent) naît dans la partie septentrionale du mont Bercétésius (mont Grammos), coule à peu près régulièrement du nord-ouest au sud-est pendant la moitié de son cours, remonte au nord-est un peu au-dessus du col de Volustana, et incline à l'est quelques lieues avant son embouchure ; il se jette dans le golfe Thermaïque en face de Thessalonique. Au nord, sur la rive gauche, son bassin est resserré par les contre-forts du Bermius (Bourénos), dont les pentes incultes se prolongent jusqu'aux bords du fleuve et ne s'en éloignent que dans sa vallée inférieure, au-dessous de Bérée (Verria); au sud-est, les monts Piériens et les monts Cambuniens longent aussi de très-près sa rive droite, et c'est seulement dans la partie occidentale de cette rive, entre l'Haliacmon supérieur et le mont Stymphé, que la plaine s'élargit pour former une vallée de 2 à 10 lieues de large, sur plus de 25 lieues de long. Cette vallée est une des plus belles de la Macédoine, et renferme seule des affluents de quelque importance.

L'Haliacmon reçoit à gauche les eaux du lac de Célétrum (Castoria), qui s'échappent à travers des collines de 60 à

80 pieds, par un canal d'écoulement de 250 à 300 pieds de largeur[1]; entre ce canal et la partie la plus méridionale de son cours, le mont Bermius (Bourénos) ne lui envoie que des torrents, coulant entre des collines élevées et incultes comme entre des murailles parallèles. En remontant vers le nord-est, les ruisseaux sont moins nombreux et plus larges, et il y a quelques cantons fertiles dans les petits bassins de la Vendja et de la Mélissa, qui avoisinent Bérée; le versant oriental du Bermius (Doxa) et du Xérolivado est même renommé pour sa belle végétation et la fraîcheur de ses ombrages. A droite, les affluents principaux de l'Haliacmon sont la Bélitza, la Primoritza, le Grévénético et le Vénético, qui sont sans équivalents dans l'antiquité; leurs vallées inférieures se confondent avec celle de l'Haliacmon, qu'elles élargissent, et les bassins des deux derniers sont susceptibles d'une riche culture. Au delà du Vénético, à partir du rapprochement des monts Cambuniens proprements dits avec le mont Bermius (Bourénos), la rive droite devient à son tour âpre et torrentueuse; un seul des ruisseaux de cette section a un nom chez les anciens : c'est l'Alcordus (Khrasopouli)[2], qui appartient au bassin tout à fait inférieur, entre l'extrémité nord des monts Piériens et le rivage égéen.

Le lac de Célétrum (Castoria), qui est un réservoir de l'Haliacmon, paraît être un ancien cratère; situé à 1923 pieds d'élévation, il a 2 lieues de diamètre et 68 pieds de profondeur. Il est entouré, comme le lac Ascuris, d'une ceinture de montagnes (2150 à 2400) et bordé par une plaine cultivable qui, selon M. Viquesnel, a de 1 à 2 lieues de large[3], et selon M. Boué[4] n'a qu'une demi-lieue. La pé-

[1] A. Boué. I. 187. 188.
[2] M. L. Heuzey. Carte de l'Olympe.
[3] M. Viquesnel. *Mém. de la Soc. de géol.* 2e série. I. 246.
[4] A. Boué. I. 187.

ninsule de Kostel s'en détache à l'ouest, et est unie à la terre ferme par un isthme rocheux d'environ un quart de lieue. Les eaux du lac paraissent avoir été autrefois plus abondantes, et il serait possible, de même que pour le lac Ascuris, de les écouler presque entièrement.

Le lac d'Ostrowo, formé par l'Eordaïcus, a 2 lieues de long sur 1 lieue de large, et 144 pieds de profondeur[1]. Entouré à l'ouest et à l'est par les ramifications extrêmes du mont Bora (Nidsche) et du mont Kara-Dagh, il est sans écoulement apparent, quoiqu'il reçoive les eaux du petit lac Sarigul (Bégorritis) et de l'Eordaïcus, qui lui sert de canal[2]. Il est probable cependant qu'il y a des communications souterraines entre ce lac et le lac de Télowo, qui a lui-même des débouchés visibles, et qui n'en est séparé que par le col de Vladova.

Le Borboros-Limen (lac de Jannitza), bordé à l'ouest par le mont Xérolivado, à l'est par les dernières collines du mont Jannitza et du mont Païk, est sans rivages et sans limites précises, sauf sur certains points à l'est. Dangereux d'accès, et plus vaste qu'anciennement, il occupe le centre d'un petit bassin, autour duquel rayonnent plusieurs rivières importantes à reconnaître pour la géographie ancienne. Ce sont : à l'ouest, le Gouléma-Riéka, appelé aussi rivière Saint-Elie, le Javornitza ; au sud, le Lydias (Kara-Asmak, ou Mavro-Néro), par lequel s'écoulent les eaux du lac ; au sud-est, entre les collines du Jannitza et du Païk, le Koniskowo, parallèle à l'Axius et sortant du Païk ; au nord, le Rhédias (Tcherna-Riéka, ou Moglénitico), qui traverse l'ancienne Almopie et reçoit la Bélitza et la Notia[3]. Au nord-est, le Vodéna, qui part du mont Bora (Nidsche), reçoit les eaux

[1] M. Viquesnel. *Mém. de la Soc. de géol.* 2e série. I. 253.
[2] Kiep. *Eur. Turk.*
[3] M. de la Coulonche. *Rev. des soc. sav.* IV. 785 et suiv.

du lac de Télowo (1 lieue de long sur 100 à 200 pieds de large)[1], et des autres lacs de l'Eordée, celles du mont Citarion (Turlo), l'un des sommets du Kara-Dagh, le Rhédias (Tcherna-Riéka), le Paléocastro, et se perd dans les marais, à l'entrée du lac de Jannitza.

« Le plateau de Vodéna, dit M. de la Coulonche[2], est de forme demi-circulaire, haut de 120 à 150 pieds; coupé à pic sur trois côtés, il est adossé aux contre-forts de deux hautes montagnes, dont les pentes, s'abaissant, livrent passage aux eaux réunies de plusieurs lacs. Ces eaux circulent partout claires et limpides sur le plateau, se répandent en cascades jaillissantes sur les flancs presque perpendiculaires du rocher, et se perdent ensuite au milieu d'une forêt de jujubiers, de saules et de platanes. » Cousinéry et M. Boué[3] ne vantent pas moins la fraîcheur délicieuse de ce beau site et la magnificence de son point de vue. Le dernier affluent du Vodéna à gauche, le Paléocastro, naît aux environs de Cyrrhus (Paléocastro); sa source bouillonnante et limpide est regardée par les anciens, et aussi par les habitants actuels, comme un bras souterrain de l'Axius, passant à travers le mont Païk[4]. C'est ainsi qu'en France on attribue aux infiltrations de la Loire la source du Loiret à Olivet. La plaine au sud de Vodéna est marécageuse et semble avoir été anciennement le fond d'un lac ou d'une baie : le fond sablonneux de la partie qui avoisine la côte confirme cette opinion ; il est vraisemblable qu'anciennement le golfe Thermaïque s'est prolongé jusque-là, et que la mer s'est retirée peu à peu devant les atterrissements. Le Lydias est encore navigable aujourd'hui dans tout son parcours, mais les embouchures de l'Haliacmon et du Lydias ont changé

[1] M. Viquesnel. *Mém. de la Soc. de géol.* 2e série. I. 254.

[2] M. de la Coulonche, *Rev. des soc. sav.* IV. 649.

[3] Cousinéry. *Voy. en Macéd.* I. 78. — A. Boué. I. 186.

[4] M. de la Coulonche. *Rev. des soc. sav.* IV. 785 et V. 121-131.

d'aspect. Les sables jetés dans la plaine par l'Haliacmon ont exhaussé le terrain et obligé le Lydias, autrefois son tributaire, de se rejeter plus à l'est. Il y a rencontré l'Axius, dont le cours s'était modifié en sens inverse, et les deux fleuves coulent réunis pendant 2 lieues environ. Il y a une distance de 2 lieues entre l'embouchure de l'Haliacmon et celle de l'Axius.

L'Axius (Vardar), dont le nom en dialecte crétois veut dire, selon Hésychius de Milet, fleuve aux rives boisées, est le bassin central de la région macédonienne, qu'il coupe diagonalement en deux parties presque égales, du nord-ouest au sud-est. Il prend sa source au mont Scardus (Schar) [1], coule du sud-est au nord-est pendant une quinzaine de lieues et tourne au sud-sud-est pour ne plus abandonner cette direction. Son cours supérieur, divisé en plusieurs bassins par les chaînes opposées du Kara-Dagh et du Dervenska, du Serta et du Kafadartzi, est séparé des plateaux avoisinants par une vallée d'une demi-lieue, qui est très-fertile. Dans son cours inférieur, au-dessous de Négotin, cette vallée, resserrée à l'ouest par le Kafadartzi, le Péternick, le Kojowa et le Païk, s'étend davantage à l'est, et se confond bientôt avec celle de l'Echédorus (Gallico)[2]. Elle consiste alors principalement en pâturages; sur le littoral, le sol, sablonneux et imprégné de sel, est mal cultivé.

A sa droite, l'Axius (Vardar) reçoit le Podolitschta, qui sort du mont Dervenska; le Dreska, qui sort des monts Babouna; le Babouna, qui sort des mêmes montagnes, a son confluent à Izbar; ces petits bassins, tous à l'est des monts Babouna, sont montueux, boisés et peu fertiles. L'Erigon (Karasou, Tzerna-Riéka, Vardar-Sarigoul), qui suit, prend sa source

[1] Ptol. III. 13. [2] A. Boué. I. 196-198.

dans le mont Bertiscus (Tourianska), coule du nord au sud, incline ensuite au sud-est, puis au nord-est, contrarié dans son cours par les derniers sommets du Babouna, se rejette à l'est en face des derniers prolongements du mont Koziak, et tombe dans l'Axius à Polotsko. C'est le plus grand affluent de tout ce bassin, et il est supérieur à l'Axius lui-même, dont le cours antérieur est moins long et moins alimenté que le sien. Il reçoit lui-même à droite le Slivova-Riéka, le Schemnitza, le Dragor; à gauche, le Kandris et le Raetz. Le Dragor arrose Monastir, le Kandris Prilip; le Raetz, fortement encaissé entre de hautes montagnes, forme le petit bassin isolé de Trojak[1]. Ce sont les affluents principaux; mais dans un parcours d'environ 60 lieues et dans une vallée large de 7 à 9 lieues, dont il occupe le centre, l'Erigon est grossi par plus de trente torrents, et son cours inférieur est rarement guéable. La plaine de Monastir, qui forme son bassin moyen, est une des plus belles de la Macédoine, et présente dans une étendue de 15 lieues sur 3 les plus riches cultures[2]. Au-dessous de son confluent avec l'Erigon, l'Axius reçoit encore la Vélitza et le Lydias (Kara-Asmak).

Les affluents de l'Axius, à gauche, sont disposés plus symétriquement et coulent généralement de l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest. Le Lépénatz, qui sort du col de Katschanik[3], traverse le Kara-Dagh et a son confluent au-dessus de Scupi (Uskiup). L'Egri-Déré prend sa source au mont Dowanitza; il coule d'abord dans un lit très-encaissé, comme dans une fente, traverse ensuite la plaine élevée de Mustapha, et a son confluent entre Uskiup et Koprili. La Brégalnitza prend sa source dans le mont Piantza, au sud-est du mont Dovanitza, passe à Istib, et a son confluent entre Izbar

[1] A. Boué. I. 180.

[2] M. Viquesnel. *Mémoires de la Société de géologie.* 2e série. I. 243.

[3] A. Boué. I. 170.

et Polotsko. Les pâturages abondent dans les bassins de la Brégalnitza[1] et de l'Egri-Déré; les collines sont herbées jusqu'au faîte, et le pays est susceptible de nourrir de nombreux troupeaux; mais dans tout ce vaste bassin, la plaine de Monastir est incontestablement ce qu'il y a de meilleur et de plus fertile. L'Axius est traversé, à 4 lieues au-dessus de son embouchure, par un pont qui existe à peu près au même point depuis une haute antiquité. Il avait antérieurement un autre lit plus à l'est, et on peut en suivre la trace à partir de ce pont pendant plus de 2 lieues.

L'Echédorus (Gallico) prend sa source au mont Tchengel, et son bassin, de 18 à 20 lieues de long, est resserré entre les monts de la Vélitza à l'ouest, et les monts de Langasa à l'est. Le volume de ses eaux est peu considérable, et lors de l'expédition de Xerxès, il fut mis à sec par les Perses[2]. Sa vallée est peu fertile, cependant elle renferme quelques terres à blé. Son embouchure se perd dans les sables (gouffre du Cheval).

§ 10.

Bassins côtiers de la Piérie et de la Chalcidice.

Les bassins côtiers de la Piérie, compris entre le bassin thessalien et la trouée du bassin intérieur ou macédonien, sont adossés aux vallées du Titarésius et de l'Haliacmon inférieur, dont ils sont séparés par le mont Olympe et par les monts Piériens. Les cours d'eau dont ils se composent sont de véritables torrents; une pluie d'orage amène infailliblement une inondation, et ces inondations sont si soudaines et si terribles, qu'elles entraînent les animaux, les maisons,

[1] A. Boué. I. 174.

[2] Hérod. VII. 128.

et les hommes eux-mêmes [1]. C'est surtout à leurs effets destructeurs que l'on doit de ne pas rencontrer en Piérie un plus grand nombre de monuments anciens.

Le ruisseau de Bourouvari, affluent du Pinde, qui passait auprès de l'ancienne Phila, est le premier torrent de l'Olympe sur le versant oriental. L'Apilas, qui le suit, prend sa source dans l'Octolophe, au mont Métamorphosis, coule au fond de ravins boisés qui répondent à la forêt Callipeucé, et a son embouchure au sud d'Héracléum (Platamona). Entre le mont Analepsis et le mont Detnata, la Ziliana prend naissance; elle arrose la contrée appelée Libéthra ou Libéthria (Canalia), consacrée par le culte des Muses; les Grecs lui donnaient le nom de Sys ou de Sanglier, à cause de ses dévastations, et elle le justifie encore de nos jours. L'Enipée (Vythos) part du massif de l'Olympe, en face du Kaloghéros, coule dans des fentes profondes à travers les précipices, reçoit toutes les eaux du plateau supérieur, et conserve très-près de la côte ses rives escarpées. L'Hélicon (Potoki) sort du col de Pétra, longe la base de l'Olympe au sud-ouest du mont Olocrus, s'enfonce sous terre au-dessus des ruines de Dium (Malathria), et, après un cours souterrain d'un peu plus d'une lieue (22 stades), il reparaît sous le nom de Baphyras [2]. C'est dans le Baphyras que se jette l'Enipée, après avoir contourné un dernier plateau sur lequel Persée avait assis son camp. Les deux fleuves réunis se confondent dans une même embouchure, et se perdent au milieu des marais, à 2 lieues de leur confluent [3]. Dans l'été ces torrents, si dangereux après un orage, sont presque entièrement à sec, et il faut, si on veut de l'eau potable, creuser le sol au bord de la mer, où l'on trouve des sources. L'Œson (Mavronéri) sort du col de

[1] M. L. Heuzey. *le Mont Olympe*. 98.
[2] *Id. ibid.* 121.
[3] M. L. Heuzey. 153. 154.

Pétra comme l'Hélicon, mais au nord du mont Olocrus; le Leucos (Pélikas ou Sfétili) sort des monts Piériens. Ils ne sont pas plus importants que ceux qui précèdent, mais ils ont un cours plus paisible; c'est dans leur plaine que s'est livrée la bataille de Pydna. Le Mitys naît dans la forêt Piérienne, c'est-à-dire dans les bas plateaux des monts Piériens, qui sont très-boisés. Depuis le Mitys jusqu'à l'Haliacmon, on rencontre encore plusieurs torrents, mais ils sont sans équivalents dans la géographie ancienne.

La côte, pierreuse et aride dans cette première section, devient sablonneuse dans la trouée intermédiaire, et on y chercherait vainement un caillou. Entre l'Axius et l'Echédorus, la plaine est inculte; entre l'Echédorus et Therma ou Thessalonique, elle produit du blé et renferme des pâturages [1]. Les bassins côtiers de la Chalcidice, compris entre l'Echédorus et le Strymon, sont très-nombreux; les anciens ne nous ont transmis les noms que de cinq ou de six. Entre Thessalonique et le promontoire Gigonis (Gonusa), un fleuve longe le Dysoron et arrose le territoire d'Anthémus; il portait vraisemblablement le nom de cette ville. Au centre de la côte sud-ouest, entre le promontoire Gigonis et l'isthme de Pallène, un autre cours d'eau sort du principal sommet du Cissus (1965); ce doit être le Réchius ou Réchias. Au fond du golfe Toronaïque, on trouve l'Olynthius (ruisseau de Poliéro), l'Amnias ou Amnitès, et le Chabrius ou Chabrias (ruisseau d'Ouroumilia), de tous le plus grand, dont la vallée remonte entre le Cissus et le mont Cholomonda jusqu'au pied du Dysoron. Le Psychros (rivière de Platana) est tributaire du golfe Singitique. Enfin on donne le nom d'Aulon au canal d'écoulement du lac de Bolbé (lac de Betchik). Les presqu'îles secondaires de Pal-

[1] Cousinéry. I. 60.161.

lène, de Sithonie et d'Acté, et la côte nord-est entre l'Aulon et le Strymon, n'ont que des torrents.

Les deux lacs de Langasa et de Betchik paraissent avoir été réunis anciennement, et, selon les cartes de MM. Leake et Kiepert [1], l'Aulon remonte jusqu'au lac de Langasa, recevant ainsi le trop-plein des deux. Le lac de Langasa, dont on ignore le nom ancien, a environ 2 lieues de long sur 1 lieue de large; il est marécageux et ses eaux sont basses. Le lac de Betchik (ancien lac de Bolbé) a 4 lieues et demie de long sur cinq quarts de lieue de large; il est plus profond, très-poissonneux, et plusieurs espèces de poissons de mer remontent jusque-là en été. Le petit bassin intérieur dont ils sont les réservoirs est parfaitement encaissé [2], excepté à l'est, par où il s'écoule dans le golfe Strymonique; il est alimenté par de nombreux ruisseaux sur toutes les pentes avoisinantes, bordé de beaux pâturages, et le paysage en forme de cercle qui l'environne est un des plus animés de la Macédoine.

La troisième section des bassins côtiers, séparée de la précédente par la trouée du Strymon, s'étend le long de la Piérie de Thrace et de la Parorée, depuis le Strymon jusqu'au Nestus, et n'a de largeur qu'à ses deux extrémités; au centre, la mer Egée baigne le pied même des coteaux du Symbole. Les torrents qui l'arrosent à l'ouest partent du Pangée; ils sont très-faibles et sans nom ancien. A l'est, la côte, basse et sablonneuse, renferme quelques étangs salés, dont l'un, près duquel était l'ancienne Pistyre, avait, du temps d'Hérodote, 30 stades de circuit (1 lieue et demie) [3]. L'île de Thasos ne possède que des cours d'eau sans importance.

[1] Leake. *North. Gr.*— Kiep. *Thess. Epeiros.*

[2] A. Boué. I. 96. 97.

[3] Hérod. VII. 109.

§ 11.

Bassins du Strymon et du Nestus.

Les bassins du Strymon et du Nestus, joints aux bassins côtiers de la troisième section, répondent aux cours d'eau de la Thrace macédonienne, dite aussi Thrace épictète. Ce pays, occupé en majeure partie par des barbares, est mal connu des anciens géographes, qui paraissent en avoir ignoré absolument la plupart des accidents. Cependant il donne lieu à quelques observations générales, qui ont pour l'histoire et la géographie de la Macédoine une grande valeur.

Le Strymon (Strouma) prend sa source dans les monts Kourbetska (2400), traverse la plaine de Radomir, qui constitue son bassin supérieur, franchit les contre-forts du Koniavo, et arrose la plaine de Kustendil, autrefois Taurésium ou Justiniana Prima, qui constitue son second bassin[1]. Après s'être frayé un passage entre les contre-forts du mont Smaljitza et du mont Kreschna, il coule resserré entre des montagnes boisées depuis Djouma jusqu'à Melnik, où les chaînes opposées du mont Ploksa et du mont Malesch lui donnent à franchir un nouveau défilé : c'est la première section de son bassin moyen. La seconde section s'étend de Melnik à Démir-Hissar, anciennement Sintia, où elle est limitée par les dernières croupes du mont Sultanitza à l'ouest et du mont Ali-Boutousch à l'est ; son bassin inférieur répond à la plaine de Serès, ancienne Odomantique ; il y traverse du nord-ouest au sud-est le lac Cercinitis ou Prasias (lac de Takinos), est retenu encore une fois par

[1] M. Viquesnel. Carte de la Thrace, et *Mém. de la Soc. de géol.* 2e série. I. 220.

les collines extrêmes de la Bisaltique et du mont Pangée, et s'échappe par une étroite issue pour se jeter, 2 lieues plus loin, dans le golfe Strymonique[1]. Ainsi son cours, de 75 à 80 lieues, présente, comme celui de l'Axius, une succession de cavités parfaitement circonscrites, et formant autant de bassins particuliers, très-favorables à la vie de tribu. Il reçoit : à droite, le Goranovitza-Déressi, qui sort du mont Orbélus (Spatz) ; le Pontus (Stroumnitza), qui sort des monts Vélitza, et qui est le plus considérable de ses bassins secondaires ; le Bisaltès, cité par Etienne de Byzance, à la sortie du lac Cercinitis ; à gauche, la Dubnitza, la Rilska-Riéka, la Bistritza, dont le confluent correspond à peu près à celui du Pontus ; la Doulli-Tchaï, qui passe à Sirris (Serès), et l'Angitas (Anghista), qui reçoit le Gangitès et le Zygactès (rivière de Zigosto)[2].

M. Boué a nié l'existence des lacs de la région moyenne, que plusieurs géographes avaient introduits sur la foi de Pline l'Ancien. Il est certain qu'aujourd'hui les sept lacs mentionnés par Pline n'existent pas ; mais est-on bien sûr qu'ils n'aient pas existé ? M. Boué pense lui-même que le bassin de Radomir a dû anciennement être un lac[3], et les marais qu'il renferme encore autorisent cette opinion. Il est vraisemblable que ces lacs n'étaient pas tous aussi voisins de la source, et qu'il devait s'en trouver au moins quelques-uns dans son cours moyen. A partir du mont Kreschna jusqu'à Melnik, le Strymon coule dans le fond d'un ravin entre des murailles de 600 à 800 pieds de hauteur[4] ; il ne serait pas surprenant que, dans cette vallée si étroite, bordée de hautes montagnes, quelque éboulement analogue à celui déjà signalé dans le défilé de Katschanik eût créé un lac temporaire. De même, au confluent du Strymon et

[1] A. Boué. I. 193-196.
[2] M. Viquesnel. Carte de la Thrace.
[3] A. Boué. I. 312.
[4] A. Boué. I. 195.

du Pontus, les inondations sont fréquentes et donnent parfois l'aspect d'un lac. Enfin la vallée actuelle n'est pas tout à fait dépourvue de lacs proprement dits, et, sans compter le Cercinitis, la carte de M. Viquesnel indique sur la rive, droite, à l'est du mont Sultanitza, le lac de Boutkovo [1].

Le cours de l'Angitas (Anghista) est très-remarquable. Cette rivière prend sa source au mont Stragasch, l'un des sommets de la chaîne secondaire du Rhodope, et très-près du Nestus ; elle traverse le petit bassin quadrangulaire de Zernova, disparaît dans une sorte de gouffre (Katavothron), au pied du mont Bozdagh, en ressort sur le versant opposé [2], et parcourt la plaine de Drabescus (Drama). Retenue quelque temps à l'est par les prolongements du mont Ménikion, elle tourne subitement à l'ouest, reçoit le Kourou-Dérê et le Gangitès, arrose un pays fertile entre le mont Ménikion et le mont Pangée, et se jette dans le lac Cercinitis. Le bassin particulier du Gangitès est occupé en grande partie par des marais ; le Zygactès y est compris.

Le Nestus (Karasou) prend sa source au mont Tchadir-Tépê (7200), à la jonction du Rhodope avec l'Hémus, et traverse du nord au sud-est, dans un espace de 55 à 60 lieues, une vallée montueuse, qui n'est pas sans analogie avec certains cantons de la Suisse orientale. Son cours, plus rapide que celui du Strymon, et parfois encore plus encaissé, est grossi par un grand nombre de ruisseaux, la plupart sans importance, et tous sans équivalent dans la géographie ancienne. Sur la rive droite, il n'y a que des torrents de 3 à 5 lieues de développement ; à gauche, la Bistritza et le Dozpat-Déressi ont un cours d'une douzaine de lieues. Après avoir franchi le col du Tchal-Tépê, le Nestus incline au sud, et se jette dans la mer Egée, en

[1] M. Viquesnel. Carte de la Thrace. [2] Cousinéry. II. 45-48.

face de Thasos, par une très-large embouchure, moins due au volume qu'à la violence de ses eaux. Son bassin sert en quelque sorte de transition entre la Macédoine et la Thrace; cependant il doit être compris dans la région macédonienne, parce que les rois de Macédoine, au temps de leur puissance, ont exercé une influence prépondérante sur les Mædes et les Besses, qui habitaient ses bords. La limite commune entre son bassin et celui de l'Hèbre est aussi plus naturelle, et plus véritablement géographique.

§ 12.

Résumé.

Ainsi la région macédonienne a ses limites bien caractérisées à l'extérieur, et ses divisions intérieures ne sont pas dessinées moins nettement. Elle s'appuie à l'ouest et à l'est sur deux mers, qui forment le long de ses côtes des golfes profonds et des ports commodes; protégée, au nord et au midi, par les deux grandes chaînes horizontales de l'Hémus et des monts Cambuniens, sa position est très-forte, sa défense est très-facile, et elle posséderait encore aujourd'hui tous les éléments nécessaires pour constituer un puissant empire. Les bois de construction y abondent, et le sol y est, sur beaucoup de points, assez fertile pour suffire aux besoins d'une nombreuse population. Dans les conditions de la civilisation moderne, la centralisation y serait possible, grâce aux moyens énergiques et tout à fait récents dont elle dispose. Mais, dans l'antiquité, ces mêmes ressources faisaient défaut; il n'est pas extraordinaire, quand on examine de près la configuration intérieure du pays, que la vie politique s'y soit de bonne heure étagée par cantons,

et que cet isolement volontaire se soit perpétué obstinément sur plus d'un point, même au milieu de la domination romaine. Ce ne sont pas seulement l'Illyrie grecque, le bassin du Pénée, la Macédoine, la Chalcidice, la Thrace épictète, qui ont leur existence à part. Dans chacune de ces contrées, séparées l'une de l'autre par des obstacles réels, que la politique ne pouvait qu'atténuer sans les détruire, le fractionnement reparaissait, tout aussi spontané, encore plus multiple, et chaque tribu abritait son indépendance derrière une montagne ou derrière un défilé. Les vaincus ne s'assimilaient pas aux vainqueurs; ils combattaient jusqu'à ce qu'ils fussent exterminés ou réduits en esclavage, et ce n'est que dans la Macédoine proprement dite, où déjà les plaines s'élargissent, et après plusieurs siècles d'efforts, que les rois parvinrent à se faire accepter des tribus les plus voisines. Mais en Illyrie, comme au delà de l'Hémus dans la Dalmatie et la Mésie supérieure, les Romains eux-mêmes, pour arriver à réduire, furent obligés d'exterminer. C'est ainsi qu'ils triomphèrent des Ardyéens, des Scordisques et des Autariates; c'est encore ainsi que, jusqu'au temps des empereurs, ils durent triompher des Thraces.

Quoi de plus naturel en effet, si l'on tient compte de la géographie physique? Dans l'Illyrie grecque, on trouve un grand bassin incliné, celui du Drilo, long et rétréci; ensuite autant de vallées horizontales qu'il y a de bassins côtiers, autant de chaînes parallèles qu'il y a de vallées, et conséquemment presque autant de tribus qu'il y a de vallées et qu'il y a de chaînes. Dans la Thessalie épictète, deux peuples différents répondent à deux plaines adossées; dans la Macédoine proprement dite, les bassins de l'Haliacmon et de l'Axius se subdivisent en compartiments irréguliers, tous bien circonscrits, presque tous capables de nourrir une peuplade. C'est de même dans la Thrace épictète; c'est bien

pis dans les bassins côtiers de la mer Egée, et surtout dans la Chalcidice. Là les chaînes multiplient leurs ramifications, les contre-forts s'entre-croisent, les rivages se découpent en baies profondes, et d'étroites péninsules se morcèlent pour former des vallées restreintes, qui suffisent au développement d'une ville autonome, d'une petite république. C'est ainsi que l'on trouve, du sixième au quatrième siècle avant Jésus-Christ, plus de quarante Etats libres dans un espace qui ne dépasse pas en superficie deux de nos départements.

Si on se représente les siècles écoulés, les dominations qui ont à tour de rôle occupé le pays, les nombreuses localités mentionnées dans les auteurs anciens, les questions beaucoup plus nombreuses soulevées par leur témoignage, souvent contradictoire ou incomplet, on comprend aisément que cette partie de la géographie ait été si longtemps à peu près inconnue, et qu'elle soit encore d'une étude très-difficile après les explorations partielles accomplies à l'intérieur depuis une trentaine d'années seulement.

CHAPITRE II

GÉOGRAPHIE HISTORIQUE A L'ÉPOQUE PRIMITIVE.

Quoique l'histoire des temps primitifs repose généralement sur des données vagues et incomplètes, elle inspire cependant un intérêt très-vif, qui, surtout aux derniers siècles, a séduit des esprits excellents, et ouvert un vaste champ à leur sagacité. La valeur des témoignages subsistants est très-inégale, mais elle est indubitable; tous la reconnaissent, et ne diffèrent d'opinion que sur le degré d'autorité qu'il faut leur attribuer. Les déductions les plus légitimes se tirent de la géographie physique, dont le caractère essentiel ne se modifie pas, et dont les lois générales ne peuvent pas être violées; des monuments, qui sont les débris encore vivants des empires disparus; enfin des institutions politiques et religieuses. C'est encore avec raison qu'on interroge les traditions locales, parfois si tenaces, et que l'on compare entre eux les documents répandus dans les auteurs anciens. Sans doute, si on exige pour ces époques reculées une certitude absolue, très-peu de faits survivront à cette épreuve; beaucoup de faits même contemporains n'y résisteraient pas mieux. Nous ne croyons pas devoir être si sévère, et pourvu que nos conjectures soient plausibles, qu'elles s'appuient d'un fait connu, ou d'un texte probable, nous nous hasardons à les exprimer après tant d'autres, en donnant humblement nos raisons. Il serait peut-être puéril de vouloir rattacher les traditions entre elles par une chronologie régulière, ou donner une date positive même aux faits principaux; mais il y a cer-

tains événements qui, sans avoir de date certaine, peuvent être indiqués sûrement, comme antérieurs ou postérieurs à certains autres, et souvent dans l'époque anté-historique on peut atteindre au moins ce résultat. De même, quand il s'agit des premières migrations, et de la route qu'elles ont suivie, la comparaison de la géographie physique du pays avec les traditions ultérieures et les textes recueillis peut conduire à une conclusion acceptable. C'est là seulement ce que nous prétendons, et nous désirons que ce soit bien entendu pour tout ce qui précède l'époque macédonienne.

Quand on appelle un peuple autochthone, cela ne veut pas dire qu'il soit né sur le sol même, et qu'il soit originaire du pays où son existence est constatée, mais seulement que la tradition l'y trouve établi, et qu'elle ne peut remonter au delà. Ainsi, et dans ce sens seulement, on peut appeler Aborigènes ou autochthones certains peuples en Grèce et en Italie. Tous les peuples européens partent de l'Asie, mais ils ne partent pas tous du même point de l'Asie; le plateau arménien est très-probablement le berceau commun des Illyriens, des Thraces et des Pélasges, qui ont donné à la Grèce et à la Macédoine leurs premiers habitants.

La chaîne centrale de l'Asie Mineure, fermant au sud les bassins de l'Iris et du Sangarius, peut être regardée comme la limite commune des Illyriens et des Pélasges. Les Illyriens semblent dans leurs migrations suivre la côte septentrionale; ils se divisent en deux branches principales : les Illyriens proprement dits et les Thraces. Dans la région macédonienne, les Illyriens proprement dits peuplent tout l'ouest; les Thraces, après de longues incursions au centre et au sud, jusqu'à l'isthme de Corinthe, se concentrent définitivement à l'est, à la gauche du Strymon, qu'ils ne dépassent plus. Les Pélasges septentrionaux (Tyrrhéniens, Péoniens, Teucriens) paraissent opérer leurs invasions le

plus souvent par terre; ils peuplent presque exclusivement la région centrale de la Macédoine, et font quelques établissements au midi. Les Pélasges méridionaux se servent des îles qui ferment la mer Egée (Rhodes, Sporades, Crète, Cyclades) comme de stations pour gagner la Grèce de proche en proche; ils font leurs invasions le plus souvent par le sud-est et par mer, et sont la base de la population de la Grèce. Un dernier élément se compose des colonies égyptiennes et phéniciennes; le contigent qu'elles apportent à la région macédonienne est si faible, qu'on pourrait le négliger sans péril, si elles n'avaient pas une part plus importante dans la religion et dans les institutions.

I

ILLYRIENS.

L'Arménie, entre les sources divergentes du Phase, de l'Araxe, de l'Euphrate et du Tigre, est le berceau des Illyriens : on peut en donner plus d'une preuve, et surtout il semble qu'ils n'ont pu venir que de là. En effet, si l'on excepte les Cimmériens, qui n'ont fait que d'obscurs ravages sans laisser de monuments durables, et qui d'ailleurs ont suivi les côtes, jamais aucune grande invasion n'a été entreprise par le Caucase, entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne. Le pays, qui est très-âpre, et qui renferme de grands espaces arides, s'y oppose; le silence des historiens confirme ce grand fait. Quelques nations colchidiennes s'étendent sur une étroite lisière jusqu'au détroit d'Iénikale, ou Bosphore Cimmérien; les Cimmériens (habitants des torrents) peuvent avoir tiré leur nom de la nature de la côte, où les cours d'eau sont en effet très-nombreux, et alors ils peuvent être Illyriens. Mais si l'on admet

cette opinion, que la seule analogie des noms autorise, il faut admettre en même temps qu'ils ne sont pas Celtes, et cela est bien plus difficile à prouver. Aucune migration un peu considérable n'a donc lieu par cette voie. Quand les Huns y passent, que les Alains, les Hungares, les Bulgares y stationnent, ils viennent du nord-est, et des bords du lac Oxien; ils n'y séjournent pas; en un mot, ils ne passent pas le Caucase : il en est de même des Mongols. D'un autre côté, il n'y a dans les écrivains de l'antiquité rien qui donne à penser que les Illyriens aient jamais tourné au sud de la mer Caspienne, pour gagner par le nord-est les plaines de l'Europe orientale. Parmi les peuples de race japhétique, trois seulement dans les temps anciens ont suivi cette voie : les Celtes, les Scythes et les Germains ; au sud-est, les Carduques, les Mèdes et les Parthes, qui se rattachent visiblement aux Illyriens, ne dépassent pas les bouches de l'Oxus. Le Pont-Euxin n'était pas plus praticable que le Caucase ; la fréquence de ses tempêtes le rendait inhospitalier. Jamais, d'ailleurs, les Illyriens n'ont donné une grande idée de leur aptitude à la navigation. Quand ils passent en Italie sous le nom de Liburnes et de Sicules, ils suivent les côtes du golfe Adriatique; ils ne deviennent navigateurs qu'un moment, par attrait pour le pillage, et instruits à souhait par le voisinage des Grecs, vers le troisième siècle avant Jésus-Christ. Enfin rien ne rappelle davantage leur souvenir au centre et au sud de l'Asie Mineure. Il faut donc qu'ils soient partis de l'Arménie, et qu'ils aient suivi les côtes septentrionales. Les Ibères, qui sont une des branches principales de leur famille, partent aussi du même plateau, et leur nom s'est conservé à l'est, sur les bords de la mer Caspienne. Les Ibères, les Illyriens, les Mèdes, les Albaniens, les Parthes, les Vénètes sont des tribus de même origine, qu'on retrouve à la fois en Europe et en Asie; ils s'établissent de préférence dans des

pays montueux, qui leur rappellent leur premier séjour : leur opiniâtreté à s'y maintenir (Parthes, Carduques, Mædes et Besses, Ardyéens, Vénètes, Ligures, Vascons) se révèle partout dans le monde ancien.

Rapprochons de ces détails généraux un fragment remarquable d'Appien. « Les Romains, dit cet historien[1], n'appellent pas seulement du nom commun d'Illyriens les Dalmates et les tribus voisines, mais encore les Pannoniens, les Mysiens, et tous les peuples qui se trouvent à droite en descendant le cours du Danube. Je n'ai pu découvrir ce qui a fait naître cette opinion, mais elle prévaut certainement à notre époque, et le tribut payé par toutes ces peuplades, depuis le Pont-Euxin jusqu'à l'Istrie, s'appelle collectivement tribut illyrien. » M. Poinsignon, qui cite ce passage dans sa correcte et judicieuse étude sur l'Illyricum, l'explique[2] par une raison administrative qui est bonne, c'est-à-dire l'érection de l'Illyricum en duché ou commandement militaire, entre la Thrace encore libre et la Macédoine gouvernée par un proconsul. Mais cette raison ne suffit pas; la vraie raison, qui explique parfaitement le nom collectif d'impôt illyrien, c'est l'homogénéité de race; tous ces peuples sont en effet des Illyriens.

Les Illyriens donc, partis du plateau arménien, suivent le littoral septentrional du Pont-Euxin, comme le feront plus tard les Dix mille. Peut-être s'arrêtent-ils quelque temps entre l'Halys et l'Iris, dont les noms combinés font presque le leur; on trouve aussi dans la province de Pont le nom des Philyres, dont la désinence est analogue. Entre le Pont et la Paphlagonie habite la tribu des Vénètes; on la rencontre encore sur les bords du Danube, et dans l'Italie septentrionale, où son nom s'est perpétué avec une

[1] Appien. *Illyr.* c. VI.
[2] M. Poinsignon. *Quid ap. Roman. Illyr. fuerit.* p. 42. *Id. ibid.* p. 48.

merveilleuse ténacité jusqu'au temps présent. Les Illyriens ont dû franchir le Bosphore à l'endroit le plus aisé et le plus proche, à la Corne d'or, par exemple ; sur la rive européenne ils se sont probablement séparés en deux corps : l'un a continué à suivre la côte septentrionale ; ce sont les Illyriens proprement dits : l'autre a pénétré à l'intérieur dans le bassin de l'Hèbre ; ce sont les Thraces.

§ 1.

Illyriens proprement dits.

Si l'on examine attentivement la limite actuelle de la Roumélie et de la Bulgarie, on sera porté à croire que les Illyriens, laissant à droite l'Hémus oriental) Emineh-Dagh, ou petit Balkhan), et à gauche les sources de l'Agrianès (Erkenek) et du Tonsus (Tundska), affluents de l'Hèbre (Maritza), se sont répandus dans la vallée inférieure du Danube par les cols situés aux abords de Schumla.

Ils s'y divisèrent de nouveau en trois corps : le premier, suivant le Danube et la Save, gagna la côte nord-est de l'Adriatique, et l'Italie supérieure, par les cols des Alpes dinariques : ce sont les Dalmates, les Sicules, les Liburnes, les Ibères, et généralement les Illyriens, qui ont peuplé l'Illyrie septentrionale, l'Italie, le sud de la Gaule et l'Espagne ; c'est la masse de la nation. Le second corps franchit la Save, sans doute après le départ des Celtes, vers l'époque où ceux-ci passèrent le Rhin, et avant l'arrivée des Germains (1600) : ce sont les Pannoniens, les Noriciens, les Vindéliciens. Le troisième corps, regagnant les plateaux par la vallée de Margus (Morawa), pénétra au sud-ouest par la vallée de Verbenitza et le col du Drin blanc : ce sont les Labéates, les Enchéléens, les Dassarètes et tous les peuples

occidentaux de la région macédonienne. Ils sont encore des Illyriens, mais ils sont séparés de leurs frères du nord par la masse du Monténégro, qui plus tard les protégera aussi contre l'invasion gauloise, sans pouvoir les soustraire au joug du peuple romain.

Ainsi, dans leurs migrations, les Illyriens proprement dits n'ont pas profité du col de Radomir, qui était trop à gauche de leur itinéraire, et dont peut-être les abords étaient occupés par un lac; ils n'ont pas profité davantage des cols de Katschanick et du Kobélitza, parce que sans doute les Teucriens, qui envahissaient les mêmes contrées par le sud, les y avaient précédés (Dardaniens). Les cols situés au sud-ouest du bassin du Danube étaient dès lors le seul passage libre : ils s'y précipitèrent.

Voilà comment nous nous représentons, sans toutefois le garantir, l'itinéraire des Illyriens jusqu'au bassin du Drilo. M. Poinsignon, que nous citerons plusieurs fois dans ce chapitre, combat l'opinion de Fréret, et ne veut pas que les Liburnes, les Sicules et les Vénètes soient des Illyriens. Les anciens auteurs, dit-il[1], n'en ont pas parlé. Ce silence n'est qu'apparent, et n'existe réellement que pour les Liburnes. Mais que substitue M. Poinsignon à l'opinion qu'il combat? Ou bien, selon lui[2], les Sicules et les Liburnes sont aborigènes et autochthones, ou bien ils sont Gaulois ou Germains. Qu'ils soient autochthones, c'est ce que personne ne nie, car c'est dire qu'ils ont probablement occupé les premiers certaines parties de l'Italie; qu'ils soient Gaulois ou Germains, c'est avancer un fait sans preuves, et substituer à une hypothèse que l'on croit gratuite une autre hypothèse qui l'est tout autant. En ce qui touche les Vénètes, un passage d'Hérodote, cité par M. Poinsignon, en fait une colonie des Mèdes, et les Vénètes eux-mêmes ne répudiaient

[1] M. Poinsignon. p. 4. [2] M. Poinsignon. p. 9.

pas cette origine. Hérodote le dit en effet, et avoue ne pas le comprendre[1]. C'est qu'évidemment il ne s'agit pas ici des Mèdes d'Asie, mais des Mædes de Thrace, établis dans le bassin du Nestus, frères eux-mêmes de ceux d'Asie, quand ils habitaient ensemble la région du Caucase. Cela explique le séjour des Vénètes à une certaine époque dans le bassin inférieur du Danube, avant d'atteindre l'Italie septentrionale et de s'y fixer[2]. Les Sicules avaient occupé au nord du golfe Rhizonique la grande presqu'île d'Hyllica, ou d'Hylla (Sabioncello), et y avaient fondé quinze villes. Ainsi Fréret avait bien vu, et il n'eût pas manqué de donner ces raisons et de meilleures, s'il avait connu le pays aussi bien que nous le connaissons aujourd'hui. M. Poinsignon se trompe également[3], selon nous, au sujet des Istriens. Apollodore, dit-il, les fait Thraces, et Justin les fait Colchiens ; donc ils ne sont pas Illyriens. Ils sont précisément Illyriens comme Colchiens, ou comme Thraces, selon qu'on veut suivre l'un ou l'autre des auteurs cités. Ici toutefois nous pencherions pour Justin.

Après ces indications générales, nous allons passer en revue les tribus illyriennes du sud-ouest, qui relèvent de la région macédonienne. Les Autariates et les Ardyéens sont de l'autre côté des limites établies ; ils habitent entre l'île de Corcyra Nigra (Corsula) et le Naron (Narenta). Sans nous y arrêter plus longtemps, malgré les fréquents ravages qu'ils ont faits au sud, dans le bassin du Drin blanc, disons seulement que les Ardyéens furent détruits par les Romains, que les Autariates furent domptés par les Scordisques (Gaulois établis autour du Scordus), et que ces peuples, jadis puissants, perdirent promptement jusqu'à leur nom[4].

1 Hérod. liv. V. p. 9.

2 Une partie des Vénètes était restée sur le Danube ; ils y étaient encore au temps de Sylla, qui les combattit. — Liv. Suppl. LXXXIII. 8.

3 M. Poinsignon. p. 9.

4 Les Ardyéens étaient situés au-

a. Mentors, Bulins ou Bulimes, Enchéléens, Rhizonites, Agravonites.

Tous ces petits peuples sont situés sur la côte, entre la presqu'île d'Hyllica (Sabioncello) et le golfe Rhizonique (bouches du Cattaro). Le nom seul des Mentors nous est parvenu; les Bulins ou Bulimes habitaient à l'entrée de la presqu'île d'Hyllica, et vers l'isthme étroit qui la rattachait au continent[1] : il ne faut pas les confondre avec les Byllins et les Bylliones, que nous retrouvons sur les frontières de l'Epire. La ville ancienne d'Epidaure (Ragusa Vecchia) a été bâtie sur l'emplacement d'Enchélies, et dans le petit territoire de la république de Raguse, détruite en 1805, le nom d'Enchélies était encore appliqué à un canton[2]. Les Rhizonites et les Agravonites sont les habitants des petites villes de Rhizon (Risano), et d'Ascrivium (Cattaro), que les Romains dotèrent du droit de cité pour les intéresser à défendre la frontière contre les incursions des Dalmates; le fleuve Arion[3], magnifique canal, capable de porter de gros vaisseaux, sortait d'une montagne située dans leur territoire. Soumis à Teuta, puis aux Dassarètes, avant d'obtenir les faveurs du sénat romain, les Rhizonites et les Agravonites se rattachent politiquement à la région macédonienne, et sont compris avec les Enchéléens dans la division d'Anicius en 168.

b. Maniens ou Hymaniens, Olciniates.

Selon M. Poinsignon[4], les Maniens étaient situés près du

tour du mont Ardion (Strab.) et en ont sans doute tiré leur nom, comme les Scordisques l'ont reçu du mont Scordus. Peut-être aussi sont-ils comme eux d'origine gauloise.

[1] Denys le Périég. v. 387.

[2] Pouqueville. *Voyage en Grèce*. I. c. III. p. 24. 25.

[3] L'Arion se jette dans la baie de Breno, à 7 ou 8 lieues nord-ouest du golfe de Cattaro. On l'appelle aujourd'hui rivière d'Ombla.

[4] M. Poinsignon. p. 12.

Naron, qui, dit-il, sort d'un lac. Le Naron est généralement regardé comme correspondant à la Narenta, et ne sort pas d'un lac : la carte de Kiepert est précise sur ce point. La Trébnischitza en sort, ou plutôt s'y perd, mais elle est au delà du massif du Monténégro, et cela ne s'accorde pas avec la situation de l'Emporium des Maniens, à 80 stades (15^kil.,360) au-dessous du lac Labéatis, entre l'Oriundès et le Drilo[1]. Sans doute, ici le Naron est l'Oriundès, qui se jette dans le lac Labéatis, et l'Emporium est peut-être Antivari. Les Maniens sont appelés Hymaniens dans Scymnus de Chio[2]. Les Olciniates, habitants d'une ville, se retrouvent près de la ville actuelle de Dulcigno, presque à l'embouchure de la Barbanna (Bojana); les Romains avaient aussi doté Olcinium de grands priviléges; il faut la placer à Dulcigno Vecchio, au nord de Dulcigno, qui est d'origine plus récente.

c. Pirustes.

Les Pirustes, d'après Strabon, sont une peuplade pannonienne, c'est-à-dire qu'ils appartiennent aux Illyriens proprement dits; ils s'étendent, avec quelques autres petites peuplades moins connues, jusqu'à la Dalmatie, et vers le nord-ouest presque jusqu'au pays des Ardyéens. On peut assigner aux Pirustes, ou à quelqu'une de ces petites peuplades qui les avoisinaient, le bassin supérieur du Drin blanc depuis le mont Pastrik jusqu'au Scordus; on voit encore aujourd'hui dans ce bassin Pristina, que Kiepert écrit Piristina, et Prisrendi[3]; ces deux noms ont une grande affinité avec celui des Pirustes. Nous les mentionnons parce qu'ils complètent la zone des peuples contigus, en se ratta-

[1] Scyl. Caryand. *ap. geogr. gr. min.* I. p. 9. éd. Hudson.

[2] Scymn. Ch. *ibid.* II. 24.

[3] Kiepert. *Europ. Turk.*

chant aux Dardaniens à l'est par la vallée du Lépénatz, car ils ne font pas partie de la région macédonienne.

d. Labéates.

Les Labéates, obscurs jusqu'au troisième siècle avant Jésus-Christ, ne prennent leur essor qu'après la ruine des Ardyéens, et leur rôle politique dure moins d'un siècle. Ils occupent la vallée inférieure du Drilo, les petits bassins du Barbanna (Boiana) et du Clausala [1], et les bords méridionaux du lac Labéatis (lac de Scutari). Ils subissent avec les Ardyéens et les autres peuples de la Dalmatie méridionale le joug de Teuta, qui régnait à Rhizon, et dominait sur les deux versants du Monténégro. Les Ardyéens, plus puissants qu'eux, portèrent les premiers le poids de la colère romaine, et la ruine des Ardyéens fit leur prospérité. Mais Gentius, leur roi, ayant embrassé le parti de Persée, fut enveloppé dans sa catastrophe, et le royaume illyrien qu'il possédait fut divisé en trois districts, dont l'un fut formé par le pays des Labéates. Ces districts répondent vraisemblablement à la Prévalitane [2].

e. Enchéléens, Dassarètes, Mésarasiens, Calléceniens, Sélépitans.

Les habitants d'Enchélies, au nord du golfe Rhizonique, répondent au point extrême occupé dans le nord par les Enchéléens, mais ce point isolé n'est qu'un tronçon, et la masse de la nation demeura en deçà, probablement tout entière au sud du Drilo. Les Enchéléens [3] (Ἐγχέλειοι, mangeurs d'anguilles, épithète, comme le nom de *Pélasges* [4]), occupent les premiers les bords poissonneux du lac Lych-

[1] Liv. XLIV. 31.
[2] Boué. *Turq. d'Eur*. I. 36.
[3] Scymn. Ch. *ap. geogr. min*. II. 25.
[4] Larcher. *Acad. inscr*. XLVIII. 74.

nitis (lac d'Ochrida); ils y sont établis avant le seizième siècle. Lorsque Cadmus, réduit à fuir de Thèbes [1], opère son long voyage de Thèbes à Buthoë (Budua) sur un chariot traîné par des bœufs [2], la puissance des Enchéléens s'étend sur toute la côte au moins jusqu'à la presqu'île d'Hyllica. La supériorité de ses connaissances lui vaut le trône, et il fonde dans ce pays barbare une dynastie Agénoride, dont Illyrius, qu'il a eu de son mariage avec Harmonie, est le premier roi. Les Grecs ont fait venir de cet Illyrius le nom des Illyriens [3]; il est plus juste d'y voir un acte politique de Cadmus, qui se sera servi de ce moyen pour lui assurer, par une sorte d'adoption, l'obéissance de ses nouveaux sujets, ou encore le symbole de l'empire exercé sur les Illyriens par les tribus émigrantes du Midi. Il est impossible d'admettre en effet que l'influence des successeurs de Cadmus ait dépassé la limite orographique, et se soit étendue à tout l'Illyricum, même temporairement.

Peu de temps après la mort de Cadmus (dont le tombeau est placé par les uns à Pola en Istrie [4], ce qui est bien loin d'Enchélies, et surtout de Lychnidus, dont on le fait le fondateur [5], et par les autres au midi de la Dalmatie, entre la presqu'île d'Hyllica et Rhizon [6]), les Enchéléens, alors à l'apogée de leur puissance, et sans doute pour venger Cadmus, firent une invasion en Grèce, et battirent les Thébains. Mais ils pillèrent au retour le temple de Delphes, et périrent presque tous misérablement, comme l'avait prédit un oracle [7], qu'on voulut plus tard faire revivre, et appliquer mal à propos à Mardonius et aux Perses [8]. Cependant ils ne périrent pas tous, et ce sont probablement les débris des

[1] Appien. *Illyr.* éd. Schweighaeuser. I. 831.
[2] Steph. Byz. v°.
[3] Apollod. *Biblioth.* III. 5.
[4] Tzetzès. *Chil.* IV. *hist.* 130.
[5] Larcher. *Acad. inscr.* XLVIII. 73.
[6] Denys le Periég. éd. Bernhardy. v. 390-396.
[7] Larcher. *loco citato.* p. 70. 80.
[8] Hérod. IX. 41.

Enchéléens que l'on retrouve sous le nom de Sésarasiens vers la frontière de l'Epire. Leur souvenir s'y est perpétué, et on voit encore aujourd'hui dans la vallée supérieure de l'Aoûs un fort village appelé Sésareth [1] (ancienne Sésaréthie [2]), à l'entrée des défilés de Pyrrhus.

Les Enchéléens étaient toujours cantonnés autour du lac Lychnitis et habitaient dans le voisinage de ce lac la ville d'Enchélana, qu'il faut peut-être chercher dans le nom abrégé d'Hélinas [3], village situé aujourd'hui aux sources de l'Apsus (Ergent). Ils continuèrent d'avoir des relations avec les Thébains, auxquels les rattachait une origine commune; Laodamas, fils d'Etéocle, vaincu par Adraste à la bataille de Glissante [4] (2 lieues est de Thèbes), se retira chez eux, et cet échange de bons offices se perpétua jusqu'au règne de Philippe, fils d'Amyntas. Mais dans l'intervalle un autre nom, celui de Dassarètes, avait prévalu. Sous cette dernière dénomination, ils ne dépassèrent pas le cours de l'Apsus au sud, ni les monts de Candavie à l'est; au nord ils abandonnèrent aux Péoniens une partie de la vallée du Drilo, et, s'il est prouvé qu'ils se perpétuèrent autour du lac Lychnitis dans la contrée appelée de leur nom Dassarétide (troisième district d'Anicius), rien ne démontre qu'ils se soient étendus au delà. Philippe et Persée, dans leurs expéditions contre Lissus et contre les Pénestes, les auraient trouvés sur leur chemin, et les historiens en auraient fait mention.

Cependant M. Poinsignon veut [5] que les Daorses et les Dassarenses soient situés au delà des Labéates, près du Naron, c'est-à-dire, en revenant à notre rectification, près de l'Oriundès, et il paraît difficile de concevoir qu'ils aient

[1] Pouqueville. *Voy. en Grèce*. I. 200.
[2] Steph. Byz. v°.
[3] Kiepert. *Europ. Turk.*
[4] Larcher. *Acad. inscr.* XLVIII. 80.
[5] M. Poinsignon. p. 24.

exercé leur protectorat sur Rhizon et Olcinium, s'ils ne dépassaient pas alors le lac Lychnitis. D'autre part, Pouqueville nous indique sur la côte Acrocéraunienne, près de Palesté (Paléassa), la rade Daorso, plus connue sous le nom de Val Dorso [1], et y rapporte un bronze d'Apollon imberbe, coiffé du piléus, ayant au revers une couronne de chêne, et la légende Δαορσῶν. Cette interprétation me paraît erronée ; mais il est certain qu'il y avait au nord des Labéates, des Daorses ou Daorises [2], et des Dassarenses, probablement de la nation des Dassarètes. Strabon nomme positivement ces peuples et les distingue expressément de ceux qui occupaient la Candavie. Il faut recourir à l'idée d'un fractionnement, et attribuer au même peuple, divisé en plusieurs tronçons, les Daorses ou Daorises, voisins des Autariates et des Pirustes ; les Enchéléens d'Enchélies, et ensuite d'Epidaure, au nord du golfe Rhizonique ; les Dassarenses, habitant le bassin de l'Oriundès, entre les Maniens et les Pirustes, et exerçant leur protectorat des deux côtés du Scordus sur les tribus adjacentes jusqu'aux Dardanes, et jusqu'à Rhizon ; les Dassarètes d'Enchélana, tribu centrale, dans la Candavie autour du lac Lychnitis ; les Sélépitans et les Calicéniens, qui en dépendent ; enfin les Sésarasiens, débris de l'expédition de Delphes, cantonnés aux frontières de l'Epire. On peut, sans invasions victorieuses d'autres tribus, expliquer l'existence de ces tronçons ; il suffit qu'après avoir laissé le passage libre, les autres tribus barbares le ferment, et qu'on ne soit plus assez fort pour se le faire ouvrir.

Après la défaite des Labéates, les Dassarètes restaient seuls debout : on les affaiblit aux deux extrémités en proclamant

[1] Pouqueville. *Voy. en Grèce*. I. 258

[2] On peut rapprocher ce nom des Derséens, situés à l'ouest du Nestus, entre les Sapéens et les Satres, et aussi de la ville mygdonienne de Tirse.

libres les Rhizonites, les Olciniates et les Taulantiens, et depuis cette époque il n'en est plus fait mention que géographiquement.

f. Pénestes.

Les Pénestes habitaient au nord-ouest des Dassarètes le pays entre les Labéates et les Parthins ; l'Artatus, qui traversait leur territoire, correspond à l'Oracha, ou Sulimit [1], affluent du Mathis (Mati). Etienne de Byzance en fait mal à propos [2] des Thessaliens, et Tite-Live, mieux renseigné, les place sur la route qui conduit dans le pays des Labéates [3]. Ils ne sont pas mentionnés avant Persée ; ils apparaissent alors, mais pour être détruits par lui, ou vendus comme esclaves, et c'est ce qui explique le langage d'Eustathe [4] dans son commentaire sur Denys le Périégète. Tous ne furent pas également maltraités, et nous voyons figurer depuis dans l'armée de Persée lui-même des Pénestes, dont il forme la garnison de Cassandréa [5].

g. Parthins ou Parthyéens.

Les Parthins occupaient le pays au-dessous de Lissus, aux environs de Dyrrachium et d'Apollonie, plus à l'intérieur que sur les côtes [6]. M. Poinsignon les fait toucher aux Atintanes, à tort, selon nous [7] ; ils ne descendaient pas si bas, et ils étaient séparés des Atintanes par les Taulantiens. D'abord protégés par les Romains contre Teuta, ils furent abandonnés à Pleurate après la bataille des Cynoscéphales [8], et il n'en est plus fait mention politiquement. Ils ne figu-

[1] Lapie. Carte de Turq. — Kiepert. Europ. Turk.
[2] Steph. v°.
[3] Liv. XLIII. 19.
[4] Eustath. *ad Dionys*. 535.
[5] Liv. XLIII. 23.
[6] Strab. VII.
[7] M. Poinsignon. p. 20.
[8] Polyb. II. 11. XVIII. 29. 30.

rent pas dans les divisions ou districts d'Anicius et de Paul-Emile, et se fondent sans doute alors avec leurs voisins les Albaniens. Leur pays avait plusieurs forteresses, dont la principale, Parthus, reproduisait leur nom.

5. Albaniens.

Le nom des Albaniens est véritablement illyrien ; on trouve au sud du Caucase, sur les bords de la mer Caspienne, et contiguë à l'Ibérie, une région appelée Albanie, qui a conservé ce nom jusqu'à nos jours ; les Parthyéens s'y retrouvent également [1]. Obscurs, ils n'ont point d'histoire dans les temps anciens ; mais à la fin du moyen âge la lutte soutenue par Scanderbeg contre les Turcs les place au premier rang, et ils ont donné à l'Illyrie grecque son non moderne d'Albanie. Leur séjour dans l'antiquité correspondait aux environs de Croïa, et très-probablement Croïa elle-même est leur ancienne capitale Albanopolis.

6. Eordéens, Eordètes.

Les Eordéens habitaient au sud-ouest des montagnes de Candavie la vallée moyenne de l'Eordéus (Devol), et s'étendaient à l'est jusqu'au lac Bégorritis [2] (lac Sarigul). Le territoire des Dassarètes les séparait en deux cantons. L'Eordée orientale, correspondant au bassin de l'Eordaïcus et du lac Bégorritis, fut soumise la première par les Téménides de Macédoine, et les Eordéens, ses habitants, s'établirent dans la Mygdonie autour de Physca [3]. L'Eordée occidentale, occupée par les Eordètes, fut réduite beaucoup plus tard, peut-être par Antipater ou par Cassandre, et n'a pas

[1] Strab. XI.
[2] Liv. XLII. 53.
[3] Thucyd. II. 99.

laissé de traces de sa résistance. Etienne de Byzance veut [1] qu'il y ait eu trois autres Eordées, dont deux en Mygdonie et une en Thrace, probablement en Chalcidice : ce sont trois asiles ouverts aux exilés de l'Eordée orientale, comme on en ouvrit aux Bottiéens, chassés aussi de leur patrie; Physca et Physcella sont probablement deux de ces asiles. Pline fait des Eordéens une peuplade péonienne[2]; il a raison, s'il comprend sous cette dénomination toutes les tribus que les Macédoniens se sont assimilées, et que cela ne se rapporte qu'à la dernière époque, celle des Antigonides, par exemple; mais s'il y rattache une question d'origine, il est probablement dans l'erreur. Néanmoins le nom d'Eordètes ne convient qu'à ceux de l'Eordée occidentale, qui sont enclavés entre les Dassarètes, les Albaniens et les Taulantiens. Demeurés libres plus longtemps, ils ont dans leur territoire la ville de Scampis, le cours supérieur du Genusus, et le cours moyen de l'Eordéus, entre les Pénestes et les Mosches.

Selon Strabon, les Eordètes sont, comme plusieurs peuples de cette région, des Illyriens mêlés d'Epirotes; désignation vague, qui signifie tout au plus que les Grecs ont entretenu des relations avec les tribus de cette partie de l'Illyrie, et qu'il y eut à l'intérieur quelques cas assez rares de colonisation. A l'est, les Eordéens ne sont pas davantage Péoniens, s'ils l'avaient été, ils se seraient fondus avec les Mygdoniens, et leur souvenir se serait perdu en Mygdonie et en Chalcidice, au lieu de s'y conserver.

f. Lyncestes.

Les Lyncestes tiraient leur nom de Lyncus, leur bourgade principale, et s'étendaient à l'est du lac Lychnitis entre les monts Candaviens et l'extrémité méridionale des

[1] Steph. v°. [2] Plin. IV. 10.

monts Babouna, dans la région moyenne du bassin de l'Érigon. Ils ont un certain degré de civilisation, et leurs traces sont nombreuses dans l'histoire de Macédoine. A partir du septième siècle avant Jésus-Christ, ils sont gouvernés par une dynastie corinthienne de la famille des Bacchiades; puissants et belliqueux, ils ont pour alliés dans les combats les Dassarètes et les Taulantiens, Illyriens comme eux. Ils subissent volontairement la domination de Philippe, ou du moins sans trop de résistance; ils occupent un rang distingué dans l'armée d'Alexandre, et Perdiccas est leur chef[1]. Après l'invasion romaine, ils disparaissent, et se mêlent probablement avec les Dardaniens, encore libres. Ce qui donne quelque fondement à cette supposition, c'est le nom d'Arrhibéus, porté au temps de la guerre du Péloponnèse par un de leurs rois, et le nom d'Arrhibantium[2], que Ptolémée attribue à une ville des Dardaniens. Il n'est pas étonnant qu'après la conquête romaine, comme précédemment, après la conquête macédonienne, il y ait eu émigration.

4. Orestes.

Selon les témoignages les plus dignes de foi[3], une colonie grecque conduite par Penthilus, fils d'Oreste, aurait précédé de plusieurs siècles au centre de la Macédoine l'établissement des Téménides. Penthilus s'établit autour du lac Célétréen, y fonda une ville qu'il appela Argos Oresticum, et y mourut. On ne dit pas que sa postérité se soit perpétuée dans ce pays; on voit au contraire après sa mort deux colonies partir de l'Orestide, et fonder, l'une Orestias sur les bords de la mer Ionienne, l'autre un établissement à Dascylium sur les côtes de la Propontide[4]. Cependant il faut

[1] Diod. XVII. 57.
[2] Ptol. II. 16. — Mercat. *Tab.* IX.
[3] Solin. IX. — Strab. XIII.
[4] Raoul-Rochette. *Col. gr.* II. 450.

qu'il soit resté des Grecs dans le pays pour y perpétuer le nom d'Orestes. Il est probable qu'ils se cantonnèrent dans la ville d'Argos Oresticum, dont ils firent respecter l'autonomie, et que pour les relations du dehors ils s'unirent à la population antérieure, les Bryges, par exemple, à laquelle ils imposèrent leur nom. En effet, sur toutes les frontières de l'Orestide, près du lac de Kailari, près du lac Lychnitis, les Bryges font acte de présence jusqu'au bout, se perpétuent sans se confondre ni avec les Orestes, ni avec les Macednes, et résistent à leur contact. Les Orestes sont les premiers soumis par les Téménides d'Edesse, avec les Eordéens du lac Bégorritis. Dans l'armée d'Alexandre, ils figurent réunis aux Lyncestes sous les ordres de Perdiccas [1], et, lors de la conquête de Paul-Emile, ils sont déclarés libres par les Romains avec les Lyncestes, les Pélagoniens et les Elimiotes. Ils constituent avec eux la Macédoine supérieure, ou libre [2], sans que cette liberté tardive leur rende leur ancienne prospérité. Leur pays avait été ruiné précédemment par les invasions des Dardaniens [3]. Pausanias, meurtrier de Philippe, et Ptolémée Soter, fondateur de la dynastie des Lagides d'Egypte, étaient de leur nation [4].

l. Eliméens ou Elimiotes.

Les Eliméens ou Elimiotes habitaient au sud des Orestes, et leur pays, appelé Elimée, ou Elimiotide, était situé entre l'Haliacmon et le Bercétésius. Il s'étendait très-loin à l'est, et jusqu'à la rive gauche de l'Haliacmon inférieur, où il rencontrait le territoire des Piériens. Le petit bassin de la Vendja y était compris, et prolongeait l'Elimiotide jusqu'aux portes de Bérée, mais sur la rive droite l'Elimée ne

[1] Diod. XVII. 57.
[2] Liv. XLV. 30.
[3] Liv. XXVII. 34.
[4] Diod. XVI. 93. — Steph. v°.

dépassait pas le mont Amarbis et le défilé de Volustana. Persée, partant de Citium, longe le lac Bégorritis et le pays des Eordéens, passe dans l'Elimée, pénètre jusqu'à l'Haliacmon, et de là il lui suffit de franchir par un col étroit (défilé de Volustana) les monts Cambuniens, pour se trouver dans la Tripolide Perrhébienne [1]. Dès le cinquième siècle avant Jésus-Christ, les Elimiotes faisaient partie des Macédoniens, dont ils étaient alliés et sujets [2], mais ils avaient leurs rois propres, ou leurs chefs particuliers de la famille des Téménides (Derdas [3]). Leur phalange figurait dans l'armée d'Alexandre, qui traversa leur pays pour réduire les Thébains [4]. Ils se trouvaient aussi sur la route qui conduisait le plus directement dans le pays des Athamanes par Elima et Gomphi [5]. Les Romains, sous le consul Hostilius, essayèrent de pénétrer en Macédoine de ce côté-là [6], et furent repoussés par Persée.

[illegible]. Taulantiens.

Les Taulantiens, que Ptolémée [7] appelle Daulantiens, étaient une des nations les plus puissantes de l'Illyrie grecque. Ils s'étendaient au sud des Parthins jusqu'au pays des Atintanes [8], séparés de la côte adriatique par les territoires d'Epidamne et d'Apollonie, qui formaient une lisière étroite. Toujours en guerre avec ces colonies grecques et avec les rois de Macédoine [9], ils ravageaient à l'ouest et à l'est les terres de leurs voisins, et Glaucias, un de leurs rois, osa s'unir à Clitus, roi des Illyriens (Dassarètes?), pour combattre Alexandre [10]. Alliés des Romains contre Philippe

[1] Liv. XLII. 53.
[2] Thucyd. II. 99.
[3] Xénoph. *Hellén.* V. c. II. § 38.
[4] Arrien. *Exp. d'Alex.* I. c. v.
[5] Diod. XVII. 57.
[6] Plut. *Æmil.*
[7] Ptol. III. 13.
[8] Plin. III. 26.—Pomp. Méla. II. 3.
[9] Thucyd. I. 24.
[10] Arrien. *Expéd. d'Alex.* I. c. VI.

et contre Persée, ils furent déclarés libres par Flamininus, mais ils ne furent pas compris dans les faveurs de Paul-Emile, et depuis cette époque on ne les connaît plus que de nom.

Les autres peuples de la frontière du sud contigus aux précédents, tels que les Tymphéens, les Paroréens ou Paravéens, les Atintares, les Amantins, les Bylliones et Byllidiens, les Orestiades, les Chaoniens, les Æthices, les Talares, les Hestiéens, les Perrhèbes, sont de race pélasgique. Nous en reconnaîtrons l'origine en parlant des Pélasges et de leurs migrations.

II

THRACES.

Lorsque les Thraces se séparent des Illyriens, ils s'étendent à l'ouest et au sud-ouest dans la péninsule hellénique jusqu'à l'isthme, et la péninsule porte le nom de Thrace jusqu'aux Thermopyles[1]. Mais les Pélasges envahissent l'Europe à leur tour; leurs migrations continuent à travers la Macédoine et la Grèce aux dépens des Thraces, qui sont ou détruits ou refoulés, et elles ne cessent que quelque temps après la guerre de Troie. Le souvenir de la domination des Thraces se conserve partout où ils ont passé: en Attique, à Eleusis, dont les Eumolpides président les mystères[2]; en Béotie, autour du Cithéron; en Phocide, autour du Parnasse, dont les Thracides, familles en possession du gouvernement chez les Delphiens, habitent encore un des sommets au temps de Philippe, père d'Alexandre. En Thessalie, les Centaures, probablement d'origine thrace, sont

[1] Fréret. *Acad. inscr.* XIX. 586. et XLVII. 10.

[2] Olivier. *Hist. de Philippe.* liv. IV.

détruits: désormais ils n'existent plus que dans les fictions des poëtes. En Macédoine, une autre tribu, celle des Piériens et des Bottiéens, perpétue obstinément ses mœurs, sa langue et son nom sur le littoral égéen au milieu de populations pélasgiques. Mais, si l'on excepte ces cas isolés, quelque temps après la guerre de Troie les Thraces s'arrêtent au Strymon ; tout ce qui est à l'ouest de cette limite et du mont Cercine est pélasge ou illyrien.

Cependant les Thraces, forcés de se replier sur eux-mêmes, redeviennent puissants. Contenus au nord-ouest et à l'ouest par deux races rivales, ils reprennent le chemin de l'Asie, et deux de leurs tribus, les Thyniens et les Bithyniens, se fixent le long de la Propontide et du Pont-Euxin, entre le Rhyndacus et le Sangarius [1]. La Thrace proprement dite s'organise : Samos, Imbros, Samothrace, Thasos, le pied de la Chersonnèse, le bassin inférieur du Nestus sont occupés par les Saiens, les Sapéens et les Satres ; les Sintes, partis de Lemnos, habitent au nord de Sirris la vallée moyenne du Strymon; les Mædes s'établissent au nord des Sintes ; les Ciconiens et les Bistoniens s'étendent le long de la côte égéenne, entre la Chersonnèse et le Nestus ; les Besses occupent tout le bassin du Nestus, se développent sur un vaste territoire entre les Mædes et les Odryses, et touchent au mont Pangée par les Odomantes, une de leurs tribus ; les Odryses occupent le bassin de l'Hèbre. Cette population tout entière est thrace : toutes ses tribus entre l'Hèbre et le Strymon sont contiguës à la région macédonienne, ou lui appartiennent en propre.

[1] Hérod. VII. 75.

A. Peuples contigus.

a. Triballes.

Les Triballes occupent à l'est des Dardaniens et à l'ouest des Trères un pays de quinze journées de chemin du sud au nord, depuis la frontière des Agrianes jusqu'à l'Ister. Sujets de Sitalcès, ils secouent peu de temps après, et probablement sous le règne de Seuthès, le joug des Odryses, attaquent Philippe au retour de sa guerre contre les Gètes, le blessent, et lui enlèvent une partie de son butin [1]. Syrmus, leur roi, assiégé par Alexandre dans Peucé, île du Danube, ne peut y être forcé : cependant, après le passage du Danube par Alexandre, il lui envoie des ambassadeurs [2]. Les Triballes sont soumis par les Autariates, ensuite par les Scordisques [3]; plus heureux que leurs vainqueurs, ils ne perdent pas leur nom : peut-être est-ce eux qu'on retrouve comme auxiliaires dans les armées byzantines, et sous le nom de Triballes, sous le règne des deux Andronics (1328 ap. J.-C.) [4]. Ils sont contigus à la région macédonienne, puisqu'ils touchent aux Agrianes ; il faut donc les placer entre le mont Orbélus et les sources du Strymon, sur le versant septentrional des monts Kourbetska. C'est par les vallées de la Goranovitza et de l'Egri-déré qu'ils se jettent sur la Macédoine, et ils sont les plus dangereux voisins des Macédoniens au nord-est.

b. Denthelètes, Denselates, Tilatéens, Trères, Digères.

Les Denthelètes, ou Denselates [5], adonnés au pillage, habitent aux environs et au pied de l'Hémus, et touchent aux

[1] *Q. Curt. suppl.* Freinsh.
[2] Plut. *Alex.*
[3] Strab. VII.
[4] Nicéph. Greg. *Hist. byz.* in-fol. I. 250.
[5] Strab. VII. — Ptol. III. 11.

Mysiens. Ils sont les mêmes que les Tilatéens [1], qui habitent au nord du mont Scomius (Vitocha), et ils s'étendent jusqu'à l'Æscus (Isker). Les Trères, leurs voisins, étaient situés plus au nord, entre eux et les Triballes, et obéissaient comme eux à Sitalcès [2]. Cette position répond aux petits bassins de l'Æscus supérieur, autour de Samakov et de Sofia. Les Digères habitaient à l'ouest du mont Scomius la rive gauche du Strymon [3]; leur position correspond au bassin de la Dubnitza, entre le Rilo-Dagh et le Koniavo. Nous les plaçons parmi les peuples contigus, quoiqu'ils soient en deçà des limites géographiques, parce qu'ils n'ont presque pas de relations avec les Macédoniens. Ces tribus, peu considérables, ne sont connues que pour leurs brigandages.

c. Odryses.

De tous les peuples de l'intérieur de la Thrace, les Odryses étaient les plus puissants. Maîtres de la vallée inférieure et moyenne de l'Hèbre, ils avaient exercé leur prépondérance sur tout le pays depuis le commencement des guerres médiques. Leur principale force consistait dans la cavalerie. Leurs rois, tantôt alliés des Athéniens contre les colonies grecques du littoral et contre les rois de Macédoine, tantôt alliés des Macédoniens contre les Romains, suivent avec intelligence la politique extérieure, et démêlent adroitement ce qu'exige leur intérêt. Cotys combat avec Persée; cependant il réussit à se réconcilier avec Rome. Quand les Romains victorieux s'acharnent contre les Besses [4], les Odryses n'interviennent pas, et conservent leur autonomie. Pendant la guerre civile, s'il y a deux chefs dans une tribu,

[1] Thucyd. II. 97.
[2] Thucyd. *ibid.*
[3] Plin. IV. 18. — Polyb. XIII. 5.
[4] Eutrop. *Brev.* VI. p. 232.

l'un est du parti de Brutus, l'autre est du parti d'Octave, et tous deux agissent de concert pour se sauver mutuellement, selon ce que la victoire décidera [1]. Grâce à cette habile conduite, qui n'a rien de barbare, ils succombent presque les derniers, et sous Claude seulement, quelque temps avant Rhodes, longtemps après l'Égypte. Jusqu'alors ils n'avaient obéi qu'à Alexandre, qui avait emmené leurs rois en ôtage au fond de l'Asie. Pour eux Lysimaque fut moins un roi qu'un chef d'adoption ; après sa mort ils revinrent à leurs rois indigènes.

d. Bistones, Bistoniens, Corpiles.

Les Bistones, ou Bistoniens, et leurs voisins les Corpiles, habitent à l'est du Nestus le littoral de la Thrace, et les bords d'un vaste lac, appelé de leur nom lac Bistonis ; ils touchent aux Sapéens. Le défilé des Corpiles, situé au delà du Nestus, correspond aux gorges des Sapéens situées en deçà : ce sont les deux passages les plus difficiles de la route qui suit le littoral, et ils suffisent à arrêter des armées. Quant aux tribus elles-mêmes, le voisinage de l'importante ville d'Abdère fait toute leur célébrité, et on peut regarder cette opulente colonie des Téiens comme la dernière ville de la région macédonienne du côté de la Thrace.

B. Peuples de la région macédonienne.

a. Saiens, Sapéens, Derséens, Satres, Sintiens.

Les Saiens, qu'on retrouve sous le nom de Samiens à l'ouest de la Propontide, ont donné à Samos son nom et ses premiers habitants. On a prétendu qu'ils sont les mêmes que les Satres [2] ; le seul fait qui s'y prête est l'existence de

[1] Appien. G. civ. IV. 103. 131. [2] Strab. X.

la ville de Sagium, mentionnée par Scylax de Caryanda [1]. Selon l'annotateur de Scylax, il faut lire Saion (*lege meo periculo* Σαῖον[2]) ; le littoral, ajoute-t-il, était habité par les Saiens, ou Sapéens, tribu thrace, appelés d'abord Sintiens, selon le témoignage de Strabon, ensuite Saiens, enfin, et du temps de Strabon, Sapes ou Sapéens. Cette explication n'est pas satisfaisante, et la ville de Sagium n'existe pas. Strabon affirme bien, il est vrai, que les Satres ou Sapéens sont les mêmes que les Sintes, anciens possesseurs de Lemnos [3], mais dans un passage précédent il pense qu'ils pourraient être différents [4], Xerxès soumit tous les Thraces, excepté les Satres : en effet, dit Hérodote, « les Satres n'ont jamais obéi à aucun homme ; ils habitent de hautes montagnes couvertes de neige ; ils sont très-braves [5]. » Mais Xerxès paraît avoir soumis les Sapéens ; dans la guerre médique, Archiloque, en fuyant, avait accroché son bouclier aux buissons (οὐκ ἐθέλων, *non benè*) : ce fut un Sapéen qui le prit. Ce passage, cité par Strabon [6], prouve que les Sapéens étaient déjà connus sous ce nom, et qu'ils étaient dans l'armée des Perses. Xerxès traverse aussi dans son invasion le pays des Derses ou Derséens, entre les Sapéens et les Satres [7] ; cela montre qu'ils n'étaient pas contigus. Les troupes de Brutus franchissent la chaîne du Symbole presque au même point, en évitant les gorges des Sapéens, qui sont gardées [8]. D'un autre côté, les Sintiens habitaient Lemnos, quand Vulcain, précipité du ciel par Jupiter, tomba dans cette île, et ils donnèrent leurs soins au dieu estropié [9]. Quand ils passèrent en Thrace, ils prirent le nom

[1] Scyl. Cary. *G. Gr. min.* I. 27. éd. Hudson.

[2] Au lieu de Σαγίων, C. Muller lit Θασίων, (Œsyme, Galepsus, Colonies des Thasiens), ce qui est en tout point préférable. *G. Gr. min.* Scyl. 67. éd. Didot.

[3] Strab. XII. c. III. § 20.

[4] *Id.* X. c. II. § 17.

[5] Hérod. VII. 110.

[6] Strab. *ibid.*

[7] Hérod. VII. 109.

[8] Plut. *Brut.*

[9] Strab. VII. fragm. 45.

de Sintes, et s'établirent vers le nord, entre le Strymon et l'Axius, c'est-à-dire sur les deux rives du Strymon, entre le lac Cercinitis et le confluent du Strymon avec le Pontus. Trois mille Thraces libres venus d'Héraclée Sintique combattent à Pydna pour Persée, et attirent sur leur pays les ravages de Paul-Emile[1]. Étienne de Byzance rappelle aussi leur nom[2].

Tels sont les principaux témoignages laissés par les auteurs anciens ; nous pouvons en induire que les Saiens, Sapéens, Satres et Sintes ont en effet une origine commune, c'est-à-dire qu'ils sont Thraces, et Thraces de la même branche ; mais, géographiquement, ils sont isolés les uns des autres. Rien ne révèle sur la côte de Thrace la présence des Saiens. Les Sapes ou Sapéens habitent au sud-est du Pangée la vallée inférieure du Nestus jusqu'à son embouchure, et ne remontent guère au delà de Philippes ; ils n'atteignent pas Drabescus, possédé par les Edoniens, et ils sont séparés des Satres par les Derses ou Derséens, qui sont Thraces aussi sans doute, mais qu'on ne dit pas être Saiens ou Sapéens. Dans les premiers temps les Satres s'étendent au sud-ouest jusqu'au Pangée, dont ils exploitent les richesses ; seuls ils possèdent l'oracle de Bacchus, situé sur les montagnes les plus élevées, et les Besses, ou plus probablement les devins de la nation des Besses, les Odomantes, interprètent parmi eux les oracles de ce dieu, aussi obscurs que ceux d'Apollon[3]. Mais ils sont séparés des Sintes par les Odomantes et par les Sirropéoniens, qui sont répandus dans la plaine depuis Sirris jusqu'au pied du Pangée. On peut encore suivre les migrations antérieures des deux peuples ; elles établissent aussi qu'ils ne sont pas les mêmes. Le séjour primitif des Satres est l'entrée de la Cher-

[1] Liv. XLII. 51. XLIV. 46.
[2] Steph. v°.
[3] Hérod. VII. 112.

sonnèse, où plus tard Lysimachie fut fondée, et ils s'y rapprochent des Saiens ou Samiens. Les Sintes ne partent pas de la Chersonnèse, mais de l'île de Lemnos ; avant l'invasion pélasgique des Teucriens, ils occupent la vallée inférieure du Strymon, ce qui leur vaut le nom de Strymoniens, et a porté Kiepert à placer la Parstrymonie dans la Sintique. Refoulés au nord de Sirris par les Péoniens du Pangée, ceux du lac Prasias, et les Sirropéoniens, ils s'y tiennent, et ne redescendent plus vers le midi. On trouve encore des Sintes dans le Palus-Méotide, et Phanagoria est une de leurs villes[1] : ils ont, comme les Cimmériens, suivi la côte orientale du Pont-Euxin pour arriver jusqu'à ce bras de mer, et ils sont probablement de la même tribu que les Sintes du Strymon, mais ils ne sont pas les mêmes, car, s'ils étaient venus de la Tauride en Thrace, leur invasion se serait faite par le nord, et non par Lemnos. C'est encore là une de ces tribus qui se fractionnent au berceau même de la race, ou sur la route, comme les Albaniens, les Mædes et les Vénètes. Remarquons aussi la ressemblance des noms entre les Derses ou Derséens, et les Daorses ou Daorises, situés au nord-est du Scordus.

Dans la division de la Thrace en stratégies, ou préfectures militaires, sous l'administration romaine, le pays des Sapéens formait une stratégie[2]. Selon Ovide, les Sapéens offraient à Hécate les entrailles des chiens[3]. On lit encore le nom des Sapéens dans Étienne de Byzance[4].

b. Besses (Diens, Diobèses, Elettres, Astes, Carbilèses, Odomantes).

« Les Besses se composent de nombreuses peuplades ; ils s'étendent jusqu'au Pangée, et jusqu'au Nestus, qui en

[1] Scyl. Car. 72 (Σίνδοι).
[2] Ptol. III. 11.
[3] Ovid. *Fast.* I.
[4] Steph. Byz. v° Σαπαίοι.

baigne le pied..... Ils habitent les environs et le pied de l'Hémus, dont ils occupent la plus grande partie. Nommés brigands, à cause du métier qu'ils exercent, ils habitent dans des cabanes, et mènent une vie fort dure. Ils touchent au mont Rhodope, aux Péoniens, et aux deux peuples illyriens connus sous le nom de Dardaniens et d'Autariates[1]. » Assurément ce passage de Strabon exige un commentaire, et en plus d'un point il n'est pas exact. Le Nestus n'a jamais baigné le pied du Pangée, qui en aucun endroit ne touche à son bassin, et le pied du Pangée est enveloppé tout entier à l'est, du côté du Nestus, par le Gangitès et par le Zygactès, affluents du Strymon. Les Dardaniens et les Autariates n'ont jamais été en contact immédiat avec les Besses, à moins que les Denthelètes ou Tilatéens, et les Trères ne doivent être comptés parmi les nombreuses peuplades dont les Besses se composent, et même dans ce cas les Autariates n'auraient jamais touché aux Besses que momentanément, pendant la courte durée de leur puissance, après la ruine des Ardyéens, avant la domination des Scordisques, et lorsqu'ils étaient eux-mêmes les maîtres des Triballes. A part ces inexactitudes, les autres détails peuvent être justifiés. Les Besses, interprètes des oracles de Bacchus chez les Satres, remplissant chez eux le rôle des Thracides à Delphes, ne sont autres que les Odomantes ; ils s'étendent entre Sirris et le mont Ménikion jusqu'aux dernières ramifications septentrionales du Pangée, et ne sont séparés de ces ramifications que par l'Angitas. Ils touchent aux Péoniens vers le nord-ouest par les Lééens, une de leurs tribus, entre les Digères et les Mædes. Cependant la patrie véritable des Besses, le centre de leur puissance, où on ne trouve jamais qu'eux, c'est le bassin du Nestus, dont ils sont les

[1] Strab. VII.

seuls maîtres. Ils possèdent aussi sur le versant oriental du Rhodope, et jusqu'à l'Hémus, un vaste térritoire, répondant surtout aux hauts plateaux. Au-dessous d'eux, les Odryses habitent la plaine.

Les Besses sont donc une grande famille thrace. Quelques-unes de leurs tribus sont indiquées par les auteurs anciens. Les Diens, ces montagnards libres armés de coutelas [1], qui habitent le Rhodope au temps de Sitalcès, doivent être des Besses; peut-être aussi les Digères, dont nous avons déjà parlé. Les Digères seront Besses nécessairement, si on admet que les Denthelètes et les Trères le soient, et que les Besses aient touché aux Autariates. Pline nomme les Diobèses [2], peut-être les mêmes que les Diens-Besses indiqués par Thucydide, les Élettres, les Carbilèses, dont on ignore la position relative. Polybe et Strabon nomment les Astes [3], et sur leur territoire Philippopolis, fondée par Philippe, fils d'Amyntas [4]. Cette colonie demeura sans influence autour d'elle; son occupation par Philippe, fils de Démétrius, fut passagère [5], et les Besses se conservèrent indépendants. Longtemps après la défaite de Persée, la Thrace demeura intacte; M. Lucullus, cousin du vainqueur de Mithridate, le premier des Romains (76 après Jésus-Christ), combattit les Besses [6], les vainquit dans un grand combat au milieu de l'Hémus, et prit leur capitale Tratia [7]. A partir de cette époque, ils perdent peu à peu toute leur importance. Étienne de Byzance, invoquant le témoignage de Strabon, qui, dans ce que nous avons de lui, ne dit rien de semblable, les appelle Tétracomes ou Tétrachorites [8], comme s'ils étaient réduits alors à quatre bourgades, ou à quatre districts; cela ne peut pas remonter plus haut que l'époque impériale.

1 Thucyd. II. 95.
2 Plin. IV. 18.
3 Polyb. XIII. 5. — Strab. VII.
4 Plin. IV. 18.
5 Liv. XXXIX. 53.
6 Eutrop. Brev. VI. p. 232.
7 Sext. Ruf. X. p. 523.
8 Steph. Byz. p. 650.

Les Odomantes sont qualifiés Thraces par Thucydide [1], qui les connaissait bien, et vécut longtemps dans leur voisinage. Ils sont les maîtres de la plaine de Sirris, qu'ils occupent seuls après l'enlèvement des Sirropéoniens par les Perses, et ils ont leurs rois particuliers ; l'un d'eux, Pollès, conduit à Cléon des mercenaires thraces [2]. Leur pays était un des plus riches de la région macédonienne, et pendant le séjour de Paul-Émile à Amphipolis les légions romaines y campèrent [3].

c. Mædes (Médares, Médarores, Médobithyniens).

Les Mædes, habitués comme les Besses et les Triballes à ravager la Macédoine [4], et toujours prêts à envahir ce pays quand ses rois étaient occupés ailleurs, habitaient la vallée moyenne du Strymon, entre les Besses et les Lééens. Selon Pline [5], ils s'étendaient au midi jusqu'aux Bisaltes ; selon Strabon, ils s'étendaient au nord jusqu'à l'Hémus, et étaient voisins des Thynates, tribu dardanienne [6]. Cela ne paraît pas facile à concilier avec le territoire intermédiaire des Agrianes et des Lééens au nord, des Besses et des Sintes au midi. Cependant, à cause des nombreuses révolutions dont ce pays a été le théâtre, cela a pu être vrai à une certaine époque [7] ; les Mædes ont pu toucher aux Thynates, au temps de Strabon, par la disparition des Agrianes et des Lééens, et aux Bisaltes, du temps de Pline, par la concentration des Besses dans le Rhodope, et la retraite des Sintes sur la rive gauche du Strymon, ou leur fusion avec les Bisaltes.

[1] Thucyd. II. 101.
[2] Thucyd. V. 6.
[3] Liv. XLV. 4.
[4] Liv. XXVI. 25. XXVIII. 5.
[5] Plin. IV. 18.
[6] Strab. 7.
[7] Il faudrait même dire au temps de Philippe, fils de Démétrius, si leur capitale, Jamphorina, répond, comme c'est probable, à Jamborana. (M. Viquesnel, carte de la Thrace.)

Nous avons déjà vu que les Vénètes se disaient une colonie des Mædes. Cette puissante tribu, qui dès l'origine avait donné à l'Asie un de ses peuples dominateurs, eut aussi dans la Macédoine ses subdivisions. Les Médobythiniens lui appartiennent : ils s'étaient établis à proximité des Macédoniens, et sont peut-être les mêmes que les Médares, ou Médarores [1], thraces tributaires dont la capitale fut prise par Alexandre du vivant de Philippe, et appelée par ce jeune prince Alexandropolis [2]. On ne sait rien de plus sur cette ville, que son nouveau nom ne rendit pas plus florissante ; on voit seulement par là qu'avant Philippe une partie des Mædes avait reconnu le joug des rois de Macédoine, et les expéditions de Philippe et d'Alexandre contre les Triballes et contre les Gètes durent affermir cette prépondérance. Les querelles qui suivirent la mort d'Alexandre y mirent un terme; sous les Antigonides, les incursions se renouvelèrent, toujours aux époques critiques. Philippe, père de Persée, prit Jamphorina, capitale du pays [3] ; sous Persée, les Gaulois, que ce prince avait appelés à son secours, et que son avarice lui aliéna, campèrent à Desudaba, dans la Mædique [4] à soixante-quinze milles de l'Axius (111 kilomètres), et cette distance répond à peu près aux abords du mont Piantza.

Après la bataille de Pydna, ceux des Mædes qui étaient antérieurement tributaires des Macédoniens subirent le sort de la Macédoine ; les autres demeurèrent autonomes. Dans la première guerre de Mithridate, ils avaient pris le parti d'Arcathias, son lieutenant, contre les Romains [5]; Sylla les en punit en ravageant leur pays [6], et il étendit ses ravages jusqu'au territoire des Vénètes et des Scordisques,

[1] Steph. Byz. p. 435.
[2] Olivier. *Hist. de Philippe.* — *Q. Curt. suppl.* Freinsh. — Steph. Byz. p. 61.
[3] Liv. XXVI. 25.
[4] Liv. XLIV. 26.
[5] Appien. *G. de Mithrid.* 25.
[6] Plut. Sylla.

dans la vallée du Danube [1]. Depuis cette époque on n'en fait plus mention. Ils paraissent avoir occupé par eux-mêmes ou par les tribus qui dépendaient d'eux les deux rives du Strymon, depuis le Rilo-Dagh jusqu'au mont Malesch, une partie du bassin du Pontus et de la Brégalnitza.

4. Piériens, Bottiéens.

Les Pières ou Piériens sont des Thraces de la première invasion, qui s'établissent le long du littoral entre l'Haliacmon et le Pénée, et s'y maintiennent au milieu des migrations Pélasgiques. Selon d'anciennes traditions, Orphée a habité chez eux le bourg de Pimpléia, prés de Dium [2], et il y avait son tombeau. Envahis d'abord par les colonies grecques, ensuite par les rois de Macédoine, qui subjuguèrent tout le pays jusqu'à Tempé [3], ils émigrèrent en partie, et se réfugièrent au delà du Strymon, au sud du mont Pangée, sur cette partie du territoire qui reçut d'eux le nom de Vallée Piérique [4]. Les Piériens devaient être dans l'origine une tribu très-puissante; Pline place encore des Piériens au nord du Strymon, avec les Trères et les Dardaniens [5].

Les Bottiéens paraissent être des Piériens mêlés de Crétois. Au commencement ils sont établis entre l'Haliacmon et l'Echédorus, aux bouches de l'Axius et du Ludias. Botton, chef d'une colonie partie de l'île de Crète, se mêle avec eux, et leur donne son nom [6]. Attaqués de bonne heure par les rois de Macédoine, plutôt que d'accepter leur joug, ils émigrèrent dans la Chalcidice, où les Chalcidiens leur donnèrent des terres. Ils y entretinrent le courage et l'activité qui révélaient leur origine thrace, et ils aidèrent les Chal-

[1] Liv. *suppl.* LXXXIII. 8.
[2] Strab. VII. — Brunck. *Anal. gr.* II. 59.
[3] Hérod. VII. 112.
[4] Thucyd. II. 99.
[5] Plin. IV. 18.
[6] Raoul-Rochette. *Col. gr.* II. 182.

cidiens et les Olynthiens à battre les armées d'Athènes [1]. Lorsque la Macédoine, épuisée par de longues guerres, se trouva dépeuplée, Philippe, père de Persée, rappela dans leur patrie les Bottiéens (Vettiens dans Tite-Live [2]), exilés depuis trois siècles. Ils s'y confondirent alors avec les Piériens, et cela explique pourquoi Strabon étend sans difficulté jusqu'à l'Axius la côte de Piérie, en y comprenant la Bottiée [3]. Il y avait encore des Bottiéens mêlés avec les Piériens au sud du Pangée, dans le voisinage du Strymon. (Apollonie de Piérie [4]).

II

PÉLASGES.

Les Pélasges sont la seconde grande famille des peuples japhétiques à l'ouest; les Grecs leur ont donné ce nom parce qu'ils sont venus par mer dans la Grèce méridionale, ou, selon une autre étymologie, parce qu'ils sont errants de pays en pays (πολυπλανήτον γένος — Hésychius), toujours à la recherche d'une patrie qu'ils ne trouvent jamais. Il y a bien encore un troisième sens possible, qui rappelle la tradition de Deucalion et de Pyrrha : selon Ulpien, cité par Fréret [5], πέλας veut dire pierre, en langage macédonien.

Inde homines nati, durum genus...

Le nom de Pélasges n'est qu'une épithète, quelque sens qu'on lui donne d'ailleurs; il s'applique, selon nous, à tous les peuples venus d'Asie Mineure, qui ne sont ni Thraces ni Illyriens. Mais dans les migrations si nombreuses, et

[1] Diod. XII. 47. — Thucyd. II. 100.
[2] Liv. XLV. 30.
[3] Strab. *Abr.* VII.
[4] Scymn. Ch. *G. Gr. min.* II. 36.
[5] Fréret. *Acad. insc.* XLVII. 106.

parfois si confuses, des tribus pélasgiques, il est utile d'essayer d'établir une certaine classification d'après l'époque où elles s'accomplissent, d'après les contrées d'où elles proviennent, et surtout d'après les contrées qu'elles envahissent. Nous appelons Pélasges septentrionaux tous les peuples qui s'établissent au-dessous des Thraces et des Illyriens, et qui viennent du nord-est ou de l'est; Pélasges méridionaux, tous ceux qui s'établissent au-dessous des Pélasges septentrionaux, et qui viennent du sud-est. A la suite, nous indiquons les colonies fondées par eux aux différentes époques sur les côtes égéenne ou adriatique ; enfin, distinguant avec soin des Pélasges les Phéniciens et les Egyptiens, qui leur sont complétement étrangers, nous les étudions à part sous le nom de peuples sémitiques.

§ 1.

Pélasges septentrionaux.

Les Pélasges septentrionaux ont commencé leurs migrations quelque temps après les Thraces, et les ont terminées soixante ans avant la guerre de Troie; les expéditions qui partent plus tard des mêmes contrées de l'Asie sont nécessitées par quelque révolution politique, comme la migration des Troyens, ou émanent de villes fondées en Asie par les Pélasges d'Europe, comme les colonies de Milet. Nous rapportons les Pélasges septentrionaux à trois migrations principales : la première et la plus ancienne, celle des Tyrrhéniens, comprend les Crestoniens, les Bisaltes, les Phlégréens, les Bryges et les Mosches, les Perrhèbes, les Æenianes, les Lapithes, les Tyrrhéniens. Nous comprenons dans la seconde migration, celle des Péoniens, les Mygdoniens, les Gréées, les Léées, les Agrianes, les Orbéliens,

les Iores, les Deuriopiens, les Péoniens, les Pélagoniens, les Almopes, les Emathiens, les Æstréens, qui ont peuplé la grande Péonie (Macédoine proprement dite). La troisième migration, celle des Teucriens, comprend les Mysiens, les Dardaniens, les Teucriens, les Paroréens, les Dobères, les Péoples, les Sirropéoniens, les Péoniens du Pangée, les Edoniens et les Péoniens du lac Prasias. Toutes ces tribus sont répandues entre le Nestus et le Pénée, dans les limites de la région macédonienne, et déjà quelques-unes étaient épuisées et presque détruites, quand la guerre de Troie éclata.

1. Première migration : Tyrrhéniens.

a. Crestoniens, Bisaltes.

Les Bisaltes, ces hommes courageux [1], chez lesquels, selon Théopompe, les lièvres ont deux foies [2], sont Pélasges, et le disent eux-mêmes ; mais ils ne sont pas Péoniens, et on est certain que les Crestoniens, leurs voisins, avec lesquels ils sont unis dès l'origine, sont des Pélasges tyrrhéniens : ils habitent la rive droite du Strymon, au sud du lac Cercinitis; un affluent du Strymon, le Bisaltès [3], arrose leur pays. Les Crestoniens occupent à l'ouest des Bisaltes le bassin de la rivière de Lahana [4], affluent de l'Echédorus, et obéissent au même roi [5]. Lorsque les Perses envahissent leur pays, le roi des Bisaltes et des Crestoniens, Thrace de nation (ce qu'on ne ferait pas remarquer si les Bisaltes l'étaient eux-mêmes), se retire sur le mont Rhodope, (c'est-à-dire dans les montagnes au nord de Sirris), refuse de se

[1] Liv. XLV. 30.

[2] Steph. p. 168.

[3] Steph. Byz. p. 168.

[4] Lapie. Carte de Turquie, 1847.

[5] Peut-être ce roi des Bisaltes était-il sinte ; cela expliquerait à la fois la fusion des Bisaltes avec les Sintes, avant la guerre médique, et l'émigration d'une partie des Bisaltes dans l'Acté (Hérodote. VIII. 116).

soumettre, et fait crever les yeux à ses six fils, qui, contre ses ordres, ont suivi Xerxès. Cinquante ans après, les Macédoniens, maîtres de la Mygdonie, se trouvent en contact avec eux. Les Crestoniens, ou, comme Hérodote les appelle encore à cette époque, les Pélasges tyrrhéniens établis dans Crestone, et au-dessous d'elle, jusqu'au lac de Bolbé, sont les plus exposés; ils sont chassés de leur pays, et se réfugient en Chalcidice, dans les presqu'îles d'Acté et de Sithonie [1] : quelques Bisaltes les y suivent. Ils y portent avec eux leurs mœurs barbares, leurs coutumes, leur langue, semblable à celle qu'on parle à Placie et à Scylacé sur la côte de Propontide [2], et ils n'apprennent de la langue hellénique que ce qu'il leur en faut pour l'échange de leurs produits avec les colonies grecques du littoral : de là le nom de diglosses qui leur est attribué [3]. A l'est du mont Cercine, les Bisaltes résistent mieux : ils ne sont subjugués qu'incomplétement, et conservent une sorte d'autonomie, même sous le règne d'Alexandre. La colonie de mille hommes envoyée dans leur pays par Périclès [4] leur a fait faire quelques progrès dans la civilisation, mais sans affaiblir leur courage. Alexandre a toute une flotte dans ces parages sur le lac Cercinitis [5], et descend avec elle le Strymon. Après la défaite de Pydna, Persée ne désespère de la fortune que quand les Bisaltes l'abandonnent [6]. Aux derniers siècles, ils sont puissants, et quand Pline les fait toucher aux Mædes [7], cela prouve qu'ils se sont étendus le long du mont Cercine (Sultanitza) jusqu'au confluent du Pontus, par leur fusion avec les Sintes, leurs vainqueurs.

[1] Thucyd. IV. 109.
[2] Hérod. I. 57.
[3] Fréret. *Acad. inscr.* XLVII. 89.
[4] Thucyd. II. 99. — Plut. Pericl.
[5] Arrien. I, 4.
[6] Liv. XLIV. 45.
[7] Plin. IV. 18.

b. Phlégréens.

Les Phlégréens habitent tout d'abord la presqu'île de Pallène : ce sont des géants, hommes sans foi ni loi, qui combattent contre les dieux [1]. Ils sont dévorés par le feu du ciel, ce qui vaut à la presqu'île le surnom de Phlégra [2], ou, selon une autre tradition, ils sont détruits par Hercule, le héros hellène : c'est une trace sur le sol chalcidien de cette lutte soutenue dans toute la Grèce contre les Pélasges par les tribus helléniques.

c. Bryges ou Byrses, Mosches.

Ce peuple est le même que les Phrygiens d'Asie, et, par une vanité commune chez les Grecs, Hérodote veut que les Bryges soient les auteurs des Phrygiens [3] : ils occupèrent les premiers les pays entre le lac Lychnitis et le Strymon, lorsque les Thraces dominaient en Grèce jusqu'à l'isthme, et aucune tribu connue ne les précéda dans le bassin de l'Axius. On constate leur présence sur beaucoup de points éloignés les uns des autres, et ce sont comme les indices révélateurs de leur puissance. Les anciens signalent des Bryges dans le pays des Sapéens [4], dans la Chalcidice, près du promontoire Canastréen [5], ce qui les rapproche des Tyrrhéniens de Phlégra ; dans l'Emathie, sur le versant oriental du Bermius [6], où l'on place les jardins de Midas et le séjour de Silène ; dans l'Eordée ; sur le cours moyen de l'Apsus, à l'est d'Antipatrie ; au delà du Drilo, près d'Enchélies ; enfin, dans le pays des Dassarètes ou Enchéléens,

[1] Scymn. Ch. *G. Gr. min.* II. 36.
[2] Dionys. Perieg. v. 327. — Strab. Abr. VII. — Steph. Byz. p. 522.
[3] Hérodote. VII. 73.
[4] Plin. IV. 18.
[5] Plin. IV. 10.
[6] Strab. VII. — Hérod. VIII. 138. — Steph. 185. 373.

près du lac Lychnitis [1]. La prépondérance des Bryges était déjà détruite, quand Pélops s'établit dans le Péloponnèse, et les peuples de la seconde migration les avaient en partie remplacés; cependant, ils fournissent leur contingent à l'armée de Xerxès [2], et ils se perpétuent jusqu'alors sous leurs rois propres dans le petit canton du lac de Kaïlari, qui a conservé jusqu'aux temps actuels le nom de Brygie [3]. On peut aussi rapporter à la première migration les Mosches, établis à l'ouest des Dassarètes dans le bassin de l'Apsus; on retrouve aujourd'hui leur nom dans le canton de Musaché, dont Bérat (Antipatrie) est le chef-lieu, et dans la ville de Moschopolis, située sur l'Eordéus, à l'est de Ghéortcha [4].

d. Perrhèbes, Æntanes, Lapithes, Pélasgiotes.

Les Perrhèbes occupent originairemont tout ce qui avoisine la mer et le Pénée, jusqu'à l'embouchure de ce fleuve. Les Æníanes, leurs proches voisins [5], occupent la plaine de Dotium, près du lac Bébéis et du Pélion, mais renfermée dans une enceinte particulière de collines. Le canton situé entre le Pénée et l'Olympe a toujours été appelé Pélasgiotide, et les Pélasges de ce canton étaient les Lapithes et les Perrhèbes [6]. Dans le commencement de leur occupation, le centre du pays était sous l'eau : ils devaient donc être concentrés dans le plateau élevé de la Perrhébie proprement dite, et dans cette plaine de Dotium préservée de l'inondation par une enceinte particulière. Cette induction légitime nous permet d'attribuer aux Perrhèbes les deux versants du haut et du bas Olympe, depuis le mont Cercétius jusqu'à la côte Egéenne; aux Lapithes, les deux versants

[1] Scymn. Ch. *G. Gr. min.* II. 25.
[2] Hérod. VII. 185.
[3] Pouqueville. *Voy. en Grèce.* II. 307.
[4] Pouqueville. *Voy. en Grèce.* II. 518.
[5] Strab. IX.
[6] Hesych. Ap. Strab. IX.

de l'Homolus et de l'Ossa et le Pélion supérieur ; aux centaures, le Pélion inférieur, en face du rivage eubéen, et aux Æniancs, la plaine intermédiaire entre le Pélion et la vallée submergée du Pénée. A une époque très-reculée, un tremblement de terre sépare l'Ossa de l'Olympe, avec lequel il était uni jusqu'alors, et ouvre au Pénée un nouveau lit[1] : la région centrale sort des eaux. Un Inachide, Pélasgus, averti par Pélorus, habitant du pays, arrive directement d'Argos[2], s'établit dans la plaine devenue libre, et lui donne le nom de Pélasgiotide ; ses descendants sont les pères des Achéens, des Phtiotes et des Dolopes[3]. Mais les tribus préexistantes, venues du nord, se maintiennent vis-à-vis de ces tribus méridionales, et luttent avec elles pour la possession de la contrée fertile que les eaux ont abandonnée. Les Lapithes entrent les premiers en lice : Ixion et Pirithoüs, leurs rois, forcent les Perrhèbes de reculer dans l'intérieur des terres ; Pirithoüs chasse du Pélion les centaures (aiguillonneurs de bœufs), peuple sauvage, probablement Thrace, et les rejette dans les plaines au delà du Pénée supérieur, jusque vers les Æthices. La plupart des Perrhèbes et des Ænianes se retirent dans les montagnes du Pinde, du côté des Athamanes et des Dolopes ; quelques Perrhèbes continuent d'occuper le pied de l'Olympe ; quelques Ænianes demeurent autour du Cyphus[4], montagne perrhébique, et on les y trouve à l'époque de la guerre de Troie[5]. Ensuite les Lapithes nettoient et élargissent le nouveau canal du Pénée, obstrué par des éboulements[6] ; ils rejettent aussi les Achéens et les Phtiotes au delà du mont Othrys, et c'est alors, sans doute, qu'ils possèdent au centre du pays un royaume de trois mille stades de circuit (555

[1] Athénée. *Deipnosoph.* XIV. 639.
[2] Apoll. *Schol.* I. 580.
[3] Raoul-Rochette. *Col. gr.* I. 168. 174.
[4] Strab. IX.
[5] Hom. *Il.* II. 751. 754.
[6] Fréret. *Acad. inscr.* XLVII. 11.

kilomètres)[1]. C'est à peu près la circonférence de toute la Thessalie, entre les Cambuniens, le Pinde, l'Œta et la mer Egée; et si on admet ce témoignage de Strabon, il faut admettre aussi que les Pélasges méridionaux, les Perrhèbes et les Ænianes leur obéissent. Pirithoüs descend aux enfers avec Thésée et y trouve la mort, tandis que Thésée est délivré par Hercule : cela fixe la domination des Lapithes en Thessalie au quatorzième siècle avant Jésus-Christ. Il nous paraît très-difficile de concilier un royaume de trois mille stades avec les colonies éoliennes fondées au sud, à Iolcos et à Phères, avec l'expédition des Pélasges-Argonautes en Colchide sous Jason, et avec cette invasion des Teucriens qui s'opère par le golfe pélasgique, et pénètre jusqu'à la mer Ionienne et jusqu'au Pénée : nous nous bornons à exprimer nos doutes, sans essayer de résoudre la question. Enveloppés de tous côtés par les colonies éoliennes et doriennes, les Lapithes perdent rapidement leur puissance. Quand les Eoliens, pressés par l'invasion des Thessaliens, émigrent en Asie Mineure, ils s'obstinent à demeurer dans le pays, mais c'est pour s'y confondre avec les Perrhèbes et les Ænianes, et pour se perpétuer misérablement, sans importance politique, en perdant jusqu'à leur nom [2]. Alors ils sont les mêmes que les Pélasgiotes, et alors seulement.

Aux derniers temps, dit Fréret (sans doute au temps de la guerre de Troie), les Ænianes et les Perrhèbes faisaient partie des peuples amphictyoniques [3]. Probablement cela se rapporte à ceux des Perrhèbes et des Ænianes qui ont été refoulés par les Lapithes en Epire et en Dolopie, dans le voisinage des Hellènes. Jamais ceux de l'Olympe n'invoquent ce souvenir, et, se rappelant beaucoup mieux leur parenté avec les tribus septentrionales, on les voit au contraire tou-

[1] Strab. IX.
[2] Fréret. *Acad. inscr*. XLVII. 12.
[3] Fréret. *Acad. inscr*. XLVII. 73.

jours alliés des Perses et des Macédoniens contre les Grecs et contre les Romains. Dans l'invasion des Perses, ils se soumettent à Xerxès [1], lorsque la résistance est encore possible, et que la vallée de Tempé est encore gardée; c'est surtout par leurs défilés que les Perses entrent en Thessalie [2]. Ils embrassent aussi le parti de Philippe, père d'Alexandre, contre les Phocidiens [3]. Mécontents contre Philippe, fils de Démétrius, qui, pour se ménager en Thessalie un passage plus facile, leur a enlevé une partie de leur territoire, ils s'unissent d'abord aux Romains contre lui, et Flamininus les déclare libres à la paix [4]; leurs ambassadeurs se joignent à ceux des autres peuples auprès de Q. Cécilieus à Tempé, et à Rome devant le sénat [5]. Mais ils se repentent bientôt de cette conduite inconsidérée; si les Romains de Scipion Nasica sont guidés par deux Perrhèbes dans le défilé de Pétra, ces Perrhèbes sont deux marchands [6], mus par leurs intérêts privés; la nation est hostile: Plus d'un chef, resté neutre, est suspect d'être favorable à Persée, et examiné de près après la victoire. Ils ont eu soin du reste de ne se compromettre ni en paroles, ni par écrit, ni par envoi de messagers, et ils ne peuvent être convaincus par les députés du sénat [7].

e. Tyrrhéniens.

Nous avons déjà signalé sur trois points la présence des Tyrrhéniens : 1° sur les bords de la Propontide, d'où ils sont originaires, et d'où ils furent probablement déplacés par la grande invasion des Thraces; 2° près du mont Cercine autour de Crestone, et, par une seconde migration,

[1] Hérod. VII. 132.
[2] Diod. XI. 3.
[3] Diod. XVI. 29.
[4] Polyb. XVIII. 29.
[5] Polyb. XXIII. 4. XXIV. 1.
[6] Liv. XLIV. 35.
[7] Polyb. XXX. 7.

dans les presqu'îles de Sithonie et d'Acté ; 3° à Phlégra dans la presqu'île de Pallène. Il en existait encore à Lemnos un siècle après la prise de Troie, et on retrouvait chez eux le génie farouche des Bisaltes. Chassés par les Ioniens de l'Attique, ils avaient enlevé des Athéniennes, et en avaient fait leurs concubines. Irrités contre elles, il les égorgèrent avec leurs enfants [1].

Mais ces tribus isolées ne font point toute l'invasion tyrrhénienne : sa voie est tracée par toute la Péninsule hellénique jusqu'au cap Sunium ; on la retrouve en Elimiotide, en Epire ; une partie de la nation émigre en Italie, et y fonde un état appelé Tyrrhénie ; une seconde migration, venue de la Lydie deux siècles plus tard, complète la première, et s'approprie le nom des Tyrrhéniens. Cette origine grecque des Toscans est vraisemblable dans une certaine mesure ; toutefois il ne faut pas confondre, comme on l'a fait, les Tyrrhéniens de Cortone, en Italie, avec ceux de Crestone [2], ni même voir absolument en eux les pères des Etrusques.

B. Seconde migration : Péoniens.

On ne rencontre pas en Asie Mineure le nom des Péoniens, mais seulement celui des Méoniens, qui habitaient en Lydie les bords du Méandre, et qui sont indiqués par Homère. L'invasion en Europe de cette branche féconde de la grande famille Pélasgique est postérieure à la migration des Tyrrhéniens, car les tribus dont elle se compose n'ont jamais été confondues avec les tribus tyrrhéniennes, de même qu'on n'a jamais dit que les Bisaltes ou les Bryges fussent des Péoniens. D'un autre côté, elle doit être anté-

[1] Larcher. *Chronol. d'Hérod.*

[2] Raoul-Rochette. *Col. gr.* I. 352-368.

rieure à celle des Teucriens, avec lesquels on ne la confond pas davantage, et dont plusieurs tribus s'établissent presque dans les mêmes contrées. C'est donc après les uns, et avant les autres, qu'il convient de placer l'établissement des Péoniens dans le bassin de l'Axius, au cœur de la région macédonienne.

a. Mygdoniens.

Par un contraste singulier, la Mygdonie est une des contrées de la Macédoine qui renferment le plus de villes, et peut-être une de celles qui ont le moins de traditions propres. Les Mygdoniens [1], aussi appelés Mardes, sont une peuplade péonienne, située à l'ouest des Bisaltes, au nord de la Chalcidice, au sud des Mædes et des Agrianes, à l'est des Almopes et des Emathiens. Ils touchent à la rive gauche de l'Axius, possèdent presque tout le bassin de l'Echédorus [2], s'étendent au sud-est jusqu'au golfe Strymonique, et une partie de leur pays porte le nom de Crusis [3]; (peut-être cette partie de la Chalcidice appelée Crosséa, et dans Hérodote Cruséa [4]). Une de leurs villes, Parthénopolis, fut fondée par Géreste, fils de Mygdon, pour servir d'asile à ses filles, qui avaient horreur du mariage, et cette tradition est assez conforme à ce qu'on dit des Amazones. Ils paraissent avoir été privés d'une partie de leur pays par les Edoniens [5], qui appartiennent à la troisième migration, car les Téménides ne parviennent à soumettre toute la Mygdonie qu'en rejetant les Edoniens au delà du Strymon [6]. Plus tard, quand les Macédoniens firent la conquête de l'Asie, ils donnèrent le nom de Mygdonie à une partie de la Mésopotamie arrosée par

[1] Plin. IV. 17. — Ptol. III. 13. — Steph. Byz. 473.
[2] Strab. VII.
[3] Steph. Byz. p. 390.
[4] Hérod. VII. 123.
[5] Steph. Byz. p. 529.
[6] Thucyd. II. 99.

le Chaboras, affluent de l'Euphrate, et qui avait quelque ressemblance avec la Mygdonie macédonienne [1].

b. Gréées, Lééens.

Le Strymon part du mont Scomius [2] et coule dans le pays des Gréées et des Lééens. Ces deux peuples sont alliés et voisins, et ne peuvent être séparés l'un de l'autre. Si on suit l'ordre donné par Thucydide, les Gréées sont au nord des Lééens; nous les plaçons dans le petit bassin de Radomir, et les Lééens immédiatement au-dessous d'eux, dans le bassin de Kustendil, jusqu'aux frontières des Digères et des Mædes. Ils figurent dans l'armée de Sitalcès parmi les Péoniens soumis à ce prince, servent de limite à son royaume à l'ouest, et il y a de leur pays à Byzance treize jours de route pour un homme qui marche bien (ἄνδρι εὐζώνῳ) [3]. Ils sont appelés Λαῖνοι par Etienne de Byzance [4].

c. Agrianes.

Les Agrianes paraissent avoir occupé, dans l'origine, une partie de la Mygdonie, au sud du mont Tchengel. Ils figurent, avec les Péoniens du Pangée et du lac Prasias, parmi les peuples que Darius ne peut réduire [5], et il pourrait bien se faire que ces peuples qui enlèvent dans les pâturages (des Sirro-Péoniens peut-être) les cavales attelées au char du Soleil, et qui les emmènent dans leur pays aux sources du Strymon, soient des Agrianes. Comme les Lééens, ils obéissent à Sitalcès [6], qui s'étend par eux, au sud-ouest, jusqu'à l'Axius; mais ce doit être en qualité d'auxiliaires seulement, car les Lééens servent de limite au

[1] Strab. XVI. — Plin. VI. 16.
[2] Thucyd. II. 96.
[3] Thucyd. *ibid.*
[4] Steph. Byz. p. 412.
[5] Hérod. V. 16.
[6] Hérod. VIII. 115.

royaume des Odryses[1]. Belliqueux[2], ils subissent tard l'ascendant des Macédoniens; ils excellent dans la cavalerie, et figurent avec honneur dans les armées de Philippe et d'Alexandre. Langarus, leur roi, cher à ces deux princes, fait pour le compte des Macédoniens la guerre aux Autariates[3]. Philippe, père de Persée, et Persée lui-même emploient également leurs services; mais depuis la conquête romaine ils demeurent obscurs. Tout en continuant à penser qu'ils se sont étendus, au moins momentanément, au sud-est du mont Tchengel, nous croyons que le bassin de l'Egri-Déré convient surtout à ce que nous savons d'eux, et il rappelle très-bien leur nom[4]. Ils touchaient aux Triballes par le Kurbetska, dont les Triballes occupaient l'autre versant.

d. Orbéliens, Iores.

Ces deux peuplades n'ont de commun que leur origine péonienne et leur obscurité; elles sont séparées l'une de l'autre par les Agrianes, qui, de ce côté, touchent aux Dardanes, comme de l'autre ils touchent aux Triballes. Les Orbéliens (Péoniens de l'Orbélus) habitent, entre le Kara-Dagh et le col de Stratsin, le bassin inférieur de l'Egri-Déré. Les Iores ou Iorores sont peut-être les mêmes que les Médarores[5], et, dans ce cas, ils seraient Thraces; s'ils sont Péoniens, comme il est loisible de le croire en l'absence de preuves suffisantes, il faut les placer sur la Brégalnitza, aux environs d'Istib, entre Radomir et Stobi (Polotsko). L'étroit bassin de la Brégalnitza inférieure, bien limité par des contre-forts qui se prolongent jusqu'à l'Axius, est la position qui leur convient.

1 Thucyd. II. 96.
2 Liv. XXVIII. 5.
3 Arrien. I. 12. — *Q. Curt. suppl.*
4 Viquesnel. Carte de la Thrace.
5 Ptol. III. 13.

e. Deuriopiens.

La Deuriope[1], partie de la grande Péonie, a eu anciennement ses rois propres ; elle est située sur les bords de l'Erigon, entre ce fleuve et l'Axius ; l'Erigon en reçoit toutes les rivières et en arrose toutes les villes. Protégé à l'intérieur par le Babouna, au midi par le mont Bora (Nidsche), ce pays est une position militaire très-importante, et les rois de Macédoine y rassemblaient leurs armées, quand ils combattaient les Mædes ou les Dardanes. Philippe et Persée campèrent souvent dans la Deuriope, ou s'y reposèrent au retour de leurs expéditions[2].

f. Péoniens.

Le nom de Péonie, commun dans le principe à toute la région macédonienne, restreint ensuite, sous le nom de grande Péonie, au bassin supérieur de l'Axius, ne fut plus appliqué, dans les derniers siècles, qu'à une peuplade qui occupait sur les deux rives du haut Erigon un territoire assez vaste, depuis la frontière des Dassarètes jusqu'au delà de l'Axius. Encore libres sous leurs rois à l'avénement de Philippe, père d'Alexandre, ils sont soumis par ce prince à la mort de leur roi Agis[3], et suivent Alexandre en Asie ; mais ils redeviennent libres à la mort de ce conquérant. Un de leurs rois, Autoléon[4], a pour gendre Pyrrhus, et les Antigonides sont encore obligés de les combattre. La possession de leur pays était indispensable pour arrêter les Dardaniens : Philippe, père de Persée, qui s'en rendait parfaitement compte, s'empara de Bylazora comme de Scupi[5], et

[1] Strab. VII. — Liv. XXXIX. 53.
[2] Liv. XXXI. 39. XLIII. 18.
[3] Diod. XVI. 4.
[4] Ou Odoléon.
[5] Polyb. V. 97.

se trouva par ce moyen le maître des avenues qui conduisaient dans son royaume ; mais ce fut en se tenant perpétuellement sur ses gardes, et en occupant les villes soumises par de fortes garnisons.

Il ne faut pas appliquer indistinctement et sans examen à la Péonie qui nous occupe tous les passages des anciens auteurs où il est question des Péoniens : le nom de Péoniens fut donné, jusqu'à la conquête de la Macédoine, à tous les peuples de la grande Péonie en général. Peut-être aussi ce même nom de Péoniens, employé dans les siècles postérieurs en même temps que celui de Pannoniens [1], a-t-il pour origine quelque migration des Péoniens au delà de l'Hémus, et leur mélange avec les tribus subdanubiennes. A partir des Antigonides, et de la prise de Bylazora par Philippe, il n'est plus fait mention en Macédoine que des Pélagoniens, et c'est assez longtemps après que le nom des Pannoniens se produit chez les historiens et chez les géographes. Si donc les deux noms deviennent plus tard synonymes et sont usités concurremment, c'est qu'il n'y a plus de Péonie en Macédoine, que les Péoniens ont passé l'Hémus, et sont devenus Pannoniens ; nous ne croyons pas que ce soient deux formes d'un même nom. On peut se rappeler à ce propos ce que nous avons dit des Lyncestes et de la ville d'Arrhibantium ; si notre conjecture est exacte, les Péoniens n'auraient pas seuls opéré cette émigration.

g. Pélagoniens.

Les Pélagoniens, peuplade péonienne [2], s'étendent au nord-est des Lyncestes, au delà des Almopes, sur les deux rives de l'Axius, entre les Péoniens, les Agrianes et les

[1] Pæanii metaph. Eutrop. 116. 118. 135. etc.

[2] Plin. IV. 17.

Mædes. La Pélagonie comprend encore le cours inférieur de l'Erigon jusqu'à une faible distance au-dessus de Stobi[1], le bassin de Trojak, et le pied oriental du Babouna jusqu'aux Dardaniens, auxquels elle touche[2]. Elle a sous la domination romaine une certaine importance territoriale, et sa ville principale, Pélagonia, devient dans la division instituée par Paul-Emile[3] le chef-lieu d'un district. Cependant les Pélagoniens sont sans valeur politique, et disparaissent de la scène complétement. Le bassin de l'Axius portait encore le nom de Pélagonie au onzième siècle après Jésus-Christ, et ce nom s'était étendu jusqu'à son embouchure.

4. Almopes.

L'Almopie, habitée par une peuplade péonienne, est placée par Strabon[4] à la suite de la Lyncestide et de la Deuriope, avant l'Eordée, qui cependant est plus à l'ouest. C'est la Pélagonie tripolitide, (aujourd'hui Moglena, pays des brouillards), arrosée par plusieurs affluents du Vodena, et entourée de hautes montagnes qui ne laissent que deux passages, au nord-est et au midi; c'est, à proprement parler, le bassin supérieur du Rhédias. Les ancêtres d'Alexandre I[er] chassèrent de l'Almopie les Almopes[5], et depuis lors il n'est plus fait mention de cette tribu obscure[6]. Les Bulgares, qui occupent actuellement le même canton, ont aussi la vie misérable et isolée que l'on prête aux Almopes dans l'antiquité[7].

[1] Liv. XXXIX. 53.
[2] Liv. XXXI. 33.
[3] Liv. XLV. 30.
[4] Strab. VII. 8.
[5] Thucyd. II. 99.
[6] Plin. IV. 17.
[7] M. de la Coulonche. *Rev. des Soc. sav.* IV.

1. Emathiens.

L'Emathie, belle plaine de 15 lieues sur 11 [1], entre l'Haliacmon et l'Axius, est arrosée par le Vodena, qui forme le lac Ludias ou Borboros limen. Elle porta d'abord, comme le reste de la Macédoine, le nom général de Péonie, fut appelée ensuite du nom particulier d'Emathie, et enfin du nom de Macédoine. On retrouve le nom d'Emathie en Asie, dans la vallée de l'Oronte, à Hamath; les Macédoniens y ont aussi transporté la Cyrrhestide, la Mygdonie, l'Anthémonte, qu'ils ont appelée Anthémusiade, et quelques noms de villes, comme Cyrrhus, Edesse et Pella. Les Macednes, les Bryges, les Emathiens, occupaient l'Emathie avant l'arrivée des Téménides [2]; les Piériens et les Bottiéens s'en partageaient le littoral. Ce petit canton, heureusement situé au centre de la région macédonienne, parvint à réduire tous les autres; les Macednes soumirent tous leurs voisins, se transformèrent en Macédoniens [3], conquirent encore la Grèce et l'Asie, et luttèrent glorieusement pendant plus de soixante ans contre les Romains, qui les asservirent. De nos jours encore, la situation de l'Emathie frappe les yeux par sa beauté et semble unique; le golfe et le port de Saloniki y créent à la navigation des facilités qui pourraient facilement être accrues, et ce serait le centre nécessaire, si la région macédonienne, affranchie du joug ottoman, était appelée à former un nouvel empire [4].

Maintenant que les peuples de migration péonienne ont été passés en revue, les Pélasges qui donnent à la Macédoine ces tribus florissantes sont-ils bien les mêmes que ces peuples industrieux et déjà civilisés qui occupent long-

[1] M. de la Coulonche. *Rev. des Soc. sav.* IV.
[2] Hérod. VIII. 137. 138.
[3] Pomp. Mela.
[4] M. de la Coulonche. *Rev. des Soc. sav.* IV.

temps auparavant le Péloponnèse, l'Épire, la Thessalie, qui remplissent la Grèce et les îles de monuments cyclopéens, qui dessèchent les marais, déblayent le lit des rivières, assainissent des contrées tout entières, et entourent leurs cités, sorte de camps retranchés, de remparts indestructibles, encore debout? Faut-il dire, avec M. Raoul-Rochette, que cette civilisation exceptionnelle, incomparable pour son temps, est due à ce que la migration s'arrête, et que, si les Pélasges ne fondent rien ailleurs, ou tout au moins rien de pareil, c'est qu'ils ne s'arrêtent pas? Nous ne pouvons admettre cette opinion. Les Pélasges s'arrêtent aussi en Macédoine; presque tous y arrivent plus tard qu'en Grèce, beaucoup plus tard, par conséquent plus civilisés, et, une fois établis, ils ne bougent plus. Que fondent-ils cependant? Où sont les ruines qui attestent leur puissance et leur civilisation? Où sont les canaux qu'ils ont creusés, les ouvrages d'utilité générale qu'ils ont entrepris? Évidemment ces tribus ne sont pas les mêmes que celles de la Grèce : ce ne sont pas ces populations laborieuses et précoces qui répandent sur tous les rivages leur activité, et laissent partout des traces de leur génie, qui écrivent sur les rochers leurs enseignements et leurs exploits plutôt que de s'en taire, et pour qui les vastes mers, les îles sans nombre, les rivages inconnus, les golfes profonds ne sauraient être des obstacles. Ceux-là sont des géants, que Jupiter est obligé de foudroyer pour les vaincre, ou qu'Hercule seul sait dompter; il y a chez eux une influence sémitique; nous retrouvons là les frères de ceux qui ont bâti la tour de Babel et les pyramides, creusé le lac Mœris et le lac Pallacopas. Nous n'y reconnaissons pas les Péoniens; nous voyons chez ces peuples braves et intelligents, mais barbares, beaucoup moins des Pélasges septentrionaux que des Illyriens du midi.

c. Troisième migration : Teucriens.

Il y a une grande affinité entre les Péoniens et les Teucriens : ils sont Pélasges les uns et les autres ; ils sont voisins en Asie ; les Mysiens se mêlent aux uns et aux autres, et le nom de Péoniens du Pangée, de Péoniens du lac Prasias, donné huit siècles plus tard à des tribus qui se disaient encore troyennes, prouve suffisamment cette consanguinité. Mais les Teucriens n'en ont que nominalement le bénéfice, et une autre race se cache sous cette désignation erronée, que cependant nous laissons subsister par déférence pour l'usage. Il est évident, en effet, que les compagnons de Teucer et de Dardanus, Pélasges méridionaux venus dans le même temps de l'île de Crète et de l'Arcadie, ne sont point la souche subite et immédiate de tribus aussi nombreuses, et que les Méoniens, établis depuis longtemps dans la partie la plus fertile de l'Asie occidentale, entre l'Hermus et le Méandre, ont pu seuls suffire à ces migrations. Ce sont ces Méoniens, appelés Péoniens, peuples de la seconde migration, qui viennent au secours des Troyens des pays éloignés, de la ville d'Amydon, des bords du large Axius [1]. Après leur invasion commence la troisième migration, celle des Teucriens ; les Dardaniens et les Mysiens s'y associent, et elle se continue pendant deux siècles, pour ne s'arrêter qu'à l'époque de la guerre de Troie, devant la ligue des Pélasges méridionaux, sous les ordres d'Agamemnon.

d. Mysiens.

Les Mysiens, frères des Cariens et des Lydiens, se confondent d'abord avec les Pélasges méridionaux, et habitent

[1] Hom. *Il.* II. 849.

avec eux au-dessous des Bryges, mais ils ne tardent pas à remonter vers le nord et à s'y fixer. Ils s'étendent le long de l'Hellespont et de la Propontide, depuis le Rhyndacus jusqu'à l'Hermus, et donnent leur nom à tout le pays. Ils envahissent l'Europe avec les Teucriens, auxquels ils sont mêlés, se frayent un passage à travers les Thraces, s'établissent au nord de l'Hémus, et c'est d'eux que le bassin inférieur du Danube (rive droite) tire son nom ancien de Mæsie. Ils se perpétuent jusqu'au moyen âge sous le nom de Mysi le long de l'Hémus, entre les sources de l'Æscus (Isker) et celles de l'Iatrus (Iantra), et disparaissent quelque temps après sous les coups des barbares. Comme ils sont en dehors de la région macédonienne, nous nous bornons à ces détails; cependant ajoutons que certain nombre de Mysiens ont suivi les Teucriens en Macédoine, et jusque dans le Péloponnèse, où leur présence est constatée par le témoignage d'Hérodote[1].

6. Dardaniens (Thunates, Galabres).

Les Dardaniens ont pour auteur Dardanus, venu d'Arcadie à Samothrace, de cette île en Troade, et fondateur de la ville de Dardanum. Presque aussitôt après leur arrivée, ils traversent l'Hellespont à la suite des Mysiens, franchissent comme eux, en courant, le bassin de l'Hèbre, passent l'Hémus, et s'établissent à l'ouest des Mysiens. Ils occupent entre les Pirustes et les Triballes les deux versants de l'Hémus depuis l'Orbélus, jusqu'au Scardus, et sont les maîtres des trois cols de Komanova, de Katschanik, et du Kobélitza. On connaît deux de leurs tribus, les Galabres et les Thunates. Très-redoutés de leurs voisins, ils enva-

[1] Hérod. VII. 20.

hissaient ordinairement la Macédoine par les vallées de l'Axius et de l'Érigon. M. Poinsignon, d'accord avec Strabon [1], pense que les solitudes créées dans la vallée du Drin blanc, au sud du Scordus (Baba-Dagh) ont pour auteurs les Scordisques [2], et il ne trouve pas vraisemblable que Philippe, père de Persée, les ait produites pour arrêter les Dardanes. Il est vrai que ces peuples se sont étendus sur les deux versants de l'Hémus, au moins jusqu'à la Drenska, que Scupi (Uskiup) était une de leurs villes, la seule du versant méridional [3], et que leur route naturelle était la vallée de l'Axius. Mais quand Philippe les a prévenus à Scupi et à Bylazora, ils savent très-bien faire le tour par les vallées du Drin blanc et du Drilo, descendre par elles dans l'Orestide, et se répandre dans la plaine Argestéenne. Il faut donc s'en tenir au récit de Polybe [4], que Tite-Live a traduit, et dire que les Dardaniens ont aussi opéré leurs ravages par le nord-ouest. Les solitudes créées complétaient les moyens de défense, et c'est en faisant du nord-ouest un désert que Philippe, déjà maître des passages du nord, arrêtait les Dardaniens le plus sûrement.

Dans l'invasion gauloise (280 avant Jésus-Christ), Belgius et Brennus ont suivi les mêmes routes, entraînant avec eux jusqu'à Delphes les Autariates, qui y éprouvèrent de grandes pertes. Les Dardaniens souffrirent peu de cette expédition : leur position intermédiaire entre les passages du nord-ouest et ceux du nord-est, en avant de la chaîne élevée de l'Hémus, les préserva. Ils échappèrent aussi à la domination des Scordisques, et le siècle des Antigonides est leur époque la plus prospère. Ils conservent leur nom, et une certaine organisation intérieure sous les Romains, et s'étendent peut-être

[1] Strab. VII.

[2] M. Poinsignon. *Quid fuerit Illyr.* p. 14.

[3] Liv. XXVI. 25. XXVII. 33.

[4] Polyb. XXVIII. 3.

aux derniers temps jusqu'à Kustendil (Tauresium, ou Justiniana prima). Ils conservent jusqu'au bout le souvenir de leur origine troyenne, et s'en enorgueillissent auprès des Romains, qui avaient la même prétention, peut-être avec moins de fondement. Claude le Gothique[1] et Constance Chlore[2] sortent des rangs de la noblesse dardanienne; Justinien Ier est aussi Dardanien, mais d'une naissance obscure.

c. Teucriens.

Les Teucriens ont pour auteur Teucer, venu de l'île de Crète en Troade; ils se mêlent aux Mysiens et aux Dardaniens, et passent avec eux en Europe. Ils soumettent les Thraces[3], c'est-à-dire qu'ils exercent sur leurs tribus éparpillées une prépondérance temporaire, qui leur rend le passage libre, de même qu'à leurs compagnons; ils restent étrangers aux établissements formés dans le nord et dans le nord-ouest, au delà de l'Hémus, mais ils ont la part principale dans ceux fondés à l'ouest, entre le Nestus et le lac Prasias, et les Mysiens seuls y concourent avec eux. Ce sont bien des Mysiens et des Teucriens, qui, descendant vers la mer Ionienne, s'avancent jusqu'au Pénée, coulant vers le midi[4], mais nous ne croyons pas que cette dernière invasion se soit opérée par terre. En effet c'est vers la même époque que le royaume des Lapithes est le plus florissant, et qu'il embrasse presque toute la Thessalie. Les historiens qui ont mentionné le refoulement des Perrhèbes et des Æniaues en Dolopie et en Épire n'eussent pas manqué de signaler dans le même temps et dans le même pays le passage des Teucriens et des Mysiens, et le fils du riche Tantale peut bien traverser la mer Égée depuis les côtes de Lydie

[1] Treb. Poll. *Claud.*
[2] Eutrop. *Brev.* IX. 22.
[3] Hérod. VII. 20. 75.
[4] *Ibid.* VII. 20.

jusqu'à l'Euripe, quand les Pélasges Argonautes vont eux-mêmes d'Iolcos en Colchide. C'est donc par mer que Pélops fait son émigration, mais jusqu'en Thessalie seulement. Il aborde dans le golfe pélasgique avec de grandes richesses, y lève une armée nombreuse, principalement parmi les Achéens et les Phtiotes, et pénètre avec ces recrues dans la Grèce péninsulaire, qu'il soumet presque entièrement [1]. Aucun peuple étranger ne traversa la région macédonienne depuis cette époque jusqu'à l'invasion des Perses.

d. Paroréens, Dobères, Péoples, Sirropéoniens.

Les Paroréens, ou Péoniens des montagnes, habitent une étroite lisière entre le Symbolum et la mer depuis la frontière des Piériens jusqu'à celle des Sapéens: leur canton s'appelle Parorée. Les Dobères [2], ou Dobéro-Péoniens, situés au nord-ouest des Paroréens, sont enclavés au milieu des Piériens et des Édoniens du Strymon, et semblent n'être que les citoyens d'une ville. Les Péoples habitent au-dessous d'eux, entre la montagne et le fleuve, et occupent une partie de la région appelée Phyllis, répondant au Pangée lui-même [3]. Les Sirropéoniens s'étendent au delà de l'Angitas, autour de Sirris, qui leur donne leur nom. Avant la première guerre médique (507), les Perses sont appelés sur le Strymon par des Péoniens, qui se disent Teucriens d'origine, et colonie de Troie. Les Sirropéoniens, les Péoples, et ceux qui s'étendent jusqu'au lac Prasias sont enlevés par Mégabyse, qui les transporte en Asie, et ils n'en reviennent plus. Les Dobères, les Péoniens du Pangée et du lac Prasias, les Agrianes et les Odomantes ne peuvent être

[1] Strab. VII. c. VII. VIII. c. V. § 5. — Tacite. *Ann.* IV. 56.
[2] Plin. IV. 18.
[3] Hérod. VII. 113. — Steph. p. 706.

domptés [1]. Il semble que ces petites tribus aient été attirées autour du Pangée par la richesse de ses mines, dont elles partageaient l'exploitation avec les Piériens et les Satres [2].

e. Édoniens (Panéens, Péoniens du Pangée).

Les Édoniens occupaient la rive gauche du Strymon à l'ouest du Pangée, et au nord le pays entre le Pangée et le mont Ménikion, répondant à la vallée de l'Angitas, jusqu'à la frontière des Satres et des Besses; les Panéens étaient une de leurs tribus [3], comme les Péoniens du Pangée. Peut-être même ici faut-il lire Pangéens, au lieu de Panéens [4], et ne voir dans les Panéens et les Péoniens du Pangée qu'un synonyme du nom d'Édoniens. Ils avaient occupé sur la rive droite du Strymon une partie de la Mygdonie, que les Macédoniens leur enlevèrent [5]; ils s'étaient aussi répandus dans l'Acté. Ils avaient encore leurs rois lors de la guerre du Péloponnèse, et ils luttèrent opiniâtrément pendant quarante ans contre les Athéniens fondateurs d'Amphipolis [6]. Depuis le règne de Philippe, père d'Alexandre, ils n'ont plus qu'une valeur géographique, et Amphipolis, macédonienne ou romaine, fait toute leur importance. Les destinées de cette ville se rattachent à la géographie politique.

f. Péoniens du lac Prasias.

Les Péoniens du lac Prasias ont eu aussi la gloire de résister aux Perses [7]. Ils bâtissent leurs maisons sur le lac même, à l'aide de pilotis qui viennent du mont Orbélus. Leurs maisons s'accèdent par un pont étroit, formé par une

[1] Hérod. V. 15. 16.
[2] *Ibid.* VII. 112.
[3] Steph. 523.
[4] Πάγγαιοι, au lieu de Πάναιοι.
[5] Thucyd. II. 99.
[6] *Ibid.* IV. 102. 107. 109.
[7] Hérod. VII. 124.

trappe bien jointe, et le lac est si poissonneux, qu'il suffit d'y descendre par la trappe un panier, pour le retirer plein de *papraces* et de *tillons*[1]. Le mont Orbélus, dont il s'agit ici, n'est pas le mont Spatz, mais un autre Orbélus mentionné par Arrien[2], et qu'Alexandre laisse à sa gauche ainsi que la ville de Philippes, quand il part d'Amphipolis pour franchir le Nestus, et châtier les Thraces autonomes. Ce pourrait être la partie septentrionale du Symbole, répondant aux sources du Kourou-Déré. Par cette rivière, affluent de l'Angitas, les pilotis pouvaient être conduits facilement jusqu'au lac Prasias, qui était leur destination. Le lac Prasias, voisin du Dysorum (Kortiasch), est le lac Cercinitis, il est encore renommé aujourd'hui par sa pêche abondante.

§ 2.

Pélasges méridionaux.

Nous appelons Pélasges méridionaux toutes les tribus pélasgiques qui viennent du sud-est, et qui s'établissent dans la presqu'île hellénique, au sud des précédentes. Sans rechercher spécialement l'origine de chacune d'elles, ce qui nous entraînerait hors de notre sujet, sans profit pour notre sujet lui-même, nous les rangeons sous trois groupes principaux : les Pélasges méridionaux de la région macédonienne, les peuples contigus, et les colonies pélasgiques. Nous parlerons ensuite très-brièvement des Phéniciens et des Egyptiens, qui ne sont point Pélasges, et qui appartiennent à la race sémitique.

[1] Hérod. V. 16. 18.

[2] Arrien. *Expéd. d'Alex.* I. c. 1. § 5.

4. Pélasges méridionaux de la région macédonienne.

(Chalcidice, Thessalie, Illyrie grecque.)

a. Chalcidiens.

Il n'y a pas de canton dans la région macédonienne qui ait une population plus mélangée que la Chalcidice; toute les invasions ont contribué à sa formation : l'invasion thrace a donné les Bottiéens, les Bryges; l'invasion tyrrhénienne les Phlégréens, les Crestoniens, les Bisaltes; l'invasion teucrienne, les Péoniens du lac Prasias, les Edoniens; enfin les colonies pélasgiques fournissent Enée, et la ville d'Ænia. Nous désignons sous le nom général de Chalcidiens, ou habitants de la Chalcidice, tous les peuples de provenance quelconque qui habitent cette péninsule, quel que soit le nom particulier à chacune des colonies grecques dont son territoire est rempli.

b. Hestiéens.

Les Doriens, tribu hellénique, ont d'abord occupé les cantons occidentaux situés entre le Pinde et la haute Macédoine, et leur ont donné le nom de Doride, qui s'est étendu à cette époque à toute la partie occidentale de la Thessalie, depuis la source du Pénée jusqu'à l'Æta. Mais les Perrhèbes ayant ruiné par leurs ravages le nord de l'Eubée, probablement entre l'époque de la guerre de Troie et celle de l'invasion des Thessaliens, et transporté ses habitants sur la terre ferme, établirent dans la Doride septentrionale les Hestiéens, qui lui donnèrent le nom d'Hestiéotide [1]. Ils florissaient

[1] Strab. IX.

au temps d'Homère, et plusieurs villes de cette contrée prirent part à la guerre de Troie, sans qu'on puisse prouver, ou même qu'on soit en droit de supposer qu'elles fussent déjà hestiéennes à cette époque. Longtemps après, ceux qui étaient restés en Eubée furent vaincus par Périclès ; obligés d'émigrer, ils se retirèrent en Macédoine [1], c'est-à-dire dans l'Hestiéotide, qui lui est contiguë, auprès de leurs frères, que les Perrhèbes y avaient transportés. Ils occupaient à l'ouest du mont Cercétius la vallée de Pamisus et celle du Pénée, au-dessous des Æthices et des Tymphéens, qui s'en disputaient les sources.

c. Æthices, Talares.

Les Æthices, peuplade thessalienne, habitent aux environs du mont Pœum et du Pinde, dans le voisinage de la Macédoine ; leur pays sépare les Tymphéens des Athamanes [2]. Macédoniens selon les uns, Perrhèbes selon les autres [3], ils n'existent plus au temps de Strabon, de même que leurs voisins les Talares, ou du moins ils ne forment plus un corps de nation. Ils profitent de leur position au milieu des montagnes pour exploiter les routes, et sont adonnés au brigandage [4].

d. Tymphéens (Stymphéens, Stymphales).

Les Tymphéens habitaient, sur les deux versants du Pinde et du mont Tymphé, le pays situé entre le haut Aoûs et le Vénético inférieur, et touchaient à l'est aux Eliméens, à l'ouest aux Atintanes, au sud aux Paravéens et aux Æthices. Leur territoire, renommé pour ses pâturages

[1] Thucyd. I. 114. — Strab. X.
[2] Strab. VII. 8. — Steph. p. 47.
[3] Eustath. in *Il.* II. 744.
[4] Steph. p. 40.

et pour la beauté de ses bœufs, s'appelait Tymphéide, ou Stymphalide, ou encore Stymphalie[1]; Plutarque le nomme Tymphée; il fut soumis assez promptement par les Macédoniens. Alexandre le traversa pour se rendre de Pélion à Pellène en Thessalie[2]. Polysperchon commandait les Tymphéens à la bataille d'Arbelles[3]. La Tymphée, qui ouvrait la route au cœur de la Macédoine, fut donnée à Pyrrhus par Alexandre, fils de Cassandre, pour le récompenser d'être intervenu contre son frère Antipater[4]. Pouqueville place à tort la Tymphéide aux sources opposées du Célydnus et du Thyamis autour de Saracovista; Strabon la met formellement au pied du Pinde, et près du Pénée, dont les Tymphéens disputent les sources aux tribus thessaliennes[5]. Æginium (Kalabaka), située sur le Pénée, est une de leurs villes.

e. Paravéens, Paroréens.

Les Paravéens et les Paroréens sont le même peuple, ainsi appelé soit à cause de son voisinage de l'Aoüs, comme Tite-Live[6] appelle quelque part une partie de l'Athamanie Parachéloïde, soit à cause du Pinde, qui en est proche; ils habitent un pays rude, attenant aux montagnes de l'Illyrie[7]. Dans la guerre du Péloponnèse, Orédus, leur chef, conduisit une expédition contre les Acarnanes, alliés d'Athènes[8]. Voisins des Tymphéens, ils furent abandonnés avec eux à Pyrrhus par Alexandre, fils de Cassandre[9]. La rive gauche de l'Aoüs supérieur est la position qui leur convient; le mont Lingus était sur leur territoire.

[1] Callim. ap. Strab. VII. 8. — Steph. 671. — Liv. Polyb. — Plut. *in Pyrrh.*
[2] Arrien. I. 12.
[3] Diod. XVII. 57.
[4] Plut. *Pyrrh.*
[5] Strab. VII. 8.
[6] Liv. XXXIX. 26.
[7] Strab. VII. 8.
[8] Thucyd. II. 80.
[9] Plut. *Pyrrh.*

f. Atintanes.

Scylax de Caryanda, dans un texte très-corrompu, place les Atintanes au delà d'Oricum et de la Chaonie, et les étend jusqu'à l'Æmonie (ancien nom de la Thessalie) et jusqu'aux Hestiéens, contigus à tous ces peuples[1]. Ils étaient au moins séparés des Hestiéens par les Æthices, qui sont situés entre les Tymphéens et les Athamanes. Selon la plupart des auteurs[2], c'est une tribu Epirote ; ils combattent avec les Paravéens contre les Acarnanes, alliés d'Athènes. Ils ne paraissent avoir eu que des bourgades : « Je ne pus découvrir, dit Pouqueville, aucunes ruines dans un pays qui probablement ne posséda jamais de villes considérables, s'il est vrai que cette contrée (vallon de Conitza) fut celle des Atintanes, peuplade isolée dans des villages, dont la barbarie formait le caractère distinctif.[3] »

g. Chaones (Dexares).

Après les Illyriens on trouve les Chaones, tribu thesprote, qui habite un petit espace[4]. D'abord en partie maritime, la Chaonie s'étendait sur la mer Ionienne, en avant des Thesprotes et au nord de Corcyre, sur un espace d'une demi-journée de navigation[5]. Mais les Chaones furent, en même temps que les Thessaliens, rejetés à l'intérieur par les Thesprotes[6], et depuis ils demeurèrent exposés aux insultes des Macédoniens et des barbares de l'Illyrie[7]. Les Dexares, une de leurs tribus, étaient voisins des Enché-

[1] Scyl. Cary. *G. Gr. min.* I. 10.
[2] Strab. Polyb. Thucyd. II. 80.
[3] Pouqueville. *Voy. en Gr.* I. 179.
[4] Scymn. Ch. *G. Gr. min.* II. 25.
[5] Scyl. Cary. *G. Gr. min.* I. 11.
[6] Sainte-Croix. *Acad. inscr.* XLII. 350.
[7] Plut. *Pyrrh.* éd. Didot. I. 465.

léens (sans doute dans une haute antiquité), et habitaient au pied du mont Amerus (sans doute Tomarus)[1]. Les défilés d'Antigonée étaient situés dans la Chaonie (col de Clisoura).

4. Bylliones, Byllidiens, Amantins, Oriciens.

Ces quatre peuples appartiennent à un même canton, compris entre l'Aoûs inférieur, le Célydnus et le golfe d'Aulon. Nous avons déjà reconnu parmi les peuples illyriens, au delà du Drilo, les Buliméens, appelés aussi Byllins ou Hyllins[2], de race illyrienne, mais tirant leur nom, selon les Grecs, d'Hyllus, fils d'Hercule[3]. Nous trouvons, dans le bassin inférieur de l'Aoûs, deux Byllis[4] : l'une appelée aussi Byline, est intérieure et barbare : Ptolémée la donne sans preuve aux Elimiotes[5], qui ne peuvent pas s'être étendus jusque-là ; ses habitants sont appelés Bylliones. L'autre, appelée aussi Balliace[6], est maritime (παραθαλάσσια) ; elle a été fondée par les Pélasges Myrmidons de la suite de Pyrrhus, ou Néoptolème, fils d'Achille[7], et elle est mêlée à l'histoire des colonies voisines, principalement à celle d'Apollonie. Déclarée libre par les Romains, elle reçut les troupes de César[8], et ses habitants sont appelés Byllidiens par Pline[9].

La ville d'Amantia fut fondée sur la côte illyrienne, près d'Oricum et de Corcyre, par les Abantes, partis de Troie[10]. Ce nom d'Amantia n'est pas une forme corrompue introduite par les barbares ; les Grecs disaient indifféremment Abantes et Amantes. Libre comme Byllis, Amantia accueillit

[1] Steph. p. 230.
[2] Steph. Byz. 179. 387.
[3] Steph. *verbo*.
[4] Plin. III. 23. 26.
[5] Ptol. III. 13.
[6] Chrest. Strab.
[7] Steph. 188.
[8] Cæsar. *Civ*. III.
[9] Plin. III. 26.
[10] Steph. p. 71. — Strab. X.

comme elle les Césariens[1]. Pline distingue des Amantins libres les Amantins barbares[2] : peut-être faut-il voir dans ces derniers les habitants de la ville de Bantias (Abantia), que l'on trouve chez les Dassarètes, dans le pays des Calicéniens. Les Abantes, originaires de l'Eubée et voisins des Hestiéens, ont peuplé la partie de la côte chaonienne, qui a reçu d'eux le nom d'Abantide, et ont fondé des établissements jusque dans la Macédoine[3] (Bantias chez les Calicéniens ; en Emathie Eubéa ou Lebéa).

Oricum, située au fond du golfe d'Aulon, dans le pays d'Amantia, et à 60 stades (11 kilomètres)[4] de cette ville, fut fondée, selon les uns, par les Eubéens revenant de Troie[5] ; selon d'autres, par les Colchiens[6]. Elle était, comme les villes qui précèdent, bâtie sur le territoire des Chaoniens : elle fut longtemps le point de débarquement des Romains en Grèce, jusqu'à la conquête de la Macédoine ; ensuite Dyrrachium lui fut préférée, mais sans lui ôter toute son importance, et César l'occupa dans sa lutte contre Pompée.

4. Orestiades.

L'Orestiade s'étend à 80 stades (14k,800) sur le littoral[7]. Selon l'opinion la plus vraisemblable, la ville d'Orestias[8], dont elle formait le territoire, fut bâtie par un petit-fils d'Oreste, qui, après avoir conquis tout le pays jusqu'à la mer Ionienne, lui donna le nom d'Orestide[9]. Sans doute elle dut son origine à une émigration des Orestes de la Macédoine, dirigée vers l'ouest, tandis qu'une autre émigration, également partielle, dirigée vers l'est, et conduite par

[1] Plin. IV. 10. — Cæs. *Civ.* III.
[2] Plin. IV. 17. III. 26.
[3] Polyb. V. 108.
[4] Scyl. Cary. *G. Gr. min.* I. 10.
[5] Scymn. Ch. *G. Gr. min.* II. 25.
[6] Plin. III. 26.
[7] Cic. Plin. 10.
[8] Scyl. Cary. *G. Gr. min.* I. 10.
[9] Strab. VII. — Solin Polyb. c. IX. — Eusthat. *ad Dion.* V. 682. — Steph. v°. — Tzetzès. Chil. V. *hist.* 247.

Archélaüs, fils de Penthilus, traversait l'Hellespont et s'établissait près du Rhyndacus, autour de Dascylium [1]. Il est certain qu'Orestias n'eut jamais qu'une importance municipale. Elle était autonome du temps de Philippe, fils de Démétrius, et fut déclarée libre pour avoir trahi Philippe et s'être alliée aux Romains [2]. On ignore ce qu'elle devint sous les empereurs, à partir du siècle de Pline l'Ancien.

B. Peuples contigus.

a. Thesprotes, Molosses.

Les Thesprotes habitaient au-dessus des Chaoniens, en face de Corcyre [3]. Les Chaoniens et les Thessaliens étaient deux de leurs tribus, et c'est en se répandant à l'ouest, sur le littoral ionien, qu'ils refoulèrent les Chaoniens au nord, sur les deux rives du Célydnus, et les Thessaliens à l'est, jusqu'au Pinde, qu'ils franchirent. A côté des Thesprotes, et au sud des Atintanes et des Paravéens, les Molosses, qui, comme les Thesprotes et les Chaones, avaient pour auteurs les Pélasges de l'Arcadie, occupaient le bassin supérieur du Thyamis et du Charadra. Ils furent gouvernés du douzième au troisième siècle avant Jésus-Christ par la dynastie grecque des Æacides, dont Pyrrhus, fils d'Achille, est le fondateur, et leurs rois furent unis aux rois Téménides de Macédoine par des alliances de famille. L'Epire obéissait aux Molosses quand la dynastie des Æacides s'éteignit ; ils ne dissimulèrent pas alors leurs dispositions favorables pour les rois de Macédoine, et attirèrent sur eux la vengeance du sénat, qui détruisit du même coup soixante et dix de leurs villes. On trouve encore dans leur pays, principalement à

[1] Raoul-Rochette. *Col. gr.* III. 34.
[2] Liv. XXXIII. 34.
[3] Scymn. Ch. *G. Gr. min.* II. 26.

Butrinto et à Konispoli, des ruines qui attestent leur ancienne splendeur.

b. Hellopes, Helles ou Selles, Hellènes.

Les Hellopes, appelés aussi Helles ou Selles [1], habitaient à l'ouest du mont Tomarus, autour du temple de Jupiter Dodonéen, et leur pays s'appelait Hellopie [2]. La ruine cyclopéenne de Gardiki est l'enceinte des Selles, qu'Hésiode appelle la demeure des Pélasges (πελάσγων ἕδρανον), et le temple de Jupiter Dodonéen est situé à 400 pieds au-dessus de Gardiki ; l'acropole de Castritza est la ville de Dodone, que Favorin appelle la capitale des Hellopes, riches en troupeaux [3]. C'est de ce pays que sont venus les Hellènes. Chassés des bords de l'Achéloüs et du lac Pambotis par une inondation qui pourrait bien être le déluge de Deucalion [4], ils se réfugièrent dans le bassin du Sperchius (Hellada), et sur le mont Œta, entre le Sperchius et le Parnasse ; ils partirent de là pour couvrir de leurs établissements la Grèce tout entière.

c. Athamanes.

Le pays des Athamanes touche à la Thessalie [5] ; il répond à la vallée supérieure de l'Achéloüs, et s'est étendu un moment jusqu'au golfe Actiaque. Voisins du Pinde, dont ils possédaient les passages, les Athamanes n'étaient séparés de la Macédoine que par les Paravéens et les Æthices, et leur pays fut ravagé plusieurs fois par les Antigonides. Tite-Live donne à une partie de l'Athamanie le nom de Pa-

[1] Steph. 260. 593.
[2] Hom. *Il.* XVI. 234.
[3] Pouqueville. I. 91. 97.
[4] Aristot. *Meteorol.*
[5] Scymn. Ch. *G. Gr. min.* II. 35.

rachéloïde[1], qui lui convient très-bien ; ce n'est pas l'Athamanie proprement dite, mais le pays qui se trouve au-dessous, un peu au sud-est, comme en Macédoine la Paraxia par rapport à l'Axius, et c'est probablement l'Apérantie, gagnant la frontière des Etoliens. Amynander, roi des Athamanes, chassé par Philippe, fils de Démétrius, puis rétabli, dut à la faveur de Flamininus de remonter sur son trône, et il se montra l'instrument docile de la politique du sénat[2]. Lorsque la lutte fut terminée avec les Macédoniens et les Etoliens, il ne fut plus question des Athamanes, placés par les uns en Epire, par les autres en Illyrie, et ils ne conservent leur nom que chez les géographes.

d. Dolopes.

La Dolopie était située au sud des Hestiéens, au pied du mont Othrys. Les Dolopes, qui lui avaient donné leur nom, appartiennent aux premières migrations pélasgiques dans l'Æmonie, comme les Myrmidons et les Phthiotes. Les Myrmidons, venus de l'île d'Egine, émigrent en Epire, à la suite du fils d'Achille, et y perdent leur nom : Byllis (παραθαλάσσια) est leur ville. Les Phthiotes et les Dolopes demeurent en Æmonie, et y laissent leur nom à deux cantons contigus, la Phthiotide et la Dolopie. C'est par la Dolopie que les Antigonides envahissent le territoire des Etoliens, et leurs armes y pénètrent souvent, principalement aux derniers temps ; mais ils n'y font guère que des incursions, sans durée ni conquête certaine. Cette occupation, de date récente et tout à fait précaire, n'a pas empêché les Romains de comprendre la Dolopie dans la province d'A-

[1] Liv. XXXIX. 26.

[2] Polyb. XVII. 10. — Steph. Byz. 27.

chaïe; c'est pourquoi nous l'excluons nous-mêmes de la région macédonienne.

c. Thessaliens.

Les Thessaliens sont les Thesprotes du littoral, et font, comme les Chaones, partie de cette puissante nation qui se rattache aux Pélasges par les migrations arcadiennes. Chassés de la côte par les Thesprotes, ils se portèrent à l'est, franchirent le Pinde, traversèrent la Dolopie, et remplacèrent dans l'ancienne Æmonie les Eoliens, tribu hellène, qui avaient eux-mêmes succédé aux Lapithes. Le pays occupé par eux est le bassin central, appelé de leur nom Thessaliotide; les Phthiotes se maintinrent au midi, les Magnètes à l'est, les Hestiéens au nord-ouest, où les Perrhèbes les avaient établis. A l'ouest, les Dolopes recouvrèrent leur autonomie par l'émigration des Doriens dans la Hellade et le Péloponnèse; les Perrhèbes et les Ænianes furent rejetés au delà du Pinde et de l'Othrys, ou refoulés au pied de l'Olympe, et la contrée s'organisa régulièrement, sous la prépondérance de la tribu victorieuse, dont le nom lui est toujours resté depuis cette époque. Quoique les peuples de cette contrée portent le nom général de Thessaliens, et que ce soit toujours sous ce nom qu'ils figurent dans leurs rapports avec les rois de Macédoine, il faut cependant remarquer que géographiquement le nom est spécial aux habitants de la Thessaliotide, et que les limites de la Thessaliotide sont en dehors de la région macédonienne. C'est pour cela que nous rangeons les Thessaliens parmi les peuples contigus, tout en conservant à la partie thessalienne de la région macédonienne, jusqu'à la rive gauche du Pénée, le nom de Thessalie épictète.

f. Magnètes.

M. Raoul-Rochette[1] fait observer avec raison, à propos des Phthiotes et des Achéens, que ces noms, appliqués postérieurement à des tribus helléniques qui habitaient en effet la Phthiotide et l'Achéotide (Ἀχαιῶτις), avaient été portés dans l'origine par des tribus pélasgiques fixées sur le même territoire. Cette remarque convient aussi à la Magnésie, où régnait Philoctète avant la guerre de Troie, et le nom de Magnètes, qui se retrouve en Asie près du Méandre et du mont Sipyle, paraît se rattacher à la grande migration teucrienne, dont l'expédition de Pélops est au midi le principal épisode. Ainsi, la dynastie qui régnait à Mélibée aurait avec celles de Mycènes et de Sparte une origine commune, et elles seraient, sinon contemporaines et issues de la même souche, au moins parties des mêmes contrées. Mais quand Philoctète, après la guerre de Troie, fut jeté par un naufrage sur la côte d'Italie, où il fonda Pétilie, des colonies hellènes s'établirent sur la côte Magnésienne. C'est alors que, délivrés de crainte par la dispersion ou l'affaiblissement des Perrhèbes, les Hellènes, mêlés aux anciens Magnètes dont ils prirent le nom, s'étendirent au delà du Pénée jusqu'à Dium. On sait, en effet, qu'à une certaine époque le littoral a porté le nom de Magnésie jusqu'à ce point, et cette époque doit se placer après la guerre de Troie, entre la domination des Perrhèbes et celle des Macédoniens.

Grâce à leur position entre la mer Egée et les chaînes du Pélion et de l'Ossa, les Magnètes n'avaient pas à souffrir des invasions, et ils pouvaient se défendre aisément contre

[1] Raoul-Rochette. *Col. gr.* II. 7.

leurs voisins. Ils firent eux-mêmes de fréquentes invasions dans le nord, et on voit aux différentes époques les maîtres de la Piérie construire des places fortes, comme Phila, Héracléum et Lycostomion, sur la frontière, pour les tenir en bride.

C. Colonies.

Les colonies grecques fondées sur les côtes de la mer Egée ou de la mer Ionienne ont leur place marquée dans l'histoire des temps primitifs, et cette place est d'autant plus importante, que la civilisation des temps qui suivent est due surtout aux colonies ; mais aucune d'elles ne constitue une nationalité assez puissante, aucune ne jouit d'abord d'une influence assez étendue, pour nous avoir transmis des annales suivies, et pour se prêter à un développement même sommaire. Plus tard, quelques-unes seulement y parviennent ; ce que leur histoire peut offrir d'intéressant entre naturellement dans la description politique. C'est donc plutôt le mouvement dans son ensemble, la façon dont se groupent ces divers établissements selon les époques ou selon les métropoles, que nous nous proposons d'examiner ; nous le ferons en quelques mots, pour éviter d'avoir à nous répéter nous-mêmes.

Parmi les colonies grecques de la région Macédonienne, les plus anciennes sont les colonies crétoises[1]. Botton, chef des Crétois, donne son nom à la Bottiée ; des Athéniens sont mêlés aux Crétois, comme le prouve une tradition conservée jusqu'au temps d'Aristote ; ils se mêlent eux-mêmes aux Piériens, premiers habitants du pays, et c'est là l'origine des Bottiéens, peuple vivace, qui s'est perpétué sous

[1] Raoul-Rochette. *Col. gr.* II. 182.

ce nom jusqu'à la ruine de la Macédoine. Il faut rapporter à la même époque et au même peuple trois villes de l'Emathie, situées sur l'Axius, et dont les noms sont évidemment crétois, Idomène, Atalante et Gordenia : elles existaient encore au cinquième siècle avant Jésus-Christ, lors de l'expédition de Sitalcès.

Un peu plus d'un siècle après les Crétois, les chefs grecs et troyens, poursuivis par les naufrages et par les malheurs domestiques, se dispersèrent sur toutes les côtes voisines de la Grèce, et la Macédoine eut sa part dans cette dispersion. Enée fonda Ænia en Chalcidice ; Pyrrhus fonda Byllis, au confluent de l'Aoüs avec le Polyanthus ; Penthilus fonda Argos Oresticum ; les Orestes, ses compagnons, bâtirent plus tard Orestias, et les Erétriens revenant de Troie sont les auteurs d'Oricum, d'Amantia, de Bantias et de Lebéa ou Eubéa.

La plupart des colonies grecques de la Chalcidice ont les habitants de l'île d'Eubée pour auteurs, mais à des degrés différents : elles ne paraissent pas antérieures au huitième siècle avant Jésus-Christ. On attribue directement à Chalcis Eubéenne les villes de la presqu'île de Sithonie et de la Paraxia : Torone, Singis, Sermylis, Mécyberne, Olynthe, Chalcis Chalcidique, Aréthusa. Erétrie Eubéenne est la métropole d'Aphytis, Néapolis Chalcidique, Æga, Thérambus, Scione, Mendé, Sané, et généralement toutes les villes de la presqu'île de Pallène. Chalcis Chalcidique fonda à son tour Assorus, Elymnium près d'Acanthe. Mendé fonda Eione en Thrace ; les Bottiéens, Piériens mêlés de Crétois, d'Athéniens et de Chalcidiens, fondèrent Apollonie Chalcidique, Apollonie Mygdonienne et Apollonie Actéenne, en Thrace Apollonie Piérienne. Les Andriens, colonie eubéenne, peuplèrent la presqu'île d'Acté, fondèrent Thyssus, Cléone. Acrothoon, Olophyxus, Sané

Actéenne, Dium Actéenne, Charadries, Argilus, Cardylium, Acanthe et Stagire; Stagire fonda peut-être Thérambus [1*]. Cette liste est très-incomplète : parmi les trente-deux villes détruites par Philippe dans sa guerre contre les Olynthiens, beaucoup ont péri sans laisser même leur nom. Cela suffit cependant à faire ressortir la puissance des Eubéens avant la soumission de leur île au peuple athénien.

Les autres colonies, dont quelques-unes sont très-considérables, ne présentent pas le même ensemble. Les Pariens ont des établissements à Thasos ; les Thasiens couvrent de leurs colonies toute la côte, depuis le Strymon jusqu'à la Chersonnèse; dans la Parorée Œsyme et Galepsus, Antisara, Scaptésylé, leur appartiennent, et à l'est du Nestus Dicéopolis. Les Athéniens bâtissent Amphipolis, Eion du Strymon, Néopolis paroréenne, et sans doute aussi quelques villes de la Bisaltique. Corinthe fonde Potidée, et sur la côte adriatique Apollonie ; Corcyre fonde Epidamne.

Il est encore une autre série de villes anciennes, souvent construites sur l'emplacement de villes antérieures, et dont les rois de Macédoine sont les créateurs. Perdiccas II bâtit dans la Chalcidice Stratonicéa; Philippe, père d'Alexandre, embellit Pella et Thessalonique, bâtit dans la Lyncestide et dans la Bisaltie deux Héraclées, dans la Piérie un Héracléum, dans la Thrace Philippes et Philippopolis. Alexandre donna à la capitale des Médares ou Médarores le nom d'Alexandropolis, et bâtit en Bisaltie Euporia. Cassandre agrandit Thessalonique, bâtit sur le cours inférieur de l'Apsus Antipatrie, dans la Pallène Cassandréa, à la place de Potidée, dans l'Acté Uranopolis, à la place de Sané. Toutes ces villes, comme les suivantes, ont un but défensif : elles pro-

[1] Raoul-Rochette. *Col. gr.* III. 209.
* Il serait plus naturel de penser que les Thérambiens ou Strambéens ont fondé Stagire, si l'on tient compte de la position d'Andros, leur métropole, par rapport à ces deux villes.

tégent le royaume à l'intérieur contre les tribus illyriennes, sur les côtes contre une invasion et une tentative de débarquement, et elles commandent les passages difficiles. Antigone de Goni étendit encore ces précautions : il fonda une Antigonée sur le cours de l'Aoüs, contre les attaques des Epirotes, une seconde sur la frontière des Pélagoniens, une troisième presque aux sources de l'Echédorus, sur la frontière des Æstréens et des Mædes, une autre en Chalcidice. Démétrius II, fils d'Antigone de Goni, bâtit Phila contre les incursions des Magnètes. Philippe, fils de Démétrius, éleva sur l'Erigon la nouvelle ville de Perséis, et accrut à l'entrée du défilé de Tempé la ville de Gonnocondylon, à qui il donna le nom d'Olympias. Les autres villes, si nombreuses dans la région macédonienne, n'ont pas d'origine certaine, ou sont propres aux tribus illyriennes, thraces ou pélasges, qui occupaient leur territoire.

III

PEUPLES SÉMITIQUES.

(Phéniciens, Egyptiens).

L'influence exercée par les peuples sémitiques, c'est-à-dire par les colonies phéniciennes et égyptiennes, sur la civilisation et les institutions des Macédoniens serait minime, si on la rattachait exclusivement aux établissements fondés par ces peuples sur son territoire. En effet, la défaite de Gigon, roi des Éthiopiens, par Bacchus aux environs du cap Gigonis[1], et la colonie phénicienne conduite à Thasos par Cadmus et Thasus[2] sont à peu près les seules traces d'occupation directe que nous ayons. Mais il ne faut pas

[1] Steph. Byz. v°.

[2] Scymn. Ch. *G. Gr. m.* II. 38.

oublier que les Égyptiens ont pénétré de très-bonne heure dans la Colchide, d'où les Illyriens sont partis (peut-être 3,000 ans avant Jésus-Christ)[1], que Sésostris a porté ses armes en Asie Mineure, et même en Thrace, et que les Pélasges du nord et du midi n'ont pénétré en Europe qu'imprégnés des idées phéniciennes dans leur religion, leurs institutions, et leur industrie elle-même. Nous n'abordons pas ce sujet, qui ne se rapporte qu'incidemment à notre travail : nous allons seulement indiquer comment, selon nous, les traditions phéniciennes et égyptiennes ont pu se répandre jusqu'en Thrace et jusqu'en Macédoine, et quelle route à peu près elles ont pu suivre.

Ce sont vraisemblablement les Phéniciens qui ont importé dans la religion primitive des Grecs les dieux Cabires (les forts), qu'ils adoraient au même titre que les Égyptiens, c'est-à-dire comme les sept planètes, auxquelles s'ajoute un pouvoir suprême : ils lui attribuaient aussi une vertu fécondante. C'est par la vallée de l'Euphrate, et peut-être à la suite des armes égyptiennes, que ce culte s'est répandu[2] ; on trouve en effet dans le bassin de l'Euphrate le fleuve Chaboras, qui rappelle leur nom. Ensuite ce culte se propage de proche en proche à travers l'Asie Mineure jusqu'à Samos, puis à Samothrace, et delà en Thrace et en Macédoine[3]. Sous l'empire romain quelques villes avaient l'usage de représenter sur les médailles, avec les attributs des Cabires, tel ou tel personnage de la famille impériale : c'est une basse flatterie de peuples dégénérés, et sans portée aucune. Les mystères cabiriques, dont Samothrace était le centre, étaient accompagnés d'orgies et de pratiques d'une extrême licence ; cependant ils jouirent d'une grande re-

[1] M. Guigniaut. *Rel. de l'antiq.* t. III. 3e partie. 1050.

[2] M. Guigniaut. *Rel. de l'antiq.* t. II. 1re partie. 285. 308.

[3] *Id. ibid.* 288. 300.

nommée longtemps après l'ère chrétienne, et le sage Germanicus eut l'intention de s'y faire initier[1]. Sabazius est un dieu cabire, si on en croit Cicéron[2].

On attribue à la Phénicie ou à l'Égypte, outre le culte des Cabires, celui de Saturne (Baal), de Junon (Astarté), le culte d'Hercule, chez lequel on croit voir la personnification de Sem, et qui à Tyr s'appelle Melkhart, celui de Gigon, danseur, ou dieu de la table chez les Égyptiens[3]; il y a des génies farceurs dans les mystères de Cérès et de Bacchus. L'Adonis des Phéniciens est le même que Priape, et Vénus est toute phénicienne. Les Phéniciens adoraient également Cybèle sous le nom d'Attis ; son culte doit pénétrer en Europe par les Bryges, car c'est en Phrygie, chez les Bérécyntes, et à Pessinunte, qu'elle a ses sanctuaires les plus célèbres. Enfin il y a des emprunts communs avec l'extrême Orient : Diane Éphésienne et Apollon Lycien sont les dieux des Mèdes et des Perses, et une véritable personnification des astres[4].

Hercule n'est pas le seul héros que les Grecs aient reçu des peuples sémitiques : Typhon chez eux est devenu Antée, Anubis Mercure ; Busiris est une autre forme d'Hercule. Dionysos est devenu Bacchus, le dieu trompeur (Apaturius), dont les fêtes à Athènes s'appellent Apaturies, et le culte des génies ou démons y est mêlé. Le culte des héros est en général d'un caractère funèbre, et n'a point la gaieté et la solennité du culte des dieux[5]. C'est avec ces éléments très-divers que les Grecs, à l'époque où cessent leurs migrations, établissent leur théogonie (Hésiode). L'Assyrie, la Perse, la Phénicie, l'Égypte, la Lybie y apportent leur contingent ;

[1] M. Guigniaut. *Rel. de l'antiq.* t. II. 1re partie. 325.
[2] Cic. *De nat. Deor.* III. 23.
[3] Gigon est aussi un roi des Ethiopiens ; on retrouve son nom dans celui du cap Gigonis.
[4] M. Guigniaut, *Rel. de l'antiq.* t. I. 2e partie. 276 283. 296.
[5] *Id. ibid.* 435. 480.

mais la race illyrienne a également sa part. Nous ne parlons pas de Cérès, dont le culte vient des bords du Pont, et dont les fêtes à Eleusis (Eleusinies, Thesmophories,) avaient tant d'éclat, ni de Persès, héros solaire de l'Argolide, et tige des Perses ; la Colchide, appelée à juste titre une seconde Égypte, peut avoir fourni ces données[1]. Les véritables dieux illyriens sont simples comme les barbares qui les adorent : c'est Mars, le dieu de la guerre, qu'on trouve chez les Thraces comme chez les Scythes ; Hécate, qui écarte, qui éloigne le péril ; Ilithya, la bonne fileuse ; Ops, la secourable[2]. Peut-être faut-il voir dans ces divinités illyriennes une transition aux personnifications, comme Esculape, dieu de la médecine ; ses filles Hygie et Panacée ; Trophonius le nourricier, Até la nécessité. C'était déjà une sorte de progrès, une source abondante de conceptions élevées et de réflexions utiles, et l'élément d'un haut degré de civilisation.

Dans les sciences et dans les arts, Ilithya, la bonne fileuse, est déjà l'objet d'un culte chez les Illyriens, ou, comme on les désigne plus généralement, chez les peuples hyperboréens. Il y a donc déjà quelque industrie, au moins l'industrie nécessaire, et ce n'est que pour les objets de luxe ou de parure qu'on a recours au commerce d'échange avec les colonies grecques, plus avancées et plus habiles. Il n'en est pas de même de l'architecture. Les Égyptiens ont longtemps auparavant montré leur savoir-faire par la construction des pyramides ; on trouve des villes vastes et opulentes en Phénicie, et chez les peuples de l'Asie centrale bien avant l'invasion des Pélasges en Grèce ; c'est Persès qui amène d'Orient en Europe les Cyclopes, qui bâtissent Mycènes ; Tyrinthe, dont l'existence est antérieure, avait été bâtie par

[1] M. Guigniaut. *Rel. de l'antiq.* t. III. 2e et 3e partie. 1050.

[2] M. Guigniaut. *Rel. de l'antiq.* t. I. 2e partie.

des Lyciens; tous ces ouvriers sont pélasges, et leurs monuments sont appelés avec plus de vérité pélasgiques que cyclopéens. C'est beaucoup plus tard que l'architecture primitive est modifiée: l'art grec en sortira. Toujours cependant la région macédonienne demeurera tributaire des peuples du Midi pour les constructions; les lettres et les arts n'y pénètrent qu'au cinquième siècle, sous le règne d'Archélaüs, et y sont représentés par des étrangers jusqu'à l'époque de l'asservissement de la Grèce.

CHAPITRE III

GÉOGRAPHIE HISTORIQUE A L'ÉPOQUE MACÉDONIENNE.

§ 1.

Les Téménides.

a. Origine des Macédoniens : les Macednes.

Le nom de Grecs était plus ancien que celui d'Hellènes, et la Grèce, ou pays des Grecs, répondait dans les premiers temps au bassin moyen de l'Achéloûs. Les Helles ou Selles étaient une tribu des Grecs, ou, comme les Grecs leurs voisins, une tribu pélasgique d'Epire, lorsque le déluge de Deucalion (débordement de l'Arachthus et de l'Achéloûs) les obligea d'émigrer dans la région inférieure du Pinde, entre le Sperchius et le Parnasse. Nous ne voyons pas que dans les parties inondées le nom de Grecs ait survécu à cette émigration ; les Epirotes ne l'ont pas porté, et il n'a été remis en vigueur, pour exprimer la nation entière, que par les écrivains romains, qui sans doute l'avaient reçu des colonies de l'Italie méridionale (Grande Grèce). Il faut donc, ou que cette tribu des Grecs ait péri dans l'inondation, ou qu'elle se soit fondue avec les tribus voisines, ou, ce qui est plus vraisemblable, qu'elle ait fait corps avec les Helles, émigré comme eux, et adopté comme eux le nom d'Hellènes. On comprend alors facilement que dans l'invasion des Enchéléens ou Cadméens, postérieure de plus d'un siècle, une

partie des Doriens de l'Hestiéotide, alors comprise entre le Pinde et l'Olympe, aient été chassés par les Enchéléens qui les trouvaient sur leur route, qu'ils se soient jetés, non pas dans Pindus, ville de Phocide, beaucoup trop éloignée de l'Hestiéotide, mais dans le Pinde lui-même, qui se trouvait à proximité, et qu'ils y aient pris le nom de Macednes, emprunté au canton qu'ils occupaient [1]. Ainsi Macednum est le canton du Pinde dans lequel se réfugient les Doriens appelés plus tard Macednes, lorsqu'ils sont coupés des autres Doriens par l'invasion enchéléenne. C'est de Macednum qu'ils ont, en suivant le Pinde et les Cambuniens, descendu le long de l'Haliacmon jusqu'en Emathie ; on les y retrouve, au pied du Bermius, à l'arrivée des Téménides.

D'après cette migration vraisemblable [2], qui a pour analogues celles des Perrhèbes et des Hestiéens, et plus tard en sens inverse, celles des Perrhèbes et des Ænianes, et que Strabon semble indiquer en étendant la Thessalie au nord jusqu'à la Macédoine supérieure [3] (ou libre; au moins l'Elimiotide; τῆς ἄνω Μακεδονίας) et jusqu'aux Péoniens (μέχρι Παιονίας) [4], les Macednes ne sont pas seulement Grecs, ils sont encore Hellènes. Mais c'est une peuplade faible et obscure, établie de bonne heure dans les jardins de Midas au-dessous du Bermius, et soumise aux Emathiens, puisque le roi d'Emathie la donne à Caranus [5]; il faut qu'elle soit ravivée par une migration nouvelle pour songer à quelque agrandissement.

b. Les Téménides : Caranus, Perdiccas.

Nous abandonnons le récit de Justin qui se rapporte à

[1] Hérod. I. 56.
[2] Fréret. *Acad. insc.* XLVII. 133.
[3] Strab. IX. c. v. § 3. p. 369.
[4] *Id. ibid.* § 1. p. 368.
[5] M. Poirson. *Hist. anc.* p. 341.

Caranus[1]; M. de la Coulonche l'a réduit à sa juste valeur, et sans chercher plus que lui à le concilier avec le récit d'Hérodote, nous prenons l'histoire des Téménides au règne de Perdiccas Ier. Cependant nous ne voyons pas dans le roi de Lebæa, dont parle Hérodote, un roi des Labéates, et nous ne croyons pas impossible qu'un établissement téménide ait précédé Perdiccas[2].

Perdiccas vit au commencement du septième siècle avant Jésus-Christ; il règne sur les Macednes, qu'il a soumis, ou qui lui ont été abandonnés à la suite d'une guerre contre les Orestes par le roi des Emathiens ou des Eordéens; il possède autour du Bermius le pays des Bryges (jardins de Midas), et il s'étend dans la plaine jusqu'à Edesse, dont il fait sa capitale, et où il veut être enterré. Dès le commencement la succession au trône n'est point stable, et il y a rivalité entre les branches collatérales. Thucydide, lors de l'expédition de Sitalcès contre Perdiccas II, nous parle de Philippe, fils d'Æropus, et d'Amyntas, fils de Philippe, qui disputent la royauté aux descendants d'Alcétas et d'Amyntas Ier. C'est le même spectacle quelque temps après, à la mort d'Archélaüs, et le même encore à la mort d'Amyntas IV. Il n'est pas inutile de le faire observer dès le commencement; c'est dans les mœurs de la nation, et cela se reproduit encore à l'avénement de Philippe, père d'Alexandre.

Depuis Perdiccas Ier jusqu'au règne d'Amyntas Ier, pendant environ cent soixante ans, les Téménides, maîtres d'Edesse, ont soutenu certainement une guerre active contre leurs voisins. Déjà on les voit exposés aux attaques des Illyriens et luttant difficilement contre eux; ils avaient obtenu des résultats importants, soumis l'Eordée, et ils possédaient

[1] Justin. VII. 1.
[2] Hérodote, VIII, 137.

probablement une partie de la Piérie, dont ils avaient chassé les habitants (Piériens de Phagrès, dans la Piérie de Thrace)[1], lorsque l'invasion des Perses sous Darius Ier, fils d'Hystaspe, vint tout remettre en question.

c. Invasion des Perses ; Darius.

Les Perses paraissent pour la première fois en Europe à la fin du sixième siècle ; leurs expéditions, qui se succèdent pendant trente ans (508-478), nous donnent les premières notions détaillées sur la partie méridionale de la région macédonienne, et à ce titre elles méritent de nous arrêter un moment. Néanmoins, la géographie du pays est le sujet qui nous occupe, nous ne l'oublierons pas, et nous nous garderons bien de refaire hors de propos l'histoire de la Macédoine.

Quand Darius envahit l'Europe, c'est surtout pour se venger des Scythes ; il ne songe aux Thraces que parce qu'ils se trouvent sur sa route, et il est probable qu'il eût laissé en paix les Macédoniens, encore faibles, et assez éloignés, si les Péoniens du Pangée, en demandant son appui, ne lui avaient suggéré des idées plus ambitieuses. Mégabyse, un de ses lieutenants, soumet la vallée du Strymon, et transporte en Asie les Sirropéoniens et les Péoples[2] ; mais il échoue contre les autres Péoniens, défendus par un lac ou par des montagnes. Cette première expédition n'a pas d'autre résultat, et la tranquillité subsiste pendant un intervalle de quatorze ans (507-493). Mais, après la réduction des Ioniens et des villes grecques d'Asie, Darius entreprend de se venger des Athéniens, qui leur ont donné des secours, et alors il renouvelle ses projets contre la Macédoine. Méga-

[1] Thucyd. II. 99. [2] Hérodote. V. 15. 16.

byse est encore envoyé pour demander la terre et l'eau ; c'est un ambassadeur, ce n'est plus un général. Alexandre, fils d'Amyntas, trop faible pour engager une lutte ouverte, a recours à la ruse : les chefs ennemis sont égorgés dans un festin avec leur suite[1]. Bubarès, chargé par Darius de rechercher les coupables, est gagné, et épouse Gygée, sœur d'Alexandre. Amyntas l'Asiatique, issu de cette union, reçut plus tard de Xerxès la grande ville phrygienne d'Alabanda[2].

d. Xerxès.

Jusqu'alors on n'avait pu juger de la puissance du grand roi que par ouï-dire; la flotte de Darius avait été dispersée par la tempête aux abords de l'Athos, et la défaite des Perses à Marathon avait inspiré aux Grecs un grand courage. Mais l'invasion de Xerxès, si supérieure à toutes les précédentes, répandit dans la Macédoine et dans toute la Grèce une terreur profonde; la plupart des peuples jusqu'aux Thermopyles se soumirent sans combat. Dans cette expédition remarquable, qui se continua pendant à peu près quatre ans, nous n'avons pas à signaler ce que fait Xerxès en Thrace ou en Thessalie; suivons-le seulement dans sa marche à travers la Macédoine.

Xerxès attend en Thrace que le canal de l'Athos soit achevé; lorsqu'il en est averti, il passe le Nestus, traverse un lac poissonneux et salé de 30 stades de circuit (5$^{kil.}$,50), laisse à gauche les villes grecques et maritimes, dont Pistyre fait partie, et, gagnant l'intérieur des terres par le territoire des Sapéens, des Derséens, des Edoniens et des Satres, il reçoit la soumission de tous ces peuples, excepté

[1] Hérod. V. 20. 21. [2] Hérod. VIII. 136.

des Satres. Il passe auprès de Pergame et de Phagrès, petites forteresses possédées par les Piériens, et, laissant le Pangée à droite, il traverse le pays des Péoniens, du Pangée, des Dobères, des Péoples, qui habitent sur les plateaux moyens du Pangée, au vent de nord-est, la région appelée Phyllis (ὑπεροικέοντας δὲ τὸ Πάγγαιον πρὸς Βορέεω ἀνέμου). C'est ainsi qu'il poursuit sa route vers l'occident jusqu'au Strymon, et jusqu'à la ville d'Eion. Il retrouve à Eion le Perse Bogès; les Mages y immolent au fleuve des chevaux blancs: à Neuf-Voies, neuf garçons et neuf filles du pays sont enterrés vifs, selon la coutume des Perses, et des ponts, préparés à l'avance, permettent à l'armée de passer le Strymon[1].

Il faut chercher le lac de Pistyre au sud-est, entre Acontisma, relais de la voie Egnatia, et la baie de Kalamouti. M. Viquesnel y indique seulement des marais, mais Kiepert y marque un lac, une lagune assez étendue, en communication avec la mer, salé par conséquent, ce qui se rapporte au texte d'Hérodote. Un autre motif nous oblige de nous en tenir à cette opinion : c'est qu'il n'existe pas de lac à l'intérieur. On voit encore que les Perses, au lieu de passer les gorges sapéennes, remontèrent la vallée du Nestus, et qu'ils franchirent la chaîne du Symbole à peu près dans les mêmes parages que plus tard l'armée de Brutus, entre l'emplacement de Crénides, qui n'existait pas encore, et celui de Drabescus. C'est ainsi qu'ils traversent en effet le pays des Derséens et celui des Satres. Ils ont dû ensuite contourner le bassin du Gangitès et franchir les contre-forts du Pangée, au sud de Trogilus (Pravista). L'indication du nord-est est fort bien donnée, et convient à la direction du Pangée, et de sa principale ramification, le Bounar-Dagh,

[1] Hérod. VII. 109. 114.

qui aboutit au Strymon, entre Neuf-Voies et Eion. Il résulte de cet itinéraire que Xerxès n'a pas dépassé au nord le territoire de Neuf-Voies, mais il ne s'ensuit pas que tout le pays situé au delà de cette limite ait été préservé ; il n'en est rien, puisque dans sa retraite Xerxès laisse des malades à Sirris. Seulement on peut dire que Xerxès lui-même n'alla pas plus loin, et les détails donnés par Hérodote s'appliquent à la portion de l'armée où se trouvait le roi. La flotte suivait le littoral avec des provisions.

Ensuite l'armée, partant des bords du Strymon, traverse au sud-ouest la Bisaltie, le long du rivage où est la ville grecque d'Argilus ; puis, ayant à gauche le golfe que domine le temple de Neptune (κόλπον τὸν ἐπὶ Ποσιδήϊου), elle traverse la plaine syléenne, laisse encore à gauche la ville grecque de Stagire, et parvient à Acanthe. Les Acanthiens avaient favorisé les travaux des Perses et furent récompensés par le grand roi[1]. Il y a du Strymon à l'Aulon trois heures de route sur un sable brûlant, entre la mer et les bruyères ; ce n'est pas là qu'il faut chercher la plaine syléenne, mais dans l'Amphaxitide, entre l'Aulon et le golfe d'Acanthe. Ce golfe, que domine le temple de Neptune, est le petit golfe de Cermorum ; le temple de Neptune était situé sur un petit promontoire, entre l'Aulon et l'île Caprullon (Caucana), et Stagire répondait à Lybiada.

Le canal entrepris pour percer l'Athos avait environ 12 stades (2kil.,220), et s'étendait de la mer des Acanthiens à celle de Torone jusqu'à Sané ; il était assez large pour laisser passer deux galères de front ; une prairie servait de marché pour les blés apportés d'Asie. Ce travail était inspiré par l'orgueil (μεγαλοφροσύνης εἵνεκεν), car on pouvait très-facilement (μηδένα πόνον λαβόντας) faire passer les vaisseaux

[1] Hérod. VII. 115. 116.

à travers l'isthme[1]. Hérodote n'indique pas quel moyen il eût fallu employer; toutefois, ce moyen devait n'exiger aucune peine, et il est curieux de rapprocher cette réflexion de l'historien grec du stratagème employé par Mahomet II au siége de Constantinople[2].

La route suivie par la flotte persane de Sané à Therma nous donne le nom de beaucoup de villes dans la Chalcidice et ses trois presqu'îles; malheureusement ces noms ne sont pas accompagnés de détails précis sur leur position. Nous pouvons seulement en conclure que, l'Athos évité, il semblait ne plus y avoir de péril, qu'il y avait dans la Pallène une ville de Sana, autre que celle de Sané située dans l'Acté, et que toutes les petites villes des côtes de Sithonie, de Pallène et de la Crusæa fournirent aux Perses des contingents. Nous retrouvons aux frontières de la Chalcidice deux renseignements utiles : Hérodote nous apprend que Chalestra, située sur l'Axius, sépare la Mygdonie de la Bottiée[3], et qu'il existe une ville de Sindus entre Chalestra et Therma. La flotte se tint à l'ancre aux bouches de l'Axius, pour y attendre le roi.

Cependant Xerxès, partant d'Acanthe, prit sa route à l'intérieur, et, évitant le centre de la Chalcidice, occupé par une chaîne de montagnes élevées (et incommodes : δυσώρον), il se rend à Therma par la Péonique, (c'est-à-dire le territoire des Péoniens du lac Prasias;) par la Crestonie, (c'est-à-dire le pays occupé au nord-ouest des Péoniens du lac Prasias par les Pélasges tyrrhéniens de Crestone,) et par la vallée de l'Echédorus, qui arrose la Mygdonie, et se perd au milieu des marais, dans le golfe Thermaïque. C'est dans ce trajet que les lions, qui existaient encore en Europe entre le Nes-

[1] Hérod. VII. 23. 24.

[2] M. Nicolaïdy rapporte la même opération effectuée par des pirates grecs lors de la guerre de l'indépendance. (*Les Turcs et la Turq. contemp*. II. 28.)

[3] Hérod. VII. 122. 123.

tus et l'Achéloüs, se jetèrent sur ses chameaux. Arrivé à Therma, il fit halte, et étendit son camp jusqu'au Lydias et jusqu'à l'Haliacmon, qui séparent la Bottiée de la Macédoine. Ce dernier détail prouve que le Lydias se jetait alors dans l'Haliacmon, et de nos jours on voit encore son ancien lit. De tous les fleuves traversés jusque-là, l'Echédorus seul ne put suffire aux besoins de l'armée [1]. La promenade de Xerxès dans le golfe Thermaïque jusqu'au Pénée à bord d'un bâtiment sidonien, la reconnaissance de la vallée de Tempé, et le projet, si les Thessaliens avaient opposé de la résistance, de fermer le défilé par une digue pour inonder de nouveau leur pays, méritent d'être signalés [2] : cette dernière idée n'est pas d'un barbare. Quand l'armée se remit en marche, le grand roi l'employa par tiers [3] à se frayer une route à travers les monts Piériens, et pendant que toute la flotte cinglait vers Sciathos, il entra en Thessalie par les défilés des Perrhèbes. Les Grecs de Tempé, craignant d'être tournés, avaient abandonné leur poste, et leur retraite entraîna la soumission des Thessaliens [4].

On voit, par ce court exposé, tout ce que nous révèle une seule expédition, mais on voit aussi tout ce qu'elle laisse dans l'ombre. Si nous ne savions pas qu'il y a dans l'armée du grand roi des Péoniens, des Eordéens, dés Piériens et des Bryges, nous continuerions d'ignorer ce qui existe à l'intérieur de la Macédoine. Dans sa retraite après Salamine, retraite rapide dont les détails manquent, Xerxès laisse des malades en Thessalie, en Macédoine, et à Sirris en Péonie [5]. Sirris est dite en Péonie à cause du souvenir récent des Sirropéoniens qui l'avaient habitée, et que Darius avaient transportés en Asie, et c'est sans doute après l'in-

[1] Hérod. VII. 124. 128.
[2] Hérod. VII. 128. 130.
[3] Hérod. 131.
[4] Hérod. 173. 179.
[5] Hérod. VIII. 115.

vasion des Perses que les Besses Odomantes se substituèrent aux Sirropéoniens. Selon les uns, Xerxès aurait passé d'Eion en Asie sur un vaisseau phénicien ; selon les autres, il aurait opéré son voyage par terre. Ce n'est qu'à Abdère qu'il songea à délier sa ceinture, comme un homme délivré de crainte (ἐλύσατο τὴν ζώνην φεύγων,.... ὡς ἐν ἀδείῃ ἐών)[1]. Le char du soleil, laissé par lui en Macédoine, avait été volé par les Thraces, et emmené jusqu'aux sources du Strymon.

6. Mardonius et Artabaze.

Cependant tout n'était pas désespéré. Malgré l'effroyable quantité d'hommes dévorés par la guerre et par la maladie, Mardonius occupait encore avec trois cent mille hommes d'élite la Piérie et la Chalcidice, depuis le golfe Strymonique jusqu'à Tempé. Thorax de Larisse ouvrit la campagne nouvelle en lui livrant les défilés[2]. Artabaze, son lieutenant, avait essayé de réprimer la révolte des villes grecques de la Chalcidice; il avait pris Olynthe, occupée alors par les Bottiéens, égorgé ses habitants dans un marais voisin (probablement le Bolyca palus), et leur avait substitué des Chalcidiens. Mais une trahison méditée contre Scione avait avorté; Potidée, située à l'entrée de la Pallène, comme le fort Penthièvre au milieu des sables de la presqu'île de Quiberon, avait été sauvée par une forte marée, qui couvrit l'isthme, et noya les Perses[3]. Après la défaite de Mardonius à Platées, Artabaze, qui s'était distingué dans la bataille, n'eut plus d'autre souci que de sauver les débris de son armée; il parcourut la Thessalie, la Macédoine et la Thrace en homme véritablement pressé (ὡς ἀληθέως ἐπειγόμενος, καὶ τὴν μεσόγαιαν τέμνων τῆς ὁδοῦ) jusqu'à Byzance[4], d'où il

[1] Hérod. VIII. 118. 120.
[2] Hérod. IX. 1.
[3] Hérod. VIII. 126. 129.
[4] Hérod. IX. 88.

passa en Asie. Le souvenir de la puissance extraordinaire que Xerxès avait déployée survécut à ce grand désastre, et pendant longtemps les Thraces laissèrent sans culture le pays par lequel il avait passé avec ses soldats.

f. Alexandre Ier Philhellène.

Pendant cette redoutable invasion, qu'était devenu le roi de Macédoine Alexandre Ier? Il subit certainement comme les Thraces la domination de Xerxès, et ses sujets combattirent dans les rangs des Perses avec les Péoniens, les Bryges et les Piériens; lui-même était avec eux à Platées. Mais le joug ne lui fut pas onéreux : Bubarès, son beau-frère, le lui rendit plus léger. Il n'oublia pas qu'il était Grec, et, sans se compromettre par une résistance infructueuse, il donna aux Grecs d'utiles conseils. C'est probablement pour obéir à Xerxès qu'il entreprit le voyage d'Athènes, et qu'il engagea les Athéniens à la soumission; on connaît leur fière réponse[1]. Il est plus dans son rôle quand, la veille de la bataille de Platées, il avertit secrètement Aristide du plan des barbares. C'est donc avec justice qu'on le surnomma Philhellène, et que plus tard les Grecs l'admirent aux jeux Olympiques en qualité d'Hellène et d'Héraclide. Après la mort de Mardonius, il jeta le masque, poursuivit les Perses dans leur retraite désordonnée, et fit faire de leurs dépouilles une statue d'or, qu'il consacra à Apollon[2].

Les possessions des Téménides s'étaient arrondies; elles sont ébranlées par l'invasion des Perses, comme celles de Rome le furent un siècle plus tard par l'invasion des Gaulois, mais elles sont aussi recouvrées très-promptement. A la mort d'Alexandre Ier, les Bottiéens sont refoulés

[1] Hérod. VIII. 143.

[2] Olivier. *Hist. de Phil* I. 53.

en Chalcidice, les Téménides occupent à droite de l'Axius une étroite lisière, depuis l'origine de la région montagneuse (mont Bora : *Nidsche*) jusqu'à Pella et jusqu'à la mer, et à gauche de l'Axius, jusqu'au Strymon, toute la Mygdonie, qu'ils ont enlevée aux Édoniens. Ils ont chassé de l'Eordée (orientale) les Eordéens, dont la plupart ont péri : une faible partie s'est établie aux alentours de Physca ; ils ont aussi chassé de l'Almopie les Almopes. Enfin c'est encore dans cette période, et avant la guerre du Péloponnèse, qu'ils ont ajouté à leur domination beaucoup d'autres contrées, comme l'Anthémonte, la Crestonie, la Bisaltie, et une grande partie de la Macédoine proprement dite ; Thucydide en effet en parle comme d'un fait accompli[1]. Pydna était une ville du domaine d'Alexandre, quand Thémistocle, obligé de quitter l'Epire, s'y embarqua pour l'Asie. Toutes ces acquisitions portaient le nom général de Macédoine, et Perdiccas II, fils d'Alexandre Ier, en était le roi, quand les Thraces, conduits par Sitalcès, envahirent le pays[2].

9. Perdiccas II : expédition de Sitalcès.

Par l'habile politique d'Alexandre Ier, la Macédoine avait acquis une certaine renommée en Grèce, mais autour d'elle les périls étaient encore très-grands. Sitalcès, roi des Odryses, régnait sur la Thrace tout entière, depuis l'Hellespont jusqu'au Strymon ; les Agrianes lui obéissaient. Les Péoniens, les Lyncestes, les Orestes, les Elimiotes, les Taulantiens, les Paravéens, les Atintanes avaient encore leurs rois[3] ; les Athéniens, craignant pour leurs colonies de la Thrace et de la Chalcidice, excitaient les Odryses contre les Macédoniens. Perdiccas II fit bonne résistance : Philippe et Derdas, qui lui

[1] Thucyd. II. 99.
[2] Thucyd. *ibid.*
[3] Thucyd. II. 81. 95. 97.

disputaient le trône, furent vaincus ; il lutta seul contre les Thraces, favorisa la révolte des colonies athéniennes contre leur métropole, appela à son secours les Spartiates, qui le protégèrent à la fois contre les Lyncestes au nord et contre les Athéniens au midi, et obligea les Athéniens de lui rendre Bérée, dont ils étaient les maîtres. Deux faits principaux remplissent ce règne, et tous les autres événements s'y rapportent : l'expédition de Sitalcès, et celle de Brasidas.

Sitalcès, roi des Odryses, avait une certaine perspicacité politique : il comprenait bien que les colonies grecques, dont le littoral était couvert en Thrace comme en Chalcidice, étaient des rivales qui lui fermaient la mer, et qui s'attribuaient le monopole du commerce, et quand les Athéniens eurent à réprimer la révolte des Potidéens, il se joignit à eux pour accabler du même coup les villes rebelles en les prenant à dos, et le roi de Macédoine, leur allié; son expédition eut tous les caractères des invasions précédentes, sans produire rien de durable ; il entraîna avec lui à travers les pays des Besses et des Mædes tous ceux qu'il trouva sur sa route, franchit le mont Cercine, limite commune (μεθόρων) des Sintes et des Péoniens, et suivit à travers les forêts la route qu'il avait frayée lui-même dans une guerre antérieure contre la Péonie. L'appât du butin lui avait donné cent cinquante mille soldats, dont un tiers de cavalerie. Il avait avec lui Amyntas, fils de Philippe, et petit-fils d'Æropus, d'une autre branche que Perdiccas, et il lui dut une partie de ses progrès. Doberus fut occupé ; Idomène prise d'assaut ; Gortyne et Atalante se rendirent volontairement par affection pour Amyntas, mais Europus ne put être soumise. Ensuite, laissant à droite Cyrrhus, Pella, la Bottiée et la Piérie, qui demeurèrent intactes, les Thraces pillèrent la Mygdonie, la Crestonie et l'Anthémonte. Les Macédoniens recrutèrent des cavaliers chez leurs alliés de l'intérieur, et firent quel-

ques courses de partisans, qu'ils furent obligés de cesser à cause de l'infériorité du nombre. Les Athéniens avaient promis leur concours, et n'arrivaient pas. En attendant ses alliés, Sitalcès lança une partie de ses troupes contre les Chalcidiens et les Bottiéens, et les obligea de se renfermer dans leurs villes. Cependant au midi les peuples remuaient, et aussi à l'est les tribus du Strymon inférieur : la mauvaise saison approchait; la disette pouvait se faire sentir. Sur l'avis de Seuthès, son cousin, après lui le premier chez les Odryses, Sitalcès se décida à effectuer sa retraite. Seuthès était gagné, et Perdiccas lui avait promis en mariage sa sœur Stratonice avec une bonne dot.

L'expédition avait duré trente jours, dont huit en Chalcidice[1]; c'est la seule que les Thraces aient entreprise aussi loin de leur pays depuis les premières migrations. Elle n'avait pas dépassé le Pontus au nord, et l'Axius à l'ouest, mais la Macédoine entre l'Axius et le Strymon avait été ravagée tout entière[2].

4. Expéditions de Brasidas.

C'était pour la Macédoine un moment critique plutôt qu'un grave péril : les colonies grecques, et Athènes, leur métropole, créaient à Perdiccas des embarras plus sérieux. Quand les Bottiéens et les Chalcidiens furent, après la prise de Potidée, chassés par les Athéniens des abords de la Pallène, Perdiccas II les recueillit, et leur donna des terres démembrées de ses domaines autour du lac de Bolbé[3]. Ensuite il racheta aux Athéniens Bérée, qu'ils avaient occupée par surprise, et qu'ils auraient volontiers gardée. Mais c'est surtout quand Brasidas, envoyé par les Spartiates au secours d'Amphipolis, arriva en Macédoine, que Perdiccas, qui l'a-

[1] Thucyd. II. 99. 101.
[2] Diod. Sic. XII. 50.
[3] Apollonie de Mygdonie.

vait appelé, et qui avait promis aux Spartiates l'alliance de plusieurs rois barbares, saisit avidement l'occasion d'utiliser ses services et se venger des Athéniens. On sait quelle activité, quelle énergie, et aussi quelle prudence montra Brasidas dans la Chalcidice, à Torone, à Acanthe, et dans toute l'Acté[1]; comment il mérita par sa victoire sur Cléon la reconnaissance des Amphipolitains, et quelles furent à Amphipolis ses glorieuses funérailles. Nous n'entrons pas dans le détail de ces opérations, quelque curieux qu'il soit, parce que nous les retrouverons dans la description des villes. Nous disons seulement que Brasidas détruisit pour longtemps en Chalcidice et en Thrace l'empire colonial des Athéniens. Perdiccas, son allié, demanda aussi son appui contre les Lyncestes; cette expédition est remarquable à plus d'un titre, c'est la seule qui nous donne quelques détails sur les peuples illyriens depuis les temps primitifs.

Arrhibée, fils de Bromerus, régnait alors sur les Lyncestes, tribu macédonienne contiguë au royaume de Perdiccas (ὅμορον). Aussitôt que Brasidas fut arrivé en Macédoine, Perdiccas l'entraîna avec lui dans une expédition contre ce prince (424). Mais le général spartiate, parvenu à Lyncus, où commençait l'expédition, déclara qu'il voulait avant tout conférer avec Arrhibée, et lui faire conclure avec sa patrie l'alliance qui était le but de son voyage. Arrhibée lui-même cherchait à traîner en longueur, et acceptait Brasidas comme arbitre du débat. De leur côté, les députés des Chalcidiens, qui l'avaient suivi, l'engageaient à ne pas délivrer Perdiccas de ses craintes, et à s'occuper de préférence des villes grecques, qui avaient demandé son appui. Perdiccas ne l'entendait pas ainsi : il avait appelé Brasidas pour l'aider à vaincre, et non pour négocier. Brasidas passa outre, eut

[1] Thucyd. IV. 10. 84.

malgré le roi une entrevue avec Arrhibée, goûta ses raisons et se retira avec les troupes qu'il avait amenées, sans avoir rien fait. Perdiccas, offensé, au lieu de la demi-solde qu'il avait promise, n'en paya qu'un tiers[1], et ce fut l'unique résultat de cette première campagne.

L'année suivante, sans que l'historien nous instruise des motifs qui survinrent, Perdiccas réussit à engager Brasidas dans une seconde expédition (423) jusqu'à Lyncus. Le roi avait sous ses ordres les Macédoniens, et les contingents fournis par les Grecs qui habitaient la Macédoine. Brasidas commandait trois mille hoplites, et à peu près mille cavaliers. Il y eût plusieurs combats de cavalerie, et un engagement sérieux, où les Lyncestes eurent le dessous; mais Perdiccas attendait pour agir plus activement le secours des Illyriens. Quand les barbares furent arrivés, ils trompèrent cruellement ses espérances, et se joignirent aux Lyncestes. Les Macédoniens, pris d'une terreur panique, comme cela arrive dans les grandes armées, s'enfuirent, et Perdiccas avec eux. Brasidas, demeuré seul dans son camp, situé à une assez grande distance, dut opérer une retraite des plus difficiles. Il organisa sa petite troupe en carré, se plaçant lui-même à l'arrière-garde, prêt à faire se repentir quiconque oserait l'attaquer, et il commença lentement son mouvement rétrograde. Les barbares essayèrent de l'ébranler en poussant de grands cris : voyant leurs efforts inutiles, ils parurent l'abandonner pour se jeter sur les fuyards macédoniens, dont ils tuèrent un grand nombre, mais en réalité ils voulaient occuper avant les Spartiates une gorge étroite entre deux collines, qui donne seule accès dans les États d'Arrhibée, et par laquelle Brasidas devait passer nécessairement. Déjà un certain nombre y étaient arrivés,

[1] Thucyd. IV. 83.

quand Brasidas, comprenant le péril, choisit trois cents hommes d'élite, et leur ordonna de gravir au pas de course celle des collines qui paraissait offrir le moins de difficultés. Ils obéirent avec une vigueur qui étonna les barbares, et on cessa de les poursuivre. Le même jour Brasidas arriva à Arnissa, ville du royaume de Perdiccas, et se vengea de l'abandon des Macédoniens en faisant main basse sur le bétail et sur les provisions. A partir de ce moment Perdiccas ne vit plus dans les Spartiates que des ennemis, et résolut de rompre avec eux à la première occasion [1].

Ce passage très-important, que nous avons abrégé en conservant ses traits caractéristiques, nous montre que l'influence des Macédoniens au nord du mont Bora était nulle au temps de Perdiccas II, que les Illyriens (Thucydide emploie cette expression très-vague;) faisaient plus volontiers cause commune avec les Lyncestes, leurs frères, qu'avec les Macédoniens, et que, pour la manière de combattre, les uns et les autres étaient encore barbares. La supériorité de Brasidas et de sa petite troupe en face de ses alliés et de ses ennemis éclate dans tout son jour, et la tactique qu'il déploie, dont les Dix mille useront encore à Cunaxa, fait honneur à ses talents militaires. Mais quel est ce col étroit, seul passage entre le royaume de Perdiccas et celui d'Arrhibée? Si l'on fait attention que déjà l'Eordée orientale est soumise, que dès lors les plus proches voisins des Macédoniens sont les Orestes, qui s'étendent autour du lac Célétréen, il semble évident que ce ne peut être un autre col que celui de Banja, et cela peut servir à déterminer la position d'Arnissa, que Brasidas atteint le même jour. Plus près d'Édesse, au nord des lacs d'Ostrowo et de Telowo par exemple, les Deuriopiens et les Pélagoniens, encore intacts, occupaient le versant septentrional du mont Bora.

[1] Thucyd. IV. 124. 128.

i. Archélaüs Ier.

Avant le règne d'Archélaüs Ier, la Macédoine n'avait d'autre défense que les lieux fortifiés par la nature, et ils étaient en petit nombre : l'invasion de Sitalcès avait démontré leur insuffisance. C'est Archélaüs, fils de Perdiccas, qui le premier bâtit des villes, créa les routes dont le pays est couvert, et pourvut ses troupes d'armes et de chevaux, laissant loin derrière lui par sa prévoyance les huit rois auxquels il succédait [1]. Thucydide, par ce passage, nous montre qu'il commence aussi la série des rois de Macédoine à Perdiccas Ier. On sent vivre dans Archélaüs l'influence des Grecs : il fortifie Édesse et l'embellit; Xeuxis orne de peintures son palais [2]; des jeux olympiques sont institués à Édesse et à Dium; les fêtes en l'honneur des Muses deviennent plus solennelles; le roi téménide a une cour de poëtes : Agathon et Euripide écrivent leurs œuvres dramatiques sous ses yeux. Malheureusement Archélaüs ne règne que douze ans ; il périt assassiné, et une nouvelle période anarchique arrête la fortune croissante des Macédoniens.

j. Amyntas IV et ses fils.

Les quarante années qui s'écoulent depuis la mort d'Archélaüs jusqu'à l'avénement de Philippe, principalement sous Amyntas IV et ses fils, sont le triste tableau de ce que serait devenue la Macédoine sous des princes médiocres, si elle n'avait pas rencontré deux rois comme Philippe et comme Alexandre. Après une longue période d'usurpations et de meurtres, Amyntas IV, de race royale, mais d'une autre branche (c'est la troisième en trois siècles), se main-

[1] Thucyd. II. 100. [2] Ælian. XIV. 17.

tient contre Bardyllis, roi des Illyriens, par les secours d'Olynthe et de la Thessalie, et transporte probablement sa capitale à Pella, où son fils Philippe est nourri[1]. Quelques faits révèlent sa faiblesse. Agésilas, revenant d'Asie, lui demande le passage; le roi répond qu'il en délibérera. Soit, dit Agésilas; moi, je continue ma route. Le roi, étonné de sa hardiesse et craignant pour lui-même, lui dit qu'il pouvait venir en ami[2]. L'épouse d'Amyntas IV, Eurydice, joue un grand rôle sous ce prince et ses fils; elle est par sa mère Sirra petite-fille d'Arrhibée, roi des Lyncestes[3], et probablement elle fait périr son mari. Quand Iphicrate, général athénien, vient en Macédoine, elle lui met sur les genoux ses fils encore enfants, et s'en fait un appui contre Ptolémée d'Alorus, leur frère naturel[4], et contre Pausanias, autre prétendant. Alexandre II et Perdiccas III se maintiennent péniblement entre ces compétiteurs et les Illyriens, qui les fatiguent de perpétuelles incursions, et l'intervention de Pélopidas n'est pas plus efficace que celle d'Iphicrate. Enfin on voit s'introduire une coutume qui est encore une cause d'affaiblissement. Les princes de la race royale ont des domaines particuliers, des districts qu'ils gouvernent, des apanages; ainsi Derdas gouverne les Élimiotes, Ptolémée possède Alorus; Perdiccas III, à l'instigation de Platon, donne aussi à Philippe, le plus jeune de ses frères, une province à conduire[5]. C'est au milieu de ce désordre que Perdiccas est tué dans un combat contre les Illyriens, laissant un fils au berceau, appelé Amyntas comme son aïeul. Outre cet enfant, Philippe avait pour rivaux Pausanias, soutenu par un prince thrace, Argée, soutenu par les Athéniens, et trois frères naturels.

[1] Strab. VII. fragm. 20. vol. I. p. 277.
[2] Plut. *Agesil.* éd. Didot. II. 721.
[3] Strab. VII. c. VII. § 8. p. 271.
[4] Corn. Nep. *Iphicr.*
[5] Grote. *Hist. of Greece.* XI. 294.

Aucun progrès n'avait été obtenu depuis la mort d'Archélaüs Ier, et la sécurité intérieure était compromise gravement.

4. Philippe, fils d'Amyntas.

Philippe, roi à vingt-quatre ans, est tout préparé à la tâche difficile qui lui échoit. Très-supérieur à ceux de sa nation, il a vu de près et à loisir la civilisation des Grecs : il sait comment on manie les esprits, quel secours on peut tirer de la parole ; Épaminondas lui a enseigné l'art de la guerre, et le petit district que Perdiccas lui a confié l'a initié à la pratique du gouvernement. Il en saisit les rênes d'une main ferme, et, par un acte qui révèle déjà le politique consommé, il divise ses ennemis, accordant satisfaction aux uns pour venir plus aisément à bout des autres. C'est ainsi qu'Amphipolis, qu'il ne veut pas rendre aux Athéniens, et qu'il n'ose pas encore prendre, devient libre, qu'Argée échoue auprès de ceux d'Édesse, et est abandonné par les Athéniens, ses alliés. En même temps il pourvoit aux premières nécessités, venge la mort de Perdiccas par une grande victoire sur les Illyriens, tue leur roi Bardyllis, épouse Olympias, fille de Néoptolème, roi des Molosses, et assure par ses exploits et par son mariage la sécurité de ses frontières à l'ouest [1].

Il n'entre pas dans notre cadre de suivre Philippe dans ses guerres contre les Phocidiens et les Locriens, dans sa lutte contre les Spartiates, les Béotiens et les Athéniens, et de montrer, une fois de plus après tant d'autres, comment il sut gagner Eschine, et annuler les efforts de Démosthène [2]. Les événements qui s'accomplissent au sud du Pénée con-

[1] Grote. *Hist. of Greece*. XI. 337. 338.

[2] Vatry. *Mém. sur Eschine* (*Acad. inscr.* 1re série. XIV. 90-330).

tribuent sans doute à la splendeur de la région macédonienne, mais ils ne contribuent guère à éclaircir sa géographie, et nous les omettons sans regret, tant ils nous semblent aujourd'hui connus et appréciés. Constatons seulement qu'en moins de vingt-trois ans un homme élevé à Pella, cette ville obscure et sans gloire[1], a conçu le projet d'asservir la Grèce, et que ce projet, il l'a exécuté avec des forces cent fois moindres que celles que Xerxès avait amenées. Quand il meurt, la Thessalie tout entière subit sa suprématie, et les ports de Thessalie sont ouverts aux Macédoniens; Héracléum, fondée près des bouches du Pénée, tient en respect les Magnètes; quelques villes grecques dont la position est avantageuse, comme Élatée, ont des garnisons macédoniennes; les Thermopyles sont gardées; le nouveau royaume touche par l'Amphilochie, l'Ambracie et l'Acarnanie à la mer Ionienne; les Phocidiens et les Locriens sont détruits; l'évacuation de l'Eubée est toute récente; Thèbes est humiliée et affaiblie; Athènes est ménagée sans doute, mais contenue, et obligée d'accepter les faits accomplis; une flotte macédonienne, pénétrant jusqu'en Laconie, a montré aux Spartiates qu'on pouvait les atteindre; tout le Péloponnèse, affranchi du joug de Sparte, est gouverné au gré de Philippe par des chefs qu'il a nommés[2]; la confédération des Grecs, qui depuis la guerre de Troie n'avait existé qu'un moment en face de Xerxès, est reconstituée au profit d'un barbare, et une armée de deux cent mille hommes est décrétée pour opérer la conquête de la Perse sous un chef macédonien.

Comment Philippe a-t-il trouvé dans son faible royaume des ressources suffisantes pour opérer ces prodiges? Par quelles institutions, par quelle organisation nouvelle a-t-il

[1] Démosth. *Disc. sur la cour.* [2] Olivier *Hist. de Phil.* I. 257.260.

montré à ses sujets qu'il avait profité des leçons des Grecs? Quelles acquisitions a-t-il faites dans la région macédonienne, et comment les a-t-il faites? Quelles étaient à sa mort les limites réelles de sa domination?

Il n'y avait pas en Macédoine de lois propres et d'institutions écrites, mais seulement quelques anciennes coutumes, dont on peut déduire l'existence des exemples donnés par les historiens. Ainsi les Macédoniens choisissaient volontiers leurs souverains parmi les princes de la famille royale, sans tenir compte autrement du principe d'hérédité, et cette liberté entraînait de fréquentes usurpations. Les affaires capitales, comme la trahison, la conspiration contre la vie des rois, étaient jugées dans les assemblées de la nation. En dehors de ces usages, le roi paraît absolu, mais ils suffisaient dans bien des cas pour corrompre l'obéissance, et Philippe ne pouvait rien sans elle. Sous prétexte de remettre sa personne aux mains de sa noblesse, il créa le corps des hétaïres, ou compagnons, choisis parmi les plus illustres, et il les plaça autour de lui dans les combats : leur dévouement fut souvent précieux à Philippe et à son fils. Un autre corps de Macédoniens, les doryphores, eut la garde du prince, et la nation, tenue en otage par ces créations, qui flattaient son orgueil, suivit docilement l'impulsion donnée par son roi. Le même esprit de prévoyance et le même bon sens présidèrent à l'institution de la phalange : la plupart des ennemis de Philippe (Illyriens, Thraces, Thessaliens,) excellaient dans la cavalerie; un corps pesant de seize mille hommes d'élite, hérissé de fer sur les quatre côtés, opposa un rempart invincible aux attaques de l'ennemi. C'est le redoutable instrument des victoires de Philippe et d'Alexandre sur les Grecs et sur les barbares.

Il ne suffisait pas de créer des soldats; il fallait encore les entretenir, et la Macédoine, privée des profits du commerce,

n'y suffisait pas. Les mines du Pangée étaient exploitées depuis bien des siècles, mais grossièrement sans doute, et comme les Indiens du Pérou avaient exploité dans le principe celles de Potosi, Philippe s'en empara, les mit à l'abri d'une insulte par la prise d'Amphipolis, et par la fondation de Philippes sur l'emplacement de Crénides, et les travaux devinrent si fructueux, qu'il en tira plus d'or qu'on n'en avait vu jusque-là. D'autres mines exploitées par lui ou par son fils dans la Chalcidice aux environs du Dysorum, et déjà fouillées par Alexandre Ier, donnèrent aussi de bons produits. La Macédoine, tributaire jusque-là des colonies grecques de la côte, s'affranchit alors de leur monopole. En Piérie, Pydna et Méthone, demeurées libres, subirent le joug macédonien [1]; en Chalcidice, Olynthe fut ruinée, ses habitants furent vendus, et beaucoup de ses trente-deux villes furent si bien détruites, que le nom s'en est perdu [2]. Philippe n'avait pas de raison pour la conserver, parce que déjà il possédait Therma, Potidée, et les villes de la Pallène, de Sithonie et d'Acté furent occupées successivement. Stagire avait résisté ; elle fut détruite comme Olynthe, et quand Aristote obtint de la rebâtir, ce fut probablement à l'intérieur, et sur un autre emplacement. Aucun point de la côte depuis le Pénée jusqu'au Nestus ne fut à l'abri d'entreprises semblables, et la domination de Philippe sur cette partie du littoral égéen ne souffrit pas d'interruption. Cependant il faut remarquer qu'à l'exception des mines du Pangée et de la ville d'Amphipolis, qui furent occupées presque immédiatement, les conquêtes furent consécutives, et Philippe régnait déjà depuis onze ou douze ans, quand Olynthe succomba.

Ce n'était pas seulement pour quelques ports de mer que Philippe soutenait la lutte : ces villes, opprimées ou mal

[1] Diod. Sic. XVI. 4. [2] Diod. XVI. 8.

ʼnar leurs métropoles, rivales l'une de l'autre, ˀlynthe, presque sans territoire; elles devaient ʻement au pouvoir des Macédoniens lors- ʼétendre leur empire. Mais Philippe ac- grand nombre de nouveaux sujets, plus abitués à la navigation; il pouvait s'étendre mer, avoir des flottes, cette condition néces- grandeur et aux vastes projets qu'il avait formés. ques années, la Macédoine devint une puissance time du premier ordre, et balança les forces d'Athènes et celles des Rhodiens. Des vaisseaux furent équipés à Pella, à Therma, à Amphipolis; un amiral macédonien, Amyntas, transporta Philippe et ses troupes jusqu'en Laconie. Prompt à reconnaître et à ambitionner les véritables éléments de la domination, Philippe, qui a vaincu les Athéniens sans combat en les obligeant à reconnaître l'autonomie de leurs colonies rebelles (Cos, Chio, Rhodes et Byzance), et en leur enlevant Amphipolis et Potidée, leur succède encore dans la Chersonnèse de Thrace, et essaye de prendre Byzance[1]. Byzance est sauvée par Phocion, mais par la Chersonnèse et Sélembrie, dont il reste le maître, Philippe garde l'entrée du Pont-Euxin; il a le monopole du commerce des blés[2], que les florissantes colonies de Milet ont développé principalement sur la côte occidentale, entre le Bosphore et le Danube. Véritablement sans voisins jusqu'au Nestus, il ne possède à l'est de ce fleuve que des villes isolées, mais elles suffisent à la sûreté de son commerce, et les villes grecques de la Chalcidice héritent sous son joug de la prospérité des Athéniens.

Les agrandissements obtenus à l'intérieur répondent à ce développement colonial et maritime. Après la mort de Bar-

[1] Diod. XVI. 71.

[2] Olivier. *Hist. de Phil.* II. 228.

dyllis, les Illyriens sont battus encore une fois par Parménion [1]; aussitôt après la mort de leur roi Agis, les Péoniens sont attaqués dans leur pays et se soumettent [2]. Longtemps après, un autre roi illyrien, Pleurias, donne asile à Alexandre, alors en disgrâce, et est battu par Philippe, qui doit à Pausanias son salut. Lés Pélagoniens sont aussi soumis. Philippe a des relations amicales avec les Agrianes, dont le roi, Langarus, est son allié [3]. Il se présente ici plusieurs questions intéressantes, que nous ne pouvons résoudre d'une manière certaine. Les Bacchiades de la Lyncestide, issus d'Arrhibée, existaient encore sans doute; mais leur royauté n'était plus indépendante, et lorsque Philippe étendit ses conquêtes jusqu'au lac Lychnitis, il dut réduire les Lyncestes [4]. Alexandre le Lynceste, complice de Pausanias dans le meurtre de Philippe, est de la famille des Bacchiades, et peut-être ne conspire-t-il que parce qu'on l'a dépouillé. Il est le premier à saluer Alexandre du titre de roi, et doit à cette circonstance, très-importante en effet dans un pays où la succession au trône était mal établie [5], d'échapper au supplice de ses compagnons. Il conspire encore plus tard contre Alexandre en Asie, et subit la mort, qu'il avait méritée [6]. On voit figurer dans l'armée d'Alexandre sous des chefs nationaux les Orestes et les Lyncestes [7], les Tymphéens, les Elimiotes; mais il n'est pas dit que ces chefs soient des rois, ni que des rois gouvernent ceux qui sont restés dans le pays. Philippe avait une souveraineté réelle sur tous ces peuples, un protectorat qui entraînait l'obligation du service militaire; on ne peut pas dire néanmoins que leur asservissement fût complet, ni qu'ils obéissent directement, comme les Mygdoniens, par exemple, ou les Piériens, et il

[1] Diod. XVI. 22.
[2] Diod. XVI. 4.
[3] Olivier. II. 409.
[4] Diod. XVI. 4.
[5] Groote. XI. 714.
[6] Q. Curt. VII. 1.
[7] Diod. XVII. 57.

serait très-difficile de constater l'époque précise où les Orestes, les Tymphéens et les Elimiotes ont cessé d'avoir leurs rois particuliers. La fondation d'Héraclée au débouché du col du Néretschka assurait la soumission de la Pélagonie, de la Deuriopie et de la Lyncestide.

Si de cette zone intermédiaire on passe aux tribus illyriennes proprement dites, on peut voir qu'elles ne sont pas même entamées, et que les Taulantiens et les Illyriens proprement dits n'ont avec Philippe que des rapports de voisinage, presque toujours hostiles. Sauf un petit district autour de Lychnidus, la ligne du mont Bercétésius paraît être de ce côté la limite probable; de même au nord-ouest, les sources de l'Erigon, la chaîne du Babouna jusqu'au col de Derbend, le Raetz et ensuite l'Axius. Les Agrianes sont alliés seulement, et leur service est volontaire; au nord, les possessions réelles de Philippe ne dépassent pas le bassin du Pontus, et ne l'atteignent même pas partout. De même, il ne faut pas regarder comme réelle, et surtout comme continue, cette limite du Nestus réglée par Philippe et par Alexandre selon les auteurs anciens[1]. On sait que Philippe a combattu les Triballes et les Gètes; que cette invasion, opérée par le pays des Agrianes, aurait pu lui devenir funeste sans la bravoure de son fils, et que, le premier des Macédoniens, il porta ses armes au delà de l'Hémus. On sait encore que les Mædes furent attaqués par Alexandre du vivant de son père, et que les Médarores, une de leurs tribus, qui avaient subi depuis quelque temps le protectorat des Macédoniens, perdirent leur ville, réorganisée par le prince victorieux sous le nom d'Alexandropolis[2]. Enfin, l'île de Thasos, aux bouches du Nestus, fut occupée, et des colons, pris parmi les criminels, peuplèrent presque aux

[1] Strab. VII c. VII. § 4 et fragm. 33. [2] Plut. *Alex.*

sources de l'Hèbre et au milieu des Besses la nouvelle ville de Philippopolis[1]. Mais il est certain que Philippe ne fit aucun établissement entre l'Hémus et le Danube, que même une partie de son butin lui fut enlevée, qu'Alexandre ne combattit que les Médarores sans vaincre les Mædes eux-mêmes (peut-être n'atteignit-il pas le mont Piantza), et que la colonie de Philippopolis, isolée parmi des tribus barbares, se maintint difficilement. On trouve des traces nombreuses de l'influence macédonienne chez les Bisaltes : Philippe y fonda vraisemblablement Héraclée Sintique ; Alexandre y fonda Euporia, et nulle part le culte d'Alexandre ne fut plus répandu qu'en Bisaltie. Toutefois, la véritable limite du royaume de Macédoine à cette époque paraît être le Strymon depuis les derniers sommets du Sultanitza jusqu'à Sirris, et de Sirris au cours de l'Angitas la ligne de montagnes occupée par les Satres. C'est aussi par mesure de précaution, pour ne pas être rappelé en Macédoine par une coalition dangereuse, qu'Alexandre emmène avec lui jusqu'en Asie les rois des Odryses. Xerxès avait emmené pour la même raison les Thraces et les Péoniens en Grèce ; dans l'un comme dans l'autre cas ce n'est pas là une véritable souveraineté.

Selon nous, il ressort des observations qui précèdent un fait capital et d'une grande conséquence pour l'époque suivante : Philippe et Alexandre se sont trop occupés des Grecs et des Perses, et pas assez de leur pays. Si, avant d'attaquer la Grèce, ou de se répandre dans le vaste empire des Achéménides, les rois de Macédoine avaient conquis laborieusement les tribus de l'ouest, du nord et de l'est, qu'ils en eussent fait une nation compacte et guerrière, ils n'auraient pas succombé sitôt sous le poids de leur grandeur, et leur

[1] Plin. IV. 18.

puissance, établie sur des bases solides, aurait peut-être arrêté les Romains. Il n'y aurait pas eu de déserts jusque dans l'Emathie, et Philippe, fils de Démétrius, n'aurait pas eu besoin de la repeupler de barbares. Quoi qu'il en soit, l'œuvre de Philippe suffit à sa gloire, et, malgré l'éclat sans pareil du règne de son fils, de nos jours encore il est permis de penser comme Parménion.

I. Alexandre.

Dès son avénement Alexandre se montra digne du trône, et, par une activité qui égalait le péril, nous le voyons parcourir en moins de deux ans toutes les frontières, ravager le pays des Triballes et des Gètes, passer le Danube le premier des Grecs [1], effrayer par cette promenade militaire les barbares qui auraient pu déranger ses plans, battre Clitus, roi des Illyriens [2], et Glaucias, roi des Taulantiens, son allié, apprendre sans s'émouvoir la révolte des Thébains, traverser avec ses troupes les montagnes de l'Orestide, de la Tymphée et de l'Hestiéotide depuis Pélion jusqu'à Pellène, en se frayant un chemin à travers les rochers et les précipices, et arriver aux Thermopyles quand on le croit en Thrace [3]. A ce trait, Démosthène dut reconnaître un homme, et un homme capable de commander. La ruine de Thèbes suivit de près, et ce grand châtiment, infligé par un prince de vingt et un ans, fut senti par les Grecs aussi vivement que la défaite de Chéronée [4].

Mais ce n'est pas assez pour Alexandre de refaire et d'affermir l'œuvre de Philippe; il veut conquérir l'Asie, et reproduire avec ses Macédoniens dans l'empire des Perses les exploits de Bacchus et de Sésostris. Trente mille hommes

[1] Plut. *Alex.* éd. Didot. II. 799.
[2] Arrien. I. 12.
[3] Arrien. I. 19. 20.
[4] *Q. Curt.* Suppl. Freinsh.

de pied et quatre mille cinq cents chevaux lui suffisent pour cette longue guerre : jamais Philippe n'avait eu autant de soldats. Tous les peuples soumis ou alliés y coopérèrent ; sept mille barbares y ajoutèrent leur contingent [1], et la nation, laissant à Antipater le soin de défendre le sol de la patrie, partit pour l'Asie à la suite de son roi. La terreur était si grande, et l'impression produite par la ruine de Thèbes si récente et si profonde, que personne ne remua. Quatre ans plus tard, les Spartiates voulurent essayer de la résistance : ils furent écrasés à Mégalopolis. La corruption de Démosthène par Harpalus, envoyé des Perses, ses quittances trouvées par Alexandre et envoyées aux Athéniens, la présence de trente mille Grecs mercenaires à Arbelles dans les rangs des Perses, voilà les seuls incidents remarquables d'un règne de treize ans. Il semblait que chacun se rappelât la soudaine apparition d'Alexandre au milieu des Grecs, et qu'on crût à tout moment le voir arriver.

[illegible]. Successeurs d'Alexandre.

Alexandre mourut, a dit Montesquieu, et toutes les nations se trouvèrent sans maître. Malheureusement la Macédoine se trouva aussi sans habitants, et demeura exposée aux convoitises de ses voisins et aux ravages des barbares. Les Macédoniens étaient morts ou absents, suivant chacun la fortune de son chef particulier. Il n'y a pas de doute en effet que cette vie de tribu, respectée dans l'organisation de l'armée, ne se soit continuée pendant la conquête, et chaque lieutenant du roi de Macédoine trouva des partisans naturels dans ses anciens compatriotes. Ainsi Polysperchon dut être suivi par les Tymphéens, Perdiccas par les Lyncestes et les Orestes ; Antipater et Cassandre avaient leurs

[1] Diod. Sic. XVII. 57.

clients; Olympias, Eumène, Lysimaque eurent aussi leurs serviteurs dévoués; Ptolémée Soter, né dans l'Orestide, attira aussi en Egypte beaucoup de Grecs et de Macédoniens dont il fit la fortune. Déjà se révèle la décadence de la nation, qui n'a plus de centre, et qui s'épuise en se dispersant. C'est la cause véritable des troubles qui se succèdent pendant quarante ans, jusqu'à l'avénement des Antigonides.

Antipater a bien administré la Macédoine : le silence des historiens grecs, en général mal disposés à son égard, prouve son habileté et sa prudence. Il retint dans sa dépendance les Lacédémoniens et les Thraces, et à la mort d'Alexandre il conserva le gouvernement de la Macédoine. Les Grecs confédérés, d'abord victorieux à Lamia, furent battus ensuite sur terre et sur mer; Clitus, amiral de la flotte macédonienne, contribua à leur défaite [1], et Antipater, reconnu régent après la mort de Perdiccas, put en partant pour l'Asie transmettre à son fils Cassandre un pouvoir respecté. Cassandre l'affermit encore par la prise d'Athènes : la mort de Démosthène et de Phocion inaugura chez les Athéniens la tyrannie de Démétrius de Phalère, et après une guerre de plusieurs années contre Polysperchon et son fils Alexandre, la Thessalie et le Péloponnèse subirent complétement la prépondérance des Macédoniens. En Macédoine la lutte avait été plus sérieuse : Olympias, mère du conquérant, s'était portée son héritière au nom de son petit-fils Alexandre Aigus, et avait fait périr cent nobles macédoniens qui lui étaient contraires. Elle espérait être secourue par Æacide, roi des Molosses; mais, prise dans Pydna, elle subit le jugement des Macédoniens dont elle avait égorgé les parents, et partagea le sort de ses victimes [2]. Quinze ans après la mort d'Alexandre, tous les Téménides avaient disparu,

[1] Diod. Sic. XVIII. 15.

[2] Diod. Sic. XIX. 51.

excepté Thessalonice. Cassandre prit cette princesse pour épouse, afin de se donner des droits au trône, et d'attirer sur sa maison le respect des populations.

Actif et entreprenant, Cassandre avait quelques-unes des qualités d'un fondateur de dynastie, et peut-être aurait-il réussi dans ses projets, si le premier des éléments, le peuple, ne lui avait pas fait défaut. Il étend partout sa surveillance, et subit comme ses devanciers cette fatale nécessité de disperser sur un territoire trop vaste ses ressources et ses forces. Pour contenir du même coup les Illyriens [1] (les Taulantiens sans doute), les Apolloniates et les Epirotes, qui lui sont hostiles, à cause du meurtre d'Olympias, il bâtit sur le cours inférieur de l'Apsus, et au-dessous du Tomarus, la ville d'Antipatrie. Pour assurer l'obéissance des villes grecques de la Chalcidice, il reconstruit Potidée, et lui donne le nom de Cassandréa ; il embellit Thessalonique, qui prend le nom de son épouse (à moins qu'on n'attribue ce changement, comme quelques-uns le veulent, à une victoire de Philippe sur les Thessaliens) ; mais, pour peupler Cassandréa, il y établit violemment les habitants des villes et des bourgades voisines; ce n'est pas une fondation motivée par une prospérité croissante, c'est seulement un déplacement de la population. Au reste, le pays est aussi florissant qu'il peut l'être après un demi-siècle de guerres perpétuelles; les possessions de Cassandre en Grèce et sur la côte de Carie, ses relations constamment amicales avec les Egyptiens et les Rhodiens donnent au commerce de son royaume un grand développement.

Mais c'est à la mort de ce prince que l'anarchie commence véritablement : l'infortunée Thessalonice est tuée par son propre fils Antipater ; Alexandre, frère d'Antipater,

[1] Diod. Sic. XIX. 89.

lutte contre ce parricide, qui le menace lui-même, et, à bout de ressources, il appelle en même temps Pyrrhus, roi des Molosses, fils d'Æacide, et Démétrius Poliorcète. Pyrrhus, le moins éloigné des deux, arrive le premier, chasse Antipater, et obtient pour prix de son intervention Nymphéum, la Tymphée, la Paravée, l'Amphilochie, l'Ambracie, l'Acarnanie, qui arrondissent son royaume, réunissent sous son sceptre toute l'Epire, et lui ouvrent la Macédoine[1]. Démétrius arrive à son tour; Alexandre est très-embarrassé : s'il livre à cet allié incommode quelques autres provinces, il s'aliène les Macédoniens; s'il les lui refuse, Démétrius est capable de les prendre. Dans cette extrémité, il recourt aux embûches; mais Démétrius le prévient et le tue, expose aux Macédoniens sa conduite, et est reconnu roi sans opposition[2]. Quand on étudie ces brusques changements, on se rappelle involontairement la curieuse harangue de Clovis aux Francs Ripuaires[3].

Ce spirituel et ambitieux fils du Cyclope, sans lequel le Cyclope aurait vaincu à Ipsus, qui, au milieu des horreurs d'un siége, trouvait le temps d'admirer un peintre et d'épargner ses tableaux, est le véritable représentant du monde macédonien : c'est l'Alcibiade de son siècle; on le trouve partout, tantôt vainqueur, tantôt vaincu, toujours plein de ressources, séduisant par son brillant courage, sa magnificence, sa générosité, ses ennemis eux-mêmes[4]. Mais il use de la fortune en prodigue, et songe moins à conserver qu'à conquérir : c'est l'empire tout entier d'Alexandre qu'il lui faut, et il fait pendant six ans des efforts prodigieux dans ce but. Il fonde, sur le golfe Pélasgique, Démétriade, qui lui assure la Thessalie, et la peuple, comme Cassandréa,

[1] Plut. *Pyrrh.* éd. Didot. I. 460.
[2] Plut. *Démétr.* éd. Didot. II. 1081.
[3] Fauriel. *Gaule mérid.* II. 81.
[4] Diod. Sic. XX. 92.

aux dépens des localités voisines; il construit au Pirée, à Chalcis en Eubée, à Corinthe, à Pella une flotte de cinq cents galères [1], la plus nombreuse qu'on ait vue depuis l'invasion des Perses; il réunit jusqu'à cent dix mille hommes, et se prépare à passer en Asie. Les Macédoniens, choqués de son faste, mal défendus contre les Epirotes et contre les Thraces, ne dissimulent pas leur mécontentement. Iront-ils s'aventurer encore une fois, eux enrichis des dépouilles des nations, dans une guerre longue et d'une issue douteuse, pour obéir aux caprices de ce maître insouciant, qui est malade à Pella quand Pyrrhus est à Bérée [2], et qui jette leurs requêtes dans l'Axius sans les lire [3]? Presque toute l'armée se débande à la fois; Démétrius s'enfuit précipitamment, coiffé de la causia, ayant sur les épaules une méchante chlamyde, s'embarque à Cassandréa, et passe en Grèce [4]. Il veut reprendre, avec douze mille hommes restés fidèles, la conquête de l'Asie; Séleucus, son gendre, l'en empêche, et l'emmène en Syrie, où il meurt prisonnier.

Depuis la fuite de Démétrius jusqu'à l'invasion gauloise, la Macédoine n'a point de vie propre : c'est un pays intermédiaire, parcouru et exploité à tour de rôle par Pyrrhus, Lysimaque et Séleucus. Pyrrhus partage d'abord la Macédoine avec Lysimaque, et s'étend jusqu'à l'Axius; sept mois après, Lysimaque l'attaque près d'Edesse, lui enlève ses convois, fait rougir les Macédoniens d'obéir à un étranger, l'oblige à la retraite, et s'étend jusqu'aux Thermopyles [5]. Qu'est-ce à dire? les Thraces ont-ils succédé aux Macédoniens? A nos yeux, cette royauté n'est qu'un commandement militaire, qui s'exerce momentanément depuis l'Halys jusqu'aux limites de l'Hellade. Lysimaque est surtout pré-

[1] Plut. *Démétr.* éd. Didot. II. 1085.
[2] Plut. *Pyrrh.* éd. Didot. I. 463.
[3] Plut. *Démétr.* éd. Didot. II. 1085.
[4] Plut. *ibid.*
[5] Plut. *Pyrrh.* éd. Didot. I. 465.

occupé de maintenir les peuples sous sa dépendance, et, sous l'empire de cette idée, il s'établit dans une position à peu près centrale, à portée des uns et des autres, entre l'Europe et l'Asie. C'est ainsi qu'il fonde Lysimachie dans la Chersonnèse de Thrace (309 av. J.-C.), à la sortie de l'Hellespont, ville dont la création est toute politique, et dont la prospérité disparaîtra avec les circonstances qui l'ont amenée. La bataille de Cyropédion (281) livre les pays d'Europe à Séleucus : le vainqueur des vainqueurs règne à son tour, par lui-même ou par son fils Antiochus Soter, depuis les Thermopyles jusqu'à l'Indus, et au bout de sept mois il disparaît (280), victime d'un assassinat.

Nous n'avons guère d'autres sources pour la seconde moitié de cette période, à partir de la bataille d'Ipsus, que les vies de Plutarque et l'abrégé de Justin ; aussi nous savons peu de chose sur les nations barbares du nord et du nord-ouest, et nous sommes réduits à des conjectures. Il est très-probable qu'elles profitèrent de ces agitations pour secouer le joug, et recouvrer leur autonomie. Parmi les épouses de Pyrrhus, nous trouvons une fille d'Autoléon, roi des Péoniens, une fille de Bardyllis, roi des Illyriens[1]. Mais cette réaction barbare n'a que des effets partiels ; la Thrace reste soumise, et tout est remis en question par l'arrivée des Gaulois.

8. Invasion gauloise (280 av. J.-C.).

C'est en 280, après la mort de Séleucus, lorsque les Boies, et les Sénonais, leurs frères, subissaient pour la première fois le joug de Rome, que les Gaulois, partis sans doute de l'Illyrie et de l'Italie septentrionale, se répandirent dans les régions subdanubiennes, et préludèrent à la domination

[1] Plut. *Pyrrh.*

d'une de leurs tribus, celle des Scordisques, par une formidable invasion. Ils se divisèrent en trois corps, et couvrirent en peu de temps la Thrace et la Macédoine : ce fut un véritable tumulte. Cérétrius ravagea la Thrace, qui, après le passage des Barbares, retomba comme auparavant sous le joug des Odryses ; Bolg pénétra en Illyrie par le nord-ouest, c'est-à-dire par la vallée du Drilo, et tua Ptolémée Céraunus ; Sosthène chassa Bolg des plaines de l'Axius et de l'Haliacmon, mais il périt dans la défense ; Méléagre et Antipater disparurent en quatre mois, et un troisième corps, le principal, commandé par Brennus et Acichorius, opéra son invasion par la Péonie, c'est-à-dire probablement par les passages du pays des Dardanes. Cent cinquante mille hommes inondèrent toute la plaine entre le Bermius et le Dysoron, ne respectant que les villes murées. L'invasion de Sitalcès était renouvelée dans des proportions plus vastes [1]. Philippe et Alexandre, sous lesquels le pays avait été si prospère, étaient invoqués comme des divinités secourables [2], et les habitants étaient plongés dans le deuil. Les Gaulois pénétrèrent aussi dans la Thessalie, et essayèrent de piller le temple de Delphes ; un orage des plus violents, comme celui qui éclata sur les Anglais dans les environs de Chartres au milieu du quatorzième siècle, leur tua beaucoup de monde, et leur inspira une terreur panique. Ils traversèrent précipitamment dans leur fuite la Thessalie et la Macédoine, et se fixèrent en Thrace, autour de Byzance. Tous les princes de ce temps, les rois de Bithynie, de Pergame, de Syrie, d'Épire, de Macédoine, la république de Carthage, prirent des Gaulois à leur solde, et sous cette dernière forme ces dangereux mercenaires furent encore l'effroi des populations pendant plus d'un siècle.

[1] Justin. XXIV. 5.

[2] M. de la Coulonche. *Rev. des Soc. sav.* V. 740.

§ 2.

Les Antigonides.

a. Les Gaulois mercenaires.

L'invasion, dans sa courte durée, avait eu au moins quelques bons résultats, et deux grands criminels, Ptolémée et Antipater, avaient péri, entraînant avec eux la ruine de leur maison. Mais Pyrrhus, qui, pendant cette grande crise, avait lutté en Italie contre les Romains, reparut et reprit ses projets sur la Macédoine. Antigone de Goni, fils de Démétrius, était resté le maître de plusieurs contrées de la Grèce; Goni et Démétriade lui obéissaient; il avait une flotte, un trésor, et, d'accord avec Antiochus Soter, roi de Syrie, dont il avait épousé la fille Phila, il avait reconquis à peu près le royaume de Macédoine, que Démétrius avait perdu. Pyrrhus l'attaqua, le battit dans l'étroit défilé de l'Aoüs, appelé depuis défilé d'Antigone, et consacra de brillantes dépouilles dans le temple de Minerve Itonienne[1]. Les Molosses, avec un grand nombre de mercenaires gaulois, entrèrent en Macédoine, prirent Æges ou Edesse, dont les tombeaux furent fouillés par le haut, et profanés, et la popularité de Pyrrhus en souffrit. Antigone se retira à Thessalonique, ne conserva que les villes maritimes, et sans doute il l'aurait difficilement emporté, si Pyrrhus n'avait pas été tué au siége d'Argos. Il profita de cette faveur insigne de la fortune pour recouvrer en un moment tout ce que les Molosses avaient occupé, et pour faire des Gaulois, pris à l'improviste, un effroyable massacre. Dans un court intervalle il remporta sur eux quatre victoires. Quoique

[1] Plut. *Pyrrh.* éd. Didot. I. 477.

l'invasion gauloise cesse six ans auparavant, néanmoins, comme en réalité elle continue avec Pyrrhus et sous les ordres de ce prince, c'est à ces victoires d'Antigone qu'il faut véritablement arrêter son œuvre de destruction.

L'histoire nous dit que les barbares respectèrent les villes murées, et cela est vrai sans doute pour quelques-unes des plus considérables, que les rois avaient entourées de remparts solides ; mais combien de villes secondaires, à peu près ouvertes, déjà très-anciennes et mal entretenues, disparurent alors pour toujours ! Qui pourrait dire le mal causé par tant d'ennemis, qui se sont succédé en si peu de temps ! Il fallut un demi-siècle aux Antigonides pour cicatriser ces plaies, et quoiqu'ils aient déployé une véritable habileté, qu'aucun des princes de cette dynastie n'ait été absolument incapable, on peut dire pourtant que jamais la Macédoine ne recouvra sous le joug la prospérité dont elle avait joui.

b. Antigone de Goni, Démétrius II, Antigone Doson.

Pendant l'absence de Pyrrhus, Antigone avait déjà opéré quelque bien : il avait fondé dans la Crosséa la ville d'Antigonée, en face de Cassandréa, où régnait Apollodore, et était parvenu à renverser cet abominable tyran. C'est la même ville que cette Antigonée, dite Antigonée Psaphara, qui est placée par Ptolémée dans la Paraxia[1]. Plus tard, affermi par la mort de Pyrrhus, son rival, il fonda une seconde Antigonée dans la vallée de l'Aoüs, près des défilés où il avait été vaincu, et cette ville contint les Epirotes. Une troisième Antigonée, située au sud de Stobi, ferma la vallée inférieure de l'Axius ; une quatrième, en Mygdonie,

[1] Ptol. III. 13.

ferma celle de l'Echédorus, et il semble qu'on ait pris à tâche de les multiplier, comme les Alexandries. Mais Antigone de Goni ne put renoncer aux vues ambitieuses de ses devanciers sur la Grèce, et, maître de la moitié de la Hellade, il tint en bride le Péloponnèse, en mettant garnison dans l'Acrocorinthe, dont il acheta la possession par un crime. L'esprit d'indépendance se réveilla chez les Grecs : deux confédérations, la ligue achéenne au midi, la ligue étolienne au nord, réunirent contre les Macédoniens tous les Etats encore autonomes. Il fallut user de politique, semer la division entre les villes, et, dans chacune d'elles, entre les citoyens, avoir partout des hommes à gages, et revenir à la tactique de Philippe. Antigone et son fils Démétrius II s'y entendaient fort bien : presque partout ils réussirent à substituer au gouvernement démocratique des tyrans qui leur étaient dévoués, et, à l'exception des Achéens et des Etoliens, la Grèce leur obéit à peu près tout entière. Les peuples du nord continuaient aussi leurs incursions, et Démétrius II soutint une guerre contre Langarus, roi des Dardaniens [1].

Cependant les villes les plus importantes, comme Athènes et Sparte, n'avaient pas vu sans indignation l'asservissement de leur pays: Athènes osa secouer le joug, et se joindre à la ligue achéenne. Si Sparte en avait fait autant, peut-être la Grèce aurait-elle pu résister aux Antigonides; mais, tout en voulant rester libre, elle crut être assez forte pour s'affranchir par elle-même, sans devenir achéenne [2]. La réforme de Cléomène lui donna une énergie passagère qui effraya ses voisins, et, par une faute grave, dont l'expiation fut cruelle, Aratus appela les Macédoniens [3]. Antigone II Doson administrait la Macédoine pendant la minorité

[1] Liv. XXXI. 28.
[2] Plut. *Cléom.*
[3] Plut. *Aratus.*

de Philippe, son neveu; il répondit à cet appel, battit Cléomène à Sellasie, s'empara de Sparte, dont il modifia la constitution, et rétablit sa prépondérance dans le Péloponnèse. Cette puissance était factice, précisément parce qu'elle se faisait trop sentir au loin, et trop peu dans ses propres États. Les Épirotes et les Illyriens faisaient des ravages continuels, et les mercenaires gaulois, dont on ne pouvait plus se passer, se signalaient par de fréquentes révoltes, symptôme non équivoque de despotisme militaire. Antigone Doson déploya une certaine fermeté, et ramena les Macédoniens à l'obéissance en leur rappelant les services rendus par sa famille [1]. Mais la tâche était supérieure à ses forces, et la décadence de Pella date de son règne.

c. Philippe, fils de Démétrius.

« Outre la Macédoine, Philippe avait encore la Thessalie et l'Eubée, Opunte en Locride, Élatée, et la plus grande partie de la Phocide, l'Acrocorinthe, et Orchomène d'Arcadie. Il tenait garnison dans trois des Cyclades, Andros, Paros et Cythnos, et dans Thasos, dans quelques villes de Thrace et d'Asie; une partie considérable de la Carie lui appartenait; en Éolide Myrine; en Carie Eurome, Pedase, Bargylie, Jassos, Stratonicée; sur l'Hellespont Abydos; en Thrace Périnthe, Hespétie, Sestos; dans le Péloponnèse Hérée, Aliphère, et la Triphylie [2]. » Jamais prince ne commença son règne sous des auspices plus brillants : Sparte, écrasée à Sellasie, était en son pouvoir; il battit les Étoliens à l'invitation des Achéens, et parut le libérateur de la Grèce en ravageant ses provinces et en prenant ses villes. Les Carthaginois, victorieux en Italie, lui tendaient la main, et

[1] M. de la Coulonche. *Rev. des Soc. sav.* V. 742.

[2] M. V. Duruy. *Hist. des Romains.* I. 488 et note.

il pouvait avec leur secours accabler les Romains. Il compromit tout par sa mauvaise conduite : des fautes, des crimes même lui aliénèrent l'esprit des Grecs ; il ne donna aux Carthaginois que des secours tardifs et inefficaces, suffisants pour le compromettre seulement ; les Romains brûlèrent ses flottes jusque sur ses côtes ; tous ses voisins, qu'il n'avait pas ménagés, se tournèrent contre lui ; la quantité de ses possessions, dispersées sur tant de points, devint un embarras, et il ne sentit le péril que lorsqu'il n'était plus en son pouvoir de s'y soustraire. Déjà les Romains avaient un pied partout.

Cependant il faut convenir que, s'il fut téméraire et inconsidéré dans l'attaque, il montra beaucoup d'habileté dans la défense, et, comme le dit Polybe, qui ne le flatte point, le plus perfide des tyrans, aussi longtemps qu'il fut heureux, devint ensuite le plus modéré des princes [1]. C'est surtout ce spectacle intéressant qui va nous arrêter un moment.

On retrouve souvent dans Philippe un reflet de cette race brillante des Antigonides : comme son bisaïeul, il a de la majesté, l'instinct du pouvoir suprême ; il est roi. Quand il traite avec Annibal, il a un peu plus de vingt ans, et déjà il révèle ses projets nettement. Son alliance avec Carthage n'est pas inspirée par la crainte : qui redouterait les Romains après Cannes ! C'est l'ambition qui l'anime, et pour prix des secours intéressés qu'il donne, il se réserve toutes les conquêtes à l'est de la mer Adriatique. Que devient la Grèce dans ce partage? Évidemment dans sa pensée la Grèce est complétement asservie, et le royaume de Macédoine la comprend tout entière. Dans le malheur, cette dignité toute royale ne l'abandonne pas ; il n'accepte pas la suprématie

[1] Polyb. XXVI. 5.

affectée par Antiochus; quand les députés des Perrhèbes se plaignent devant Cécilius à Tempé, il prétend qu'ils n'usent de leur liberté que pour insulter leur maître; quand il meurt au seuil de la vieillesse, sa véritable maladie est dans la blessure faite à son orgueil, et, comme Darius, à qui on rappelait chaque jour l'incendie de Sardes, chaque jour il se faisait lire deux fois son traité avec les Romains.

C'est avec vérité qu'on a représenté Philippe « faisant la guerre moins en roi qu'en chef de bande, courant dans une même campagne sur tous les points à la fois, n'abattant aucun ennemi, et laissant toute entreprise inachevée. » On en donne les raisons, qui sont excellentes: « Les forces du roi ne dépassaient pas quelques milliers d'hommes; il levait difficilement des soldats. Il ne pouvait non plus dégarnir la Macédoine, car les Thraces, les Dardaniens, et les peuples d'Illyrie se jetaient alors sur son royaume. » Comment le même auteur, qui a si bien vu, ajoute-t-il immédiatement après: « Les yeux les moins clairvoyants voyaient s'approcher la tempête: seul Philippe ne voyait ni ne comprenait?[1] » Cela est contradictoire, et on peut dire, en supposant cette appréciation exacte, qu'il ne lui eût pas servi à grand'chose de comprendre. En effet, omettons ces possessions extérieures, qui sont moins une ressource qu'une dépense, et qui ont les apparences de la grandeur sans en avoir la réalité, et voyons ce qui existe dans la région macédonienne proprement dite. L'Illyrie grecque est mal soumise; c'est par les armes seulement que les villes grecques prêtent une obéissance nominale et temporaire, toujours prêtes à accueillir en ami quiconque est ennemi des Macédoniens. Les tribus barbares ne sont pas plus dociles, et, à part quelques émigrations volontaires ou forcées

[1] M. V. Duruy. *Hist. des Romains*. I. 489.

de Thraces et d'Illyriens à l'intérieur du pays, pour en combler les vides, Philippe ne trouve en eux presque aucun secours [1]. C'est une entreprise glorieuse pour lui que la conquête de deux villes des Labéates, Lissus et Acrolissus, et il ne les garde pas longtemps, car peu d'années après, Pleurate et Gentius en sont les maîtres. La réduction de la tribu obscure des Pénestes occupe sérieusement Persée, qui se transporte dans leur misérable pays autour de leur forteresse et de leurs deux villes avec tout l'attirail de la guerre [2]. Au nord-ouest ce sont de vastes solitudes, pratiquées en avant de la Macédoine pour arrêter les Dardanes. Les Péoniens obéissent; Philippe et Persée campent souvent chez eux; mais les Pélagoniens, les Lyncestes, les Orestes, les Élimiotes ne se prêtent au joug que faiblement, et leur défection leur vaudra après la victoire un certain degré de liberté. Ainsi à l'ouest et au nord le royaume de Macédoine est très-limité, et ses possessions restreintes lui procurent moins de ressources qu'il n'a d'ennemis.

A l'est, on peut dire que les conditions sont les mêmes. Quand Philippe fait son excursion au mont Scomius, il traverse entre le pays des Mædes et l'Hémus de vastes solitudes [3]. Ces solitudes sont les territoires des Agrianes et des Lééens, que les Triballes, et après eux les Gaulois, ont dépeuplés. Il faut en parcourir d'autres pour arriver au pays des Denthelètes; c'est par là qu'il rentre sur le territoire des Mædes pour former le siége de Pétra. Les Odryses sont maîtres de Philippopolis : il les en chasse, mais c'est pour peu de temps, et ils reviennent presque aussitôt [4]. Sous le règne de Persée, Abrupolis, peut-être roi des Sapéens,

[1] Plut. *Æmil.* éd. Didot. I. 309.

[2] Après la bataille des Cynoscéphales, Lychnidus est donnée, avec le pays des Parthins, à Pleurate, roi des Illyriens Labéates. C'était pour la sûreté et la commodité du chemin de Candavie, qui ouvrait la Macédoine.

[3] Liv. XL. 22.

[4] Liv. XXXIX. 53.

étend ses ravages jusqu'à Amphipolis[1], et dans les possessions situées sur les côtes de la Thrace, possessions qui ne sont qu'une suite de postes fortifiés; il faut que Philippe recoure aux moyens les plus violents pour se maintenir. Nous voyons bien dans ces possessions un empire étendu; nous n'y voyons pas une domination solide; nous y cherchons surtout inutilement cette population guerrière, qui fit la fortune de Philippe et d'Alexandre. Chacun fournit son contingent, et certaines villes, comme Héraclée Sintique, donnent jusqu'à trois mille hommes. Mais ces corps isolés, loin de permettre à Philippe de conquérir, ne lui suffisent pas pour conserver; il faut donc qu'il fonde sa puissance sur d'autres appuis, c'est-à-dire sur un trésor abondamment pourvu, et sur des mercenaires barbares. Arriver à reconnaître cette nécessité, c'est révéler pourquoi il succomba, et en même temps pourquoi les Grecs faisaient entendre ces plaintes, dont Polybe, et après lui Tite-Live, sont le fidèle écho.

A propos du règne de Philippe, les auteurs anciens nous ont transmis sur la région macédonienne une grande quantité de renseignements précieux; malheureusement ces renseignements ne sont guère circonstanciés en général, et laissent à la sagacité de leurs successeurs un champ beaucoup plus vaste qu'ils ne l'ambitionnent. Outre les colonies grecques, déjà bien connues par les témoignages antérieurs, deux ou trois endroits importants, comme les défilés d'Antigonée et ceux d'Antipatrie, sont décrits avec une fidélité que les voyageurs modernes ont admirée; beaucoup de places fortes sont énumérées, mais sans ordre, et sans détails positifs qui en déterminent la situation. On peut reconnaître encore, par des textes certains, la position

[1] Liv. XLII. 42.

véritable de la Deuriope entre le Lyncestide et la Pélagonie, celle d'Acrolissus, celle du mont Scomius. On suit aisément Philippe dans ses conquêtes en Dolopie, en Athamanie, jusqu'au golfe d'Ambracie; on comprend très-bien quelle dut être sa colère de se voir enlever, après le départ d'Antiochus, et le danger passé, les contrées qui avaient été le prix de sa neutralité ou de ses bons offices à l'heure du danger lui-même; et quand on tient compte de l'inévitable étendue de ses Etats, des ennemis qu'il avait sur toutes ses frontières, du peu de ressources qu'il possédait pour y suffire, on n'est plus surpris qu'il ait fait la guerre le plus souvent en chef de bande, sur tous les points à la fois, sans rien achever. C'est ainsi que dans une même année on le voit devant Oricum et Apollonie, en Pélagonie, chez les Dardaniens, à Tempé pour arrêter les Etoliens, sur le Strymon aux prises avec les Mædes, et marchant une seconde fois jusqu'à Dium pour combattre les Etoliens, qui ont envahi l'Acarnanie, son alliée[1]. Que n'eût pas fait le prince capable de cette activité, s'il avait eu les trente-cinq mille Macédoniens d'Alexandre, et des lieutenants comme Antipater et Parménion!

Dans les dernières années Philippe n'a qu'un but, recommencer la guerre contre les Romains. L'expérience d'un long règne, et la juste haine qui l'anime, lui révèlent mieux que jamais les moyens dont il dispose, ce qui lui manque, et ce qu'il a. Rien ne fait mieux ressortir que sa conduite l'état où se trouvait alors la région macédonienne. Il n'a pas assez de soldats, pas assez de sujets; les bras font défaut à la culture des terres, et dans l'Emathie même, cette plaine fertile, qui fut le berceau de ses ancêtres, il faut que le sol soit livré aux Illyriens et aux Gaulois; il faut y

[1] Liv. XXVI. 25.

rappeler les Bottiéens. De là le nom de Gallico, donné depuis à l'Echédorus, à cause des Gaulois qui furent distribués sur ses bords. Sans doute les autres contrées sont plus désolées encore, et si l'historien ne parle que de l'Emathie et de la Bottiée, c'est que Philippe, ne pouvant trouver assez de colons, établit ceux dont il dispose dans la partie dont le sol est le plus riche. Il ne peut lever des taxes bien lourdes sur de pareils sujets; il ne peut même se récompenser sur les profits du commerce : Rome, qui a tout prévu, ne lui permet pas d'avoir une flotte. A quoi servent dès lors ces villes maritimes, soumises si péniblement, et si mal disposées? Si la guerre éclatait, ce serait peut-être une proie pour l'ennemi : il vaut mieux que leurs habitants deviennent des colons, et repeuplent la Macédoine; leurs richesses, placées sous bonne garde dans les forteresses de l'intérieur, payeront les mercenaires dont on a besoin. La Grèce, dit Polybe, quand elle apprit ces violences, poussa un cri de douleur. Nous n'acceptons pas sans contrôle ces doléances hypocrites d'un peuple dégénéré, qui sort des mains des Gaulois pour tomber dans celles des Romains, et qui donne son suffrage à Callicrate. Le procédé de Philippe n'est pas nouveau, mais conforme au génie des peuples de l'antiquité; c'est ainsi que Darius a transporté en Asie les Sirropéoniens et les Péoples; que Cassandre, Démétrius, Antigone ont peuplé Cassandrie, Démétriade et Antigonée; Athènes ne fut pas plus clémente à Potidée, à Mitylène, à Mélos. Il y a de l'exagération évidemment dans la douleur dont parle Polybe [1]; cela prouve seulement que la Grèce était déjà disposée à accepter le joug de Rome, et qu'elle était surtout hostile aux Macédoniens.

Mais, tout en admettant l'habileté des mesures de Phi-

[1] Polyb. XXIV. 12.

lippe, leur opportunité, leur nécessité même, comment ne pas y reconnaître un pouvoir factice et d'avance condamné? Qu'y a-t-il de solide dans cette désaffection et cette dépopulation universelles? Le règne de Persée, mieux que tout ce que nous aurions à dire, nous l'apprendra.

d. Persée.

Ce prince fratricide, monté par un crime sur un trône que lui refusait sa naissance, expia justement des vices odieux par des malheurs inouïs, et sa chute fut surtout misérable en ce point, qu'elle ne laissa point de place à la pitié. Il donne d'abord les plus hautes espérances, parce qu'il dissimule assez bien le rôle qu'il veut jouer. Il appelle, comme son père, les barbares à son secours, Bastarnes, Thraces et Gaulois [1]; il essaye de se réconcilier avec les Grecs, envoie partout des députés demander l'oubli du passé; il a des ambassadeurs à Carthage, à Samothrace, où ils ont des conférences avec tous les peuples de l'Asie. Cotys, roi des Thraces Odryses, lui est favorable; une grande partie de l'Epire lui est dévouée [2]; Gentius, roi des Labéates, pour agir, ne demande qu'un subside; presque toute la Grèce attend pour se déclarer qu'il prenne l'offensive, et qu'il engage le combat. Mais, hélas! il semble que la fortune n'ait mis entre ses mains tant de moyens d'action que pour mieux faire ressortir son infériorité, ou bien encore par respect pour la monarchie d'Alexandre, qui ne devait tomber qu'avec honneur. Les délais possibles sont épuisés, c'est-à-dire que Rome, délivrée de crainte en Espagne, peut agir en Grèce. La guerre est déclarée, et déjà Persée est brouillé avec la moitié de ses alliés. Eumène l'avait dénoncé à Rome: il s'en fait un ennemi irréconci-

[1] Polyb. XXVI. 6. [2] Liv. XLIII. 18.

liable en essayant de l'assassiner; il refuse à Gentius et aux barbares l'or qu'ils demandent, sans doute, dit énergiquement Plutarque, pour être meilleur économe des richesses des Romains[1] (ὥσπερ οἰκονομῶν, οὐ πολεμῶν Ῥωμαίοις). Il protége en Grèce le pauvre contre le riche, le débiteur contre le créancier[2], et mêle et confond toutes choses, comme le lui reprochent avec justice les députés thessaliens[3]; il se souille aussi de cruautés. Enfin, au lieu de prendre l'offensive pendant que les Romains ne sont pas prêts, il attend pour engager la lutte à être attaqué lui-même, et quand il est vainqueur de Crassus à Sycurium, au lieu de profiter de ce premier succès, d'une si grande importance à la guerre, pour fondre sur un ennemi découragé, et enlever son camp, il demande la confirmation pure et simple du traité des Cynoscéphales. A partir de ce moment il n'a plus d'alliés au midi, et il est perdu dans l'esprit des Grecs.

C'est après cette campagne que Persée remporte deux victoires sur les Dardaniens et sur les Pénestes, victoires glorieuses sans doute, mais stériles, qui ne diminuent pas le danger du côté des Romains. On pourrait croire tout d'abord que les Pénestes sont des Dardaniens, ou du moins habitent dans leur direction, et on arriverait ainsi à les confondre avec les Pirustes, en réservant le nom de Pénestes pour ces esclaves mentionnés par Eustathe. Mais le nom, répété plusieurs fois dans le texte, ne permet pas cette interprétation; d'ailleurs, on serait forcé de placer les Pénestes dans les solitudes créées à dessein par les Macédoniens. Ce sont donc des peuples différents, et il faut les placer au delà du Drilo, dans les montagnes du Mathis, c'est-à-dire probablement dans le bassin de l'Oracha, où nous les avons établis déjà. Persée revenait de leur pays par la vallée du

[1] Plut. *Æmil.* éd. Didot. I. 341.
[2] Diod. Sic. *Exc. Vatic.* 74.
[3] Liv. XLII. 43.

Drilo jusqu'à Stuberra sur l'Erigon, où il vendait tranquillement son butin.

Il semble que Persée se soit réduit volontairement à la défensive, et se soit attaché surtout à rendre son royaume inaccessible aux Romains. Mais, comme on l'a fort bien dit, les défilés de la Macédoine, pour être difficiles, n'étaient pas impénétrables [1], et, à défaut des Romains, les Dardaniens et Pyrrhus l'avaient prouvé. Hortensius échoua en Elimiotide ; Q. Marcius, plus hardi, s'engagea dans le bas Olympe, descendit en Piérie par des chemins affreux [2], qui, avec un adversaire plus habile, auraient entraîné sa destruction, et pénétra jusqu'à l'Haliacmon. Paul-Emile, arrêté par le camp de Persée à Dium, tourna l'ennemi par le col de Pétra, l'obligea à se replier sur le Leucus [3], et la bataille de Pydna, vivement disputée par la phalange, qui y soutint son antique réputation, fut le dernier effort des Macédoniens. Persée fut abandonné de ses sujets, comme le méritaient sa cruauté et son avarice [4], et, dans sa fuite précipitée, tous pouvaient lui dire, comme ceux d'Amphipolis : Allez, partez d'ici ! ne compromettez pas ceux qui survivent. (*Abite hinc, ne qui pauci supersumus propter vos pereamus* [5].) Les Dieux, irrités du meurtre impie de son frère, demeurèrent sourds à ses prières [6]. A Rome, il demanda qu'on lui épargnât l'ignominie du triomphe : c'est toujours en son pouvoir, répondit Paul-Emile [7]. Les Bisaltes, qui l'avaient vu fuir des premiers à travers la forêt Piérienne, ne voulurent plus combattre pour lui, et se retirèrent dans leurs foyers [8]. Gentius, à qui il avait imposé son alliance sans vouloir la payer, fut enveloppé dans sa ruine.

[1] M. Poirson. *Hist. anc.* p. 442.
[2] Diod. *Exc. de vit. et virt.* 578.
[3] Plut. *Æmil.* éd. Didot. I. 312. 314.
[4] Diod. *Exc. Vatic.* 77.
[5] Liv. XLIV. 45.
[6] Diod. *Exc. de virt. et vit.* 577.
[7] M. V. Duruy. *Hist. des Rom.* I. 545.
[8] Liv. XLIV. 44.

CHAPITRE IV

GÉOGRAPHIE HISTORIQUE A L'ÉPOQUE ROMAINE.

a. Limites de la Macédoine aux différents âges.

Nous avons déjà pu remarquer dans le recensement des tribus de la région macédonienne que Strabon, dont les témoignages sont d'ailleurs si précieux, et ont une si grande exactitude géographique, ne tient pas toujours assez compte de l'ordre des temps, et ne distingue pas toujours assez clairement les époques. Cette négligence lui est commune avec la plupart des historiens de l'antiquité, soit que ce point d'étude ne leur parût pas d'une importance suffisante, soit plutôt qu'ils manquassent d'éléments pour donner un ensemble satisfaisant et une suite plausible aux traditions qu'ils avaient conservées. Il en résulte dans leur langage une confusion singulière, dont une seule question, celle des limites, suffit à faire ressortir les inconvénients.

« A l'origine, dit Strabon, quoique les peuplades fussent faibles, nombreuses et obscures, cependant, comme elles étaient bien fournies d'hommes faits, et qu'elles avaient leurs rois, il n'était pas très-difficile de définir leurs limites respectives. Présentement, au contraire, la meilleure partie du pays est devenue un désert ; les habitations ont disparu, et surtout les villes, et quand même on pourrait arriver à une description, on ne voit pas quel en serait le fruit, puisque ces peuplades sont détruites, ou sans gloire. L'œuvre de destruction, commencée depuis longtemps, se continue

sur beaucoup de points, à cause des défections partielles et des campements perpétuels des Romains, qui occupent les demeures des habitants et sont les maîtres du pays. C'est ainsi que par ordre du sénat Paul-Emile a détruit soixante et dix villes de l'Epire, appartenant pour la plupart aux Molosses, et réduit en esclavage cent cinquante mille hommes[1]. » Ce passage remarquable nous révèle ce qu'était devenue la région macédonienne deux siècles après la conquête, et nous aurons à y revenir. Mais le tableau ne serait pas complet, si on faisait remonter l'œuvre de destruction seulement à l'occupation romaine : elle est antérieure ; elle n'est pas particulière à la Macédoine, mais au contraire elle est universelle dans le monde ancien, et en se rappelant que selon les époques plusieurs tribus, quelquefois de race différente, ont occupé le même pays, on arrive à expliquer bien des contradictions.

Autres sont les frontières des Macédoniens envisagés comme peuple, autres celles du royaume de Macédoine, autres encore celles de la province romaine. Les frontières du royaume changent à chaque règne, sur l'un ou l'autre point ; celles de la province romaine se modifient aussi à chaque époque. Les frontières des Macédoniens comme peuple se tirent de la ressemblance de la langue et des mœurs, de la communauté des intérêts, des relations habituelles, de la même vie politique[2] ; ce sont celles de la région macédonienne, et nous les avons adoptées, parce qu'elles sont plus stables, et qu'elles se définissent plus nettement.

Au midi, le nom d'Hellade ne s'est jamais étendu qu'à une partie de la Grèce, celle qui était bornée au nord par le golfe d'Ambracie, par les montagnes de Dodone, par l'Olympe, et par le fleuve Pénée. Cette division, dit Fréret,

[1] Strab. VII. c. VII. § 3. p. 267. [2] C. Sigon. *in Græv. Thes.* II. 1548.

marquée par les anciens géographes, est encore suivie par Ptolémée, et elle a toujours subsisté [1]. Sans doute, mais elle n'est vraie que pour l'Helladė proprement dite, et il faut, pour que la Grèce soit entière, y ajouter le Péloponnèse et l'Epire. L'Epire elle-même, sans cesser d'être une dans ses limites naturelles, a fourni un contingent important aux contrées voisines, dont elle a subi l'influence. «Par l'illustration et la puissance des Thessaliens et des Macédoniens, les Epirotes les plus voisins ont de gré ou de force été entraînés; ainsi les Athamanes, les Æthices, les Talares ont été unis à la Thessalie, les Orestes, les Pélagoniens, les Elimiotes à la Macédoine [2] ». Nous n'avons pas besoin de faire remarquer combien quelques-uns de ces exemples donnés par Strabon sont mal choisis : ici la confusion des époques éclate dans tout son jour, et il suffit pour le démontrer de signaler le rapprochement des Athamanes et des Pélagoniens. Mais le fond de l'idée exprimée par le grand géographe est exact; certaines tribus épirotes ou voisines de l'Epire ont été véritablement rattachées à la Macédoine ou à la Thessalie par l'ascendant des deux peuples dominants, les Thessaliens et les Macédoniens.

Dans les temps héroïques, ou dans ceux qui suivent la guerre de Troie jusqu'à l'invasion des Perses, la Macédoine existe bien, mais elle n'est pas connue, et on n'a ses limites que sur quelques points; à l'est la Thrace s'arrête au Strymon depuis la fin du treizième siècle; au nord le mont Bora est le terme des notions positives, et on ne sait rien de précis sur les peuples hyperboréens. On soupçonne bien au nord-ouest tout un monde, celui des tribus illyriennes, mais on n'en connaît pas l'étendue, et ce monde est à peine entamé au sud-est par les Téménides, au sud-ouest par les colonies

[1] Fréret. *Acad. inscr.* XLVII. 70. [2] Strab. IX. c. v. § 2. p. 373.

grecques. Déjà, au temps d'Hérodote, quelques idées précises se font jour ; pour lui la Thessalie s'arrête à l'Olympe [1], et la Piérie est macédonienne. Cette limite est adoptée par Polybe et par Tite-Live. Hérodote distingue aussi la Chalcidice de la Macédoine, et selon lui la Macédoine ne commence qu'au mont Dysoron [2]. C'était vrai pour un Grec, surtout quand la Chalcidice, encore intacte, n'avait point attiré sur son territoire les armes des Macédoniens. Scymnus de Chio fait commencer la région macédonienne près de l'Olympe, au delà de Tempé, et son témoignage, très-postérieur, se rapporte à celui d'Hérodote [3]. Tite-Live nous instruit beaucoup plus quand il raconte la division de la Macédoine par Paul-Emile; nous retrouvons plus loin le détail de cette importante organisation.

A partir de la réduction de la Grèce en province romaine, les limites fournies par les auteurs anciens sont rarement administratives; elles sont plutôt ou historiques ou naturelles. Selon Strabon, la frontière de la Macédoine à l'ouest, du côté de l'Illyrie, est située dans les montagnes de la Candavie, entre Lychnidus et Pylon ; à l'est c'est le Strymon, au delà duquel les Thraces s'étendent jusqu'à Byzance : cependant on la reporte jusqu'au Nestus, parce que c'étaient les limites au temps de Philippe et d'Alexandre, telles qu'elles avaient été réglées par ces deux princes [4]. Quelques-uns étendent la limite au sud-ouest jusqu'à Corcyre, parce que les peuples parlent la même langue [5], se coupent les cheveux de la même manière, portent la chlamyde, et ont encore d'autres usages communs. De même que la Macédoine fut appelée Thrace à l'origine, et avec elle le reste de la Grèce jusqu'à l'isthme, de même aux

[1] Hérod. VII. 129. p. 352.
[2] Hérod. V. 17. p. 244.
[3] Scymn. Ch. *G. gr. min.* II. 35.
[4] Strab. VII. c. VII, § 4. p. 268. 269.
[5] Strab. *ibid.* § 8. p. 271.

derniers temps, sous Philippe et Persée, la Thrace fut appelée Macédoine jusqu'à l'Hèbre [1]. Ainsi à l'ouest la partie de l'Illyrie comprise dans la division d'Anicius est exclue de la région macédonienne; à l'est la vraie limite est le Strymon. Les autres limites indiquées, celle du Nestus et celle de l'Hèbre, ne se rapportent qu'au cours inférieur de ces deux fleuves, car depuis Philippe, fils d'Amyntas, jusqu'à Persée, les rois n'ont jamais possédé que le littoral; enfin au sud-ouest, à partir d'Oricum, la limite, toute fictive, ne repose que sur des usages communs et des ressemblances.

Mais on trouve dans le même auteur un texte plus précis. « La Macédoine, dit-il, a pour bornes à l'ouest la côte de la mer Adriatique, à l'est une ligne parallèle à cette côte conduite par la vallée de l'Hèbre et la ville de Cypsélus, au nord une ligne imaginaire passant par le Bertiscus, le Scardus, l'Orbélus, le Rhodope et l'Hémus, qui se prolongent en ligne droite jusqu'au Pont-Euxin; au sud la voie Egnatia, qui va d'Apollonie à Thessalonique. Le pays, ainsi circonscrit, figure assez bien un parallélogramme [2]. » Qu'est-ce que cette nouvelle division, qui enlève à la région macédonienne tout le pays entre la voie Egnatia, l'Aoüs et le Pénée, c'est-à-dire sa partie méridionale, et qui lui ajoute tout le pays entre le Nestus et l'Hèbre, c'est-à-dire la moitié de la Thrace? A nos yeux c'est une division d'itinéraire, dont la voie Egnatia (*via nostra*, dit Cicéron,) est l'origine, et qui ne répond ni au passé glorieux du pays, ni aux circonscriptions administratives. Il semble qu'on dise en effet: la voie Egnatia divise les Grecs et les Macédoniens des Péoniens, des Illyriens, des Thraces et des autres barbares. Ainsi comprise, la division a sa raison d'être; il est certain, par exemple, qu'à l'exception des pays entre Therma et

[1] Strab. VII, fragm. 47, p. 282. [2] Strab. VII, fragm. 10, p. 275.

Amphipolis, la civilisation et la langue des Grecs n'ont jamais pénétré bien profondément au delà de la voie Egnatia.

Les autres écrivains de la même époque s'accordent mieux avec les données géographiques. Pline nous représente la Macédoine ouverte aux Dardaniens, protégée contre les Triballes par la Péonie et la Pélagonie, qui par conséquent se sont étendues à l'est; elle est adossée à la Magnésie et à la Thessalie, s'étend au couchant jusqu'aux frontières des Epirotes, au levant jusqu'au Strymon, et commence à la rive gauche du Drilo, aussitôt après Lissa[1]. Selon Pomponius Méla[2], le Strymon coule en Thrace; au sud la Thessalie est distinguée de la Macédoine, et comprise dans la Grèce, sans qu'il dise où elle commence. Les limites données par Ptolémée sont encore différentes; c'est, à l'ouest, la mer Ionienne depuis Epidamne ou Dyrrachium jusqu'au fleuve Pepylichnus, et jusqu'au Pinde; au sud l'Epire jusqu'au Pinde sa frontière, l'Achaïe, en suivant le mont Œta jusqu'au golfe Maliaque; à l'est le Nestus, le littoral jusqu'à la Chersonnèse, et la partie de la Thrace qui part du mont Orbélus; au nord les versants correspondants de la Dalmatie, de la Mésie supérieure, et de la Thrace[3]. Ce fleuve Pepylichnus est-il le Célydnus (Argyrocastro) ou bien le Polyanthus (Soutchitza)[4], autre affluent de l'Aoûs, plus rapproché de son embouchure? La Soutchitza serait une limite assez naturelle, et peut remplacer l'Argyrocastro; mais nous ne croyons pas que le Pepylichnus se retrouve dans d'autres auteurs, et cela nous porte à penser que le texte est corrompu en cet endroit. Peut-être alors faut-il voir dans le Pepylichnus le fleuve voisin de Lychnus (τὸν περὶ Λύχνον), c'est-à-dire le Drilo. Nous retomberions avec

[1] Plin. IV. 17.
[2] Pomp. Méla. II. 2. 3.
[3] Ptol. éd. de P. Bertius. in-f°. p. 89. 90. 91.
[4] Lapie. Carte de Turquie.

cette interprétation dans les limites données par Strabon, qui exclut de la Macédoine les districts organisés par Anicius. Il reste toujours, même en admettant cette explication, une différence importante que nous avouons ne pas comprendre : l'Epire est comprise dans l'Achaïe, mais la Thessalie ne l'est plus, et sur ce point la limite de la Macédoine est reportée du Pénée à l'Œta.

4. Organisation de Paul-Emile.

Lorsque Paul-Emile, entraîné à la poursuite de Persée, traverse la Macédoine, c'est à Amphipolis qu'il apprend la captivité de Persée à Samothrace, et qu'il offre des sacrifices aux dieux en reconnaissance de sa victoire. Libre d'inquiétude par la soumission volontaire ou forcée des peuples et des villes, appuyé sur son armée victorieuse, qui campe à proximité dans la plaine de Sirris, il s'applique, avec le concours des dix commissaires nommés par le sénat, à organiser sa conquête, et il mérite dans cette œuvre difficile autant d'éloges que dans l'expédition même[1], si on envisage l'intérêt des Romains. La Macédoine n'est pas réduite en province, mais tributaire; un questeur résidant à Thessalonique recueille le tribu de cent talents, inférieur de moitié à celui qu'exigeaient les rois. Le pays est divisé en quatre régions : la première comprend la Bisaltie, Héraclée Sintique, tout ce que Persée possédait à l'est du Strymon, sauf Œnos, Maronée et Abdère; Amphipolis en est le chef-lieu. La seconde région s'étend du Strymon à l'Axius, moins les Bisaltes, et ne dépasse pas au nord la vallée du Pontus; elle comprend la Chalcidice, et a pour chef-lieu Thessalonique. La troisième comprend tout le pays entre le moyen Axius

[1] Liv. XLV. 32.

et le Pénée, Edesse et Bérée; la limite est le mont Bora[1], et la capitale Pella. Enfin la quatrième région a pour chef-lieu Pélagonia, et comprend toute l'Illyrie grecque et le cours supérieur de l'Axius correspondant au pays des Pélagoniens. Les assemblées, sorte de *conventus juridici*, comme on les appellera plus tard, se tiennent aux chefs-lieux, et Paul-Emile ouvre lui-même la première à Amphipolis[2]. Tous les districts, excepté le troisième, peuvent avoir des garnisons sur les frontières, parce qu'ils touchent aux barbares.

Tel est l'ensemble de la division territoriale : les Macédoniens sont traités plutôt en alliés qu'en vaincus; ils sont libres, ils ont les mêmes champs, les mêmes villes, se gouvernent par leurs propres lois, créent des magistrats annuels, et sont moins foulés qu'ils ne l'étaient sous Philippe et sous Persée. Mais il n'y a plus ni flotte, ni armée nationales; chaque région a une vie isolée; on ne peut ni se marier, ni bâtir, ni vendre, ni acheter, ni importer d'un district à l'autre; on ne peut pas travailler l'or et l'argent, ni exploiter les mines; le fer et l'airain sont seuls permis. On ne peut se servir de sel importé, mais seulement de sel indigène; pour la quatrième région, qui n'en produit pas, le monopole en est donné aux Dardaniens; les habitants du troisième district, qui produit principalement le sel, le portent aux Dardaniens à Stobi en Péonie, où le prix en est fixé. On ne peut ni couper, ni laisser couper des bois de construction, et les Macédoniens, qui conservent jusqu'à un certain point leur liberté civile, sont arrêtés à tout moment par des prescriptions en apparence puériles, qui les blessent dans leur orgueil. Les Dardaniens, à qui ils apportent le sel[3], sont leurs ennemis acharnés, et ont réclamé naguère les Péoniens comme leurs sujets[4].

[1] Il est utile de faire remarquer que la Tripolide péonienne est de la seconde région, et la Tripolide pélagonienne, ou Almopie, de la troisième.

[2] Liv. XLV. 29. 30.

[3] Liv. *ibid.* 32.

[4] Liv. *ibid.* 29.

Le droit de porter les armes est illusoire : il épargne aux Romains des efforts onéreux, et doit amener à la longue la destruction des vaincus, qui, avec les mêmes ennemis en tête, ne peuvent plus s'unir pour la résistance. L'impôt payé entre seul dans le trésor public[1], mais il ne met pas à l'abri des exactions des agents du fisc et des vols des particuliers[2]. Enfin tous les Macédoniens qui ont rempli une mission sous Persée sont envoyés en otage en Italie, avec tous leurs enfants mâles au-dessus de quatorze ans. Or, nous savons par l'exemple des otages achéens ce que c'est que d'être envoyé en Italie; on n'en revient pas. Il n'est pas surprenant que les Macédoniens aient compris rapidement l'habileté consommée de cette politique, et qu'ils aient saisi l'occasion de reprendre les armes.

Le royaume était soumis depuis seize ans, quand Andriscus, prétendu fils de Persée, provoqua une insurrection. Sa bonne mine, l'attachement des Macédoniens au sang de leurs rois, lui donnèrent des partisans ; les peuples libres de la Thrace le suivirent, et avec leurs secours il conquit en peu de temps la Macédoine tout entière[3]. Les Romains, occupés au siége de Carthage, ne se pressèrent pas de le réduire, et, croyant avoir en tête un ennemi de peu de conséquence, ils ne lui opposèrent que des préteurs. Chassé de la Thessalie par Scipion Nasica, Andriscus battit Juventius Thalna et reparut au delà du Pénée. Alors on s'empressa d'agir, et Métellus fut envoyé. Andriscus obtint encore sur le consul un léger avantage dans un combat de cavalerie près de Pydna, mais bientôt, vaincu et trahi par ses partisans, il s'enfuit en Thrace, et revint en Macédoine avec de puissants renforts. Battu deux fois dans le pays des Odomantes et sur les bords du Strymon[4], il perdit vingt-

[1] Sigon. *in Græv. Thes.* II. 1550.
[2] Robortell. *ibid.* III. *initio. De prov. rom.*
[3] Liv. *Suppl.* XLIX. 60.
[4] Polyb. XXVII. 10.

cinq mille hommes, et fut livré par un petit roi du nom de Byra. Un autre imposteur lui succéda, prit le nom d'Alexandre, et s'établit dans la région inférieure du Nestus. Métellus l'en délogea aisément, mais sans l'atteindre, et cet Alexandre trouva un refuge chez les Dardaniens[1].

La première région avait été surtout le théâtre de la guerre. Cette fois les Romains furent moins cléments, et Métellus, surnommé le Macédonique à cause de sa victoire[2], réduisit le pays en province romaine. La Thessalie fut comprise dans le même traitement, et renfermée dans la Macédoine[3], mais seulement jusqu'au Pénée, limite réelle de la puissance des Antigonides. Le reste du pays fut incorporé deux ans plus tard à la province d'Achaïe. La province de Macédoine comprit ainsi toute la région macédonienne, à l'exception de la Macédoine supérieure (Pélagonitide, Lyncestide, Orestide, Elimiotide), qui demeura libre au moins jusqu'au temps des empereurs.

c. La Macédoine sous la République.

Les mesures adoptées par Paul-Emile étaient sans doute funestes à la Macédoine, mais la condition de province l'était bien plus encore, et la décadence fut immédiate. Les pays qui faisaient le commerce du sel, les villes qui travaillaient l'or et l'argent, déclinèrent sensiblement, Pella, par exemple; celles qui avaient conservé jusqu'alors leurs remparts furent démantelées, et ce fut encore une sécurité de moins contre les incursions des Dardaniens et des Thraces. Cependant l'agriculture resta prospère, au moins dans la plaine de l'Axius. Les domaines royaux, donnés ou vendus par Paul-Emile pour empêcher l'intervention des publi-

[1] Liv. *Suppl.* L. 37. 40.
[2] Florus. II. 14.
[3] Sigon. *in Græv. Thes.* I.

mains, avec lesquels il n'y avait ni droit ni liberté, furent repris par Métellus et affermés par les censeurs[1]; ils étaient situés autour du lac de Bolbé, de Pella, d'Alorus, et répondaient généralement à ce qui était le plus fertile[2]. Les haras de Bérée et de Pella étaient encore florissants au second siècle après Jésus-Christ[3].

La division en quatre districts fut maintenue pour la facilité de l'administration romaine, mais les prohibitions furent levées comme inutiles; les Macédoniens avaient perdu leur liberté, et n'étaient plus que des *provinciales*, des *vectigalenses*, ou des *dedititi*. Il y avait quelques villes libres et exemptes d'impôts, sans doute pour quelques services rendus pendant la lutte; d'autres étaient tributaires, comme Dium; les autres étaient soumises à la loi qui régissait les provinces, et exposées aux exactions de tous les agents fiscaux. Dyrrachium était le lieu où débarquaient habituellement les Romains; Thessalonique était leur séjour de préférence et le centre de leur gouvernement.

Cependant les Thraces, mêlés aux Scordisques, avaient repris leur vie propre et leurs habitudes de brigandage; leurs incursions recommencèrent sur le territoire romain, et les populations furent exposées sans défense à leurs insultes. Il fallut reprendre la lutte contre ces tribus indomptables. C. Caton fut battu, mais M. Didius vengea sa défaite. M. Drusus parvint à retenir les barbares dans leur pays, et M. Minucius reporta ses ravages jusqu'à l'Hèbre[4]. Le même péril appelait le même remède : c'étaient les expéditions de Philippe et d'Alexandre contre les Gètes et les Triballes, de Philippe, fils de Démétrius, contre les Mædes et les Dardaniens, qui se reproduisaient sous un chef romain.

[1] Liv. XLV. 18.
[2] Cic. *De leg. agrar.*
[3] M. de la Coulonche.
[4] Eutrop. *Brev.* VI. 2.

Lorsque Mithridate voulut porter la guerre en Grèce, et reprendre contre les Romains le rôle d'Annibal, Arcathias, son fils, passa en Europe avec une armée, chassa facilement de la Thrace et de la Macédoine le petit nombre de Romains qui les occupaient, prit Amphipolis, distribua le pays divisé en satrapies [1] à des hommes qui avaient sa confiance, et se répandit en Grèce jusqu'à Dodone. On sait quelle fut l'issue de cette entreprise. Sylla, vainqueur à Chéronée et à Orchomène, prit la route de l'Asie, déjà tracée par L. Scipion, et, avant d'avoir son entrevue avec Mithridate à Dardanum en Troade [2], il ravagea le pays des Mædes, qui s'étaient déclarés contre les Romains. Selon Appien, il aurait alors battu les Henètes, les Dardaniens, les Sintes et les Scordisques [3]. La lutte continua après son départ : Dolabella fit quelques progrès ; Appius Claudius poursuivit les Mædes dans leurs montagnes et mourut victorieux ; Scribonius Curio battit les Dardaniens, pénétra jusqu'au Danube, mérita le triomphe, et termina la guerre en trois ans [4]. A la même époque, M. Lucullus, cousin du vainqueur de Mithridate, porta le premier la guerre chez les Besses ; il les battit complétement dans l'Hémus, prit leurs villes Uscudama et Cabyle, et pénétra jusqu'au Danube également [5]. Le Danube reparaît ici bien mal à propos dans le récit d'Eutrope, et cela pourrait bien être l'Hèbre : en effet, Lucullus a pu aller jusqu'au Danube, mais en battant les Besses et en prenant leurs villes Cabyle et Uscudama, il n'en prenait guère le chemin. C'est à cause de ces diverses expéditions que l'on a dit avec raison que plusieurs peuplades de la

[1] Il n'est pas hors de propos de faire remarquer combien cette division du pays en satrapies (Appien, *Guerre de Mithr.*, 25) était appropriée à la division par tribus ; elle fut adoptée par les Romains, qui convertirent les satrapies en préfectures (σατράπαις ἐπιτρέψας).

[2] Plut. *Sylla*. éd. Didot. I. 547. 558.

[3] Appien. *Mithrid.*

[4] Eutrop. *Brev.* VI 2.

[5] Eutrop. *Brev.* VI. 7. 10.

Thrace, telles que les Mædes par exemple, obéissaient dans les derniers temps au proconsul de la Macédoine [1].

Si on réfléchit sur les vicissitudes de ce malheureux pays, qui, en moins de cent vingt ans, est ravagé par les Romains, les Dardaniens, les Scordisques, les troupes de Mithridate et celles de Sylla, on ne peut s'empêcher de sourire, quand Cicéron l'appelle une province fidèle et amie du peuple romain. Les déserts dont parlent Cicéron [2] et Tite-Live, les garnisons romaines qui se tiennent dans les villes, les barbares qui annuellement exploitent les campagnes, sont les garants de cette fidélité; les proconsuls qui volent les cavaliers en bronze de Dium, qui dépouillent les villes principales et les temples, et qui reviennent à Rome, comme Pison, chargés des malédictions de leurs administrés, sont les témoins éclatants de leur amitié. Pendant un proconsulat de trois ans, Pison ruine par ses exactions la Macédoine, se réserve le monopole de la vente et de l'achat des grains dans la province, vend pour une grande somme la paix aux Thraces et aux Dardaniens, et joint la violence à la rapacité [3]. A l'exception de quelques centres d'occupation, comme Thessalonique, autour de laquelle on bâtit des maisons de campagne, et dont la population est presque romaine, la province est morte : elle est déjà frappée de cette inertie fatale qui emportera un jour le monde romain, et pendant l'administration de Pison Thessalonique est insultée par les Thraces.

Signalons un fait curieux qui se rattache à cette période. Entre autres temples, les pirates pillèrent au mont Olympe quelques sanctuaires étrangers et consacrés à des mystères. L'un d'eux, dit Plutarque, subsiste encore, et est consacré à Mithra. Cela nous donne l'itinéraire suivi

[1] Sext. Ruf. *Brev*. 6.
[2] Cic. *pro Fonteio*. 19.
[3] Liv. CV. *Suppl*. 8. 9.

par les dieux de l'Orient pour venir à Rome habiter le Panthéon[1].

d. Guerre de Pharsale.

Des trois guerres civiles dont l'empire du monde est le prix, deux ont leur théâtre dans la région macédonienne : cela tient surtout à son heureuse situation sur deux mers, entre l'Italie, que tous convoitent, et l'Orient, qui donne à tous les moyens de la conquérir. Quelles occasions la Macédoine aurait eues de recouvrer sa nationalité, si elle avait encore possédé quelques ressources ! Mais il n'y a plus de Macédoniens ; la population rare et mélangée de cette vaste région assiste au débat sans y prendre part, attendant l'issue de la lutte pour connaître les villes qui seront pillées, et celles que l'on récompensera.

César était consul quand il passa en Epire ; cette circonstance, qu'il eut soin de mettre en avant, lui fut d'un grand secours, et il lui dut la soumission volontaire d'Oricum et d'Apollonie. Il accomplit, à partir de Paleste, où il débarqua, une marche laborieuse à travers les monts Acrocérauniens, et ne se détourna pas de son expédition avant de s'être assuré d'un point d'appui. A Apollonie, il quitta son armée pour faire des vivres en Epire, et il trouva dans ce pays des provisions de toute sorte, notamment du bétail. C'est aux bouches de l'Aoûs, à peu près dans les parages où Lævinus avait brûlé la flotte macédonienne, qu'il entreprit de passer en Italie sur un bateau pêcheur, pour hâter l'arrivée de ses renforts : il dut céder à la tempête et rejoindre ses soldats.

Pompée disposait de tout alors dans la Macédoine et dans

[1] Plut. *Pomp.* éd. Didot. II. 752.

tout l'Orient ; les plus illustres sénateurs étaient ses lieutenants ; sa flotte, commandée par Bibulus, bloquait tout le littoral depuis Lissus jusqu'à Sasos ; son beau-père, Métellus Scipion, campait sur l'Haliacmon avec une armée; il avait des approvisionnements de blé et de vivres de tous côtés, la mer libre et couverte de ses vaisseaux, des alliés en Thessalie, en Thrace, en Asie, à Rhodes, et jusqu'en Egypte. S'il savait temporiser, la lutte était impossible, et César était vaincu sans combat.

César le savait, et voulait une bataille, ou du moins rendre les communications libres avec l'Italie par la prise de Dyrrachium. Pompée est dans la Candavie, lorsqu'il apprend les projets de César : aussitôt il précipite sa marche pour prévenir César à Dyrrachium, et sauver ses magasins. Il a, chemin faisant, coupé les ponts, abattu les arbres, et rendu les chemins impraticables; cependant César arrive avant lui, campe sous les murs de la ville, et, pour finir la guerre d'un seul coup, il veut renouveler autour des Pompéiens, et de colline en colline, la prodigieuse circonvallation d'Alésia. Pompée met sa prudence en défaut, et lui tue mille hommes. Alors, pour échapper à la disette, il opère sa retraite sur Apollonie par corps détachés, et reprend son ancien camp au delà d'Asparagium. Pompée l'y suit, mais à peine y est-il installé, que César décampe inopinément en plein midi, gagne deux marches sur Pompée, qui le poursuit inutilement pendant quatre jours[1], et se rend en Thessalie par Apollonie et par l'Épire. Domitius, son lieutenant, qui observait en Macédoine Métellus Scipion, et qui avait livré un combat sur l'Haliacmon, devait le rejoindre, mais

[1] César dit : « Par l'Epire et l'Acarnanie. » L'Acarnanie est bien éloignée, quoique ralliée à la cause de César par Cassius Longinus. Je lirais de préférence ici : « Per Epirum et Atintaniam. » (Cæs. *De bell. civ.* III. 55.) Cependant Plutarque dit (Plut., *Cæs*. éd. Didot. II. 860) que, pressé par la disette, il passa par le pays des Athamanes. Ce n'est pas absolument inconciliable, car les Athamanes s'étendaient au nord jusqu'aux sources de l'Achéloüs.

il fut obligé de remonter pour faire des vivres jusqu'à Héraclée de Lyncestide, et il serait tombé au milieu des Pompéiens sans l'indiscrétion d'un parti d'Allobroges, qu'il rencontra, et dont les bravades l'avertirent. Aussitôt accélérant sa marche, il gagna quatre heures sur l'ennemi, et arriva heureusement à Æginium.

Cependant le gouvernement tout entier du parti républicain résidait à Thessalonique, et le sénat y tenait ses séances dans un temple. L'armée de Pompée, comme autrefois l'armée de Xerxès, était échelonnée le long du littoral entre l'Haliacmon et l'Axius et avait à Bérée son quartier général[1]. Métellus Scipion avait repassé les défilés des Perrhèbes, et s'était rabattu sur Larisse, occupant les rives du Pénée et la vallée de Tempé. Les deux corps se rejoignirent à Larisse, et se portèrent sur l'Énipée au-devant de César dans la plaine de Pharsale. Tout abondait dans le camp pompéien; tous comptaient sur une victoire certaine, dressaient des listes de proscription, se partageaient les dépouilles des proscrits et des vaincus. En voyant l'extravagance et la sécurité de cette jeunesse patricienne, qui méprise la prudence de son chef et lui obéit mal, ces tables ornées de lierre, ce luxe étalé, on se reporte au souvenir de la bataille de Rosbach.

Le camp de César était loin d'offrir un spectacle pareil. Ses compagnons, presque tous vieux soldats, invincibles sur le champ de bataille, faiblissaient devant la disette et les privations quotidiennes, et pourtant ils marchaient, n'ayant tous, parmi ces fatigues inouïes, qu'un même but, comme le centurion Crastinus, celui de mériter les éloges de César. Le grand homme de guerre se reconnaît à cette popularité, et à cette mâle confiance. Heureusement pour les

[1] M. de la Coulonche.

vétérans des Gaules, Gomphi se trouva sur leur route avant Pharsale ; ils y trouvèrent des vivres, du vin, dont ils burent à l'excès, selon la coutume des Germains[1], et leurs forces étaient réparées quand ils arrivèrent en présence de l'ennemi. Par une habile disposition de ses forces, moindres de moitié, César annula la supériorité de son adversaire. Les plus illustres parmi les ennemis s'enfuirent honteusement ; Pompée, voyant tout perdu, gagna Larisse à toute bride, et descendit le Pénée sur une barque jusqu'à la haute mer, où un bâtiment de transport le recueillit[2]. César, entré dans Larisse presque aussitôt après lui, y proclama la liberté des Thessaliens[3]. Ptolémée, roi d'Égypte, et Achillas, son ministre, se chargèrent d'achever la victoire.

Il y avait encore à cette époque dans la Macédoine supérieure ou libre des souverains indépendants : Ménédême, l'un d'eux, fit assurer César de ses bonnes dispositions[4].

6. Guerre de Philippes.

Après le meurtre de César en plein sénat, il fallut deux années d'anarchie et de guerres civiles pour que les factions rivales se retrouvassent en présence dans la plaine de Philippes. Tout l'ouest jusqu'au Strymon s'était volontairement ou par la force rangé du côté des triumvirs. Brutus et Cassius à l'est accouraient avec toutes les forces de l'Asie ; ils suivaient les côtes de la Thrace en vue de leurs flottes chargées de vivres, et ils avaient dépassé Maronée. Octave, malade à Dyrrachium, y attendait les derniers renforts ; Antoine, avec les troupes disponibles, se portait en avant, et traversait la Macédoine à grandes journées, pendant que

[1] Appien. *G. civ.* II. 64.
[2] Plut. *Pomp.*
[3] Plut. *Cæs.*
[4] Cæsar. *De bello civ.* III. 2. 106. — Appien. *G. civ.* II. 48. 86.

Norbanus, à la tête d'une troupe d'élite, gardait au delà du Nestus, entre Topiris et Apollonie, les gorges des Corpiles. Pour l'en déloger, Cassius fit avancer la flotte républicaine, qui s'étendit au nord-ouest de Thasos, dans le golfe de Néopolis, jusqu'à Datos. Norbanus, craignant d'être pris à dos, abandonna ce premier poste, se replia vivement sur les gorges des Sapéens, où il s'établit plus solidement encore. Les troupes de Cassius prirent aussitôt possession des premiers défilés, et parvinrent sans obstacle jusqu'au Nestus. Mais elles ne pouvaient avancer davantage, et leurs chefs ne savaient à quel parti s'arrêter.

La tribu thrace de ces cantons (Sapéens ou Xanthes) avait à sa tête deux frères, Rhascus et Rhascuporis. Trop faibles pour se soustraire à la puissance des Romains, ils imaginèrent de se partager entre les deux camps, afin qu'à tout événement l'un pût être sauvé par l'autre. Rhascus se joignit à Norbanus, et Rhascuporis suivit l'armée républicaine. Par le conseil de ce dernier, et pendant que les troupes de Cassius continuaient d'occuper le littoral, le corps de Brutus s'engagea dans la montagne des Sapéens (Kara-Ollan, Tchégla), s'y fraya un chemin suffisant à travers des bois si épais qu'on ne pouvait être aperçu des oiseaux eux-mêmes, continuant cette marche pénible pendant quatre jours, et portant son eau. Ce n'était pas sans exciter des murmures : quand Rhascuporis se montrait quelque part, on l'injuriait, et on lui jetait des pierres. Cependant le quatrième jour on découvrit, comme il l'avait annoncé, l'Harpessus (Buyuk-Déré), affluent de l'Hèbre ; l'épreuve était terminée. En un jour, dit Appien, et en cela il se trompe peut-être de quelques heures (52 kilomètres en ligne droite), l'armée de Brutus arriva de l'Harpessus à Philippes. Le passage de la montagne des Sapéens dut avoir lieu à l'est du mont Tchégla, et le Buyuk-Déré, que nous pensons être l'Harpes-

sus, n'est pas un affluent du Sogudlu (Suutlu de M. Viquesnel)[1], mais un affluent de l'Arda. En effet, les rivières qui forment le Sogudlu sont séparées des montagnes des Sapéens, qu'il fallait franchir, par le bassin côtier du Travus (Kourou-Tchai), dont la vallée supérieure est circonscrite par une chaîne secondaire de 1000 à 1300 mètres[2], et leur distance de Philippes est plus grande de 20 à 22 kilomètres en ligne droite. La source du Buyuk-Déré, au contraire, correspond exactement au col du mont Tchégla, d'où elle sort ; l'excellente carte de la Thrace par M. Viquesnel ne permet pas d'admettre un autre itinéraire, et éclaire d'un jour complet le texte d'Appien. Il reste à expliquer comment les troupes de Brutus purent faire en un jour le reste du trajet. Nous pensons que des soldats qui ont pu marcher quatre jours de suite à travers d'épaisses forêts en se frayant un chemin ont pu, à plus forte raison, faire en un jour, c'est-à-dire en vingt-quatre ou trente heures, deux étapes, et nous retrouvons dans ces deux étapes les 20 ou 25 lieues qui répondent à l'estimation de M. Perrot[3].

Cependant les deux frères servaient leur parti de bonne foi. Les soldats de Brutus, quand ils découvrirent l'Harpessus, avaient poussé une immense clameur, qui, répétée de proche en proche jusque dans le camp de Cassius, avait retenti jusqu'aux gorges Sapéennes. (Il faut en effet, pour que cela soit possible, se représenter les troupes de Brutus échelonnées sur une longue bande dans un chemin étroit et à peine suffisant (στενὴν καὶ αὐτάρκη ὁδὸν), et les derniers corps touchant presque à l'aile gauche, quand les premiers atteignaient le col du Tchégla.) Rhascus se douta de l'entreprise audacieuse de Rhascuporis, et en avertit Nor-

[1] Kiep. *Epeiros*, et *Karte von der Europ. Turk*.
[2] M. Viquesnel. Carte de la Thrace.
[3] *Rev. archéol.* août 1860. p. 67, et note.

banus, qui, convaincu de la grandeur du péril, décampa de nuit, et se retira avec ses troupes à Amphipolis. L'aile droite de l'armée républicaine occupa aussitôt les défilés demeurés libres, et Cassius entra dans la plaine de Philippes par le midi, tandis que Brutus y pénétrait par le nord. Ils avaient accompli une des plus belles manœuvres de l'antiquité.

L'armée républicaine s'installa dans une position très-avantageuse au sud-est de Philippes. Brutus occupait un tumulus à 18 stades de la ville (3k,330) ; Cassius en occupait un autre à 8 stades plus loin (1k,480). Leurs camps étaient reliés l'un à l'autre par des murs ; à un intervalle égal on avait ménagé une porte de communication, de sorte que les deux camps n'en faisaient qu'un. Ils s'appuyaient à droite sur des marais qui s'étendaient jusqu'au Strymon, à gauche sur les défilés (les gorges des Sapéens) et des forêts impénétrables ; en face d'eux le Gangès, appelé aussi Gangitès, fournissait de l'eau ; derrière eux, à 70 stades (12k,950), ils avaient la mer, et le port de Néopolis, d'où ils tiraient leurs vivres : Thasos leur servait d'entrepôt. Pleins de confiance, ils attendaient joyeusement l'ennemi, en complétant leurs fortifications.

Cependant Antoine se hâtait, pour s'emparer d'Amphipolis, dont il voulait faire le centre de ses opérations. Norbanus l'avait prévenu, et mis la ville en état de défense. Charmé de sa prévoyance, et aussi hardi que ses adversaires, il se porta en avant, et établit son camp dans la plaine, à 8 stades de l'ennemi (1k,480). Ne pouvant recourir au Gangitès, trop voisin du camp républicain, et séparé de lui par des marais, il fit creuser des puits qui donnèrent de l'eau douce en abondance, et se retrancha dans ses positions avec la plus grande activité. Cassius mit encore ce temps à profit en reliant par un mur un espace

étroit entre son camp et le marais, qui était resté seul sans défense, de sorte que, protégés à droite par des rochers, à gauche par des marais, en face par des fossés et des retranchements, les républicains semblaient inattaquables.

La situation devenait critique pour les triumvirs ; la Macédoine et la Thessalie s'épuisaient, et la disette les menaçait, comme autrefois César. Sur ces entrefaites Octave arriva, malade encore, mais en état de se faire porter en litière sur le front des troupes. Les césariens se rangèrent en bataille ; les républicains en firent autant, mais par parade. A quoi bon en effet attaquer un ennemi que la famine devait mettre entre leurs mains ? Antoine comprit cette tactique persévérante, et, furieux, il résolut de les forcer au combat. Chaque jour il continua de ranger ses troupes en bataille, pour tromper l'ennemi ; pendant ce temps-là une partie de l'armée travaillait sans relâche à se frayer à travers les marais un chemin étroit, coupant les roseaux, faisant des chaussées, retenues sur les côtés par des pierres pour empêcher les éboulements, y substituant des ponts de bois aux endroits les plus profonds, le tout dans le plus grand silence. Les roseaux avoisinants dérobaient l'ouvrage aux soldats de Cassius. Au bout de dix jours les progrès étaient suffisants ; une troupe s'y engagea, s'empara de quelques lieux élevés qui étaient à sa portée, et s'y fortifia. Cassius, étonné, répondit à cette surprise en construisant un mur qui allait de son camp à la mer à travers le marais et qui interceptait les positions conquises. Le texte d'Appien est positif[1], et on ne peut nier que Cassius ait bâti un mur dans cette direction ; mais sans doute il ne lui donna pas une épaisseur de cinq pieds, et sans doute aussi il ne l'acheva point complétement jusqu'à Néopolis. Cela ne nous sur-

[1] Appien. *G. civ.* IV. 109. Διετείχισε ἀρχόμενον ἀπὸ τοῦ στρατοπέδου μέχρι καὶ αὐτὸς ἐπικάρσιον τὸ ἕλος ἅπαν, τῆς θαλάσσης.

prend donc pas que M. Perrot n'ait vu qu'un mur génois dans ce travail grossier de près de deux mètres d'épaisseur, tout en blocage, ne portant aucune trace de l'art hellénique, qu'on trouve encore de nos jours au nord-est de Néopolis. S'il y eut une partie demeurée incomplète, ce fut sans contredit celle qui était le plus rapprochée de la mer. Cependant l'absence de style et de traditions ne suffit pas, selon nous, pour rejeter l'authenticité de ce mur, ou son antiquité. Les soldats de Cassius pouvaient ne pas être des maçons fort habiles, et un travail fait à la hâte, demeuré inachevé, sans but après la circonstance qui l'avait fait naître, pouvait ne pas laisser un souvenir bien vif dans l'esprit des populations. Enfin il y a un certain rapport entre ce mur des environs de Néopolis et l'enceinte qui subsiste à Philippes, enceinte dont les murailles, « épaisses de deux mètres vingt centimètres, sont bâties de moellons empâtés dans du ciment[1]. » Pour justifier l'interprétation donnée par Cousinéry, qui attribuait la muraille aux Thasiens, nous reconnaissons que le style hellénique et la direction sur Philippes étaient nécessaires, mais cela cesse de l'être quand il ne s'agit plus que du texte d'Appien; on peut dire même qu'il faut que cela ne s'y rencontre pas. C'est en effet pour intercepter les troupes d'Antoine que Cassius entreprend de bâtir ce mur : il ne se propose rien de plus. Si on admettait que ce mur fût romain, au moins en partie, ou pour les fondations (car les Génois ont pu l'achever, et augmenter son épaisseur), sa direction pourrait faire retrouver les lieux élevés occupés par les soldats d'Antoine, et le point où ils tournaient le camp de Cassius au sud-est. L'examen des lieux peut seul résoudre la question, et le consciencieux récit d'Appien mérite qu'on lui fasse cet honneur.

[1] *Rev. archéol.* juillet 1860. p. 49. 67. — Cousinéry. II. 108.

La chaussée d'Antoine était coupée : il ne pouvait ni envoyer des secours, ni recouvrer ses soldats. Antoine, plein de fougue et de colère, marcha avec son armée contre ces retranchements ; quelques soldats du corps de Brutus, honteux de leur inaction, prirent les césariens en flanc, tuèrent tous ceux qu'ils purent atteindre, et le combat se trouva engagé. Le camp de Cassius, mal gardé, précisément à cause de sa force, fut pris et pillé, pendant que Brutus, vainqueur à son aile, pillait le camp d'Octave. Rien n'était encore perdu : les républicains avaient eu huit mille hommes tués, et les césariens plus que le double ; mais les communications avec la flotte étaient menacées. Cassius, désespéré de sa défaite, n'essaya point de la réparer, et se fit tuer par Pindare, un des siens. Brutus, demeuré seul, reprit le parti de traîner la guerre en longueur, ce qui prouve qu'il était resté maître des gorges Sapéennes, et que les communications avec la flotte étaient en arrière des deux camps. En effet, s'il avait été coupé de sa flotte, il aurait eu à craindre la famine beaucoup plus que les césariens eux-mêmes. Les raisons de temporiser étaient excellentes ; il ne put convaincre les tribuns des soldats, et il fut obligé de livrer la bataille. Le choc fut impétueux et brutal : on combattait corps à corps avec un égal acharnement, sous les yeux des chefs, dont les paroles enflammaient les courages. Enfin les républicains plièrent, et, poursuivis par des troupes affamées, déjà maîtresses de leur camp, ils s'enfuirent vers le rivage, ou gagnèrent les montagnes par la vallée du Zygactès. Antoine envoya des corps détachés dans toutes les directions, avec le Thrace Rhascus, qui connaissait le pays, pour arrêter les fugitifs, principalement les chefs, et les empêcher de reconstituer une seconde armée.

D'après ce récit, emprunté à Appien, la position du Zygactès est bien tranchée : c'était vraisemblablement le pre-

mier affluent du Gangitès à gauche, coulant aux environs du village actuel de Zigosto [1]. Sans doute il ne passe pas à Zigosto, mais le village de Filibedjik, qui seul a retenu le nom de Philippes, n'est pas non plus sur l'emplacement de cette ville. C'est probablement dans ce pays dépeuplé, le premier centre de population à partir du Symbole, et la distance est assez faible pour être négligée sans inconvénient.

Brutus, avec un certain nombre des siens, s'était enfui dans les montagnes, et il parvint à réunir quatre légions. Il voulait avec ce noyau d'armée s'ouvrir un passage à travers les césariens, mais les soldats découragés lui répondirent qu'il eût à aviser à son salut. Alors il s'assit sur une pierre dans un endroit fermé par de hautes collines [2], s'entretint quelque temps avec ses amis, et se fit tuer par Straton, en appelant sur Antoine la colère des dieux. Quatorze mille hommes, encore debout, se livrèrent aux vainqueurs, et Rhascus, en récompense de ses services, obtint la grâce de son frère [3].

Octave a souvent été accusé de manquer de courage [4]; sa circonspection à Philippes, où il demeure dans sa tente sur la foi d'un songe, pendant qu'Antoine se bat en soldat, sa timidité à Actium, pendant qu'Agrippa défait pour lui la flotte égyptienne, ont consacré cette opinion, et Pline en apporte des preuves si nombreuses [5], qu'il est difficile de ne pas l'adopter. Cependant, sans entreprendre une tâche trop ingrate, on peut, en ce qui touche à la bataille de Philippes, justifier, ou à peu de chose près, sa conduite. Il est malade à Épidamne, à Amphipolis, et même au camp, et ne peut passer la revue de ses troupes qu'en litière; il ne commande

[1] M. Viquesnel. Carte de la Thrace.
[2] Plut. *Brut.*
[3] Appien. *Guerr. civ.* IV. 103. 131.
[4] Lehuërou. *Instit. mérov.* p. 6.
[5] Plin. *Hist. natur.* VII. 46.

pas en personne, quand Brutus bat son armée, et pille son camp. Mais pendant que les deux partis s'observent, il se rétablit; quand la seconde action s'engage, car :

Romanas acies iterùm videre Philippi

il est en état de paraître, et ne se cache plus. Alors, partout où on voit Antoine, on voit Octave : tous deux ils exhortent leurs troupes en parcourant leurs lignes à cheval. Sans doute Octave, pendant l'action, reste préposé à la garde du camp, mais, en cas de défaite, ce n'était pas le poste le moins périlleux : les camps de Brutus et de Cassius emportés par Antoine le font assez voir. Ce n'est qu'au milieu de la nuit, lorsque la bataille est gagnée, et que l'ennemi est en fuite dans toutes les directions, qu'Octave, à peine rétabli, songe à prendre du repos (ὁ δὲ Καῖσαρ, ἐς μέσην νύκτα πονηθεὶς, ἀνεχώρησε διὰ τὴν νόσον)[1]. Cette conduite n'est pas celle d'un lâche : s'il avait mérité réellement un tel reproche, les légionnaires, si bons juges en pareille matière, ne s'y seraient pas trompés, et plus tard Antoine, qu'un tel soupçon ne pouvait atteindre, s'en serait assurément prévalu.

Ainsi périrent les chefs républicains, expiant dans une ruine commune le meurtre de César, leur bienfaiteur (ἀντίθετον ἐς ἅπαντα ἦν τὸ ἄγος τὸ ἐς Καίσαρα)[2]. Quoique leurs adversaires eussent épuisé la Macédoine, cependant la province se réjouit de leur défaite, car Brutus victorieux eût exercé des représailles ; déjà il avait promis à ses soldats le pillage de Thessalonique et de Sparte. Le succès des triumvirs apporta au sort des Macédoniens quelques adoucissements. Comme antérieurement toute la Thessalie après la victoire de Pharsale, toutes les villes macédoniennes de quelque importance qui s'étaient trouvées sur la route des triumvirs, ou qui s'étaient déclarées pour eux, Amphipolis,

[1] Appien. *Guerr. civ.* IV. 128. 130. [2] Appien. *Guerr. civ.* IV. 134.

Philippes, Héraclée Sintique, Xylopolis, Torone, Thessalonique, Pella, Bérée, Ægée, furent déclarées libres, et quelques-unes, telles que Philippes et Thessalonique, furent ornées d'arcs de triomphe et de monuments somptueux. Cette libéralité ne fut pas une faveur passagère : trois siècles plus tard la Macédoine en recueillait encore les fruits.

f. La Macédoine sous les empereurs.

Après Pharsale, César, seul maître du monde, avait envoyé une colonie à Dium, et une armée en Macédoine pour combattre les Gètes. L'armée fut employée par le sénat à repousser les Parthes, qui désolaient l'Asie Mineure. Octave, devenu empereur sous le nom d'Auguste, traita bien les Macédoniens. Dium fut colonisée de nouveau ; Philippes, Pella, Cassandréa, déjà libres, devinrent aussi colonies romaines ; dans une rude guerre de trois ans (15-12 av. J.-C.), L. Calpurnius Pison réduisit les tribus thraces du nord-est, et Bérée, qui l'avait choisi pour patron, lui dut plus d'une fois une intervention précieuse, qui fait un heureux contraste avec la conduite tyrannique de son père. Mais dans un soulèvement général (6 ap. J.-C.), les Pannoniens et les Dalmates, repoussés en Italie, inondèrent la Macédoine, tuèrent les légionnaires dispersés sur son territoire, et beaucoup de villes ne s'en relevèrent pas [1]. Pella redevint obscure ; saint Paul fonde des évêchés à Thessalonique et à Bérée, s'arrête encore à Pella (Hagious Apostolous), mais il n'y établit point d'évêque ; Lucien n'y voit qu'un chétif village [2], se perpétuant au milieu des ruines. Sur les plaintes des villes macédoniennes, exploitées par les proconsuls, Tibère fit de la Macédoine une province impériale (15 ap. J.-C.) ; elle redevint sénatoriale

[1] Vell. Paterc. II. 110. — Aristid. Panath. or. I.

[2] Lucien. XXXII. 6.

sous Claude (44 ap. J.-C.). Quelques villes de l'Emathie restaient florissantes, telles que Bérée, Edesse, Thessalonique, Scydra, Philippes; Bérée brillait au premier rang, et des inscriptions nombreuses constatent sa prospérité. Nerva lui accorda le titre de métropole, et, à dater de cette époque, elle remplaça Pella. Sous Trajan, les Macédoniens, bien défendus par un empereur victorieux des Daces, jouirent d'un calme exceptionnel, et le prénom d'Ulpien, pris alors par beaucoup de Macédoniens distingués, exprime la reconnaissance de la province envers Trajan et son père adoptif. Philippe, originaire d'Arabie, vainquit Arguntis, roi des Carpathes, se reposa en Macédoine, et résida quelque temps à Bérée, où il célébra des jeux. Enfin, Thessalonique résista vaillamment à une invasion des Goths (253), et en fut récompensée par le titre de colonie, que jusque-là elle n'avait pas porté.

Constantin parcourut aussi la Macédoine; il relégua à Thessalonique Licinius et son fils, qui y furent égorgés, et il y fit élever un arc de triomphe sur la voie Egnatia, à l'opposé de celui d'Auguste. Théodose fit massacrer à Thessalonique huit mille citoyens dans l'hippodrome, et expia cette barbare exécution par une pénitence publique. Sous Arcadius, Alaric, roi des Visigoths, traversa deux fois la région macédonienne, au centre et à l'ouest, sans doute à la façon des anciens Gaulois, en passant à côté des villes. Les Goths parcoururent souvent ce pays du quatrième au sixième siècle, et Théodomir, père de Théodoric, est peut-être mort à Cyrrhus [1].

Pendant la période impériale il y avait eu dans l'organisation administrative du pays quelques modifications. Sous Auguste la province de Macédoine avait été abandon-

[1] Malch. *Exc. de legat.* 78.

née au sénat, sans doute parce que les cas de rébellion dont parle Strabon étaient isolés et n'exigeaient pas une armée. Tibère interrompit pour trente ans cet état de choses, et Claude le rétablit. Adrien sépara la Thrace de la Macédoine, dont elle avait fait partie jusqu'alors [1]. Au nord de la région macédonienne, on forma au troisième siècle avec l'Illyricum et la Thrace un commandement militaire (*ducatus*) [2], qui servit pendant quelque temps de boulevard aux autres provinces; mais la région macédonienne n'y était pas comprise. Sous Constantin, le diocèse de Macédoine, administré par un vicaire, avait dans sa juridiction le consulaire de Macédoine, chef de la province, le consulaire de Crète, les présides de la nouvelle Epire, de la Thessalie, de la Macédoine salutaire, de la Prévalitane et le consulaire de la Dacie intérieure [3]. La Macédoine consulaire s'étendait du Nestus au Pénée, renfermait trente-deux villes, et avait pour capitale Thessalonique. La Macédoine salutaire avait pour capitale Stobi, et devait sans doute son nom à la salubrité de ses eaux. La Prévalitane répondait au bassin du Drilo jusqu'au golfe Rhizonique; la nouvelle Epire renfermait le reste de l'Illyrie grecque, et la Dacie intérieure répondait au pays des Dardaniens. L'ancienne Epire et la Crète étaient seules en dehors de la région macédonienne; en revanche, la Thrace épictète n'était peut-être pas tout entière dans le diocèse de Macédoine, et les diocèses de Dacie et de Thrace pouvaient l'échancrer au nord-est et au nord. Constance ouvrit en Macédoine des mines, sans doute dans les régions où elles avaient été exploitées précédemment, et y fit fabriquer des monnaies impériales [4].

Dans la notice de l'empire, rédigée sous Marcien et Valentinien III, cinq provinces du diocèse de Macédoine n'ont

[1] Græv. *Thes.* I. 358.
[2] M. Poinsignon. p. 61.
[3] Græv. *Thes.* I. 438.
[4] Pancirol. *Græv. Thes.* VII. 1380. — Texte de Cassiodore.

point changé : la Prévalitane s'est confondue avec la nouvelle Epire; la Dacie intérieure a été rattachée au diocèse de Dacie, et au midi le diocèse de Macédoine s'est accru de la province d'Achaïe. Sous Constantin, la Macédoine a parfois des comtes; mais ces comtes peuvent être vicaires ou consulaires. Le Préside de la Macédoine salutaire ressortissait, pour une partie de son gouvernement, du diocèse de Macédoine, pour l'autre du diocèse de Dacie (ce qui répond aux échancrures dont nous venons de parler). Le vicariat de Macédoine s'est perpétué jusqu'au règne de Zénon. Sous Justinien Ier, la préfecture d'Illyrie reconquise eut pour capitale Justinianopolis (probablement Kustendil); Justinien la fortifia d'une enceinte quadrangulaire munie de tours, et lui donna un archevêque, métropolitain des provinces voisines, et même de l'ancienne Prévalitane. Pouqueville place Justinianopolis à Lychnidus[1]; tout en reconnaissant que Lychnidus a pu être florissante au moyen âge, nous n'avons pas trouvé ses raisons suffisantes.

Au temps de la notice de l'empire, la légion macédonienne, instituée par Auguste, était la cinquième des neuf légions comtales d'Orient; elle avait sur son bouclier, au centre, une boule blanche cerclée de jaune, et entourée d'une bande rouge radiée à huit pointes; un cercle rouge formait la bordure. Elle résidait d'abord à Memphis, et fut ensuite dispersée dans plusieurs garnisons sous les ordres du maître de la milice d'Orient[2].

Pour ce qui concerne cette période longue et obscure, nous nous sommes réduit à ce qui intéresse directement la géographie historique du pays. Les auteurs de l'époque impériale se taisent le plus souvent sur l'histoire intérieure des provinces éloignées ou demi-barbares, et n'en parlent que

[1] Pouqueville. II. 398. 399.

[2] Pancirol. *Græv. Thes.* VII. 1394.

lorsqu'il s'agit de guerres ou d'usurpations. Nous n'essayerons pas de dépasser, même sommairement, le cinquième siècle; nous tenons seulement à dire que la Macédoine, quoique très-déchue, était encore une des provinces les plus importantes de l'empire, et une des plus prospères.

9. Routes de la région macédonienne.

Les principales routes qui sillonnaient la région macédonienne nous ont été données par les itinéraires, et quelquefois par les historiens et les géographes. Nous indiquons sommairement leur tracé par étapes, nous réservant d'établir autant que possible, dans le chapitre suivant, la position des lieux.

La route la plus célèbre, et la plus longue, (417 milles de Dyrrachium à Topiris;) est la voie Egnatia, pavée dans tout son parcours, souvent fortifiée, et ornée d'édifices de toutes sortes aux environs des villes. Elle traversait la Macédoine de l'ouest à l'est, dans le sens qui se présentait naturellement aux Romains et qui répondait le mieux aux intérêts de leur empire. Antérieure à Cicéron, qui l'appelle *Via nostra militaris,* elle remonte sans doute aux guerres soutenues contre les Besses et les autres tribus thraces depuis le tribunat de Caius Gracchus jusqu'à la mort de Sylla; elle était dès cette époque conduite jusqu'à l'Hellespont, et les distances y étaient marquées par pierres milliaires jusqu'à l'Hèbre. Voici les points de son parcours qui se rapportent à la région macédonienne, avec leurs distances respectives en milles romains :

Dyrrachium.	Heraclea XI.	Apollonia XVII.
Clodiana XLIII.	Cellæ XXXIV.	Amphipolis XXX.
Scampis XX.	Edessa XXVIII.	Philippi XXXIII.
Tres Tabernæ XXVIII.	Pella XXVIII.	Neapolis XII.
Lychnidus XXVII.	Thessalonica XXVII.	Acontisma III.
Nicæa XXXIV.	Mellisurgis XX.	Topiris (in Thraciâ) XVII.

Un embranchement partait d'Apollonie au lieu de partir

de Dyrrachium, et se réunissait au précédent à Clodiana; il avait deux mutations ou relais, et était plus long de 6 milles.

Apollonia.
Novæ XXIV.
Clodiana XXV.

Polybe et Strabon indiquent[1] quelques mutations entre celles déjà indiquées, mais sans préciser les distances; elles se rapportent toutes à la partie appelée le chemin de Candavie, entre Clodiana et Héracléa, et avec eux il faut lire:

Dyrrachium.	Ad Dianam.	Nicæa.
Clodiana.	Tres Tabernæ.	Barnus.
Scampis.	Lychnidus.	Heraclea.
Trajectus.	Pylone.	

Strabon et Polybe ne comptent que 412 milles entre Dyrrachium et Topiris, et 267 milles entre Dyrrachium et Thessalonique; mais il faut que quelque partie de leur tracé soit plus courte, comme, par exemple, entre Lychnidus et Héraclée, ou que leurs chiffres soient fautifs. Cette dernière supposition n'est pas invraisemblable: il semble difficile, en effet, que la voie Egnatia ait été faite en entier, et divisée par milles, assez tôt pour que Polybe (mort en 122 av. J.-C.) ait pu en être instruit. La distance donnée par lui aurait donc précédé l'établissement des pierres milliaires; elle serait approximative, et Strabon se serait contenté de suivre son calcul.

Dans l'itinéraire d'Antonin, qui remonte au troisième siècle avant Jésus-Christ, la voie Egnatia, d'Apollonie au Nestus, est ainsi figurée:

Apollonia.	Scirtiana XXVII.	Thessalonica XXIX.
Novæ XXIV.	Castra XV.	Apollonia XXXVI.
Clodianæ XXV.	Heraclea XII.	Amphipolis XXXII.
Scampis XXII.	Cellæ XXXIII.	Philippi XXXII.
Tres Tabernæ XXX.	Edessa XXXIII.	Acontisma XXI.
Lychnidus XXVII.	Dicæopolis XXX.	

[1] Polyb. XXIV. 12. — Strab. VII. c. VII. § 4. 8. fragm. 10. 13. 21.

Il y a plusieurs différences dans les distances; Scirtiana et Castra se trouvent indiquées en plus, mais les autres mutations entre Lychnidus et Héraclée ne sont pas mentionnées, ce qui permet de supposer un tracé différent. Dicæopolis n'est pas Pella, réduite alors à l'état de chétif village; c'est certainement une ville située dans son voisinage, et probablement Ichnæ. Enfin Acontisma est marqué en Thrace. Il y avait aussi entre Tres Tabernæ et Lychnidus, au passage du Drilo, une mutation appelée Pons Servilii, et entre Philippi et Neapolis une fontaine. Ces deux indications sont fournies par la table de Peutinger.

La table de Peutinger indique aussi une autre route qui suivait les côtes depuis Apollonie jusqu'à Athènes, et depuis Athènes jusqu'à Thessalonique, où elle rejoignait la voie Egnatia. Elle avait pour mutations dans la région macédonienne :

A l'ouest : Apollonia.
Aulon.
Acroceraunio.

(Puis elle se continuait dans l'Epire et la Hellade jusqu'à Athènes, remontait au nord-est par Elatée, à travers la Thessalie jusqu'à Larisse ;)

A l'est : Larissa.
Olympus XV.
Stenæ (Tempe) X.
Sabatium (Sabazion) VII.
Biuin (Dium) XV.
Hatera XII.
Anamo XII.
Bada VII.
Arulos XX.
Acerdos V.
Berœa XII.
Pella XXX.
Thessalonica XXVII.

Acroceraunio devait être le passage des montagnes au sud d'Oricum. Olympus répond sans doute au temple d'Apollon χειμώνιος (Baba), et Stenæ à la sortie du défilé de Tempé, c'est-à-dire au pont du Penée. Enfin la distance de Bérée à Pella (30 milles) montre qu'il y avait pour y accéder une route directe, qui passait probablement par Ica-

ris. La route de Dium à Thessalonique abandonnait à Arulos la ligne de Bérée, se dirigeait par Alorus et le cours du Ludias jusqu'à la mutation de Géphyra, où l'on passait l'Axius, et y rejoignait la voie Egnatia. Toute la Thessalie, la Piérie et la Bottiée étaient desservies par cette voie principale, qui avait à l'intérieur quelques ramifications, notamment de Bérée à Pydna. Cette dernière ramification, donnée par l'itinéraire d'Antonin, suppose même de Dium à Bérée un autre tracé, directement par Pydna.

Larissa.
Dium XXIV.
Pudaia (Pydna) XIX.
Berœa XVII.
Thessalonica LI.

Il est plus simple peut-être de supposer que Pydna répond à l'ancienne Pydna, appelée Citrum, qui seule alors devait exister, et qui se trouve dans le tracé de la route précédente, au-dessus d'Anamo. D'un côté, on trouve de Larisse à Bérée 127 milles, et de l'autre seulement 70; mais, dans le dernier calcul, ce sont probablement des lieues (*legæ*), qui équivalent ainsi à un peu moins de 2 milles. Les 127 milles font 1016 stades 2/3 (188$^{kil.}$,87), ce qui donne pour chaque lieue un peu plus de 2$^{kil.}$,685.

Les routes de la Macédoine autres que la voie Egnatia, paraissent avoir eu Auguste pour auteur; il voulait, en effet, savoir promptement et à volonté ce qui se passait dans les provinces. Nous trouvons dans la table de Peutinger une route au nord-est, qui va de Naïsso à Philippopolis par Sertica, et ne fait que toucher à la région macédonienne. Une autre route, rejointe à Hammeno par celle de Naïsso, va de cette mutation à Thessalonique par la rive gauche de l'Axius.

Naïsso.
Ad Heraclem XIV.
Hammeno VI.
Scunis XXI.
Anausaro XII.
Ad fines XXXV.
Ad Herculem VIII.
Præsides VIII.
Ad Cephalon VIII.
Gurbita XIIII.
Stopi (Stobi) VIII.
Antigonia XII.
Stonas (Stena) XI.
Idomenia (Idomene) XII.
Tauriana XX.
Gallicum XVII.
Thessalonica XVI.

La table de Peutinger, attribuée à Ammien Marcellin, est par conséquent du quatrième siècle, et les mutations au nord de Stobi ne peuvent pas être déterminées avec précision. M. L. Heuzey a pu, sur l'indication de M. Calverth, consul anglais à Monastir, retrouver quelques pierres milliaires autour d'Héraclée ; peut-être y a-t-il lieu à quelques reconnaissances analogues autour de Stobi. Antigonia était aux environs de Démir-Kapou, et Stonas au passage du mont Péternik, aux environs d'Almana (Hamman).

Au sud-est deux routes allaient d'Héraclée à Philippi : l'une passait au nord du lac Cercinitis (55 milles).

Philippi.
Drabescus XII.
Strymon VIII.
Sarxa XIII.
Scotussa XVIII.
Heraclea IV.

Le Strymon est mis ici pour l'Angitas. L'autre route (52 milles) passait au sud du même lac, et se confondait avec la voie Egnatia jusqu'à Gazorus. Elle avait les mutations suivantes :

Philippi.
Triulo (Trogilus) X.
Graero (Gazorus) XVII.
Europia VIII.
Heraclea XVII.

Les mutations de Triulo et de Graera, communes avec la voie Egnatia entre Philippi et Amphipolis, complètent l'itinéraire d'Antonin, qui ne les donne pas. Il en résulte que Graero, qui est la même que Gazorus, était à 6 milles d'Amphipolis, puisque Amphipolis était elle-même à 33 milles de Philippi.

A l'ouest, il convient aussi d'ajouter à ces notions générales quelques tronçons de route, et quelques distances. Il partait d'Apollonie une route qui, au lieu de suivre le rivage, pénétrait par Amantia dans l'intérieur de l'Épire, et ne rejoignait la route du littoral qu'à Nicopolis. Au nord de Dyrrachium, une route suivait le littoral par le pays des Labéates, Rhizon et la Dalmatie : il y avait de Dyr-

rachium à Scodra 50 milles (74kil.,040) et de Dyrrachium à Salone 300 milles (448kil.,743). Probablement il existait aussi de Dyrrachium à Apollonie une route plus directe, qui passait par Asparagium, et évitait Clodiana. Nous ne parlons pas de beaucoup d'autres chemins qui nous sont indiqués par les expéditions militaires : généralement leur tracé est très-vague et mal établi. Cependant il paraît que de bonne heure on se fraya un chemin de Dyrrachium à Thessalonique à travers l'Orestide et l'Éordée en évitant la Candavie. Dans la première croisade, Bohémond et les seigneurs de sa suite, partant de Durazzo, arrivent à Castorée (Castoria), et y célèbrent les fêtes de Noël ; ils établissent ensuite leur camp dans un pays très-fertile, appelé Pélagonie, y brûlent une ville toute peuplée d'hérétiques (c'est-à-dire de Bulgares, probablement l'ancienne Citium, ou Niausta), et arrivent ainsi jusqu'au Bardarius (Vardar) [1]. L'historien appelle les pays traversés les déserts de la Bulgarie. Grâce aux ravages de plusieurs siècles, le pays était presque sans habitants, et les croisés n'avaient à vaincre que les obstacles physiques.

Les divers passages d'Italie en Grèce sont indiqués par les anciens, qui ont donné les distances avec plus de bonne volonté que d'exactitude :

1° D'Epidamne ou Dyrrachium à Brindes (en ligne droite, 108 milles environ) :

Strabon : 1,800 stades, ou 225 milles;

Pline : 220 milles;

Itin. d'Antonin : 1,400 stades, ou 175 milles.

2° D'Apollonie à Hydrunte (Otrante), trajet le plus court :

Tite-Live : 50 milles;

[1] Coll. Guizot. *Guill. de Tyr*. II. 102. 103.

Itin. d'Antonin : 400 stades, ou le même chiffre.

3° d'Hydrunte à Aulon :

Itin. d'Antonin : 1,000 stades (185 kilomètres).

4° De Sasos à Dyrrachium :

Itin. d'Antonin : 300 stades [1].

On passait encore d'Aulon à Rhégium, et les routes d'Hydrunte, de Brindes et de Rhégium aboutissaient à Capoue, où elles trouvaient la voie Appienne.

[1] Nic. Berger. *in Græv. Thes.* X. 33. 57. 230. 575. 580.

CHAPITRE V

DESCRIPTION POLITIQUE.

Nous avons, dans les chapitres précédents, établi les limites de la région macédonienne, esquissé à grands traits sa géographie physique d'après les explorations de MM. Pouqueville, Leake, Viquesnel, Boué, de la Coulonche et Heuzey, et les travaux de MM. Lapie, Kiepert et Von Hahn; la population primitive de la contrée, ses vicissitudes sous la domination des Macédoniens et des Romains, les principales expéditions militaires dont elle a été le théâtre dans l'antiquité, tout ce qui constitue en un mot sa géographie historique, nous l'avons également passé en revue. Présentement nous allons essayer de reconstituer par cantons, et, autant que possible, par peuples, sa géographie politique. Nous ne chercherons pas à faire du nouveau, et nous adopterons les données de nos devanciers partout où elles nous sembleront évidentes, ou même plausibles. Mais, sans nous interdire les conjectures, qui sont trop souvent nécessaires, nous éviterons soigneusement d'indiquer comme certain tout ce qui sera purement hypothétique, et nous aimons mieux attendre du bénéfice du temps et des explorations à venir les lumières qui nous manquent, que de rendre encore plus épaisses les ténèbres dont notre sujet s'enveloppe, en multipliant les affirmations.

Dans notre second chapitre, les différentes peuplades de la région macédonienne ont été ramenées à leur origine, et

rapportées, autant que cela est possible, à la race dont elles sont issues, et au temps où elles ont envahi le sol macédonien. Cette classification, tout ethnologique, nous embarrasserait dans la géographie politique, et nous l'abandonnons pour revenir aux divisions naturelles. Le royaume de Macédoine proprement dit, dégagé de ses annexes isolées, que nous ne décrivons pas, embrasse cinq régions distinctes : l'Illyrie grecque, entre le Bercétésius et le Bertiscus, prolongements du Pinde à l'est, et la mer Adriatique à l'ouest ; la Thessalie épictète, entre les monts Cambuniens et le Pénée ; la Macédoine proprement dite, entre les prolongements du Pinde et le Strymon ; la Chalcidice, au sud-est de la Macédoine, entre le Strymon et l'Axius ; la Thrace épictète, entre le Strymon et le Nestus. Quelques peuplades appartiennent à deux régions : nous les rapporterons à celle des deux avec laquelle elles ont eu le plus de rapports. Les colonies grecques du littoral adriatique seront rattachées aux tribus barbares dont le territoire sera le plus voisin. Celles du sud-est sont assez importantes et assez nombreuses pour être étudiées à part ; elles se trouvent renfermées presque toutes dans la Chalcidice, qu'elles occupent entièrement.

§ 1.

Illyrie grecque.

L'Illyrie grecque, telle que nous entreprenons de la décrire, a pour limites à l'ouest la mer Adriatique depuis le golfe Rhizonique (bouches de Cattaro) jusqu'au cap Acrocéraunien (cap Linguetta) ; au sud les monts Acrocérauniens jusqu'aux sources de la Soutchitza, les contre-forts qui les relient à la chaîne du Pinde en séparant le bassin de l'Aoüs (Voioussa) des bassins Epirotes, et parmi eux le

mont Lingus (Paléovouni); au sud-est la chaîne du Pinde, qui prend successivement les noms de Lacmus (Zygos), Poion (Baba-Dagh), et Tymphé (Sedriliani); à l'est, les prolongements du Pinde, tels que le Bercétésius (Smolika, Grammos), l'Octolophe (Péristéri), le Bertiscus (Tourianska); au nord, le Scardus (Schar), le Scordus (Baba-Dagh), et les prolongements du Scordus (Tchernagora) jusqu'au golfe Rhizonique. Dans cette circonscription, dont le tracé physique est partout net et tranché, se trouvent compris les trois districts d'Anicius (Rhizonitide (en partie), Labéatide, Dassarétide), et aussi une faible portion de l'Epire proprement dite, que nous aurions pu appeler Epire épictète. Nous avons conservé les districts d'Anicius, parce que les armes macédoniennes ont occupé, momentanément, il est vrai, deux de ces districts sur trois. Pour le troisième (Rhizonitide), nous reconnaissons qu'il n'a jamais été macédonien, et que nous le sacrifions à l'irrésistible séduction d'une frontière naturelle. Cependant il y a bien une petite raison à alléguer en notre faveur. En effet, s'il n'y a pas eu domination, il y eu des relations suivies, et une sorte de solidarité politique. C'est de Rhizon que partent les sujets de Teuta pour exercer leurs pirateries; dans la guerre contre Philippe, Rhizon et les villes voisines méritent par leurs bons offices la reconnaissance du sénat, et sont déclarées libres à la paix. Elles n'auraient pas été si promptes à embrasser l'onéreuse alliance de Rome, si elles n'avaient pas éprouvé, ou tout au moins redouté, le joug macédonien.

La partie de l'Epire renfermée dans l'Illyrie grecque ne mérite pas de faire une région à part; elle se réduit en effet, en prenant pour limite de l'Epire la rive gauche de l'Aoüs et la Soutchitza, à quelques vallées pauvres, longues et étroites, dont les tribus, toujours misérables et sans

villes, sont aussi barbares que les tribus voisines du nord et du nord-est, et leur sont très-inférieures en puissance. Cependant elles doivent être comprises dans la région macédonienne, à cause des établissements fondés sur leur territoire par les Antigonides, ou par les villes grecques du littoral. Il est certain, en effet, que les armes des Macédoniens y ont souvent pénétré, que les villes d'Orestias, de Byllis et d'Amantia en ont possédé une grande partie, et qu'enfin les Thesprotes et les Molosses, depuis le sixième siècle avant Jésus-Christ jusqu'à la domination romaine, ne se sont jamais étendus au delà, si l'on excepte un moment, sous Pyrrhus, pour faire place incontinent à l'influence macédonienne. Ajoutons que sous les Romains l'Illyrie grecque, sillonnée par tant d'armées, et voisine de colonies florissantes, a perdu peu à peu son caractère grossier. Cela explique le nom d'Epirus secunda, ou d'Epirus nova, qui lui fut donné par ses nouveaux maîtres.

Si nous avions à fixer à une époque déterminée, au commencement de la guerre contre Persée, par exemple, les limites respectives de ces trois subdivisions, nous étendrions le royaume de Gentius le long des côtes jusqu'à l'Isanus, et à l'intérieur par les sources de l'Ululéus et du Genusus jusqu'au lac Lychnitis, et, en contournant ce lac, jusqu'à Lychnidus et jusqu'au Drilo. Nous en exclurions la vallée du Drilo, habitée par les Péoniens jusqu'à son confluent avec le Drin blanc, la partie du bassin supérieur du Mathis occupées par les Pénestes, et les abords du Drin blanc, qui répondent aux solitudes créées *de industriâ* par Philippe. Nous terminerions l'Épire épictète au mont Æropus et aux contre-forts qui séparent les bassins de l'Aoüs et de l'Apsus, en excluant le littoral jusqu'au bassin du Célydnus, envahi tout entier par les colonies grecques. Ces délimitations, plus curieuses qu'utiles, ne sont d'une justesse

approximative que pour l'époque précise où nous les donnons, et n'existent à vrai dire qu'un moment.

a. Peuplades illyriennes au nord du Drilo ; Labéates.

Laissant de côté au nord-ouest la presqu'île d'Hylla, peuplée par Hyllus, fils d'Hercule, dont nous n'avons parlé que pour préciser l'emplacement du tombeau de Cadmus et d'Harmonie, et la ville d'Epidaure (Ragusa Vecchia), ancienne Enchélies, située au midi de cette presqu'île, nous commençons notre description au golfe Rhizonique (bouches de Cattaro). Ce golfe rappelle, dans des proportions très-réduites, la configuration du golfe Actiaque (golfe d'Arta), ou mieux encore celle des grands lacs formés par le Saint-Laurent. Il faut passer par trois goulets pour arriver au bassin supérieur, qui se divise en deux compartiments. Celui du nord répond au port de Rhizon (Risano), situé sur une rivière du même nom ; celui du midi au port d'Ascrivium (Cattaro)[1]. Il faut convenir que l'un et l'autre étaient parfaitement choisis pour en faire un repaire de pirates, et que les barbares Illyriens pouvaient aisément en défendre l'entrée, soit par terre, soit par mer. Les Romains, qui avaient peu d'intérêt à les réduire, à cause du peu de fertilité et d'étendue de leur territoire, mais qui ne pouvaient permettre que d'autres peuples s'y établissent, les laissèrent libres[2], et cette vie municipale se continua sous les empereurs[3]. L'origine grecque de Rhizon et d'Ascrivium est évidente : en effet on trouve Rhizon dans une situation analogue sur le golfe Pagasétique[4] ; en Béotie on trouve Ascra[5], et nous savons que Cadmus, qui a régné sur toute cette côte, en est parti.

1 Plin. III. 26.
2 Plin. 26. — Liv. XLV. 26.
3 Ptol. II. 17.
4 Strab. IX. c. v. § 15. p. 374.
5 Plin. IV. 16.

Buthoë, où Cadmus s'arrêta [1], se reconnaît dans le port de Budua. Séparée d'Epidamne ou Dyrrachium par un jour de navigation, elle est située entre l'Arion (rivière d'Ombla) et le Drilo (Drin noir), près de l'Emporium des Maniens et en face de Dyrrachium (Durazzo), dont la vue n'est interceptée par aucune terre. Ce dernier détail, que nous tirons de Scylax [2], est un peu hasardé : en effet, il y a de Buthoë à Epidamne plus de 115 kilomètres en ligne droite, ce qui rend déjà la vue d'Epidamne assez difficile, et le cap Pali, qui termine au nord la presqu'île de Dyrrachium, empêcherait d'apercevoir Epidamne, située à 5 ou 6 kilomètres au delà, plus au midi, quand même les deux villes seraient séparées l'une de l'autre par un intervalle beaucoup moindre. Il faut, pour justifier Scylax, se placer entre les deux villes, à une demi-journée de navigation de l'une et de l'autre, ou du moins au cap Pali. Alors cela devient possible, et le texte du géographe est exact. L'Emporium des Maniens, situé à 80 stades de la mer (15^{k},360) au-dessous du lac Labéatis, entre l'Oriundès et le Drilo [3], répond assez bien à Antivari, dont le port est situé au fond d'une petite anse, à quelques kilomètres au nord-ouest, et qui est distante du lac Labéatis de 16 kilomètres environ [4]. Olcinium, ou plus régulièrement Colchinium, était située au nord de la ville actuelle de Dulcigno, où se trouve aujourd'hui Dulcigno-Vecchio. Le nom de Colchinium ne doit pas nous surprendre : les Colchiens sont de la même famille que les Illyriens; Oricum leur doit son origine, et les Istriens de la presqu'île d'Istrie se prétendaient aussi une de leurs colonies. *In quantum res transeunt!* dit à ce propos Pomponius Méla [5]. Sous les Romains, Olcinium fut libre comme

[1] Steph. 278.
[2] Scyl. Car. *G. gr. min.* I. 9. 10. — Cependant on voit de Malte les côtes de Sicile, qui sont à 100 et à 200 kilomètres.
[3] Scyl. Car. *G. gr. min.* I. 9. 10.
[4] Kiepert. *Eur. Turk.*
[5] Pomp. Mela. II. 3.

Rhizon et Ascrivium, et conserva son autonomie pour les mêmes motifs politiques[1].

Le lac Labéatis a environ 32 kilomètres sur 12 dans sa plus grande largeur; il est alimenté par l'Oriundès (Moratscha), qui part du mont Scordus (Baba-Dagh) et traverse le lac du nord au midi. Ensuite, le canal d'écoulement du lac prend le nom de Barbanna (Boiana); il reçoit à gauche le Clausala (Kiri, ou Drinassi), et après de longs circuits dans une plaine assez basse, il se jette dans le golfe Adriatique. Des bâtiments le remontaient anciennement jusqu'au confluent du Clausala, un peu au-dessous de Scodra, et Gentius pouvait naviguer de là jusqu'au lac Labéatis. Le bassin de l'Oriundès, habité par les Dassarenses, ne renferme aucune ville dont le nom soit parvenu jusqu'à nous; cependant il paraît avoir été fort peuplé avant la conquête romaine, et c'est probablement de là que Gentius attendait ces grands secours recrutés par Caravantius, son frère[2]. Sur le Barbanna, entre le Clausala et le lac, et sur la rive gauche, était située Scodra (Scutari) (28 kilomètres de la mer), capitale du royaume des Labéates sous Gentius, et capitale de la Prévalitane sous les empereurs romains. Sa citadelle était sur la rive droite, et elle aurait été capable d'une longue résistance, si, au lieu d'engager la lutte en plaine avec plus de témérité que de constance, les Illyriens avaient mis à profit ses hautes murailles, et fermé ses portes garnies de tours. On retrouve le nom du mont Scordus[3] dans celui de Scodra, et dans celui de Scerdilaïdas, fils de Gentius. Médéon, appelée aussi par Tite-Live Météon[4], fut prise par Perperna en même temps que Scodra par Anicius[5], et la famille de Gentius y fut faite prisonnière. Le voisinage de

[1] Plin. III. 26.
[2] Liv. XLIV. 31.
[3] *Ibid.*
[4] Liv. XLIV. 32.
[5] Polyb. XXIX. 2.

Lissus, place forte des Labéates, et aussi la proximité de la mer, portent à croire que ce pourrait être le lieu appelé aujourd'hui Saint-Jean de Medua (5 à 6 kilomètres nord-est des bouches du Drilo).

Si l'on s'en rapportait à Tite-Live, l'Oriundès, partant du Scordus et traversant le lac Labéatis, conserverait son nom jusqu'à la mer, et recevrait dans son parcours le Barbanna grossi du Clausala. Malheureusement, il n'y a qu'un affluent au midi du lac Labéatis, et le nom de cet affluent est fixé par Tite-Live lui-même, qui indique avec précision la position de Scodra. D'un autre côté, il n'y a sur la rive droite du Barbanna aucune rivière considérable qui puisse être prise pour l'Oriundès ; il n'y en a aucune qui vienne du mont Scordus, et il faut, ou que l'historien latin, au lieu de deux fleuves, en ait vu trois, ou que le lac Labéatis ait subi dans sa configuration de graves altérations.

Aux bouches du Drilo, à 3 milles au delà de Lissus [1] (4kil.,443), était situé le promontoire Nymphæum, où la flotte de César, commandée par Antoine, aborda en trompant la vigilance des Pompéiens ; Etienne de Byzance l'appelle Lissum [2]. A l'opposé, on place la ville d'Œdantion : Etienne de Byzance est le seul qui la mentionne, en s'appuyant du texte de Scylax. Mais il faut ici adopter la correction de Saumaise, et lire κάτ' ἄντιον au lieu de κάτ' οἰδάντιον ; il est probable que cette ville d'Œdantion n'existe pas. A l'est du promontoire Nymphæum, environ à 6 kilomètres de la mer, et sur la rive gauche du Drilo, est la ville de Lissus (Alessio), merveilleusement fortifiée par la nature et par l'art. Sa citadelle, Acrolissus [3] (San-Stefano), était située sur une montagne ; elle se trouvait près du fleuve Ardaxane, mal gardée, à cause de sa force naturelle,

[1] Cæs. *Bell. civ.* III. 26.
[2] Steph. 425.
[3] Strab VII. c. v. § 8. p. 262.

et assez éloignée pour permettre un coup de main. Philippe, fils de Démétrius, après avoir franchi les défilés, y arriva en deux jours de marche, et s'empara des deux villes, au prix de rudes combats, qui durèrent également deux jours : il les perdit presque aussitôt. L'Ardaxane [1] est un affluent du Drilo à gauche, au-dessous du Saphuschar, et que les cartes les plus récentes figurent sans le nommer ; les défilés dont il s'agit sont ceux du Mathis (Mati), à 12 ou 15 kilomètres de son embouchure. Toutes les villes qui précèdent étaient sur le territoire des Labéates. Nous croyons volontiers qu'ils ne dépassaient guère à l'est le Saphuschar, et au sud les défilés du Mathis, et que, dans l'antiquité, les peuples des cantons situés au sud-est étaient à peu près indépendants, comme le sont aujourd'hui les Myrdites. On n'y retrouve, en effet, les traces d'aucun fleuve, d'aucune ville, ni le souvenir d'aucune expédition, et il semble que le pays entre le Saphuschar et les sources de l'Oracha soit comme une de ces villes murées de la Macédoine, près desquelles Sitalcès avec ses Thraces, et le Brenn avec ses Gaulois, passent sans oser les attaquer.

b. Parthiniens, Pénestes, Albaniens, Eordètes.

Les Parthiniens, appelés aussi Parthyéens, s'étendent parallèlement au littoral, en arrière d'Epidamne, depuis le pays des Labéates jusqu'au pays des Taulantiens, et sont resserrés à l'ouest par le territoire des Epidamniens, à l'est par celui des Albaniens et des Eordètes. Dans la première lutte des Romains contre l'Illyrie, ils furent déclarés amis de Rome, et protégés contre les entreprises de Teuta [2].

[1] Polyb. VIII. 15. ... Διελθὼν τὰ στενὰ, κατέζευξε παρὰ τὸν Ἀρδάξανον ποταμὸν, οὐ μακρὰν τῆς πόλεως.

[2] Polyb. II. 11.

Mais quand l'attention du sénat se porta sur la Macédoine, sa politique changea avec ses intérêts; les Illyriens devinrent alliés, et, à la paix qui suivit la victoire des Cynoscéphàles, Pleurate, l'un des successeurs de Teuta, obtint, avec le territoire des Parthiniens, tout le pays jusqu'à Lychnidus [1]. On connaît un certain nombre de villes et de forteresses dans le pays des Parthiniens; mais, à l'exception de deux, on ne peut fixer leur situation. Bassania ou Bassana, alliée des Romains, est à 5 milles de Lissus (7$^{kil.}$,400); Gentius essaya vainement de s'en rendre maître [2]. On ne trouve dans ce rayon aucun lieu auquel elle puisse se rapporter. Dans l'itinéraire d'Antonin, Claudiana est placée à 43 milles (64 kilomètres) d'Epidamne (Durazzo), et à 20 milles (29$^{kil.}$,600) de Scampi. Elle devait se trouver dans le voisinage d'Elbassan, situé à peu de distance du Genusus, sur la rive septentrionale; cependant Claudiana n'est pas Elbassan. Au sud d'Elbassan, on passe le Genusus sur plusieurs points voisins l'un de l'autre, et la distance de ces points à Apollonie, prise en ligne droite, égale à peu près les 49 milles indiqués par les itinéraires entre Apollonie et Claudiana (72$^{kil.}$,579). C'est en cet endroit que Claudiana doit être placée : ce n'est pas une ville, mais une mansion, et comme la distance de ce point à Dyrrachium, mesurée en ligne directe, est beaucoup moindre, il faut croire que, dans cette partie du trajet, la route, alors comme aujourd'hui, suivait d'abord le littoral pour longer ensuite le Genusus, et se raccorder à la route d'Apollonie à peu près à l'endroit où l'on passe le fleuve, au sud d'Elbassan [3].

Parthus, ville d'Illyrie, appelée aussi Sardus, et Parthenum [4], appartiennent évidemment aux Parthins; Etienne

[1] Polyb. XVIII. 29. 30.
[2] Liv. XLIV. 30.
[3] Kiepert. *Karte von der Eur. Turk.*
[4] Apollod. *Chron.* — Steph. 529. 588. — Polyb. VII. 2.

de Byzance leur donne aussi Brysacium et Tambrax [1], et Thomas de Pinedo cite dans ses observations un fragment de Polybe, qui représente Tambrax comme une ville ouverte, mais grande, et possédant une résidence royale [2]. Il faut corriger ici l'auteur et son commentateur, et rendre Tambrax aux Parthes d'Asie. Ptolémée attribue encore aux Parthins Eribœa [3]; peut-être est-ce la même qu'Æres ou Æris, qu'Etienne de Byzance place en Macédoine. Leake la donne sans preuve aux Paravéens [4], et Lapie la place, également sans motifs, sur la Desnitza [5]. Nous ne croyons pas, si Eribœa appartenait réellement aux Parthiniens, comme le veut Ptolémée, qu'on doive chercher cette ville si loin ; pour nous, les Parthiniens ne dépassent pas l'Apsus, ou même le Genusus : au delà de cette limite, les Taulantiens leur succèdent. Dimallum, Bargyllum et Eugénium, cédées aux Romains par Philippe en 204, lors de la paix conclue par Sempronius [6], sont moins du territoire des Parthins que dans leur voisinage, et leur position ne peut être indiquée même approximativement. Cependant Parthus et Dimallum devaient avoir de l'importance, car, dans le traité de Philippe avec Annibal (215), les Carthaginois s'obligent à en interdire l'occupation aux Romains [7]. De sorte qu'on pourrait avec vraisemblance les reporter au sud-ouest des Eordètes, le long du cours de l'Eordéus, où elles auraient fermé les passages de la Candavie, et commencé cette série de petites forteresses qui se continue le long du Bercétésius et de la Candavie dans le pays des Dassarètes pour protéger contre les Illyriens l'Orestide et l'Elimiotide, devenues entièrement macédoniennes. Le nom d'Eugénium, qui est tout grec, donne de la consistance à cette supposition [8].

[1] Steph. 186. 632.
[2] Polyb. X. 31.
[3] Ptol. III. 13. p. 92.
[4] Leake. *Map of North. Gr.*
[5] Lapie. Carte de Turquie.
[6] Liv. XXIX. 12.
[7] Polyb. VII. 2.
[8] Bargylium se retrouve en Carie, dans la partie de cette contrée possédée par les Antigonides.

Nous attribuons aux Pénestes le bassin supérieur du Mathis (Mati), et de son affluent l'Oracha. Voisins des Péo*niens*, ils n'étaient séparés du royaume de Persée que par le prolongement occidental des montagnes de Candavie, parallèle au Bertiscus, et Uscana, leur principale ville, appelée aussi Hyscana, était assez près de Lychnidus. En 170, le consul Appius Claudius, partant à la quatrième veille de son camp, situé à douze milles d'Uscana (17 kil., 772), essaya de surprendre les Uscaniens [1]; il reçut un grave échec, et revint à Lychnidus. Dans une brillante expédition contre les Pénestes, entreprise l'année suivante, Persée prit Uscana, située à proximité de ses frontières, reçut à composition une forteresse appelée Draudacus, dont la possession assurait la conquête du pays, et assiégea Oaeneum, ville défendue par de fortes murailles et par une florissante jeunesse. Oaeneum conduisait dans le pays des Labéates; elle était protégée d'un côté par le fleuve Artatus, d'un autre côté par une montagne très-élevée, et d'un accès difficile. Elle fut prise cependant; ses habitants furent réduits en esclavage, et Persée repassa en Péonie pour y vendre son butin [2]. Nous ne connaissons aucun vestige indicateur des trois villes précédentes, mais si on examine qu'Oaeneum était sur la route des Labéates, on sera porté à croire que l'Oracha, branche septentrionale du Mathis, est le fleuve Artatus indiqué par Tite-Live, et on retrouve peut-être Oaeneum dans le nom actuel d'Hotagni [3].

Lorsque Persée envahit le pays des Pénestes, les Dassarètes étaient déjà coupés par les Pénestes et par les Péoniens, et séparés des Dassarenses et des Daorses. En effet ils étaient mal soumis, et d'ailleurs ils obéissaient pour la plupart à Gentius. Si Persée avait dû traverser leur pays

[1] Liv. XLIII. 10.
[2] Liv. XLIII. 19.
[3] Lapie. Carte de Turquie.

pour s'emparer d'Uscana, Tite-Live n'aurait pas oublié de nous en avertir.

Les Albaniens habitaient au-dessous des Pénestes le pays montueux compris entre le Mathis (Mati) et l'Isanus (Hismo): on leur attribue deux villes. L'une d'elles est Albanopolis [1], que les uns croient être Croïa, ancienne capitale de Scanderbeg, appelée par les Turcs Ak-hissar, et les autres Elbassan [2]. Nous penchons volontiers pour Croïa, dont la position répond mieux à celle des Albaniens, et n'arrête pas le développement des Parthins au sud. L'autre ville est Denda, ville libre sous les Romains [3], et située sur la côte : rien aujourd'hui ne révèle son emplacement. Cependant les Albaniens n'ont pas dû s'étendre beaucoup sur le littoral, car ils ne sont pas cités par Pline et par Pomponius Méla comme peuples maritimes. Ils n'ont pu en occuper une faible partie qu'au nord, au-dessous des Labéates; autrement ils auraient coupé le territoire des Parthins. Nous leur assignerions volontiers le petit espace compris entre le Mathis et l'Isanus, qui forme le débouché naturel du canton d'Albanopolis (Croïa), et alors Denda, port ou emporium des Albaniens, répondrait à la position de Sersdit [4], dont le nom a quelque analogie avec le sien, et qui, placée par Lapie sur l'Isanus, à une lieue de son embouchure, peut être considérée comme étant sur le littoral, ainsi que le veut le texte de Pline l'Ancien.

Les Eordètes, Eordéens de l'ouest, séparés des Eordéens de l'est par les Dassarètes et les Orestes, soumis par les derniers Téménides, et compris par les Romains dans le quatrième district [5], habitaient la vallée supérieure du Genusus, à l'ouest des Dassarètes, entre eux et les Parthins. Une

[1] Ptol. III. p. 93.
[2] Boué. *Turq. d'Eur.* I. 64.
[3] Plin. III. 26.
[4] Lapie. Carte de Turquie.
[5] Liv. XLV. 30.

partie de leur pays correspond à la Candavie occidentale, et lui est contiguë. Trois villes leur appartiennent : Scampis, Debomæ ou Diborna, et Daulia. Scampis, située sur le Genusus, lui a donné son nom moderne de Scompi, et c'est peut-être Ishbat. Quelques bourgs modernes (Daulas, Maulas, Dabowljan, Dobreni)[1] offrent quelque analogie avec les noms de Debomæ et de Daulia, mais leur situation ne se prête à aucune conjecture vraisemblable.

c. Taulantiens, Dassarètes.

Les Taulantiens habitent parallèlement au littoral le bassin moyen du Genusus (Scompi) et de l'Apsus (Ergent), et le bassin de la Deschnitza, affluent de l'Aoûs (Voïoussa); ils sont dans les temps historiques les plus puissants des Illyriens entre l'Aoûs et le Drilo. Parmi le grand nombre des villes qui sont placées sur leur territoire par les géographes des temps postérieurs, deux seulement peuvent leur avoir appartenu, et c'est loin d'être incontestable. Arnissa leur est attribuée par Ptolémée[2] : il faut, pour que ce soit possible, qu'il y ait eu dans la région macédonienne deux villes de ce nom, car la ville d'Arnissa, que Brasidas rencontre la première dans sa pénible retraite, ne peut être qu'en Eordée ou en Emathie. Pline et Etienne de Byzance citent Allanta ou Allantium[3]. Si ce n'est pas la même qu'Atalante, située en Emathie sur l'Axius, cela peut être une ville des Taulantiens, mais on ignore sa position ; peut-être cependant faut-il la placer dans le bassin supérieur de l'Axius, où Leake et Lapie mettent la ville d'Eribœa. Sésareth aussi, dit-on, leur appartenait[4] : on trouve encore de nos jours Sésareth ou Mésareth sur le cours supérieur du même fleuve[5], et les

[1] Kiepert. *Karte von der Eur. Turk.*
[2] Ptol. III. 13. p. 94.
[3] Plin. IV. 17. — Steph. 64.
[4] Hecat. ap. Steph. 594.
[5] Pouqueville. *Voy. en Grèce.* I. ix. préf.

Taulantiens peuvent s'être étendus jusque-là. Mais, s'ils ont possédé cette ville, ce ne peut être que par conquête sur les Sésaréthiens, tribu méridionale des Dassarètes[1], dont ils auront intercepté les communications avec le gros de leur nation. Les autres villes du territoire des Taulantiens sont situées sur le littoral correspondant, et sont toutes des colonies grecques.

Nous savons déjà que les Dassarètes habitaient les montagnes de Candavie autour du lac Lychnitis, et s'étendaient du nord au midi, depuis les frontières des Péoniens jusqu'à celles de la Tymphée. Nous avons parlé antérieurement des Dassarenses, qui n'avaient pas de villes, et des Daorses, situés au delà du Scordus, le long des frontières. Les Dassarètes, dont il s'agit ici, séparés des autres tribus de leur nation par les Labéates, et par les solitudes de la vallée du Drin blanc[2], confinent aux Péoniens au nord et au nord-est, et aux Taulantiens à l'ouest; ils ont beaucoup de forteresses ou de bourgs fortifiés (*vicos, castella*)[3], probablement échelonnés le long des montagnes de Candavie et le long du Bercétésius pour en défendre les passages. Dimallum, Bargyllum et Eugénium, déjà cités à propos des Parthins, leur appartiennent probablement. Polybe place Créonium en Dassarétide[4] : Pouqueville veut que ce soit la même que Sélasphoros[5], bâtie par les Grecs sur l'Eordéus pendant la domination romaine, et appelée aujourd'hui vieille Devol; il signale en cet endroit des constructions cyclopéennes, surmontées de restaurations romaines. Lapie place sur la même rivière, et à peu près au même point, le village de Gréova, dont le nom se rapproche sensiblement de celui de Créonium. Cependant, s'il est évident

[1] Steph. v°. — Strab. VII. c. VII. § 8. p. 271.
[2] Strab. VII. c. VII. § 8. p. 271.
[3] Liv. XXXI. 33. XLII. 36.
[4] Polyb. V. 108.
[5] Pouqueville. *Voy. en Grèce*. II. 388.

qu'il y a eu en cet endroit, à une époque très-reculée, un centre de population, la ressemblance des noms ne suffit pas pour affirmer que ce soit Créonium, plutôt que toute autre localité appartenant au même peuple.

En 200, selon Tite-Live, Apustius, lieutenant de Sulpicius, ravage les frontières de Macédoine, enlève au premier choc Corragus, Gerunium, Orgessus, et part de là pour assiéger Antipatrie[1]. Ces trois petites places sont bien dans le pays des Dassarètes, mais nous pensons que les rois de Macédoine, maîtres de l'Orestide, se sont tracé le long du cours supérieur de l'Apsus, dans le pays appelé par les anciens Phœbatide, une sorte de voie militaire, conduisant directement à la mer Adriatique, et au territoire des colonies grecques. Le parcours était direct, assuré par une suite de postes fortifiés contre les entreprises des tribus illyriennes, mais il n'entraînait pas la possession absolue du pays: les Dassarètes et les Taulantiens s'étendaient librement des deux côtés, et n'avaient guère à souffrir qu'aux époques de passage. Cela explique la présence des villes d'origine grecque au milieu des barbares, fait que nous avons déjà signalé à propos des Parthins, dans Eugénium, par exemple, et qui se retrouve ici dans les villes de Cnidus, Codrion, Gertus ou Gertunte, que quelques-uns confondent avec Gerunium, et enfin dans Antipatrie.

Dans son expédition contre Corragus, Gerunium et Orgessus, Apustius investit Antipatrie, ville située dans des gorges étroites, et essaya d'abord d'entrer en pourparlers avec les principaux habitants, pour qu'ils se remissent à la discrétion des Romains. Mais les Antipatriens, se fiant à la grandeur de leur ville, à sa position avantageuse et à ses murailles, refusèrent de l'écouter. Il emporta la place de

[1] Liv. XXXI. 27.

vive force, tua tous ceux qui avaient l'âge d'homme, abandonna le pillage aux soldats, détruisit les remparts, et mit le feu aux édifices. Codrion, ville passablement forte, effrayée de cet exemple, se rendit sans combat; Cnidus fut prise d'assaut, et les Romains, attaqués dans leur retraite par Athénagoras, lieutenant de Philippe, parvinrent à conserver leur butin [1]. Antipatrie paraît être Bérat, située sur l'Apsus (Ergent) au débouché des défilés formés par le massif imposant du Tomarus (Tomor). Elle doit très-probablement sa fondation à Cassandre, qui de là surveillait les Apolloniates et les Epirotes, et, quoique son nom soit grec, son origine est macédonienne. Plus tard, quand après la mort de Pyrrhus et la défaite des Gaulois, l'Epire sera frappée de décadence, les avant-postes macédoniens seront reportés plus au sud, et Antigone de Goni fondera Antigonée. Codrion répond à Tomor, située sur le Tomarus, dont elle porte le nom. Cnidus est ainsi appelée, sans doute, du nom d'une ville d'Asie plus connue qu'elle ne l'est elle-même, et on ne peut former sur son emplacement aucune conjecture raisonnable. Il en est de même du nom de Phœbatide, ou terre de Phœbus [2], dont nous ignorons la raison. Il serait possible cependant que ce canton, aujourd'hui Caulonias, ait fait partie du territoire d'Apollonie, et que les Apolloniates, chez lesquels il y avait un temple d'Apollon, aient consacré la Phœbatide à ce Dieu. Ainsi on voit en Phocide les terres de Cyrrha consacrées à Apollon Delphien, et leur produit affecté à l'entretien du temple de Delphes.

Polybe place encore chez les Dassarètes Chrysondyon et Gertunte, dont le nom est grec; Chrysondyon, comme l'indique clairement son nom, appartenait, sans doute, aux Dyestes, possesseurs des mines de Damastium [3]. Gertunte,

[1] Liv. XXXI. 27.
[2] Polyb. V. 108.
[3] Strab. VII. c. VII. § 8. p. 271.

Chrysondyon et Antipatrie avaient été gagnées, sans coup férir, par Scerdilaïdas dans son invasion en Macédoine (214); mais elles furent reprises presque aussitôt, et Philippe en était le maître quatorze ans plus tard, quand Apustius les lui enleva.

Enchélana, qu'il ne faut pas confondre avec Epidaure ou Enchélies, était située près du lac Lychnitis[1]. Nous avons déjà rapporté sa position au bourg actuel d'Hélinas, situé presque aux sources de l'Apsus[2]. C'est en se reportant à une époque antérieure au sixième siècle avant Jésus-Christ qu'Etienne de Byzance, sur le témoignage d'Hécatée, fait les Enchéléens voisins des Dexares, tribu chaonienne[3]. De même Scymnus de Chio veut que leur territoire soit contigu à celui d'Apollonie[4]. Si cela existait de son temps, c'est que les Romains avaient rendu aux Apolloniates la Phœbatide envahie par les rois de Macédoine. Il est évident, en effet, que les Antigonides ont possédé le pays intermédiaire pendant toute la durée de leur domination.

Au nord-est des Enchéléens se trouvait Pélion ou Pellion[5]. Alexandre, après avoir suivi la vallée de l'Erigon, arriva devant ses murs, campa sur les bords de l'Eordéus (Devol), et entreprit le siége de la ville. En même temps Clitus, fils de Bardyllis, roi des Illyriens, et Glaucias, roi des Taulantiens, occupèrent les hauteurs boisées du voisinage, prêts à fondre de tous les côtés à la fois sur les Macédoniens, lorsque le moment serait favorable[6]. Après quelques combats, où les Illyriens eurent le dessous, Alexandre, appelé en Grèce par la révolte des Thébains, abandonna le siége de Pélion. Nous retrouvons encore cette ville dans la lutte de la Macédoine avec Rome. Pendant la seconde guerre contre Philippe,

[1] Polyb. V. 108.
[2] Kiepert. *Karte von der Eur. Turk.*
[3] Steph. 230.
[4] Scymn. Ch. *ap. geogr. min.* II. 25.
[5] Steph. — Arrien.
[6] Arr. Anab. l. I. c. v. vi.

Sulpicius, qui a déjà ravagé tout l'intérieur du royaume, se rend de Célétrum dans le pays des Dassarètes, enlève de vive force la ville de Pélion, y laisse une bonne garnison, et traite humainement les habitants, car la ville était située très-avantageusement pour de là envahir la Macédoine[1]. Au second siècle de l'ère chrétienne, Quadrat, l'un des apologistes, la mentionne[2]. Ces détails importants nous permettent de retrouver Pélion dans le bourg de Pliassa, situé sur le Devol ou Eordéus, au débouché de l'Orestide, au nord d'une montagne appelée Pepelas[3]. A l'ouest, en descendant le même fleuve, Moschopolis rappelle le séjour des Mosches, contemporains des Bryges, et a gardé leur nom. Peut-être est-ce la même ville que Mouséion, capitale de la moyenne Albanie sous Justinien, d'où serait venu à cette région le nom actuel de Musaché[4].

Un certain nombre de localités sont indiquées par les auteurs anciens autour du lac Lychnitis, ou dans le pays des Dassarètes; malheureusement leur situation n'est pas suffisamment expliquée, et, comme ce sont le plus souvent de simples forteresses, depuis longtemps détruites, il est très-difficile de remédier à ce que les témoignages ont d'incomplet. Nous ignorons où se trouvait Cérax[5]; Philippe avait assis son camp à deux cents pas des Romains, sur une colline près d'Athacus; Sulpicius le battit en cet endroit, et à Octolophe, située à huit milles plus loin (11 kilomètres environ), c'est-à-dire près du mont Péristéri, dont le massif, composé de plusieurs sommets, a de l'analogie avec cet autre Octolophe mentionné en Thessalie dans la région de l'Olympe. Athacus est au nord-est de Créonium; il faut la chercher sur les bords du lac de Prespa, au nord-est et au-

[1] Liv. XXXI. 40.
[2] Steph. 548.
[3] Kiepert. *Karte von der Eur. Turk.*
[4] Pouqueville. *Voy. en Grèce.* I. 23. p. 310 et II. p. 518.
[5] Polyb. V. 108.

dessous de Resna ; la position d'Octolophe répond à Margarowo, au débouché du col de Dragor [1], et c'est sans doute un bourg près d'Athacus, qui plus tard dans les itinéraires romains reçut le nom de Scirtiana. Ces trois dernières localités nous paraissent être dans la Lyncestide, et nous y reviendrons en parlant des Lyncestes. La Sateska, affluent direct du lac Lychnitis [2], a conservé le nom de Sation qui, sans doute, était bâtie sur ses bords.

Ptolémée place Evia en Dassarétide [3] ; Eurydice y fut assiégée par Olympias, et s'enfuit de là à Amphipolis, où Olympias la ressaisit, et la fit mourir [4] : c'est peut-être la même que Bœi. Bœi, appelée aussi Bœum, se retrouve dans la bourgade actuelle de Bohoun [5], et le fleuve Bévus, qui probablement arrosait Bœi, alimente le lac de Prespa [6]. Enfin Lychnidus, qui a donné son nom au lac Lychnitis, était située au sud-est de ce lac. Les consuls romains y séjournèrent quelque temps [7] dans leur lutte contre Persée, et elle se trouve mentionnée dans les itinéraires. Son emplacement répond au monastère actuel de Saint-Naum : on voit encore sur une colline voisine des ruines sans caractère qui s'y rapportent probablement [8]. Aucune inscription, il est vrai, aucune médaille autonome n'établissent positivement leur identité ; cependant la position convient pour les distances au tracé de la voie Egnatia, qui passait à Lychnidus ; Ochrida, située au nord-est, au-dessous du Sateska, est une ville moderne, de nom et d'origine bulgares ; il faut donc laisser Lychnidus à Saint-Naum. Nous plaçons à Prespa la ville de Brygias, qui constate l'ancienne domination des Bryges dans cette partie du sol macédonien [9].

[1] Von Hahn. *Karte von Albanien.*
[2] Kiepert. *Karte von der Eur. Turk.*
[3] Ptol. III. 13.
[4] Diod. XIX. 11.
[5] Polyb. V. 108. — Steph. v°. — Lapie. Carte de Turquie.
[6] Liv. XXXI. 33.
[7] Liv. XLIII. 9. XLIV. 21.
[8] Pouqueville. *Voy. en Grèce.* II. 398. 400.
[9] Von Hahn. *Karte von Albanien.*

Nous avons indiqué précédemment comment Sésareth et les Sésaréthiens étaient coupés des Dassarètes par les Taulantiens et les Tymphéens. Polybe donne aux Calicéniens Bantias, aux Pissantins Orgyse ou Orgessus[1]. Bantias est probablement la ville de ces Amantes barbari mentionnés par Pline ; alors les Calicéniens (Καλικοίνοι), dont le nom est tout grec, pourraient, quoique mêlés aux Dassarètes, être d'origine eubéenne[2]. Les Sélépitans touchaient probablement aux Elimiotes. Près des Sésarasiens, dans un canton habité anciennement par les Bryges, dont on retrouve les traces partout en ce pays, il y avait à Damastium des mines d'argent, exploitées par une autre tribu, les Dyestes. Sans doute il y eut aussi anciennement des mines d'or ; le nom de Chrysondyon, qui rappelle à la fois ces mines et leurs maîtres, permet de le supposer[3]. Par ces tribus, les Dassarètes, voisins des Péoniens au nord, s'étendaient au midi jusqu'à la Tymphée et jusqu'à l'Elimiotide. Les Abriens, et les Chélidoniens, tribus des Taulantiens, voisins de la mer Adriatique[4], touchaient probablement aux Dyestes, et s'étendaient entre l'Apsus et l'Aoûs au sud-ouest d'Antipatrie.

d. Epidamne ou Dyrrachium ; Asparagium.

A main droite de celui qui navigue dans la mer Ionienne est située Dyrrachium (Durazzo[5]). Cette ville, d'origine très-ancienne, ce que l'on comprend très-bien à cause de sa position, qui est très-heureuse, fut d'abord occupée par les Bryges, revenus de Phrygie, dit Appien (nous dirions

[1] Polyb. V. 108.

[2] Nous hasardons sur les Calicéniens une autre conjecture. Æthlius, chef d'une colonie en Elide, épousa Calicé, fille d'Æolus (Raoul-Rochette. II. 30. 31). Or, nous savons que des colonies d'Eléens sont venus dans l'Illyrie grecque. Il se pourrait que les Calicéniens eussent cette origine, et se fussent mêlés aux Eubéens. Alors ce serait des Eoliens d'Elide et de l'île d'Eubée, par conséquent des Grecs.

[3] Strab. VII. c. VII. § 8. p. 271. — Polyb. V. 108.

[4] Hecat. 69.

[5] Thucyd. I. 24.

partis); et après eux par les Taulantiens, peuplade illyrienne; ensuite les Liburnes, illyriens également, l'habitèrent, et partirent de là pour désoler de leurs incursions la mer ionienne. Mais les Dyrrachins appelèrent à leur secours les Corcyréens, alors prépondérants sur mer, chassèrent les Liburnes [1], et c'est à cette époque que les Corcyréens fondèrent une colonie sous les ordres de Phalius, fils d'Eratoclide, et descendant d'Hercule, qu'ils firent venir de Corinthe, leur métropole, selon l'usage ancien [2]. Ils abandonnèrent le nom de Dyrrachium, qui leur semblait de mauvais augure (οὐκ αἴσιον), et reprirent celui d'Epidamne, donné à un premier établissement. Ils avaient avec eux quelques Corinthiens, et d'autres colons d'origine ionienne, tels que les Dyspontiens, venus d'Elide. Avec le temps Epidamne devint grande et populeuse, mais les séditions intestines et les guerres avec les barbares limitrophes lui firent perdre sa splendeur. Les plus riches, chassés de leur ville, s'unirent aux barbares (Taulantiens) pour en former le siége, et la guerre du Péloponnèse en sortit [3].

Epidamne, fondée primitivement par Epidamnus, roi de la peuplade barbare qui en était voisine (peut-être cet Epidamnus est-il un roi des Bryges), était située près de la mer. Ce fut son petit-fils, Dyrrachus, que l'on dit fils de Neptune, qui ajouta à la ville un port (ἐπίνειον), et lui donna le nom de Dyrrachium. Ainsi, Epidamne était la ville; elle précédait Dyrrachium dans l'ordre de la fondation, et Dyrrachium était le port, ce que nous remarquons dans beaucoup de villes anciennes, et les deux noms ont d'abord existé concurremment. Les Corcyréens, après l'expulsion des Liburnes, firent prévaloir le premier, parce que le second leur semblait de mauvais présage [4]. Ils conservèrent leur

[1] Appien. *Illyr.* 7. *G. civ.* II. 39.
[2] Raoul-Rochette. *Hist. des Col. gr.* III. 344.
[3] Thucyd. I. 39. 40.
[4] Appien. *G. civ.* II. 39.

autonomie au milieu de nombreuses agitations politiques jusqu'à l'époque de la seconde guerre punique : deux factions s'y disputaient le pouvoir avec un tel acharnement, qu'une fois ils jetèrent dans la mer un fer rougi au feu, et jurèrent de ne se réconcilier avec ceux qui avaient alors le dessous que lorsqu'ils l'en retireraient brûlant. Quelque temps avant la lutte de Rome contre Annibal, Agron, roi des Illyriens, reprit sur cette côte les projets des Liburnes, s'empara de Pharos, d'Issa, d'Epidamne et de Corcyre, et y mit garnison (ἔμφρουρα εἶχεν). Sous le règne de Teuta, sa veuve, Rome, insultée dans la personne de Coruncanius, son ambassadeur, intervint [1], délivra Epidamne et Corcyre, dont elle se fit protectrice, et Epidamne demeura depuis fidèle à son alliance [2]. Ce ne fut pas sans exciter la jalousie des rois de Macédoine; et, dans le traité conclu par Philippe avec Annibal (215) [3], l'occupation d'Epidamne était interdite aux Romains. Quand les Romains, en guerre avec Philippe, y abordèrent de nouveau, il se trouva, par une bizarre coïncidence, que le nom d'Epidamne, mal compris et transporté dans leur langue (*velut in damnum ituris omen id visum*), était d'un augure sinistre [4], comme celui de Dyrrachium avait semblé l'être pour les Corcyréens, et ils reprirent le nom de Dyrrachium, qui, en latin, n'avait plus le même caractère. La péninsule sur laquelle la ville était bâtie s'appelait aussi Dyrrachium, et depuis le nom de Dyrrachium a prévalu définitivement.

Epidamne était séparée de Buthoë par un jour et une nuit de navigation, d'Apollonie par deux jours de route, et le Palamnus coulait au delà de ses remparts; d'Epidamne à Buthoë, la route de terre était de trois jours [5]. Nous ne croyons pas qu'aucun autre auteur que Scylax ait nommé

[1] Polyb. II. 9. 11.
[2] Appien. *Illyr.* 7.
[3] Polyb. VII. 2.
[4] Pomp. Mela. II. 3.—Plin. III. 26.
[5] Scyl. Cary. 26.

le Palamnus; nous voyons dans ce petit fleuve un des cours d'eau qui se trouvaient entre les camps de César et de Pompée, et que César avait endigués pour augmenter la détresse dans le camp des Pompéiens. La colline sur laquelle Pompée s'était établi en face de César [1] portait le nom de Pétra [2]. La ville, sans doute en récompense de son attachement à la cause des triumvirs, fût élevée au rang de colonie par Auguste; elle était encore illustre au temps de Ptolémée [3].

Selon Pausanias, qui confirme en ce point le récit d'Appien, les Epidamniens occupaient depuis longtemps le sol de leur presqu'île [4], mais leur ville était plus récente (sans doute la ville grecque), et n'était pas tout à fait sur l'emplacement de l'ancienne. Cela s'accorde avec le témoignage de Pouqueville, qui a constaté dans ses décombres la trace de deux enceintes distinctes, l'une répondant à l'acropole, l'autre à la ville de commerce [5]. La voie Egnatia en partait, et conduisait de là à Thessalonique [6]. Le territoire de Dyrrachium, limité au nord par l'Isanus, et au midi par l'Apsus, s'étendait à l'est jusqu'aux pays des Parthins, et leur fermait le littoral de bout en bout.

L'état actuel des ruines de Dyrrachium est constaté dans le dernier rapport de M. Heuzey, et nous ne pouvons mieux faire que de le reproduire ici [7] : « A Dyrrachium, dit le savant voyageur, on retrouve partout, comme à Philippes, le souvenir de Rome ; l'établissement de la race conquérante a presque entièrement effacé les traces plus anciennes. Une stèle funéraire, un fragment de bas-relief et le surnom d'Epidamnus, qu'une inscription latine d'une assez basse époque donne à un chevalier romain, préfet perpétuel du

[1] Cæsar. *Bell. civ.* III. 49.
[2] Dion Cass. XI.
[3] Ptol. III. 13 et VIII.
[4] Pausan. VIII.
[5] Pouqueville. *Voyage en Grèce*. I. c. XXIV. p. 325.
[6] Liv. *Suppl.* CXI. 15. — Cæs. *Bell. civ.* III. 13.
[7] *Moniteur* du 13 avril 1862.

collége des ouvriers charpentiers, sont les seuls vestiges de la ville grecque qui fut autrefois l'occasion de la guerre du Péloponnèse. Les débris de la colonie romaine forment, au contraire, toute une muraille de la forteresse moderne de Durazzo, et viennent s'y mêler aux écussons napolitains et normands. Quelques morceaux de sculpture et d'architecture semblent même appartenir à une époque voisine de la république. Il faut citer particulièrement deux guerriers, dont la belle tournure se fait admirer, malgré les défauts d'une exécution rude et incorrecte. De nombreux fragments, qui entraient dans la composition de divers édifices, donnent une idée de la multiplicité et de la magnificence des constructions élevées par les Romains à Dyrrachium. La muraille turque contient encore les pièces principales d'un arc de triomphe. Les inscriptions mentionnent aussi un aqueduc construit par l'empereur Adrien, et une bibliothèque élevée vers le temps de Trajan. Aucune partie de ces édifices n'est restée debout : on ne retrouve même pas de traces de l'enceinte antique. » On voit clairement, par ces curieux détails, que l'on peut encore aujourd'hui distinguer Epidamne de Dyrrachium, et que la ville grecque et la ville romaine étaient juxtaposées.

Au sud-est de Dyrrachium, entre cette ville et le Genusus, se trouvait Asparagium. Pompée et César s'y observèrent réciproquement à deux reprises différentes [1], campés l'un en deçà, l'autre au delà de la ville. Nous retrouvons presque le nom d'Asparagium dans la Spirnatza, appelée aussi Dartch, petite rivière que nous croyons être le Panyasus, et nous pensons qu'Asparagium devait être située aux environs de Kawaja [2]. Ainsi, le camp de Pompée aurait été situé entre Kawaja et la Spirnatza, et celui de César au midi,

[1] Cæs. *Bell. civ.* III. 76.

[2] Kiepert. *Karte von der Eur. Turk.*

peut-être sur le mamelon occupé par la bourgade de Kutschari. Appien appelle le fleuve Aloras[1].

6. Apollonie; Nymphæum.

Apollonie[2] (Pollina ou Pollona), fondée par les Corcyréens sous un chef corinthien[3] du nom de Gylax[4], était remarquable par la sagesse de ses lois, qui ressemblaient à celles de Sparte, et excluaient les étrangers[5]. Elle était située à 10 stades de l'Aoûs (1$^{kil.}$,830 mètres), et à 60 stades de la mer (11$^{kil.}$,100)[6]. Scylax de Caryanda, qui, comme Hécatée de Milet, appelle l'Aoûs Æas, n'en compte que 50[7] (9$^{kil.}$,250), et 320 stades d'Apollonie à Amantia (59$^{kil.}$,200). Pline compte 4 milles seulement (environ 6 kilomètres) d'Apollonie à la mer. Fondée vers le commencement du sixième siècle avant Jésus-Christ[8], elle reçut, comme Epidamne, des Dyspontiens d'Elide. Souvent en lutte contre les Taulântiens et les Macédoniens, les Apolloniates résistèrent à Philippe, entrèrent avec empressement dans l'alliance de Rome, espérant sans doute que, plus éloignée, elle les incommoderait moins, et aidèrent les Romains à brûler dans l'Aoûs la flotte macédonienne[9]; ils secoururent encore les Romains contre Gentius. Philippe les avait compris, comme ceux d'Epidamne, dans son traité avec Annibal[10]. Ils accueillirent César en sa qualité de consul, ne croyant pas devoir résister à celui qui était alors le premier magistrat de la république, mais ils penchèrent du côté de Brutus dans la seconde guerre civile. Grande et magnifique à cette époque[11], Apollonie ne paraît pas avoir joui depuis d'une égale pros-

1 Appien. *G. civ.* II. 56.
2 Leake.
3 Thucyd. I. 26.
4 Steph. 215.
5 Elien. XIII. 16.
6 Strab. VIII. c. v. § 8. p. 262.
7 Scyl. Car. 26.
8 Raoul-Rochette. III. 347.
9 Liv. XXXVI. 25. XLIV. 30.
10 Polyb. VII. 8.
11 Cic. *Phil.* XI.

périté ; Oricum et Aulon au midi, au nord Dyrrachium lui enlevèrent peu à peu toute son importance. Mais de nos jours encore son emplacement est des mieux constatés. Citons une seconde fois le rapport de M. Heuzey :

« Les ruines d'Apollonie présentent l'image d'une ville qui a gardé pendant toute l'antiquité, et même sous la domination romaine, les traditions de la vie hellénique. Quand on examine les nombreux fragments qui sont rassemblés sur l'emplacement de l'ancienne acropole, et qui forment du monastère de Poïanni un véritable musée, on se retrouve avec une joie infinie au milieu de la Grèce. Cependant ces débris, arrachés à plus de vingt édifices différents, portent presque tous la trace d'un style moins sévère que les monuments du siècle de Périclès : c'est la même délicatesse de goût, avec plus de variété et de fantaisie dans l'invention des détails. Un petit antéfixe en marbre, représentant deux danseuses enlacées dans les enroulements d'une palmette, est peut-être le plus merveilleux exemple de ce grec orné qu'on ne s'étonnera pas de rencontrer dans une colonie de Corinthe. Sur plusieurs fragments doriques, et notamment autour d'une tête de lion tombée de la corniche d'un temple, on voit les feuillages et les ornements corinthiens se mêler à l'ornementation ordinairement toute géométrique de cet ordre. L'ionique s'écarte également des formes anciennes pour se rapprocher de celles que nous avons retrouvées à Palatitza, et attribuées à l'époque d'Alexandre. Un Atlante en pierre, malheureusement très-mutilé, qui supportait les architraves de quelque portique, est un autre témoignage de toute la richesse qu'une population opulente avait déployée dans la décoration de ses édifices publics. La statuaire proprement dite n'est représentée, parmi les antiquités rassemblées par nous à Apollonie, que par une tête de femme voilée ; mais la beauté de ce seul débris suffit

pour montrer qu'aucun des arts de la Grèce n'avait dégénéré entre les mains des colons de Corinthe sur ces côtes lointaines de l'Illyrie[1]. »

Leake nous dit que les ruines s'appellent Pollina ou Pollona, et qu'au pied de la colline, vers le nord, est un petit village nommé Poïani[2], dont l'église est bâtie de blocs empruntés aux ruines elles-mêmes. Pouqueville, qui les a visitées également, signale une colonne d'ordre dorique de douze pieds de circonférence, des médailles nombreuses, représentant une tête d'Apollon laurée avec la légende ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤΑΝ. En 1813, dit-il, une statue de Diane fut trouvée parmi les décombres; enfin, sur un tumulus voisin (Poïanni?) s'élevait le temple d'Apollon[3]. L'édifice avait cent vingt pieds de long sur quarante-huit de large. Serait-ce cette παναγία τοῦ Ἀπολλῶνος, dont le titre ridicule a amusé le voyageur anglais?

Près d'Apollonie est un lieu sacré appelé Nymphæum; on y voit un feu perpétuel sortir des prés et de l'herbe verdoyante. Du temps de Sylla, dit Plutarque, on y prit un satyre; il ne répondit aux questions qui lui furent adressées que par des cris de bouquin, et Sylla, effrayé, le fit lâcher incontinent[4]. Strabon connaît aussi cet endroit merveilleux : un rocher y vomit la flamme; au pied coule une source d'eau tiède et bitumineuse. On y voit une mine de bitume, employé comme remède *contre les insectes de la vigne, qu'il détruit avant que du pied du cep ils aient atteint les bourgeons*[5]. L'odeur qu'il exhale en brûlant est celle du soufre et de l'alun; la végétation est très-active aux environs, et le feu ne gâte ni le tronc ni les feuilles. Il brûlait jour et nuit, si l'on en croit les Apolloniates, avant

[1] M. L. Heuzey. Rapport à l'Empereur. *Moniteur* du 13 avril 1862.
[2] Leake. *North. Gr.* I. 369.
[3] Pouqueville. *Voy. en Gr.* I. c. XXII. p. 290.
[4] Plut. *Sylla*. éd. Didot. I. 559.
[5] Strab. VII. c. v. § 8. p. 262.

les guerres soutenues contre les Illyriens [1]. Le même phénomène, observé par Aristote et Dion Cassius, a été aussi reconnu par Pouqueville, qui le place au sud-est d'Apollonie, dans l'angle que forme l'Aoûs avec le Polyanthus (Soutchitza). La richesse des mines, qu'on n'a pas cessé d'exploiter depuis un grand nombre de siècles, est telle, que l'Europe entière pourrait y puiser pour ses besoins sans crainte de l'appauvrir, et il s'en échappe des flammes bleuâtres que l'on aperçoit la nuit [2].

f. Les deux Byllis; les deux Amantia.

Les auteurs anciens mentionnent deux Byllis, l'une intérieure et barbare, l'autre maritime et colonie grecque. Byllis intérieure touchait aux Atintanes et était libre aux temps historiques, car on ne voit pas qu'elle appartînt aux Macédoniens, ni aux Epirotes, ni aux Apolloniates, et on sait que les Atintanes, situés d'ailleurs un peu plus à l'est, n'avaient pas de villes [3]. Mais il est permis de supposer qu'elle fut d'abord chaonienne. C'est le seul moyen d'expliquer l'épithète de barbares que Pline donne aux Bulliones, ses habitants [4]. Elle fut assujettie au régime des colonies sous les Romains [5], et Holstein cite une médaille avec la légende ΒΥΛΛΙΟΝΩΝ [6]. On voit ses ruines sur la rive septentrionale de l'Aoûs, un peu au-dessus de son confluent avec le Polyanthus (Soutchitza), près du bourg de Gradista [7]. La description donnée par Pouqueville ne laisse aucun doute à cet égard, et l'identité est certaine [8]. Mais il la confond avec Byllis maritime et s'épuise en commen-

[1] Ælien. *Hist. Var.* XIII. 16.
[2] Pouqueville. *Voy. en Gr.* I. c. XXI. p. 272-274.
[3] Steph. v° Συλίονες.
[4] Plin. III. 26.
[5] Strab. VII. c. VII. § 8. p. 271.
[6] Holst. in Steph. v° Βούλινοι.
[7] Von Hahn. *Karte von Albanien.*
[8] Pouqueville. *Voy. en Gr.* I. c. XXI. p. 276.

taires pour prouver qu'autrefois, aux époques de grandes eaux, les bâtiments ont pu arriver jusque-là. Il est plus naturel de reporter ces détails à Byllis maritime, qui pouvait avoir son port à Aulon, avant que ce lieu devînt lui-même une ville florissante.

Byllis maritime (παραθάλασσία), fondée par les Myrmidons, compagnons de Néoptolème, fils d'Achille[1], était située près du rivage, au sud-ouest de la précédente, sur la route d'Oricum à Apollonie. Ses habitants sont appelés Byllins par Tite-Live[2], Bulliens par Cicéron[3], et Bullidiens par César[4] et par Pline[5]. Ils sont libres; ils doivent ce privilége aux secours donnés aux Romains dans la guerre contre Persée[6], à César contre Pompée[7], et à Antoine contre Brutus[8]. Son emplacement, selon Von Hahn, répond au poste fortifié de Kanina[9], et Leake y a reconnu quelques débris de murs pélasgiques[10]. Le nom de Bylliacé, donné par Strabon à Byllis maritime, paraît être une corruption dans le texte, et le dernier éditeur de Strabon, C. Muller, l'a corrigée judicieusement[11].

C'est sur la rive droite du Polyanthus, au sud-est de Byllis maritime, et près de Nivitza, qu'il faut chercher les ruines d'Amantia. On y remarque une acropole, avec des murs pélasgiques surmontés de constructions plus récentes, des colonnes et des inscriptions[12]. Cette ville fut fondée au retour de la guerre de Troie par les Abantes, partis d'Erétrie en Eubée; on l'appelait aussi Abantia et Amantina. Elle était libre[13]; son territoire s'étendait à l'origine jusqu'aux monts Acrocérauniens, et le long de la mer à 60 stades,

1 Steph. 188.
2 Liv. XXXVI. 7. XLIV. 30.
3 Cic. *In Pis*.
4 Cæs. *Civ*. III.
5 Plin. IV. 17.
6 Liv. XLIV. 30.
7 Cæs. *Civ*. III.
8 Liv. *Suppl*. CXVIII. 33.
9 Von Hahn. *Karte von Alb.*
10 Leake. *North. Gr*. I. 2.
11 Strab. VII. c. v. § 8. p. 263.
12 Pouqueville. *Voy. en Gr*. I. c. xxi. p. 274. — Steph. 71.
13 Plin. IV. 10.

au nord-est de celui d'Oricum [1]. S'il avait les mêmes dimensions à l'est, cela justifierait le texte de Ptolémée [2], qui met à la suite d'Amantia les bouches du Célydnus (Dryno). La seconde Amantia, appelée aussi Bantias, se trouvait dans le pays des Calicéniens. Les Amantes, ses habitants, étaient barbares, c'est-à-dire Illyriens, et il ne faut pas les confondre avec les Amantins, citoyens de la ville grecque [3]. Cependant, si les Calicéniens eux-mêmes sont Grecs, comme nous le pensons, cette barbarie doit s'entendre seulement d'un degré moindre de civilisation.

9. Orestias, Aulon, Oricum, Panormus, Paleste, Pharsalia.

Les Orestes et les Amantins, autonomes sous Philippe, fils de Démétrius, furent déclarés libres par Flamininus pour avoir trahi Philippe, et s'être alliés aux Romains [4]; ils conservèrent leur autonomie par le traité qui suivit la bataille des Cynoscéphales, et ils étaient encore libres du temps de Cicéron. Un siècle plus tard, ils étaient placés au rang de colonie [5]. Etienne de Byzance veut, d'après Théagène dans ses Macédoniques, qu'Oreste, guéri de sa folie, se soit réfugié dans cette partie de l'Epire avec son épouse Hermione, et y ait bâti Orestias [6]; on comprend difficilement qu'après avoir fondé cette ville il soit allé mourir en Arcadie. Strabon suit la même tradition et l'applique à Argos Oresticum ; il ne paraît pas connaître les Orestes de l'intérieur, et place Argos Oresticum en Epire [7]. Le territoire d'Orestias était situé immédiatement au sud de l'Aoüs, entre le Nymphœum, qui appartenait aux Apolloniates, et la mer, c'est-à-dire le littoral du golfe d'Aulon ; limité

[1] Scyl. Car. 26.
[2] Ptol. III. 13. p. 91.
[3] Polyb. V. 108.
[4] Liv. XXXIII. 34.
[5] Plin. IV. 10.
[6] Steph. 519.
[7] Strab. VII. c. VII. § 8. p. 271.

au sud par l'Oricie et l'Amantie, il devait être fort borné. On n'en trouve présentement aucune trace, et sa position s'accommoderait assez du bourg actuel de Goritza [1], qui est situé à mi-route d'Aulon et d'Apollonie, et dont le nom n'est pas sans analogie avec le sien.

Aulon (Ἀυλῶνας), aujourd'hui Avlona, et pour les Italiens Valona, est située à 2kil.,400 de la mer, elle doit son nom au vaste étang qui l'avoisine, et qui communique avec la mer par un goulet assez étroit (ἄυλον). Elle avait sous les Romains une certaine importance; elle possède un chantier de construction (ἐπινεῖον), et elle a donné son nom au golfe d'Aulon (golfe de Linguetta), compris entre l'Aoûs et les monts Acrocérauniens. Elle était libre du temps de Ptolémée [2], et il ne semble pas qu'elle ait existé avant l'époque impériale [3]. En effet César, qui dut passer dans son voisinage, et qui cite les Byllins et les Amantins, ne dit pas un mot d'Aulon, et Appien n'en parle pas plus que lui. Elle hérita sans doute de la prospérité de Byllis maritime, dont probablement elle était le port. Quelques murs ruinés attestent seuls aujourd'hui l'antiquité de sa fondation [4].

Selon Scymnus de Chio, à cent soixante stades d'Amantia (29kil.,600), et à un tiers de jour de navigation de l'île de Sason, les Eubéens revenant de Troie (Abantes) fondèrent la ville d'Oricum [5] (petite Orée?). Pline fait au contraire d'Oricum une colonie de Colchiens [6], et compte de cette ville au promontoire de Salente (cap Leuca) quatre-vingt-cinq milles (126 kilomètres). Située en plaine, sans murailles, presque sans défenseurs, elle fut menacée par Philippe, roi de Macédoine, et protégée contre ses attaques par les Romains [7], dont

[1] Kiepert. *Karte von Eur. Turk.*
[2] Ptol. III. 13.
[3] Pouqueville. I. c. xxi. p. 270.
[4] Leake. *North. Gr.* I. 1.
[5] Scymn. Ch. V. 442. — Scyl. Car. 26.
[6] Plin. III. 26.
[7] Liv. XXIV. 40. XXVI. 25.

elle fut le premier point de débarquement sur les côtes de la Grèce. Valérius Lœvinus, vainqueur aux bouches de l'Aoüs, parut sous les murs d'Oricum le lendemain de sa victoire, chassa la faible garnison macédonienne qui l'occupait, et s'y installa. Paul-Emile, revenant d'Amphipolis en quinze étapes, s'y embarqua pour retourner en Italie [1]. Le préteur L. Manlius y commandait, quand César, parti de Paleste, y arriva soudain, ayant effectué le trajet par détachements au prix de grandes fatigues, et dans des chemins détestables. Les Oricins, comme à quelque temps de là ceux d'Apollonie, refusèrent de se battre, et Manlius dut céder à la fortune de César [2]. Selon Appien, Oricum fut repris plus tard par les Pompéiens [3] ; César n'en dit rien, et cela ne paraît pas vraisemblable, surtout quand on se représente que César, en abandonnant son camp d'Asparagium, suivit encore cette roûte pour porter la guerre en Thessalie. Il aurait vraisemblablement changé d'itinéraire, si dans l'intervalle Oricum avait succombé.

Oricum était située au fond du golfe d'Aulon avec son port, Panormus, et étendait son territoire le long du rivage pendant environ quatre-vingts stades [4]. C'étaient les limites de l'Oricie ; ensuite, et en remontant vers le nord, se succédaient l'Amantie (60 stades), l'Orestiade et le territoire des Apolloniates. Il faut, pour retrouver ces dimensions, donner à l'Oricie la presqu'île Acrocéraunienne, depuis le cap Acrocéraunien (Linguetta) jusqu'au petit fleuve actuel d'Hissari, établir l'Amantie depuis l'embouchure de l'Hissari jusqu'à dix stades (1k,800) de Byllis maritime (Kanina) [5], réserver pour Byllis, dont les auteurs ne parlent pas, la côte répondant à cette ville et à son port, Aulon, et ne faire

[1] Plut. *Æmil.* Liv. XLV. 34.
[2] Liv. *Suppl.* CXI. 10. — Cæs. *Bell. civ.* III. 11.
[3] App. *Civ.* II. 56.
[4] Scyl. Car. 26.
[5] Kiepert. *Karte von Eur. Turk.* 3

commencer le territoire d'Orestias qu'au-dessus d'Aulon, par exemple à la hauteur de la bourgade actuelle de Narta. On retrouve Oricum dans le bourg d'Erikho ou Jéricho[1], près de l'Hissari, et à quelque distance, sur la côte est du golfe, abritée par les monts Cérauniens, Panormus, le port d'Oricum, qui s'appelle aujourd'hui Porto-Raguseo, et qui est le seul mouillage de la côte accessible aux vaisseaux de guerre actuels à partir du golfe Rhizonique [2]. Panormus est le port d'Oricum, comme Aulon est le port de Byllis, et il est digne de remarque que ce sont deux noms génériques, se rapportant parfaitement à leur situation, sans que les auteurs anciens, qui ont mentionné avec tant de soin les colonies grecques, nous aient laissé rien de précis sur leur fondation. Ce silence s'explique naturellement, si on les voit, dès le principe, rattachés à d'autres villes dont ils suivent les destinées, et dont ils ne sont que les dépendances et les annexes.

Cependant il se présente une difficulté. Strabon dit : Après Apollonie Byllis, Oricum, Panormus son port, les monts Cérauniens[3], et la limite commune de la mer Ionienne et de la mer Adriatique. Dans un autre passage, plus détaillé, il place un grand port du nom de Panormus au milieu des monts Cérauniens, et le fait suivre du port d'Onchesme, dont à l'ouest les deux extrémités regardent Corcyre [4]. Selon nous, la contradiction n'est qu'apparente; il est évident que le port d'Oricum (καὶ Ὤρικὸν, καὶ τὸ ἐπίνειον αὐτοῦ) ne peut être le Panormus appelé aujourd'hui Port Palerme, qui est au moins à 50 kilomètres de cette ville [5], et séparé d'elle par une chaîne de montagne ; il faut donc qu'il y ait eu deux Panormus, dont l'un, Port Palerme, est

[1] Leake. *North. Gr.* I. 1. — Von Hahn. *Karte von Alb.*
[2] Pouqueville. I. 21. p. 267.
[3] Strab. VII. c. v. § 8. p. 263.
[4] Strab. VII. c. vii. § 5. p. 269.
[5] Pouqueville. I. c. vii. p. 53.

Epirote, et l'autre, Porto Raguseo est le port d'Oricum. Beaucoup d'autres villes étaient bâties dans les mêmes conditions, et le nom de Panormus est très-fréquent sur les côtes colonisées par les Grecs.

Oricum sert de limite entre l'Epire et l'Illyrie, et la Grèce y prend naissance[1]. Comme toutes les villes qui précèdent, sauf Apollonie, elle répond à la Chaonie maritime[2]. Virgile parle du buis qui croît sur son territoire[3], et Pouqueville l'y a retrouvé[4]; Properce vante ses eaux paisibles. Nous ignorons quel fut son sort sous les empereurs, et si elle fut libre ou colonie; nous savons seulement qu'Hérode Atticus, célèbre rhéteur, renommé pour ses richesses, et consul sous Antonin, la fit reconstruire à ses frais, comme beaucoup d'autres villes d'Epire[5]. Elle disparaît ensuite complétement.

Nous devrions omettre Paleste, située sur la côte occidentale, de l'autre côté des monts Cérauniens. Cependant il n'est pas inutile de faire remarquer que César y aborda, et qu'il en partit à travers les montagnes pour surprendre Oricum. On a beaucoup discuté sur le texte de César, dont tous les manuscrits, sauf un seul, portent Pharsalia, et, sur l'autorité d'un vers de Lucain[6], on a proclamé le texte altéré. Nous osons exprimer une autre opinion, et on serait, selon nous, arrivé à une conjecture plus plausible, si on avait examiné de plus près les expressions dont le grand historien s'est servi. Le lendemain, dit-il, César prit terre aux monts Cérauniens; redoutant tous les ports, qu'il croyait occupés par ses adversaires, et rencontrant un abri sûr au milieu de rochers et d'écueils, il réunit tous ses vaisseaux dans un lieu appelé Pharsale, sans qu'aucun manquât à l'appel, et il y fit débarquer ses soldats[7]. Ainsi Lucain a

[1] Plin. III. 23.
[2] Ptol. III. 11.
[3] Virg. *Æn.* X. 136.
[4] Pouquev. l. c. XXI. p. 266.
[5] Philostr. *Hér. Att.*
[6] Luc. *Phars.* V. 460.
[7] Cæs. *Bell. civ.* III. 26.

eu raison en parlant des grèves de Paleste; c'était en effet sur cette côte la ville la plus voisine, et un poëte n'est pas tenu à plus d'exactitude (à 6 kilomètres de Palæassa). Mais César, qui parle en historien et en acteur principal, désigne l'endroit précis, et Pouqueville le place avec beaucoup de vraisemblance au port Condami [1]. Or, rien n'empêche que ce port, situé à 12 kilomètres d'Oricum, sur le versant ionien, ait eu dans l'antiquité le nom de Pharsalia; nous sommes en Grèce, et les Thessaliens de Pharsale sont partis de cette portion de l'Epire. Observons encore que César, en partant de Pharsalia, n'essaye pas de surprendre Panormus (Porto-Raguseo), mais Oricum, située en plaine (παραλία), à une lieue plus loin.

Nous ne comprenons pas que Pouqueville appelle le golfe d'Aulon Œneus Sinus, et qu'il place Œneum, ville des Pénestes, à Kanina [2]. Il a vu qu'Etienne de Byzance faisait les Pénestres Thessaliens, mais il a oublié qu'Œneum était placée par Tite-Live sur la route qui conduit dans le pays des Labéates [3]. Si par Pénestes il voulait seulement entendre des misérables, et non la tribu de ce nom, il pouvait sans péril en faire des Thessaliens; en Grèce, du temps de Persée, il y avait des Pénestes partout [4].

4. Chaones, Atintanes, Parorées.

L'illustre tribu des Chaones, qui a dominé la première en Epire [5], et envoyé des colonies jusque dans la Grande-Grèce, devint bien faible aux derniers temps; refoulée dans l'intérieur par les Thesprotes au midi, par les colonies grecques à l'ouest [6], elle n'occupait qu'un petit espace [7], et n'ha-

[1] Pouqueville. I. c. XXI. p. 260.
[2] Steph. 541.
[3] Liv. XLIII. 19.
[4] Voir, à ce propos, la lettre de Flamininus aux habitants de Cyréties.
[5] Fréret. *Acad. inscr.* XLVII. 12.
[6] Sainte-Croix. *Acad. inscr.* XLII. 350.
[7] Scyl. 28.

bitait que des bourgades [1]. Outre les villes grecques déjà décrites le long du littoral, on trouvait chez eux Antigonée, d'origine macédonienne, située au sud du défilé de Clisoura (Antigoneæ fauces) [2], de l'autre côté de l'Aoûs, que l'on traversait sur un vaste pont. Elle répond à peu près à Tébélen [3], et on y remarque quelques ruines. Cette ville était-elle d'une importance réelle? Il est permis d'en douter. En effet, Philippe n'eût pas manqué de s'appuyer sur elle dans sa lutte contre Flamininus, et lors de cette campagne d'observation, d'une issue longtemps incertaine, qui, sans la trahison de Charops, aurait embarrassé les Romains, Tite-Live en aurait parlé. Il la nomme à peine, et n'y revient même pas, de sorte qu'on pourrait croire qu'après le départ des Macédoniens elle ne soutint pas même un siége. Les Dexares, tribu chaonienne, voisins des Enchéléens (sans doute aux temps héroïques), habitaient au-dessous du mont Amer [4] (sans doute au-dessous du mont Tomor), vers le confluent de la Desnitza et de l'Aoûs. Ptolémée donne encore aux Chaoniens Port Panorme (Port Palerme), Onchesme et Casope [5], et cette partie de leur littoral, toute en dehors de la région macédonienne, avait une demi-journée de navigation [6].

Les Atintanes, placés dans l'Illyrie grecque par Tite-Live et par Etienne de Byzance [7], étaient anciennement plutôt attirés vers l'Epire que vers la Macédoine. On les voit, dans la guerre du Péloponnèse, combattre contre les Acarnanes, alliés d'Athènes [8], et c'est seulement sous les Antigonides qu'ils se rattachent réellement aux Macédoniens. Ils occupaient le cours supérieur de l'Aoûs, depuis son confluent

[1] Scymn. Ch. 445.
[2] Liv., XXXII. 5.
[3] Pouquev. I. c. xxv. p. 339.
[4] Steph. 230.
[5] Ptol. III. 13. p. 95.
[6] Scyl. 28.
[7] Liv. XXIX. 12. XXXV. 40.—Steph. 135.
[8] Thucyd. II. 80.

avec la Desnitza, et cette longue et étroite vallée connue sous le nom de défilés de Pyrrhus, dont le mont Lingos (Paléovouni) au sud-est, et le mont Æropus au nord-ouest étaient les points extrêmes. Leur pays, situé au delà de l'Oricie (territoire d'Oricum) et de la Chaonie, jusqu'à l'Æmonie (Thessalie) et le pays des Hestiéens, ne contenait que des bourgades[1]. C'est sur leur frontière sud-ouest, ou peut-être même chez les Chaoniens, aux sources du Polyanthus, qu'il faut placer la plaine Erythie, où Géryon faisait paître ses bœufs[2]. Pouqueville a parcouru toute la contrée, et n'y a point vu de ruines[3].

Les Paroréens ou Paravéens habitaient, sur la rive gauche de l'Aoûs, le mont Lingus (Paléovouni). Strabon ne leur donne pas de villes[4]. Etienne de Byzance indique seul une ville de Parorée[5], qu'il place en Macédoine; il est permis de conjecturer, sur des indices aussi vagues, que les Paroréens étaient comme les Atintanes, et qu'ils n'avaient également que des bourgades.

§ 2.

Thessalie Epictète.

Lorsque la Thrace cessa de s'étendre jusqu'aux Thermopyles, la Thessalie reprit ses frontières naturelles entre le reste de la Grèce et la Macédoine encore barbare; chaque ville y jouit paisiblement de son autonomie. Quelques-unes obtinrent de bonne heure un ascendant marqué : chez elles il y eut des familles dominantes, comme à Larisse les Aleuades, à Phères les tyrans de la race de Jason; mais ce furent toujours des Thessaliens, et jamais les autres Grecs,

[1] Scyl. 26.
[2] Scyl. 26.
[3] Pouquev. I. c. xiv. p. 179.
[4] Strab. VII. c. vii. § 7. 8. p. 270. 271.
[5] Steph. 533.

les Macédoniens ou les Epirotes, ne songèrent à envahir le pays. Brasidas et Agésilas ne demandent aux Thessaliens qu'un libre passage; Pélopidas vient à leur secours contre les tyrans de Phères, les affranchit, et s'en retourne; Philippe, roi de Macédoine, est le premier de leurs voisins qui les soumette à son empire. C'est la partie la plus septentrionale de la Thessalie, entre les monts Cambuniens et le Pénée, que nous appelons Thessalie épictète; depuis Philippe, les Macédoniens la possédèrent à peu près constamment. Démétrius Poliorcète, Antigone de Goni, Philippe, fils de Démétrius II, et Persée, s'y arrêtèrent souvent, et y firent camper leurs armées; après la réduction de leur royaume en province, les Romains fixèrent au Pénée la limite commune de la Macédoine et de l'Achaïe. C'est donc avec raison que nous comprenons la partie située au nord du Pénée dans la région macédonienne comme une annexe politique, qui ne peut en être séparée historiquement.

a. Tymphéens, Æthices, Talares, Hestiéens.

Les Tymphéens, qui se présentent à nous les premiers au sortir de l'Illyrie grecque, n'appartiennent pas exclusivement à la Thessalie: répandus sur les deux versants du Pinde, dont ils occupent la crête, ils sont communs à l'Illyrie grecque, à la Thessalie et à la Macédoine; les sources de l'Aoüs, celles du Vénétiko, affluent de l'Haliacmon, et celles du Pénée sont sur leur territoire. La position de la Tymphée était très-importante, principalement pour les Molosses et pour les Athamanes, qui la traversaient nécessairement pour envahir la Thessalie ou la Macédoine. Cela explique pourquoi Pyrrhus se la fit donner avec la Parorée par le fils de Cassandre, Alexandre IV [1]. Les expéditions

[1] Plut. *Pyrrh.* éd. Didot. I 460.

d'Alexandre contre Thèbes, des Enchéléens et des Gaulois contre Delphes, de César et de Démétrius contre Pompée, suivirent le même chemin. Nous savons que la Tymphée avait de bons pâturages, et que le mont Tymphé, qui se prolongeait au nord-ouest entre le mont Lacmus et le mont Bercétésius, répondait à la partie actuelle du Mezzovo comprise entre le mont Zygos et le mont Smolika. Le mont Lingus (Paléovouni)[1] se détachait du Pinde au sud-ouest; l'Arachthus (Arta) y prenait une de ses sources; l'autre venait de la Parorée (mont Lazare). Rien de plus clair que le texte de Strabon appliqué aux cartes modernes, à celle de Kiepert par exemple : il fixe nettement les limites communes de la Parorée et de la Tymphée, et montre combien était importante la possession de ces deux cantons pour un roi des Molosses (bassin de Janina). Le camp de Pyrrhus y était situé, sur la frontière de la Thessalie et de la Macédoine, dans la Triphylie de la terre Mélotide[2], qui s'accède en effet par trois défilés, et qui correspond aux sources de l'Arachthus. Philippe, délogé par les Romains de son camp retranché sur l'Aoûs (198), effectua sa retraite dans cette direction, parvint en deux jours de marche au mont Lingus (environ 110 kilomètres), laborieuse étape imposée par la crainte[3], s'y reposa quelque temps, incertain s'il devait rentrer dans son royaume ou pénétrer en Thessalie, et se décida pour ce dernier parti. Peu de temps après, il était à Tricca[4].

Il n'est pas aussi facile de retrouver la position des villes des Tymphéens. Gyrtona[5] est peut-être la même que Gertus ou Gertunte, déjà indiquée chez les Eordètes; peut-être

[1] Strab. VII. c. VII. § 6. p. 270.

[2] La terre Mélotide dont la Triphylie est le point extrême au nord-est se retrouve en Epire, et répond aux sources du Thyamis.

[3] On peut rapprocher cette marche de celle des soldats de Brutus depuis les sources de l'Harpessus jusqu'à Philippes, qu'elle égale en rapidité,

[4] Liv. XXXII. 14.

[5] Ptol. III. 13. p. 94.

aussi faut-il la chercher au nord de l'Haliacmon, par exemple au Paléocastro[1] du mont Bermius, à l'entrée du pays des Eordéens, mais alors elle appartiendrait aux Elimiotes. Dans tous les cas, il ne faut pas la confondre avec Gyrton, ville de la Pélasgiotide, située sur le Pénée[2]. Tymphée est aussi appelée Trampya[3]; Hercule, fils naturel d'Alexandre, y fut empoisonné par Polysperchon[4]. Leake y voit avec vraisemblance la capitale des Tymphéens, et la place à l'ouest de Mezzovo, à Impératoria, dans la plaine de Politzia, dont le nom rappelle un poste romain. Oxynéia est située, d'après Strabon[5], sur l'Ion, affluent du Pénée, à 120 stades (22kil.,200) d'Azorus, ville de la Tripolide; il faut presque tripler la distance pour que ce soit possible, et lire 320 stades (59 à 60 kilomètres). L'Ion est très-probablement le Cachias[6] ou Comerki, qui passe au pied des rochers de Météora. Nous ne voyons pas pourquoi Leake place Oxynéia à Miritza, ni pourquoi C. Muller la place à Mocossi[7]. Le faible torrent qui arrose ces deux villages ne mérite guère de porter un nom; on s'étonnerait, au contraire, que le Comerki, le plus important des affluents du Pénée à droite après le Titarésius, n'eût pas le sien. Enfin on trouve aux Météora quelques débris de murs helléniques[8], qui font supposer à Leake que ce point était fortifié pour la défense des habitants d'Æginium. Ce n'était en effet probablement qu'un poste militaire (φρούριον), mais rien n'oblige à croire qu'Oxynéia fût autre chose; son nom s'accommode très-bien à la nature de cet emplacement, et nous plaçons volontiers Oxynéia à Kastraki, sur le plateau des Météora.

Leake attribue Oxynéia aux Talares : rien ne justifie cette attribution, qui a le grave inconvénient de rétrécir le

[1] Kiep. *Karte von der Eur. Turk.*
[2] Diod. XX. 28.
[3] Steph. 671.
[4] Lycophr. v. 800.
[5] Strab. VII. c. VII. § 9. p. 272.
[6] D'Anv. *Geogr. antiq. Tab.*
[7] Strab. *Index.* v°.
[8] Leake. IV. 356. 537.

territoire des Tymphéens, et de placer une autre tribu sur la route d'Æginium, qui leur appartenait certainement. Dans le même passage, Strabon place auprès d'Æginium Europus et Alalcomène; rien de plus corrompu, selon nous, que cet endroit [1]. L'auteur y mêle la Pélagonie Tripolitide, la Deuriope, l'Erigon avec le Pénée, et l'Ion, son affluent, qui en sont éloignés de plus de 160 kilomètres; il place en même temps Alalcomène près d'Æginium, et dans la Deuriope. Il faut, ou que le texte soit très-altéré, ou que Strabon ait ignoré complétement l'intérieur du pays, et dans tous les cas on ne peut s'attacher aux renseignements qu'il fournit. C'est pourquoi nous ne croyons pas qu'il y ait eu dans l'Hestiéotide deux villes du nom d'Europus et d'Alalcomène, et, tout en conservant Oxynéia, nous n'hésitons pas à l'attribuer aux Tymphéens.

Les Tymphéens disputaient aux Thessaliens du Pinde les sources du Pénée; Æginium, située dans leurs possessions, était voisine d'Æthicia et de Tricca [2]. Sa position était très-forte, inexpugnable, même avec une médiocre garnison. Elle répond évidemment à la ville actuelle de Stagus, appelée aussi Kalabaka; des inscriptions des règnes de Sévère et de Caracalla, encastrées dans une fontaine de l'église du Prodromos à Stagus, et reconnues par Leake [3], le prouvent clairement. Dans la guerre contre Antiochus, roi de Syrie, Amynander, roi des Athamanes, allié d'Antiochus et des Etoliens, occupa Æginium, et Philippe la reprit [4]. Domitius, après une marche très-rapide depuis le lac Lychnitis jusqu'au Pinde, y opéra sa jonction avec César [5]. Située au débouché des défilés du nord et du nord-ouest, en face de la Thessalie, Æginium commandait la vallée supérieure du

[1] Strab. VII. c. VII. § 9. p. 272.
[2] Strab. *ibid.*
[3] Leake. I. 421.
[4] Liv. XXVI. 13.
[5] Cæs. *B. civ.* III. 79.

Pénée, et avait une grande importance pour la conquête du pays tout entier.

Au temps de Strabon, les Æthices ne sont plus ces Thessaliens du Pinde qui disputent aux Tymphéens les sources du Pénée : ils n'existent plus comme peuple (ἡ τῶν Αἰθίκων ποτὲ λεγομένη γῆ)[1]. Mais on les trouve encore au temps d'Alexandre, et le Tymphéen Polysperchon se disait roi des Æthices. Leur ville principale, Æthicia, était située près d'Æginium : Leake veut qu'elle corresponde à Niklitzi[2], où l'on trouve encore de nos jours des tumulus, et des restes de très-anciennes murailles Il place de même Phaloria à Ardham, qui donne son nom moderne à la partie méridionale du Cercétius. Cette ville fut emportée la première après une vive résistance par Flamininus, venant d'Epire à la suite de Philippe (197)[3], et les Athamanes combattaient avec lui. Etienne de Byzance place au-dessous du Cercétius une ville de Pialia[4], et la position de Sklatina, donnée par Leake[5], lui convient bien mieux que le pied du Pinde à la droite du Pénée, où la relègue Kiepert[6]. Mélibée correspond à Voivoda, située comme Sklatina[7] sur le Cachia ou Comerki. Il ne faut pas confondre cette ville avec la patrie de Philoctète, située sur la côte égéenne dans le pays des Magnètes, et aujourd'hui Skiti[8], ni avec Mélitta, située à une journée de Larisse, en Pélasgiotide, et enlevée par Philippe d'un coup de main[9]. Aucun de ces emplacements ne repose sur des données certaines, mais aucun n'est absolument sans ruines, ni sans indices d'une très-ancienne occupation.

Les Talares, tribu des Molosses, dont une partie était

[1] Strab. IX. c. v. § 1. p. 369.
[2] Leake. IV. 276. 277. 529.
[3] Liv. XXXII. 15.
[4] Steph. 549.
[5] Leake. IV. 502.
[6] Kiep. *Thess. Epeiros.*
[7] Leake. IV. 536.
[8] M. Mézières. *Arch. des Miss. scient.* III. 225.
[9] Polyb. V. 97.

restée en Epire autour du Tomarus (Mitschkéli)[1], devaient occuper en Thessalie le pied des montagnes, entre le Pinde et le Pénée, et nous ne leur connaissons pas de villes. Nous les plaçons volontiers aux sources mêmes du Pénée, au nord des Æthices, entre le Pénée et le mont Poion, réservant aux Æthices la vallée immédiatement inférieure, qui va s'élargissant jusqu'au mont Kotziaka. Au sud-est de ces peuples, longtemps connus par d'obscurs brigandages, et disparus, comme les Æthices, du temps de Strabon, était située Mégara, où Pyrrhus, dérobé par des amis fidèles aux recherches de Néoptolème, fut élevé en secret. Plutarque dit formellement que Mégara était sur le sol macédonien (Μεγάρων λέγεσθαι χωρίου Μακεδόνικου)[2]. Mégarki, placée sur le Pénée par Kiepert et par Leake, macédonienne à cette époque et voisine de la Molosside, s'y rapporte parfaitement. Plus bas, la position de Glykochori, également sur le Pénée, convient à Œchalie, la ville d'Eurytus, voisine de Tricca et d'Ithomé, pouvant, comme elle, envoyer des vaisseaux à la guerre de Troie[3]. Aux temps héroïques ces trois villes se partageaient probablement l'Hestiéotide.

Au-dessous des Talares et des Æthices, et à l'ouest de Mégara, sur une route tracée par Kiepert de Gardiki[4] à Trikala, nous trouvons deux bourgades, Pira et Phanari, qui nous paraissent convenir à deux villes hestiéennes. Nous plaçons à Pira Piéria, dont le nom s'y rapporte assez bien, et à Phanari Pheca, dans une gorge du mont Kotziaka, contre-fort du Pinde. C'est, selon nous, la véritable position de cette petite forteresse, entre Gomphi et les gorges étroites qui séparent la Thessalie du pays des Athamanes[5]; les gorges étroites dont il s'agit sont le col de Miliaes. Ce ne peut être le

[1] Strab. IX. c. v. § 12. p. 273.
[2] Plut. *Pyrrh.*
[3] *Iliad.* II. 729.
[4] Kiep. *Karte von der Eur. Turk.*
[5] Liv. XXXII. 14.

défilé de Mezzovo, séparé de l'Athamanie et des sources de l'Achéloüs par le massif du Tzikuréli [1] ; celui de Gardiki est défendu par la ville de Pieria (Pira), que les Athamanes n'ont pas prise ; enfin, celui de Portaes, situé à 8 kilomètres seulement de Gomphi, en était beaucoup trop rapproché pour qu'une place forte existât dans un aussi petit intervalle. Klinowo, situé au débouché du col de Miliaes, sur la gauche, est sans doute Ericinium, occupée comme Eginium par les Athamanes, et reprise par Philippe et par Bébius avec Eginium et Gomphi [2]. Nous attribuerions volontiers Ericinium aux Æthices.

Pline veut [3] que le Pénée prenne sa source non loin de Gomphi ; il faut interpréter son langage d'une façon assez large, car il s'en faut de 35 à 40 kilomètres. Gomphi était située sur la rive droite du Pamisus (Bliuri), l'un des affluents de l'Enipée, à 3 ou 4 kilomètres en plaine. Son emplacement, appelé aujourd'hui Episcopi, consiste en une hauteur non cultivée, mais assez spacieuse pour suffire à une ville grecque de quelque importance. Vers le sixième siècle de Jésus-Christ, elle possédait un évêque, dit alors évêque de Gomphi, et c'est l'origine de son nom actuel [4]. On y voit quelques traces d'une petite citadelle, et, aux environs, d'autres débris, disséminés dans les villages et les maisons turques, où ils sont employés dans des constructions particulières. Gomphi, située à 53 stades (9kil.,805) du col de Portaes et de l'Athamanie, et à 106 stades des défilés du mont Othrys (Kariva) et de la Dolopie (19kil.,610), était très-utile aux Macédoniens pour pénétrer à volonté en Etolie ou en Epire ; une route très-courte, mais assez pénible, conduisait de là jusqu'à Ambracie et jusqu'à la mer Ionienne. La hauteur de ses murailles n'arrêta ni Amynan-

[1] Kiep. *Karte von der Eur. Turk.*
[2] Liv. XXXVI. 13.
[3] Plin. IV. 15.
[4] Leake. IV. 519. 520.

der ni César [1]; mais il est probable que, lorsqu'elle soutint ce dernier siége, elle avait déjà perdu une partie de ses fortifications [2].

Il y avait autour de Gomphi beaucoup de petites places fortifiées, destinées sans doute à contenir les Athamanes. On connaît Argenta, Pherinus, Thimarus, Lisines, Stimon et Lampsus, prises par les Athamanes dans leur première expédition [3] (198) à la suite de Flamininus. Lisines pourrait être Lisani [4], située sur le Pamisus à l'ouest de Gomphi. Silana, reprise sur les Athamanes par Philippe et Bébius (191) avec Ericinium et Gomphi [5], pourrait être Poliana, située au nord-est de Gomphi, entre le Pamisus et le Pénée. Tricca (Trikala) [6], sur la rive gauche du Pénée, était arrosée par le Lethæus (Trikalino), un de ses affluents; elle prit part à la guerre de Troie [7]; elle fut célèbre dans toute la Grèce pour son temple d'Esculape, toujours rempli de malades et de tablettes votives [8], et cette renommée se continua fort longtemps sous la domination romaine. On trouve dans une partie des murs de sa citadelle quelques faibles indices de construction hellénique [9]. C'est du sixième au onzième siècle de notre ère que le nom de Tricca, modifié, a revêtu sa forme actuelle.

A l'est de Tricca, entre le Lethæus et le mont Cercétius (Cachia ou Ardham), les ruines de Gardiki, appelées aussi Paléo-Gardiki, sont sans aucun doute celles de Pélinna ou Pellène, mentionnée dans Arrien. Alexandre, parti de Pélion (Pliassa) en Dassarétide sur les confins de l'Eordée, après une marche très-pénible, arriva à Pellène le septième jour, et il se rendit en six jours de Pellène à Thèbes [10], quoi-

1 Liv. XXXII. 14 CXI. 55.
2 Cæs. *Bell. civ.* III. 80.
3 Liv. XXXII. 14.
4 Lapie. Carte de Turquie.
5 Liv. XXXVI. 13.
6 Leake. IV. 529.
7 *Iliad.* II. 729.
8 Strab. IX. c. v. § 17. p. 376.
9 Leake. IV. 285. Épitaphe du médecin Cimber. I. 429.
10 Arrien. I. 19. 20.

que la distance fût supérieure de plus d'un quart. De toutes les villes de Thessalie, Pellène resta seule fidèle à Antipater[1] pendant la guerre Lamiaque; elle existait encore au temps de Pline[2]. Etienne de Byzance, qui la place à tort dans la Phocide, lui donne pour fondateur Pélinnus, fils d'Œchaléus[3]; c'est un argument de plus pour la placer dans le voisinage d'Œchalie. On y constate les ruines d'une grande cité hellénique, quelques traces de faubourgs, principalement à l'ouest, et on distingue très-bien, vers le sud, un large espace quadrangulaire et des murs de près d'un mille (1kil.,500). La ville byzantine de Gardiki n'occupait que la colline, et ne s'étendait pas en plaine. Les murs de l'ancienne Acropole sont détruits, mais on en reconnaît le tracé tout entier, et leur genre de construction se rapporte au siècle d'Alexandre. C'est conforme au récit d'Appien, qui parle de Pélinna comme d'une ville importante. Leake a vu dans une église au pied de la colline, sur un fragment de colonne cannelée d'ordre dorique, le nom de Pétréonice, fille de Derdas[4], et il croit que ce Derdas est le prince des Eliméens, cité par Xénophon dans ses *Helléniques* au quatrième siècle avant Jésus-Christ[5]. Ce Derdas était un Téménide, et l'Elimiotide était son gouvernement.

A six ou sept kilomètres au sud-est de Pélinna, un peu au-dessus du confluent du Lethæus avec le Pénée, se trouve le tchiflik ou domaine de Kolokoto. Sur une remarquable colline, qui s'élève au-dessus du village, on voit des ruines helléniques, et Leake veut que ce soit celles d'une forteresse sur la frontière de Pélinnæum et de Pharcadon. Nous y voyons Pélinnæum elle-même, que nous distinguons de Pélinna. Pour nous, Kolokoto est ce temple d'Apollon

1 Diod. XIII. 10.
2 Plin. IV. 15.
3 Steph. 539.
4 Leake. IV. 288. 289.
5 Xenoph. *Hell.* V. c. II. § 38.

(Apollineum?) existant sur le territoire de Pélinna, et admirablement placé à l'extrémité sud du Cercétius pour être aperçu de toute l'Hestiéotide. Tite-Live ne nomme que Pélinnæum, parce que cette ville se trouvait presque à la bifurcation des routes de Tricca et de Métropolis à Oloosson, et qu'elle commandait la vallée supérieure du Pénée. Strabon oublie aussi Pélinna, et parle de Pélinnæum, quand il dit qu'Ithome était située au centre d'un carré dont Gomphi, Tricca, Pélinnæum et Métropolis faisaient les quatre angles. Le carré, déjà très-irrégulier, serait impossible, si Pélinnæum était placé à Gardiki. Pline, de son côté, ne cite que Pélinna, et de même Arrien, qui n'a besoin que d'elle; la position de Gardiki convient alors de tout point, car, en faisant suivre à Alexandre le cours du Comerki par les rochers dits Météora, c'est la première ville qu'il rencontre en plaine [1], et le véritable terme de ses fatigues. Ainsi, il faut admettre la coexistence de ces deux localités, et placer la ville, Pélinna, à Gardiki, le temple, Pélinnæum, sur le territoire de la ville, à Kolokoto. Phécadus ou Pharycadon, ou encore Pharcadon, située à l'est de Pélinnæum, répond à Gritziano [2]. On y voit des murs ruinés de 3 kilomètres de circonférence, qui sont probablement helléniques [3] et qui marquent clairement sa position, comme le dit Strabon, entre Atrax et Pélinnæum, sur la rive gauche du Pénée [4].

Toutes les villes qui précèdent appartiennent à l'Hestiéotide, qui s'étendait aussi au sud du Pénée jusqu'au mont Othrys. Mais nous ne voulons pas oublier que nous avons adopté pour limite le cours du Pamisus, et nous nous contenterons d'indiquer, sans les discuter, quelques positions importantes contiguës à la région macédonienne. Ithomé

[1] Leake. IV. 537.
[2] Liv. XXXI. 41. — Steph. 690.
[3] Leake. IV. 316. 318.
[4] Strab. IX. c. v. § 18. p. 376.

était située au sud-est de Gomphi, sur une colline au-dessus du village de Phanari. On y distingue encore des murs pélasgiques de l'époque la plus ancienne [1], et la nature de son emplacement justifie l'épithète qu'Homère lui a donnée (Ἰθώμην κλωμακόεσσαν). Metropolis, occupée par Antiochus [2] et par César [3], était située au sud-est de Phanari, à Paléocastro [4]. Limnæa, assiégée par Bébius quand Philippe assiégeait Pélinnæum [5], répond à Kortikhi, située à l'est de Gomphi, entre le Pamisus et le Pénée, et Pirésies, appelée aussi Astérion, répond à Vlokho [6].

b. Pélasgiotide, Perrhébie, Tripolide perrhébienne.

Quelques villes de la Pélasgiotide proprement dite sont comprises dans la région macédonienne, ou se trouvent sur ses frontières. Phacium était située sur la rive droite du Pénée, à moitié chemin de Pirésies et d'Atrax, et Brasidas a dû y passer le Pénée quand il fit sa glorieuse expédition dans la Chalcidice [7]. Son emplacement et presque son nom se retrouvent à Alifaka [8]. Atrax était située sur le Pénée à 10 milles de Larisse [9] (14kil.,800), et à 40 stades (7kil.,300) d'Argissa [10]. C'était un port intérieur au temps des Argonautes, si on s'en rapporte aux *Argonautiques* d'Orphée [11]. Elle résista aux Romains et à Antiochus [12], et fut renommée dans l'antiquité, principalement sous la domination romaine, pour la science des poisons et pour l'étude de la magie, que l'on appelait l'art d'Atrax [13]. Elle devait se trouver, comme Argissa, sur la rive gauche du Pénée, sur la route

[1] Leake. IV. 509. 510.
[2] Liv. XXXVI. 10.
[3] Cæs. *Bell. civ.* III. 81.
[4] Leake. IV. 506. 511.
[5] Liv. XXXVI. 13.
[6] Leake. IV. 493.
[7] Thucyd. IV. 78.
[8] Leake. IV. 293. 493.
[9] Liv. XXXII. 15.
[10] Strab. IX. c. v. § 19. p. 378.
[11] Orph. *Argon.* v. 158.
[12] Liv. XXXII. 18. XXXVI. 10.
[13] Stat. *Theb.* I. — Val Flacc.

de Tricca à Larisse, et on reconnaît son emplacement à Sidéro-Péliko, en face de Gunitza. Le site est si abrupte, que, du côté du Pénée, il n'a besoin d'aucune défense ; on y voit dans la plaine beaucoup de pierres et de débris de poteries ; au pied de la colline et sur le plateau, des fondations de murs helléniques, et des restes considérables d'un mur d'enceinte [1]. Cependant la distance de Sidéro-Péliko à Larisse ne se rapporte pas exactement au témoignage de Tite-Live, et il faudrait compter 13 milles au moins (19kil.,253).

Argissa, appelée plus tard Argyra, était située sur la rive gauche du Pénée, entre Atrax et Larisse; elle faisait partie, au temps de la guerre de Troie, du domaine de Polypœtès [2]. Leake en fait deux villes, et il attribue à Argissa, la ville homérique, détruite aux derniers temps, six tumulus qui sont autant de monuments d'une haute antiquité; à Argyra, la ville de Strabon [3], les champs couverts de pierres et de poteries, qui se trouvent au sud des tumulus sur la route d'Atrax à Larisse. Il n'y attache aucun nom moderne. Ainsi, selon lui, la ville serait descendue en plaine [4]. Les Perrhèbes s'étendaient de ce côté jusqu'au Pénée, et possédaient probablement le territoire et la ville d'Argissa [5]. A peu de distance, en suivant le cours du Pénée, mais sur la rive méridionale [6], Larisse (Jenischar) est encore florissante. Lors de l'invasion des Thessaliens, Larisse, la ville opulente, la ville privilégiée, substitua dans tout ce canton sa prépondérance à celle des Perrhèbes. Son sol abondait en fruits de toutes sortes, et pourvoyait à toutes les commodités de la vie [7]. Elle possédait la partie de la plaine la plus riche et la plus belle, à l'exception de quelques terres mouillantes autour du lac Nésonis, dont les inonda-

[1] Leake. IV. 368.
[2] *Iliad*. II. 739.
[3] Strab. IX. c. v. § 19. p. 378.
[4] Leake. III. 367. IV. 534.
[5] Strab. IX. c. v. § 19. p. 378.
[6] D'Anville. *Géogr. anc*. I. 247.
[7] Scymn. Ch. V. 607-610.

tions du Pénée empêchaient la culture. Plus tard, les Larisséens y remédièrent par des digues, et ils prélevèrent des tributs jusqu'au temps où Philippe devint maître du pays. Larisse était la capitale, ou plutôt la ville principale de la Thessalie [1]; les Aleuades, ses citoyens les plus puissants, furent favorables aux Perses dans les guerres médiques [2], et aux Athéniens dans la guerre du Péloponnèse [3]. Elle protégeait au midi l'entrée du défilé de Tempé, et servit d'avant-garde à Philippe et à Persée contre les Romains [4]. Pompée et Métellus Scipion y séjournèrent avant la bataille de Pharsale, et après eux César, qui s'en assura, comme de la clef de toute la province [5]. Elle n'a retrouvé sa prospérité antérieure sous aucun des régimes qui se sont succédé en Thessalie. C'est dans les cimetières turcs situés aux alentours qu'il faut rechercher aujourd'hui les ruines de la ville grecque : elles consistent principalement en colonnes brisées et en inscriptions funèbres [6]. Tripolis, appelée aussi Scæa, village à trois milles (4$^{kil.}$,400) au sud-ouest de Larisse, où campa le consul romain Licinius Crassus, répond à deux ou trois tchifliks traversés par Leake en sortant de Thumai, au-dessous d'une petite hauteur [7] d'où Larisse s'aperçoit tout entière. Persée, déjà maître de la Perrhébie, avait passé le Pénée entre Elatia et Gonnus, et se tenait avec son armée dans la plaine de Sycurium. Mais après sa victoire à Sycurium (171), au lieu de continuer l'offensive, il rentra dans son royaume; Crassus le suivit, et entre autres conquêtes il prit Larisse [8], dont les habitants, abandonnés par la garnison macédonienne, furent reçus à composition.

[1] Strab. IX. c. v. § 19. p. 378. — Liv. XLII. 47. — Plin. IV. 15.
[2] Hérod. VII. 6. 172.
[3] Thucyd. II. 22.
[4] Liv. XXVIII. 5. — Polyb. IV. 66. V. 97. 99. XVIII. 2. 16.
[5] Cæs. *Bell. civ.* III. 98.
[6] Leake. I. 439.
[7] Leake. I. 435.
[8] Leake. III. 383. — Liv. XLII. 67.

Il ne paraît pas que la domination romaine ait été très-favorable à la Thessalie, quoique César l'ait déclarée libre[1]. Peu de villes conservèrent leur ancienne splendeur; Larisse surtout eut beaucoup à souffrir[2]. Etienne de Byzance veut que Larisse ait eu pour fondateur Acrisius[3]; on s'expliquera mieux son origine et son nom tout pélasgiques en se reportant, avec Strabon, à trois villes de Larisse, qui existent en Troade, en Eolide et en Ionie[4]. Elatia, prise par Persée en même temps que Gonni, et située en face de cette ville sur la rive droite du Pénée, était moins enfoncée dans le défilé de Tempé[5]. Philippe y eut une entrevue avec Flamininus après la bataille des Cynoscéphales (*ad fauces quæ ferunt in Tempe, is datus erat conloquio locus*)[6]. Cécilius y prononça aussi son jugement[7]. Leake la place sur une hauteur, au nord-ouest de Macrichori, où l'on reconnaît des murs antiques, et en face du pont de Vernesi, qui conduit à Gonnus[8]. Elle est sans doute la même qu'Aloion, située en Thessalie vers Tempé, et ainsi appelée par Aloéus, chef des Aleuades, qui la bâtit après avoir chassé les Thraces[9]. Entre Elatia et Larisse, dans un intervalle de 16 à 17 kilomètres, on trouve les ruines de Mopsium et le lac Nésonis.

A l'ouest du lac Nésonis, sur la rive gauche du Pénée, dans l'angle formé par ce fleuve à son confluent avec le Titarésius, et près du village de Tatari, Leake met l'ancienne Gyrton ou Gyrtone. Il faut, dit-il, placer Gyrton en cet endroit, parce qu'il y a des ruines auxquelles on ne peut donner un autre nom, et parce qu'elles se trouvent sur la route suivie par Persée après la conquête de la Perrhébie

1 Plut. *Cæs.* éd. Didot, II. 871.
2 Strab. IX c. v. § 3. p. 369.
3 Steph. 418.
4 Strab. IX. c. vii. § 19. p. 378.
5 Liv. XLII. 54.
6 Polyb. XVIII. 19.—Liv. XXXIII. 13.
7 Liv. XXXIX. 25.
8 Leake. III. 381. IV. 298.
9 Steph. 67. 256.

et la prise de Phalanna [1]. Que Gyrton, ville des Perrhèbes, soit ainsi nommée de Gyrton, frère de Phlégyas, son fondateur [2]; que ses habitants se soient appelés Phlégyes à cause de ce même Phlégyas, qui était aussi frère d'Ixion, et lapithe par conséquent [3], ou bien qu'elle ait été bâtie par Phalérus, fils d'Alcon, parti du fleuve Asopus [4], ce n'est ni contradictoire avec l'opinion de Leake, ni très-important géographiquement. Mais il ne faut pas se dissimuler que d'autres détails ne concordent guère avec les ruines de Tatari. Ainsi Larisse, Pharsale, Pirasies, Crannon, Phères, citées avec Gyrton comme alliées d'Athènes dans la guerre du Péloponnèse, sont toutes au sud du Pénée [5]. Le territoire de Phalanna, ville des Perrhèbes, s'étendait, dit-on, jusqu'à celui de Crannon [6]; Larisse avait aussi un territoire important, qui s'étendait autour du lac Nésonis, et Gyrton était située à un jour de marche de Phalanna (25 à 30 kilomètres?), à cent stades de Crannon (18$^{kil.}$,500) [7], et sur la rive droite du Pénée [8], assez près de l'embouchure de ce fleuve [9]. Les positions de Crannon (Eski-Larissa, près d'Hadjilar) et de Phalanna (Karajoli) sont connues; il y a 200 stades (37 kilomètres) en ligne droite de l'une à l'autre, et il n'est guère possible de négliger sur un point un témoignage reconnu si exact sur un autre point. En outre, il n'est pas aisé de trouver entre Larisse et Phalanna une place pour le territoire de Gyrton, à cause du peu de distance (18 kilomètres) de ces deux villes. Le passage de Strabon, tiré de la bibliothèque du Vatican, n'était pas connu de Leake, et C. Muller, qui en fait loyalement l'observation, essaye d'abord de l'expliquer à l'aide d'une autre ville de Crannon,

[1] Leake. III. 383.
[2] Steph. 217.
[3] Strab. IX. c. v. § 21. p. 379.
[4] Orph. *Argon.* V. 143.
[5] Thucyd. II. 22.
[6] Liv. XLII. 65.
[7] Strab. IX. c. v. § 19. p. 378.
[8] Liv. XLII. 54.
[9] Strab. VII. fragm. 14. p. 276.

ou plutôt de Crania, indiquée en effet dans les cartes les plus récentes[1]. Nous ne trouvons pas son rapprochement naturel, et Crania, située de l'autre côté de Tempé sur la côte de Piérie, nous paraît très-mal choisie, outre qu'elle est à près de 25 kilomètres de Phalanna, et à près de 60 kilomètres de Crannon ; en effet, on n'aurait pas eu l'idée de faire ces rapprochements, si Crannon avait été située au delà de la vallée du Tempé, c'est-à-dire hors de la Thessalie. C. Muller, au reste, ne se contente pas lui-même de son hypothèse, et, par une seconde conjecture, il place Gyrton au nord-est du lac Nésonis entre Phalanna et Mopsium, par exemple aux environs du village de Bukrina. C'est moins extraordinaire, sans être plus conciliable, car cela laisse encore une distance presque double (29 à 30 kilomètres) entre Gyrton et Crannon. Nous préférons prendre dans un sens plus large le voisinage de l'Olympe, de Tempé et de la mer dont parle Hécatée[2], au lieu de créer, d'après une interprétation douteuse d'Étienne de Byzance, une seconde ville de Crannon. Étienne de Byzance n'a pas généralement assez de précision dans son langage, pour qu'on lui accorde une telle preuve d'estime. Pour nous Gyrton se trouvait plus à l'ouest, et nous pensons que c'est sur la rive droite du Pénée, au sud-est d'Argyra, qu'il faut chercher son emplacement. La route de Nicopolis à Larisse par Limnæa et Pirasies[3] passe près de Thumai. Peut-être un œil attentif trouverait-il quelque trace de Gyrton entre la route et le fleuve. Tout s'y rapporte à la fois; Thumai est à peu près à 100 stades de Phalanna et de Crannon ; en partant de Phalanna on peut y arriver en un jour (18 kilomètres), même en passant par Larisse (28 kilomètres). Dans cette position à l'ouest, Gyrton n'intercepte ni le territoire de Phalanna, ni celui de Crannon,

[1] Strab. *Ind.* v° *Gyrton*. p. 815.
[2] Steph. v° Κραννων.
[3] Itin. Anton. — Leake. *Map. of north. Gr.*

qui peuvent se toucher dans l'intervalle, à Scæa par exemple, sans être gênés par celui de Larisse, qui s'étend à l'est et au nord-est, du côté du lac Nésonis. Enfin, on comprend que, Larisse ayant encore dans ce moment-là une garnison macédonienne, Persée (171), prévenu dans sa marche à l'ouest, se soit, avant l'arrivée du consul, reporté à l'est, et que par ce mouvement brusque il ait surpris véritablement Gonnus et Elatia, qui pouvaient croire le danger passé.

Mais, si Gyrton est près de Thumai, à quoi faut-il rapporter les ruines de Tatari? Ce ne peut être celles d'une ville importante; il n'y a qu'une heure de route entre Tatari et le pont de Larisse. Étienne de Byzance, sur le témoignage de Callimaque[1], cite en Thessalie près de Larisse un bourg appelé Dipnias, où l'on rapporte qu'Apollon, vainqueur du serpent Python, prit son premier repas après s'être purifié. Un enfant portant une branche de laurier s'y rendait, tous les neuf ans probablement, et on lui servait à dîner (δεῖπνον?)[2]. Ovide fait allusion à cet usage, quand il donne à Daphné l'épithète de Pénéia[3]. Nous voyons encore que parmi d'anciens tombeaux et fragments d'antiquités, Leake a trouvé une inscription dédicatoire à Apollon, avec son surnom thessalien d'Ἀπλοῦς, et son épithète de Τεμπείτης[4]. Cela permet de placer en cet endroit le bourg de Dipnias, cité par Étienne de Byzance. Quant aux sacrifices mentionnés par Élien, ils se faisaient au milieu du défilé lui-même, dans le temple d'Apollon χειμώνιος, dont nous parlerons plus loin.

Les villes thessaliennes qui nous restent à décrire appartiennent à la Perrhébie. A l'ouest de Dipnias, qui était probablement du territoire de Larisse, et au sud de Tur-

[1] Callim. liv. IV.
[2] Steph. 227. — Ælian. III. 1.
[3] Ovid. *Métam.* I. 452.
[4] Leake. III. 360. 362.

navo, près du Titarésius, Leake place Métropolis, dont Antiochus s'empara. Cette opinion est fondée principalement sur les deux Métropolis indiquées par Etienne de Byzance, l'une (la quatrième) en Thessalie, l'autre (la dixième) dans la Thessalie supérieure. Cependant l'existence de la seconde Métropolis ne nous paraît pas démontrée. Nous ne croyons pas qu'Antiochus ait dépassé le Pénée : il n'en avait pas eu besoin pour faire ses autres conquêtes, qui sont toutes au sud de ce fleuve. Nous savons aussi qu'il ne possédait ni Atrax, ni Gyrton, ni Larisse[1], et nous ne voyons pas où il aurait pu passer le Pénée pour assiéger une ville située près du Titarésius. S'il l'avait fait sans être maître d'aucune ville, il aurait commis une faute grave, et compromis sa retraite. De même, l'inscription citée par Leake[2] nous paraît d'une interprétation douteuse, et Petræus, fils de Philoxénide et métropolitain, peut avoir été gymnasiarque ailleurs qu'à Métropolis; peut-être même, s'il s'agissait de Métropolis, cette désignation eût-elle été superflue. Nous placerons de préférence à cet endroit, appelé Kastri, Naxium, où Polysperchon fut assiégé par Cassandre et réduit à l'extrémité. Callas, officier de Cassandre, étant parvenu à corrompre une partie de ses soldats, il réussit à s'échapper et se retira en Etolie[3]. Si Naxium avait été la même qu'Azorus, comme le veut Wesseling, ce n'est pas en Etolie, mais dans la Tymphée, ou chez les Æthices, ses compatriotes et ses anciens sujets, que Polysperchon se serait sauvé. Diodore place Naxium en Perrhébie, et l'emplacement de Kastri lui convient d'autant mieux que ce n'était qu'une forteresse, et que le territoire des Perrhèbes s'étendait au sud jusqu'à Gyrton et Argissa.

Phalanna, appelée Phalanon par Lycophron[4], était une

[1] Liv. XXXVI. 10.
[2] Leake. III. 371. *Inscr.* n° 153.
[3] Diod. XIX. 35. 36. 52.
[4] Steph. 687.

ville de la Perrhébie, située près du Pénée, dans le voisinage de Tempé. Orthé, citée par Homère avec Eloné et Oloosson [1], était sa citadelle [2]. L'emplacement d'Orthé est près de Karadchali; ses ruines sont les plus remarquables de toute cette plaine, elles occupent une hauteur à double cime (*bicipital height*) d'où partent deux lignes de murs helléniques qui se croisent et forment terrasse. Cette position sur une éminence rocheuse, au-dessus de la plaine de Kastri et de Tatari, explique le nom d'Orthé; Phalanna elle-même répond à Karadchali [3].

Nous ne nous arrêtons pas à ce que Leake dit du bas Olympe, ni à la place qu'il assigne au mont Titarius au nord de Karadchali. L'exploration de la région de l'Olympe par M. L. Heuzey, et l'excellente carte qui y est jointe, ne laissent pas de doute sur la véritable position du Titarius (Chapka) aux sources mêmes du Titarésius, entre les défilés de Volustana et de Pétra. Observons seulement sur ce point, qui nous semble désormais hors de la discussion, qu'il n'était pas naturel de placer le Titarius presque au confluent du Titarésius et du Pénée, et qu'en procédant ainsi la rivière eût donné son nom au mont, au lieu de le recevoir de lui.

Entre le Titarésius et le Cyralius, ou Cyrétius, son affluent principal à gauche, à Dhéméniko, est l'emplacement de l'ancienne ville de Cyréties, située en Perrhébie, pillée misérablement sous le règne de Philippe par les Etoliens (200) et par les Athmanes (191), et réduite par Persée à capituler au bout d'un jour [4] (171). La colline occupée hors de la ville actuelle par l'église de Saint-Georges, était probablement l'acropole; la ville proprement dite s'étendait au

[1] *Iliad*. II. 739.
[2] Strab. IX. c. v. § 19. p. 378.
[3] Leake. IV. 298. III. 380.
[4] Liv. XXXI. 41. XXXVI. 10. XLII. 53.

nord sur le penchant de la colline, dans la vallée arrosée par un bras du Titarésius [1]. Plusieurs inscriptions sur marbre, reconnues dans les murs ou sur le pavé de cette église, constatent l'identité de Cyrétics et de Dhéméniko; la plus importante est une lettre officielle adressée par Flamininus aux Cyrétiens, lorsqu'il commandait en Grèce. Il y abandonne aux partisans de Rome les terres confisquées au profit de la république sur les partisans de la Macédoine [2], et dans cette lettre, qui réduit à la misère la moitié des citoyens, on reconnaît la politique du sénat. Myles, voisine de Cyréties, avait donné au consul Licinius Crassus des otages qui étaient retenus dans Larisse; se fiant à la hauteur de ses murailles, elle voulut résister (171); Persée l'emporta de vive force et vendit à l'encan ses habitants [3]. Elle commande le passage de la Perrhébie dans la Pélasgiotide, et répond à Damasi. Malléa fut prise d'assaut par Licinius Crassus, qui soumit alors toute la contrée, et elle paraît avoir occupé l'emplacement de Mologhusta (Mallæa Augusta?) [4].

En remontant le Titarésius jusqu'à Vouvala, on trouve un peu au-dessous de cette bourgade un Paléo-Castro où M. L. Heuzey voit l'emplacement de Doliché, et le colonel Leake celui d'Azorus. La carte de la région de l'Olympe, telle que nous la devons à M. Heuzey, nous permet de n'adopter ni l'une ni l'autre opinion. En effet, Doliché doit être reportée plus au nord, à Duklista, où le colonel Leake la place justement, et un autre emplacement, celui de Castri, situé entre Vouvala et Duklista, convient seul à Azorus. Nous plaçons au sud-est de Vouvala, dans le coude formé par le Titarésius, Eritium, voisine de Cyréties, et nous lui rapportons le fragment d'inscription reconnu par

[1] Leake. III. 304. 310.
[2] Leak. IV. 306. Insc. n° 174.
[3] Liv. XLII. 53.
[4] Leake. IV. 310. 311.

Leake à Dhéméniko, et ingénieusement interprété par lui (statue votive d'un Asclépiodore, consacrée à Esculape et à Hygie par un Apollodore en reconnaissance de ses bienfaits, et œuvre d'un Athénien[1]). Dans la guerre contre Antiochus, Bébius, maître de Phacium et de Phæstus, part d'Atrax, occupe Cyréties et Eritium, y laisse des garnisons et rejoint Philippe, qui assiégeait Malléa. Le gros de l'armée combinée était autour de la place principale; pendant ce temps-là, Bébius, avec un corps détaché, réduisait les autres[2]. Ce passage de Tite-Live se comprend aisément, et se rapporte très-bien à la position que nous donnons à Eritium, surtout si nous remarquons que Philippe et Bébius s'étaient concertés dans le pays des Dassarètes l'hiver précédent, avaient réuni leurs forces dès le commencement de la campagne, et étaient descendus en Thessalie en même temps. D'après cet itinéraire, indiqué par Tite-Live, Philippe pouvait en débutant assiéger Malléa, et Bébius opérer en demi-cercle autour de cette ville, avant de rejoindre son allié sous ses murs.

La Tripolide de Perrhébie répond au bassin supérieur du Titarésius, et aux trois villes d'Azorus, de Doliché et de Pythium. Le Titarésius a trois sources, ou, si l'on veut, est formé par trois torrents. Le premier, au nord, part du Titarius (Chapka) : c'est le Titarésius lui-même. Le second, au nord-ouest, part du mont Amarbis, dernier sommet des monts Cambuniens; entre ses deux branches, sur un monticule isolé, est placée Vigla, où l'on reconnaît l'ancien poste de Volustana[3] : le défilé, que ce torrent parcourt, et que souvent il occupe tout entier, est étroit, escarpé, sauvage[4]; il n'a pas, dans beaucoup d'endroits, plus de cinq à six mètres

[1] Leake. IV. 310. *Inscr.* n° 180.
[2] Liv. XXXVI. 13.
[3] Liv. XLIV. 11.
[4] M. L. Heuzey. *Le mont Olympe.* p. 219.

de largeur, et c'est à ce torrent, encaissé entre des murailles de rochers à pic, qu'il faut donner le nom d'Orcus. Le troisième, au nord-est, part de l'entrée du col de Pétra, entre le Titarius et l'Olympe; c'est l'Eurotas ou Europus, qui arrosait la plaine de Dodone. Nous avons déjà donné à peu près ces détails dans l'hydrographie sommaire, nous les répétons à dessein, pour établir plus nettement les limites de la Tripolide, comprise presque tout entière entre le Titarésius et l'Eurotas.

Il y a dans cette région cinq emplacements qui se rapportent à des villes antiques, trois entre l'Orcus et l'Eurotas, un quatrième au nord-ouest près du mont Amarbis, un cinquième à l'est sous la masse de l'Olympe. L'emplacement du nord-ouest, entre Gligowo et Vigla, donné par M. Heuzey, mais sans nom moderne [1], pourrait bien être Titaron, indiquée par Étienne de Byzance, et citée dans Lycophron. Son nom indique qu'elle était voisine du Titarius. Il ne faut pas la chercher plus au nord, à Livadhi par exemple; on ne trouve aucunes ruines dans cette région, et jamais les anciens n'auraient été s'établir dans ces escarpements [2]. Entre le Titarésius et l'Eurotas, le premier emplacement au sud-ouest, Kastri, répond à Azorus; le second, qui occupe le plateau de l'Hagios Hilias, au sud de Duklista, est l'acropole de Doliché, et Duklista, que dans son édition de Ptolémée P. Bertius appelle Doluc, est Doliché elle-même, qui se trouve ainsi dans la position de Phalanna et de Cyréties par rapport à leurs citadelles, toutes deux situées au midi. Entre ces deux villes, et probablement le long de l'Eurotas, Marcius Philippus avait établi son camp [3]. Plus à l'est, à Hagii Apostoli, est Pythium, sur la route qui conduit au col de Pétra. Cette dernière position n'a pas été

[1] M. L. Heuzey. Carte de l'Olympe. — Steph. 658.

[2] M. L. Heuzey. *Le mont Olympe*. p. 45.

[3] Liv. XLIV. 2.

contestée, mais seulement défigurée par quelques-uns qui l'ont reportée plus haut, à Hagios Dimitrios. L'absence complète de ruines ne permet pas d'insister sur cette dernière conjecture.

Parmi les villes du nom de Doliché, Étienne de Byzance ne cite pas celle de Perrhébie, mais il donne comme exemple l'adjectif : Δολίχαιος Ζεύς [1]. Cela s'applique très-bien à la ville perrhébienne, voisine de l'Olympe, et située au milieu d'un pays tout imprégné du culte de Jupiter. Si les inscriptions et les actes d'affranchissement trouvés à Duklista dans les églises, joints à l'analogie du nom moderne, ne suffisent pas [2] pour démontrer qu'il y eut à Duklista une ville antique, il faut anéantir du même coup la plus grande partie de nos conjectures, qui ont rarement une base plus solide. Du reste, M. Heuzey, qui paraît exiger plus en cet endroit, s'en contente lui-même quelques pages plus haut [3], à propos d'Oloosson. Enfin, il constate sur la colline pointue d'Hagios Hilias, où nous avons placé la citadelle de Doliché, des traces d'anciens murs d'une époque incertaine, appartenant à un fort ou à un château.

Le temple d'Apollon à Pythium était célèbre dans la Tripolide. Au nord-est de cette ville se trouvent, dans le tchiflick de Sélos, des ruines que M. Heuzey attribue justement à ce temple d'Apollon, mais nous cessons d'être de son avis au sujet du Paléo-Castro, qui se trouve à l'est de Sélos, « appuyé contre le flanc même de l'Olympe. » L'acropole de Pythium, nous la plaçons sur la colline d'Hagii Apostoli, où il a signalé « quelques lignes de fondations en grandes pierres régulières, qui sortent à peine du sol, » et la ville le long de cette autre « colline taillée en pente douce, et disposée en terrasse [4]. » Sélos n'est pas Eloné, mais elle

[1] Steph. 242.
[2] M. L. Heuzey. *Le mont Olympe.* p. 39.
[3] M. L. Heuzey. *Le mont Olympe.* p. 28.
[4] *Id. ibid.* p. 35-39.

en a pris le nom, et les cinq églises, débris d'une splendeur plus ancienne, qu'elle possède encore dispersées sur un large espace, témoignent clairement de son importance. Le nom de Limoné, ou marécageuse, donné par Strabon, ne peut pas nous arrêter dans nos conjectures. Eustathe, dans son commentaire sur l'*Iliade*, nous dit que la ville, fondée par Hercule après le massacre des Centaures, changea son nom, et prit celui de Limoné [1], à cause d'une prairie qui y était renfermée. Une prairie n'est pas un marais ; d'ailleurs cela prouverait tout au plus que l'état du pays se serait modifié, et M. Boué, qui l'a parcouru, voit dans la Perrhébie jusqu'au pas de Melouna le bassin d'un ancien lac. Ainsi serait expliquée du même coup la position de Titaron presque sur le plateau du mont Amarbis. Strabon place Eloné, comme Oloosson, au-dessous de l'Olympe [2]. Nous suivons de préférence ici l'opinion du colonel Leake [3], mais nous ne plaçons pas comme lui Eloné ou Limoné à Sélos même, qui s'est formée de ses débris ; nous préférons la reculer à l'est jusqu'au Paléo-Castro.

Dans la vallée moyenne du Titarésius, sur un sol crayeux qui lui vaut l'épithète homérique de λεύκη (ἀπὸ τοῦ λευκάργιλος εἶναι) [4], l'ancienne ville d'Oloosson se reconnaît au nom moderne d'Alassona, et on suit sa trace à travers les siècles sous Trajan, sous Justinien Ier, et jusqu'à la fin du Bas-Empire [5]. Les seules ruines qui lui appartiennent certainement parmi toutes celles qu'on y trouve, et qui n'aient pas été apportées du dehors, sont deux tombeaux d'un style très-simple, situés sur la rive gauche du Cyralius. Au nord-est, à l'entrée de la coulée qui sépare l'Olympe supérieur de l'Octolophe, ou bas Olympe, une hauteur boisée, appe-

[1] Eustath. *Ad Iliad*. II. 739.
[2] Strab. IX. c. v. § 20. p. 378.
[3] Leake. III. 345.
[4] Strab. IX. c. v. § 19. p. 378.
[5] M. L. Heuzey. p. 25.

lée la Panaghia, conserve encore les traces d'un aqueduc creusé dans le rocher ; au sud-ouest de Boliana et du mont Gouléna, on trouve un autre Paléo-Castro ; enfin, à l'est, sur le sommet pointu du mont Detnata, quelques pierres éparses indiquent une ancienne construction dont l'époque ne peut être déterminée [1]. Nous voyons reparaître dans cette région de l'Octolophe la série de petites places (*castella magis quàm urbes*) [2] que nous avons déjà remarquée en Dassarétide, et autour de Gomphi ; nous le verrons encore dans le parcours de la vallée de Tempé.

Nous plaçons à la Panaghia Dodone de Perrhébie, qu'il ne faut pas confondre avec la Dodone des Selles ou Hellènes, ni avec celle du Pélion, appelée aussi Bodone [3]. C'étaient les Dodonéens de Perrhébie qui recevaient les premiers des Grecs les offrandes des Scythes Hyperboréens, enveloppées dans de la paille de froment (ἐν καλάμῃ πυρῶν), et portées de là au golfe Maliaque[4] (sans doute à la Dodone du Pélion), à Caryste en Eubée, à Ténos, et enfin à Délos. C'est en se promenant avec ses femmes dans la plaine au delà de Dodone, où coule l'Eurotas, que Rhéa mit au monde Pluton [5], Ce Paléo-Castro, situé au centre de la Perrhébie, entre les deux massifs de l'Olympe, et entouré de forêts, convenait parfaitement à l'établissement d'un oracle ; l'aqueduc, dont on voit les restes, était sans doute destiné au service du temple. Les ruines d'un ancien monastère nous rappellent que les premiers chrétiens bâtissaient souvent leurs églises sur l'emplacement des temples païens, comme à Hagii Apostoli pour le temple d'Apollon, et le passage des vers sibyllins que nous avons cité d'après Luc Holstein, dans ses commentaires sur Étienne de Byzance, nous paraît décisif.

[1] M. L. Heuzey. p. 54. 55.
[2] Liv. XXXIX. 28.
[3] Steph. 743.
[4] Hérod. IV. 33.
[5] *Carm. Sibyll.* III. 297. *in L. Holst. ap. Steph.* 186.

D'après ce texte, Dodone était au midi, et l'Eurotas coulait au delà (par rapport à la Grèce) :

Τὸ τρίτον αὖ Πλούτωνα Ῥέη τέκε δῖα γυναικῶν
Δωδώνην παριοῦσα, ὅθεν ῥέεν ὑγρὰ κέλευθα
Εὐρώτου ποτάμοιο...

Étienne de Byzance indique un fleuve Ænius, qui arrose Ænia, ville des Perrhèbes [1]. Nous savons que les Ænianes occupaient primitivement avec les Perrhèbes la région de l'Olympe, et qu'une partie seulement émigra au sud-ouest de la Thessalie, vers les monts Oxiéens. Ceux qui restèrent en Perrhébie existaient encore au temps d'Hérodote, et se soumirent à Xerxès [2]. Le bras septentrional du Cyralius, qui prend naissance au grand monastère d'Hagia Triada, est l'ancien Ænius, et la ville d'Ænia doit être placée au sud-ouest du mont Gouléna, où se trouve un Paléo-Castro. Sans doute le témoignage d'Étienne de Byzance est bien léger, et sa géographie symétrique est suspecte. Cependant nous laissons subsister Ænia et le fleuve Ænius, parce qu'il est prouvé que les Ænianes ont séjourné dans la région de l'Olympe longtemps après l'émigration d'une partie des leurs en Dolopie, et parce qu'au temps de la guerre de Troie Cyphus leur appartenait [3] ; Gounéus est un Æniane. Il n'est pas extraordinaire qu'ils se soient concentrés à une époque plus récente dans une ville de leur nom. Les débris signalés sur le mont Detnata appartiennent à la tour d'Eudieru, rencontrée par les Romains dans leur marche à travers l'Octolophe à quinze milles du camp établi entre Azorus et Doliché (22$^{kil.}$, 215). La distance entre le mont Detnata et l'Eurotas, où nous croyons que campait Marcius, s'y rapporte très-bien.

Les défenses accumulées par les anciens étaient toutes

[1] Steph. 44.
[2] Hérod. VII. 132.
[3] M. L. Heuzey. p. 62.

aux abords de l'Octolophe; le massif lui-même était inoccupé, et les Romains, qui le coupaient en diagonale, n'y trouvèrent que la forteresse de Lapathonte [1], sur les confins de la Piérie, au-dessus du lac Ascuris (Nézérö), dont une troisième montagne du nom d'Hagios Hilias nous donne l'emplacement. C'est peut-être l'ancienne ville de Lapithé, qu'Étienne de Byzance indique en Thessalie [2], d'après Épaphrodite dans ses *Homériques*. Le nom de Lapathonte rappelle en effet celui des Lapithes, et ils avaient disparu depuis assez longtemps, lors de la conquête romaine, pour que les historiens aient pu négliger ce rapprochement. Aux environs était la forteresse de Charax, probablement plus près du Pénée, et sur les derniers escarpements du défilé de Tempé; plus à l'ouest encore, la forteresse inexpugnable de Gonnocondylon, appelée Olympias par Philippe, fils de Démétrius, parce qu'elle protégeait toute la région de l'Olympe, dont elle était le boulevard. C'est à tort que d'Anville met Gonnocondylon sur le littoral égéen; Tite-Live est formellement contraire à cette opinion, et place cette forteresse du côté de la Perrhébie, immédiatement après Gonnus, dont le nom fait partie du sien [3].

Un passage de Tite-Live pourrait nous mettre sur la voie, et préciser la position de Charax et de Gonnocondylon relativement à Gonnus et à Lapathonte. Le lieu, dit-il en parlant de Tempé, se prête naturellement à la défense; cependant il fut garni de troupes sur quatre points à quelque distance l'un de l'autre; le premier point, Gonnus, était situé à l'entrée du défilé [4]. Il est probable que ces quatre points (*quatuor distantia loca*) furent choisis à des intervalles sinon égaux, au moins déterminés par la nature du pays. Mais, ajoute M. L. Heuzey, « la route de Tempé est tout entière

[1] Liv. XLIV. 2.
[2] Steph. 418.
[3] Liv. XLIV. 6.
[4] *Id. ibid.*

creusée dans l'Ossa. Du côté de l'Olympe, le Pénée coule si près des rochers, qu'il ne laisse pas même la place d'un sentier ; c'est à peine si les platanes de cette rive trouvent un étroit rebord pour fixer leurs racines [1]. » Nous devons conclure de ce qui précède qu'il y avait au nord au moins un chemin, parallèle à la route actuelle, que ce chemin, impossible dans la vallée même, suivait le plateau, se rendait de Gonnus à Phila par Gonnocondylon, Charax et Lapathonte, et que probablement il était une œuvre macédonienne, peut-être celle des Antigonides. Ainsi gardé par cinq postes considérables, échelonnés sur un intervalle de trois à quatre lieues, ce chemin était véritablement impraticable pour une armée, et on s'explique très-bien que les Romains ne s'en soient pas servis. Mais il a dû être suivi par Hippias et les troupes macédoniennes, envoyées par Persée dans les forteresses de l'Olympe pour y tenir garnison. Il ne serait peut-être pas impossible d'en retrouver les traces, surtout en partant de Phila, et cela servirait à établir définitivement la position de Charax et de Gonnocondylon, qui n'est pas encore fixée.

Au nord-ouest de Balamoutlu, le mont Kokkinopétra (la roche Rouge) est le mont Cyphus, sur lequel était située aux temps primitifs une ville du même nom. Gounéus en partit pour aller avec vingt-deux vaisseaux à la guerre de Troie [2]. Elle occupait probablement le Paléo-Castro indiqué par M. Heuzey, entre Déréli et le Kokkinopétra, sur le versant sud-est de ce dernier. Strabon dit à ce propos qu'Homère assigne aux Perrhèbes Eloné, Oloosson, Gonnus et Cyphus, *distraites* (ἐπειληφότας) d'une partie de l'Hestiéotide. M. C. Muller essaye, à tort selon nous, d'y substituer *dépendantes* (ἐπειληχότας) d'une partie de la Pélasgiotide [3]. D'autres textes prouvent en effet qu'à une certaine époque

[1] M. L. Heuzey. p. 9.
[2] *Iliad*. II. 748.
[3] Strab. IX. c. v. § 20. p. 378.

l'Hestiéotide s'est étendue jusqu'à l'Olympe, et que les Perrhèbes n'ont occupé la vallée du Titarésius qu'en refoulant à l'ouest les Hestiéens.

Gonnus paraît retenir le nom de Gounéus : cependant elle n'est pas nommée dans l'*Iliade*. Elle était située à l'entrée de la vallée de Tempé, mais plus engagée dans le défilé qu'Elatia, située sur la rive opposée[1]. A l'époque des guerres médiques, Xerxès passa probablement le Pénée dans son voisinage[2]. Toutefois, nous ne comprenons pas bien comment, les Grecs occupant Tempé, le grand roi a dû se détourner sur Gonnus[3]: Ce serait possible, s'il venait du midi, mais venant de la haute Perrhébie, et passant à deux lieues à l'ouest de Gonnus, au pas de Mélouna, accueilli par les Aleuades de Larisse, et délivré des Grecs, qui, pour éviter d'être pris à dos, se sont reportés aux Thermopyles, Xerxès ne passe pas à Gonnus pour se détourner de Tempé. Il est beaucoup plus probable, au contraire, qu'il a voulu s'assurer du défilé, laissé libre par les Grecs, et dont son voyage d'exploration jusqu'aux bouches du Pénée lui a fait comprendre toute l'importance. Ainsi le lieu du passage des Perses pourrait correspondre au pont de Vernési, vis-à-vis d'Elatia. Déjà Leake a supposé que ce pont existait du temps de Persée[4], et les raisons plausibles qu'il en donne n'empêchent pas de reculer encore de plusieurs siècles l'époque de sa construction.

C'est à deux kilomètres au sud-est de Déréli, sur la route de Balamoutlu, que se trouvent les ruines de Gonnus : leur nom actuel est Kaleh-Tépé. On y reconnaît un mur d'enceinte de deux mètres de large, ayant souvent de trois à cinq mètres de haut, et certainement d'origine grecque; deux collines figurent deux acropoles unies par une colline

[1] Liv. XLII. 54. XLIV. 6.
[2] Hérod. VII. 128. 173.
[3] M. L. Heuzey. p. 17-18. Note.
[4] Leake. III. 382.

intermédiaire plus large et plus basse. Des murs intérieurs forment des terrasses superposées, et permettent de se représenter la ville, bâtie en amphithéâtre, et ouverte au midi. Petite, ramassée, enveloppée dans ses collines et dans ses murailles, n'ayant guère plus d'un kilomètre dans sa plus grande largeur, Gonnus n'est pourtant pas un simple poste, comme les autres forteresses de Tempé ; c'est une vraie place de guerre qui peut tenir une bonne garnison. Elle joue un rôle considérable dans le dernier siècle de l'indépendance macédonienne ; elle est le plus ferme rempart des Antigonides, et le berceau de leur dynastie. Antigone, après la captivité de son père Démétrius Poliorcète, y refit lentement sa fortune ; Philippe s'y réfugia après la bataille des Cynoscéphales ; Antiochus n'osa pas attaquer Gonnus. En 197, les Romains, craignant encore de la prendre pour eux-mêmes, et ne voulant pas la laisser à Philippe, l'abandonnèrent aux Perrhèbes, ses anciens maîtres. Quand Persée se résolut à reprendre les armes, il rouvrit la campagne par la surprise de Gonnus. Depuis la conquête romaine, Gonnus disparaît de l'histoire : cette destinée est vérifiée par l'état présent de ses ruines, où l'on ne trouve rien qui rappelle la domination romaine ou l'époque byzantine. Nous nous sommes borné, dans ce qui précède, à résumer brièvement, et à notre point de vue, l'intéressante description donnée par M. L. Heuzey[1].

La voie antique, restaurée par les Romains, passe sur la rive droite au sud-est de Balamoutlu, longe le pied de l'Ossa pendant quatre lieues environ et reprend la rive gauche à une lieue et demie en avant de l'embouchure du Pénée, en face de Bourouvari ; il en reste sur beaucoup de points des traces évidentes. Dans cet espace, et à peu près

[1] M. L. Heuzey. p. 10-18.

au milieu du défilé, là où il est le plus étroit, était située une forteresse dont Tite-Live ne donne pas le nom : dix hommes auraient suffi à la défendre[1]. L'emplacement est connu sous le nom de château de la Belle (Κάστρον τῆς ὡραίας) ; on y trouve des ruines romaines et des ruines du moyen âge, mais les assises sur lesquelles reposent ces dernières paraissent helléniques[2]. C'est sans doute entre cette forteresse et Phila, au lieu où l'on passait le Pénée pour entrer en Piérie (*ad Peneum flumen, quà transitus ab Homolio Dium esset*) qu'eut lieu (171) l'entrevuè de Persée avec Marcius Philippus, alors envoyé du sénat[3].

Près d'Elatia, et peut-être à Baba, était le temple d'Apollon Χειμωνίος, que Kiepert, à tort, selon nous, place sur la rive gauche[4]. C'est là que se célébraient des sacrifices qui attiraient toute la Grèce. On peut voir par ce fait combien le culte d'Apollon était répandu en Thessalie ; il suffit de se rappeler les temples de Pythium et de Pélinnæum, le sanctuaire de Dipnias. Il semble que cette partie de la contrée prélude aux magnificences du temple de Delphes.

§ 3.

Macédoine proprement dite.

La Macédoine proprement dite a pour limites : à l'ouest, les monts de Candavie, le Bercétésius et le mont Tymphé; au sud, les monts Cambuniens, le mont Olympe leur prolongement, et le cours inférieur du Pénée; au sud-est, le golfe Thermaïque depuis les bouches du Pénée jusqu'aux bouches de l'Echédorus, et depuis les bouches de l'Eché-

[1] Liv. XLIV. 6.

[2] M. Mézières. *Archives des miss. scient.* III. 263.

[3] Liv. XLII. 38.

[4] Kiep. *Thess. Epeires.* — *Pass von Tempe.*

dorus jusqu'aux bouches du Strymon une ligne à peu près droite passant au nord du lac de Langaza et du lac de Bolbé ; à l'est, le mont Cercine et ses prolongements jusqu'au mont Orbélus ; au nord, la chaîne de l'Hémus depuis le mont Orbélus jusqu'au mont Scardus. Au nord-ouest, une partie du cours du Drilo en dépend politiquement, entre le lac Lychnitis et le confluent du Drilo avec le Drin blanc : la Péonie s'étend de ce côté jusqu'aux sources du Mathis, et jusqu'au territoire des Pénestes, qui dépendent de l'Illyrie grecque.

a. Piérie.

La Piérie, qui se présente la première en sortant de la Thessalie, s'étend à l'est entre l'Olympe, les monts Piériens et le golfe Thermaïque, depuis les bouches du Pénée jusqu'aux bouches de l'Haliacmon [1]. En passant le Pénée en face de Bourouvari, sur la route d'Homolium à Dium, nous signalons sur la gauche, à Bourouvari, les ruines de Phila, fondée par Démétrius II, qui lui donna le nom de sa mère[2]. La ville était située à cinq milles d'Héracléum[3] (7kil., 407). Dans le commencement de la guerre, Persée y avait envoyé Timothée avec cinq mille hommes pour observer les Magnètes[4], et Marcius Philippus, descendu des hauteurs de l'Octolophe, y campa[5]. Les ruines actuelles ne sont pas très-caractéristiques, et parmi les inscriptions aucune ne donne le nom de Phila ; cependant tout porte à croire que c'est bien l'emplacement de cette ville. La présence d'autres ruines de l'époque byzantine et entre autres les débris de cinq églises permettent de penser que, sous le

[1] Ptol. III. 13. p. 92.
[2] Steph. 697.
[3] Liv. XLIV. 8.
[4] Liv. XLII. 67.
[5] Liv. XLIV. 7.

Bas-Empire, Phila avait été remplacée par Lycostomion, dont l'évêque s'intitulait évêque des défilés de Thessalie, et était suffragant de Thessalonique. Il est plus naturel de placer Lycostomion à cet endroit qu'aux environs de Gonnus, où un évêque aurait dépendu de Larisse, et où, d'ailleurs, on ne retrouve aucun débris byzantin[1]. Sur la côte, à deux lieues au nord du tchiflick de Nektérem, une tour en ruine, haute encore d'une dizaine de pieds, porte le nom de Kastri. C'est probablement la petite place de Castrion, qui défendait l'entrée du Pénée et qui est citée dans Cantacuzène[2].

La plaine de Phila, entre l'Hagios-Hilias et le Sipoto, sommets de l'Octolophe, et le littoral égéen, est fertile, et, quand les Romains y campèrent sous Marcius Philippus, ils y trouvèrent du blé. La forêt Callipeucé répond au ravin qui sépare le mont Sipoto du mont Métamorphosis ; c'est par elle que les Romains descendirent en Piérie, et son état présent s'accorde avec la description que Tite-Live en a donnée[3], probablement d'après Polybe. Le fleuve Apilas (menaçant) y prend sa source ; c'est le premier cours d'eau indiqué par les anciens à l'entrée de la Macédoine[4]. A peu de distance de son embouchure dans le golfe Thermaïque, et à mi-route de Dium à Tempé, était située Héracléum, sur un rocher qui dominait le fleuve[5]. Elle devait son origine à Amyntas, frère de Philippe[6], et sa fondation avait complété l'occupation de la Piérie par les Macédoniens. Scylax dit qu'elle est la première ville de la Macédoine après le Pénée[7] : cela était vrai de son temps, parce que Phila n'était pas encore bâtie ; mais si on se reporte à Etienne de Byzance, qui attribue Héracléum à Amyntas, frère de Philippe, cela prouve aussi que Scylax, antérieur à Dé-

[1] M. L. Heuzey. 80. 86. — Leake. III. 389.
[2] M. L. Heuzey. 87.
[3] Liv. XLIV. 7. 8.
[4] Plin. IV. 17.
[5] Liv. XLIV. 8.
[6] Steph. 298. v°. n° 23.
[7] Scyl. 66.

métrius II, est postérieur à Philippe, et cela pourrait servir à fixer l'époque où vécut ce géographe. Marcius Philippus s'empara d'Héracléum par le stratagème appelé la tortue, dont ses soldats se faisaient un jeu, et cette ville devint son centre d'opérations et celui de Paul-Emile[1]. L'occupation antérieure des forteresses de Tempé assurait les communications avec la Thessalie, et permit à Paul-Emile d'opérer par Pythium le mouvement tournant qui détermina la bataille de Pydna. Les murs d'Héracléum, dont on trouve encore quelques restes au bord de l'Apilas, enveloppaient toute la colline, dont Platamona n'occupe aujourd'hui que le sommet[2].

Le Sys (sanglier), appelé aujourd'hui Ziliana, recueille à l'est toutes les eaux des pentes boisées entre le haut et le bas Olympe, que le Cyralius recueille à l'ouest; il débouche dans la plaine, au nord de la forêt Callipeucé, par quatre brèches d'un aspect magnifique. C'est là, entre le monastère de Canalia et le bourg de Leftokarya, que se trouvaient plusieurs endroits consacrés aux Muses: une fontaine Libéthra (canal, ravin), une roche libéthrienne, d'où les Muses ont pris le nom de Libéthrides[3]. La Piérie était le berceau et le séjour des Muses[4]; les Thraces la leur avaient consacrée, et surtout Pimpléia et Libéthra. On trouve aussi dans la Béotie un mont Libéthrion[5], une fontaine Libéthrias[6], et, chez les Odryses, un mont Libéthra avec une statue d'Orphée en sueur[7]: les Piériens, peuple thrace, avaient importé ces traditions dans la Piérie, où ils émigrèrent, et les sources du Sys s'harmonisent bien avec ce culte des Libéthrides. Selon Tite-Live, les Romains, sous Marcius, pénétrèrent le quatrième jour dans la plaine, entre Héracléum et Libéthra, laissant par conséquent Libé-

[1] Polyb. XXVIII. 12.
[2] M. L. Heuzey. 89.
[3] Plin. IV. 15.
[4] Pomp. Mela. II. 3.
[5] Strab. IX. c. II. § 25. p. 352.
[6] Leake. II. 139.
[7] *Q. Curt. suppl.*

thra à leur gauche ; pour y arriver, ils avaient traversé la forêt Callipeucé[1]. D'un autre côté, Canalia, en grec moderne, a la même signification que Libéthra, en grec ancien[2]; il est donc évident que la plaine de Libéthra est celle de Canalia. La limite du district de Dium, fixée par une inscription, se trouvait dans l'Octolophe, à Konospoli (une lieue sud d'Eudieru)[3], et la plaine de Libéthra y était comprise. La roche Libéthrienne était située au confluent des quatre sources du Sys, et on la reconnaît encore dans l'énorme roche de Karavidha. Sabazium, indiquée dans la table de Peutinger à 10 milles de Dium et à 7 milles de Tempé, tirait son nom d'un dieu phrygien introduit en Piérie par les Thraces avec Bacchus[4], et se trouvait probablement aux environs d'Héracléum, près de la voie romaine, qui suivait le littoral, entre cette voie et Leftokarya. Si on remarque qu'Héracléum a perdu son nom, il sera peut-être permis de croire que Sabazium était Héracléum elle-même, et, en partant du bac du Pénée, la distance indiquée dans l'itinéraire lui convient.

L'Hagios Minas, torrent qu'on rencontre après le Sys, n'a pas de nom ancien. Le Baphyras (Potocki), formé par la réunion de l'Enipée (Vythos) et de l'Hélicon (Potocki), reçoit toutes les eaux du haut Olympe. Un ravin qui fend l'Olympe profondément, et dans toute sa hauteur, est occupé par l'Enipée, et sur ses bords escarpés est situé un monastère d'Hagios Dionysios, qui pourrait bien occuper l'emplacement d'un temple de Bacchus[5]. Le Musæum[6], ou tombeau d'Orphée, était situé en Macédoine, près du mont Olympe[7], et, selon Pausanias, il fut transporté à Dium,

[1] Liv. XLIV. 7.
[2] M. L. Heuzey. p. 94.
[3] *Ibid*. p. 95.
[4] M. Guigniaut. *Relig. de l'antiq*. III. 976.
[5] Ce sont les Ménadés ou Bacchantes qui mettent Orphée en pièces près du Baphyras.
[6] Polyb XXXVII. 1.
[7] Steph. 473.—Brunck. *An. gr*. II. 39

après la ruine de Libéthra [1]. M. Heuzey n'a signalé aucune trace d'une ville antique à Leftokarya ni à Litokhoro; les fréquents ravages du Sys et la nature marécageuse des bouches de Baphyras ne permettent pas de supposer qu'il en existât sur le littoral, et à l'exception de Sabazium, qui ne se rencontre que dans un itinéraire, et que d'ailleurs, si tant est qu'elle soit la même qu'Héracléum, sa position garantissait, nous devons supposer que les autres localités étaient situées à l'intérieur, dans la région de l'Olympe. Comme on a retrouvé positivement près de Malathria les ruines de Dium, nous placerons un peu plus loin, à l'ancien Malathria, le bourg de Pimpléia, voisin de cette ville, et célèbre pour avoir été la demeure d'Orphée [2]. Aux environs, le Baphyras s'était enfoncé sous terre depuis le jour où les Ménades avaient voulu s'y laver du sang d'Orphée [3].

Dium, bâtie au pied de l'Olympe, « à sept stades du golfe Thermaïque [4], » (1kil.,295) près du Baphyras, était déjà macédonienne, et du domaine de Perdiccas [5], au temps de la guerre du Péloponnèse. Archélaüs Ier y institua les Olympies [6], fêtes de neuf jours en l'honneur de Jupiter et des Muses, et elle fut la place frontière de la Macédoine du côté des Magnètes [7], depuis Archélaüs Ier jusqu'à Philippe, fils d'Amyntas. Après la victoire de Chéronée, Philippe célébra à Dium les Olympies au milieu d'un immense concours de spectateurs [8]. Dans les projets formés par Alexandre, son temple de Jupiter devait être agrandi [9]. Malgré les chefs-d'œuvre dont les rois l'avaient ornée, elle ne paraît pas avoir été en état de soutenir un siége, comme Héracléum, par exemple, ou comme Gonnus. Ainsi, sous Philippe, fils de Démétrius (220), Scopas l'Etolien brûle les

[1] Pausan. *Beot.* 30.
[2] Strab. VII. fr. 17, 18. — Chrest. Strab. VII. 66.
[3] M. L. Heuzey. p. 120.
[4] Strab. VII. fr. 17. p. 276.
[5] Liv. XLIV. 4.
[6] Thucyd. IV. 78.
[7] Steph. 238.
[8] Diod. XVI. 55.
[9] *Ibid.* XVIII. 4.

murs, les maisons particulières, les gymnases, les portiques qui entourent l'enceinte sacrée, et renverse les statues des rois [1]. Persée, déconcerté dans ses projets de défense par la marche de Marcius Philippus à travers l'Octolophe, aurait pu, selon Tite-Live, enfermer le consul dans une impasse entre Dium et Tempé, en construisant jusqu'à la mer un retranchement et un fossé. La pierre, le bois, les autres matériaux existaient en abondance, et il n'y avait guère plus d'un mille (1$^{kil.}$,481) dans lequel le temple et la ville se trouvaient compris [2]. L'état actuel des lieux dément l'historien romain, et sans aller chercher l'échelle d'Hagios Théodoros, où est l'embouchure large et marécageuse (*latè restagnans*) du Baphyras, il y a en ligne droite de Dium au littoral égéen une distance presque triple (3$^{kil.}$,500). Si on suivait le Baphyras, tracé le plus long, mais le meilleur, et le seul naturel, il faudrait presque doubler ce chiffre [3]. On comprend sans peine que Persée n'ait pas songé à faire un retranchement de cette étendue, et il est douteux, s'il l'avait entrepris, que les Romains lui eussent permis de l'achever.

Persée s'était enfui à Pydna avec toutes ses richesses, et les statues d'or qui décoraient le temple de Jupiter. Marcius Philippus s'empara de Dium sans coup férir, et y trouva quantité de statues [4], que l'on avait eu le temps d'y accumuler depuis l'invasion de Scopas, et qu'un prince avare n'avait pas emportées sans doute parce qu'elles étaient de marbre. Le consul pénétra jusqu'à l'Haliacmon ; mais, quand il revint sur ses pas faute de vivres, Persée reparut, et reprit Dium. Il campa à son tour sur l'Enipée, sans doute à Litokhoro, vint à Dium pour y donner audience aux députés illyriens, et campa encore sur l'Enipée quel-

[1] Polyb. IV. 62.
[2] Liv. XLIV. 6.
[3] M. L. Heuzey. Carte de l'Olympe.
[4] Liv. XLIV. 8.

que temps avant la bataille de Pydna [1]. Sous les Romains, la ville devint une colonie [2]; elle figure dans les inscriptions de l'époque impériale avec les surnoms de Julia et de Claudia, et les médailles que nous en avons prouvent qu'elle conserva toujours une certaine importance. Elle est mentionnée à toutes les époques par les historiens du Bas-Empire.

Les ruines de Dium, situées entre l'ancien et le nouveau Malathria, forment un carré régulier d'un kilomètre de côté[3]. C'est une ville bâtie en rase campagne, sans acropole, et qui devait tout à l'art; à ce point de vue, ses remparts étaient une merveille. Le théâtre, le stade, et plusieurs autres débris, vus par Leake au commencement de ce siècle[4], ont disparu, mais pas assez complétement pour qu'on ne puisse pas reconnaître où ils se trouvaient. On y voit encore à l'ouest et au nord les fondations d'une belle muraille hellénique en marbre blanc, flanquée de tours carrées, peut-être bâtie par Archélaüs Ier, des débris de tombeaux, des piédestaux ornés de moulures, et on peut espérer de bons résultats, si on entreprend des fouilles. Il y a encore d'autres monuments, dispersés dans les localités voisines, et qui viennent de Dium évidemment[5].

Le sommet principal de l'Olympe (Hagios Hilias) avait un temple de Jupiter, remplacé aujourd'hui par une petite chapelle. Au-dessous du sommet, aux sources de l'Hélicon, on pénètre dans le défilé de Pétra, que Xerxès, Brasidas, Agésilas et Cassandre ont traversé pour se rendre en Thessalie ou en Macédoine. Ce défilé sépare l'Olympe du mont Titarius (Chapka), extrémité méridionale des monts Piériens. Une roche isolée, qui porte actuellement comme

[1] Liv. XLIV. 11. 23. 32.
[2] Ptol. III. 13. p. 92. — Plin. IV. 10.
[3] M. L. Heuzey. p. 116.
[4] Leake. III. 410.
[5] M. L. Heuzey. p. 117-119.

dans les temps anciens le nom de Pétra, en ferme l'entrée. Elle est bordée de ravins perpendiculaires, qui tombent de l'Olympe, et quelques lieux abrités y développent une magnifique végétation. Le défilé va s'élargissant jusqu'à Hagios Dimitrios, pendant deux lieues environ, et débouche en Perrhébie, au nord-est de Pythium. M. Heuzey pense[1] que l'engagement de Scipion Nasica avec le corps détaché envoyé par Persée eut lieu à Hagios Dimitrios; il rapproche judicieusement le nom de Pétra du nom de Libéthra, et fait remarquer avec raison qu'on les retrouve réunis en Béotie auprès de l'Hélicon. Le paganisme antique avait multiplié les sanctuaires autour de l'Olympe, et la montagne tout entière était consacrée au culte des Dieux.

A l'est de Pétra, et un peu au delà du monastère de ce nom, commence le mont Olocrus, colline étendue qui se prolonge presque jusqu'au rivage, et expire aux abords de Sphigi. Au commencement de la bataille de Pydna, quand la redoutable masse de la phalange était encore intacte, les Romains, rebutés d'une résistance qui leur était inconnue, lâchèrent pied, et gagnèrent le mont Olocrus. Alors Paul-Emile s'aperçut que, dans les plis de terrain, la masse s'ouvrait, et laissait des vides; il y glissa des vélites, qui prirent à dos les Macédoniens; la phalange fut rompue, et la victoire aussi prompte que complète[2].

Sur le versant méridional du mont Olocrus, dans le village de Kondouriotissa, les églises renferment des ruines et de nombreuses inscriptions, qui se rapportent aux derniers siècles de l'empire romain : un peu plus à l'est, à Sphigi, on trouve un tumulus[3] certainement artificiel. Il est positif que Kondouriotissa a été habitée très-anciennement, et nous pouvons croire que la ville dont elle conserve des

[1] L. Heuzey. p. 140-152.
[2] Liv. XLIV. 42.
[3] M. L. Heuzey. p. 142. 143.

vestiges succédait elle-même à une ville antérieure. Le tumulus de Sphigi peut sans doute être un de ces tombeaux que le voisinage de Dium expliquerait suffisamment, et que les anciens plaçaient près des routes ; mais il peut aussi être un de ces tertres factices que l'on trouve dans les constructions primitives, et, pour n'être qu'un tombeau, il nous paraît loin de Dium (5 à 6 kilomètres). Nous sommes portés à croire que Dium, dont on ne connaît pas l'origine, mais dont le nom paraît grec (ville de Jupiter), a été fondée au pied de l'Olympe, au centre même de la région habitée par les Piériens, et près de leurs villes principales, par exemple à l'époque où les deux races furent en lutte, et où l'Olympe fut envahi par le culte de Jupiter. Dans cette hypothèse, que l'histoire autorise, nous voyons de suite que Kondouriotissa, située sur le mont Olocrus, convient à Piéria, ville des Piériens, citée par Etienne de Byzance [1], et nous plaçons à Sphigi, située en plaine, Acèses, ou Acésamène, fondée par Acésamène, roi des Piériens [2]. Sans doute il n'y a pas de preuves positives : il nous paraît au moins probable que ces deux points ont été occupés anciennement, et vraisemblable que les Piériens ont dû avoir autour de l'Olympe quelques centres d'habitation.

Le mont Olocrus divisait la Piérie en deux régions. Après l'invasion des Thraces, la région méridionale, infiniment moins étendue, a appartenu quelque temps aux Magnètes, puis aux Perrhèbes : ce sont probablement les Perrhèbes qui, maîtres de l'Olympe, ont fondé Dium en face des villes piériennes d'Acèses et de Piéria. Ensuite la Piérie est devenue macédonienne, et les Magnètes paraissent avoir occupé de nouveau la partie sud sous la domination romaine. Pline place en Thessalie la source de Libéthra, et la donne aux

[1] Steph. v°.

[2] Steph. 50.

Magnètes[1]. Les Magnètes, protégés eux-mêmes contre une invasion par la nature de leur sol, contemplaient d'un œil d'envie la côte plus fertile de la Piérie, et étaient toujours tentés, même sous les Antigonides, de franchir le Pénée. Ainsi nous avons vu Persée envoyer cinq mille hommes à Phila pour observer leurs mouvements. Démétrius II avait bâti Phila dans les mêmes intentions.

La région septentrionale, formant la Piérie proprement dite, s'étendait à l'ouest sur la rive droite de l'Haliacmon depuis le défilé de Volustana jusqu'au territoire de Bérée, où commence l'Emathie, et les larges plateaux boisés des monts Piériens la divisaient en deux versants, séparés l'un de l'autre par une ligne assez confuse. Sur le versant oriental, correspondant au littoral égéen, nous rencontrons tout d'abord deux rivières, le Mavronéri, qui sort du col de Pétra, et le Pélikas, dont un affluent passe à Katérini. C'est l'Æson et le Leucus, nommés par Plutarque dans la description de la bataille de Pydna[2]. La bataille, l'une des plus vives et des mieux engagées que nous offre l'histoire ancienne, se livra dans la plaine en avant de Pydna; la veille, les Macédoniens, campés sur la rive gauche du Leucus, y puisaient de l'eau en même temps que les Romains, établis sur la rive droite. Leur ligne s'étendait en travers, en suivant le pied des collines, s'appuyant d'un côté au Leucus, de l'autre au rivage, parallèlement à la route qui va de Dium à Pydna. Les Romains étaient campés à l'est de Pétra, le long de l'Æson, où Scipion et Paul-Émile, venant l'un de Pétra, l'autre de Dium, avaient opéré leur jonction. L'action principale eut lieu entre l'Æson et le Leucus, un peu au-dessus de Katérini; elle fut extrêmement meurtrière pour les Macédoniens, qui perdirent vingt mille hommes,

[1] Plin. IV. 17. [2] Plut. *Æmil.* 16-22.

et elle décida du sort de la Macédoine. Le lendemain du combat, les eaux du Leucus étaient encore ensanglantées.

Katérini est, d'après Leake, l'ancienne Hatéra, marquée dans la table de Peutinger. M. Heuzey ne veut point l'y reconnaître, parce qu'il n'y a trouvé aucune ruine, et parce que los Grecs ne disent pas Katérini, mais Ekatérini, c'est-à-dire sainte Catherine. Nous ne sommes pas de cet avis : en effet, les premiers chrétiens, prompts à rallier autour d'eux les païens par l'adoption de leurs anciens sanctuaires, et habitués à convertir leurs temples en églises, n'ont pas dû éprouver pour les noms plus de scrupules que pour les monuments, et comme ils faisaient d'un temple de Bacchus un monastère d'Hagios Dionysios, ils ont parfaitement pu d'Hatéra faire Ekatérini. En outre, la distance indiquée par les itinéraires ne s'accorde pas avec Sphigi, où M. Heuzey place Hatéra, et s'accorde au contraire très-bien avec Ekatérini. C'est assez pour justifier une conjecture, et les deux opinions, en l'absence de preuves positives, ne peuvent l'une et l'autre prétendre à rien de plus [1].

Dans la partie de la Piérie qui suit, vers le nord-est, nous avons à placer sur le littoral deux villes qui ont joui de quelque célébrité, Pydna et Méthone, et qui étaient certainement maritimes. Ici une observation est nécessaire, et elle s'applique à la Bottiée, qui suit la Piérie jusqu'à la frontière de l'Amphaxitide. Le littoral est-il le même aujourd'hui qu'aux temps anciens, et n'y a-t-il pas au contraire de fortes raisons de penser qu'il est très-différent? Il faudrait, pour traiter convenablement cette question, des documents et des connaissances que nous n'avons pas ; cependant les témoignages que nous avons recueillis ont de la valeur, et ils doivent influer sur notre description.

[1] M. L. Heuzey. p. 145-152.

Nous avons déjà remarqué que la distance de Dium à la mer est presque triple, même en ligne droite, de celle donnée par Tite-Live et par Strabon. C'est à peu près vers Dium que commencent les atterrissements le long de la côte, parce que la plaine ne commence que là. Celle qui se trouve entre Phila et Héracléum est protégée par le petit cap situé entre Héracléum et Castrion, et a dû toujours exister. Nous avons déjà vu dans le chapitre premier que l'Haliacmon (Indje-Karasou, ou fleuve fou) avait changé d'embouchure[1], et s'était reporté de l'est au sud-est, que le Ludias (Kara-Asmak), qui se jetait anciennement dans l'Haliacmon[2], se jette dans l'Axius, et que son ancien lit, de même que celui de l'Haliacmon, se reconnaît encore; que l'Axius (Vardar) débouchait aussi plus à l'est, et que la ville de Chalastra, située sur son ancien lit, aujourd'hui desséché, est à plus de 5 kilomètres du rivage. On a encore reconnu que le pont ancien construit à Clidi, sur le cours du Lydias, à la place de celui qui fut bâti par Philippe pour le passage de l'armée de L. Scipion (190), était presque entièrement ensablé. Enfin un savant géologue, Ami Boué, veut que l'Emathie tout entière, entre le Païk, le Bora, le Citarion et le Bermius, n'ait été primitivement qu'une vaste baie. Scientifiquement, cette dernière conjecture peut être exacte; historiquement, elle a dû assez promptement cesser de l'être, au moins en ce qui concerne la contrée au nord du Βορβόρος λίμνη (lac de Jannitza). Cependant Pella, qui était anciennement à 120 stades de la mer (22kil.,100)[3], est aujourd'hui à une distance presque double. Au pont de Clidi, le sol a monté au-dessus des piles, et l'arche commence à s'engager[4]. Au commencement de ce siècle, une inonda-

[1] M. de la Coulonche. *Rev. des Soc. sav.* V. 126-131.
[2] Hérod. VII. 123.
[3] Strab. VII. *Fragm.* 22. p. 277.
[4] M. de la Coulonche. *Rev. des Soc. sav.* V. 672.

tion de l'Haliacmon a couvert tout le pays, et les eaux ont séjourné dans la plaine pendant dix ans. A Malathria même, au pied de l'Olympe, sur l'emplacement de Dium, la terre est noire et profonde, et cinquante ans suffisent pour changer l'aspect du sol dans ce pays envahi à la fois par les eaux et par la végétation[1].

Puisque nous avons pu réunir ces preuves, qui seraient facilement plus nombreuses et plus complètes, mais qui établissent néanmoins que, depuis les bouches du Baphyras (échelle d'Hagios Théodoros) jusqu'à celles de l'Echédorus (Gallico), le rivage s'est accru aux dépens du golfe Thermaïque de plus d'une lieue en certains endroits, que partout le sol s'est exhaussé dans des proportions suffisantes pour engloutir les traces des villes anciennes que leur position sur quelque éminence ne mettait pas à l'abri de ces exhaussements, il nous semble que nous devons surtout nous régler d'après les distances données par les itinéraires, autant qu'elles sont conciliables avec l'espace aujourd'hui constaté.

La table de Peutinger compte 78 milles de Dium à Bérée (115$^{kil.}$,442). En suivant sur la carte de M. Heuzey la route de Dium à Bérée, à partir de l'échelle d'Hagios Théodoros, nous trouvons environ 82 kilomètres ; il n'y a pas, ce semble, une très-grande différence, si l'on tient compte de celle qui doit nécessairement exister entre le tracé naturel d'une route parfois sinueuse et cette même route mesurée au compas. Cette route ne doit pas différer beaucoup de celle indiquée dans la table de Peutinger ; elle suit souvent le pied des collines, et comme elle ne se rendait pas seulement à Pella, mais encore à Thessalonique, elle n'a pas pu traverser l'Haliacmon beaucoup plus à l'ouest que Kopsokhori. Sa distance du littoral représente

[1] M. L. Heuzey. p. 114. 115. 119. 171.

donc en grande partie ce dont le littoral s'est accru depuis l'antiquité, et, en tenant compte de ces accroissements, il devient plus aisé peut-être de fixer la position des villes maritimes.

Sur la route de Katérini à Kitros, et à environ 3 kilomètres au delà d'une rivière, qui est probablement le Mitys, à quelque distance à l'est, près du village de Kourino, sur la route directe de Pydna à Dium, on voit deux tumulus, dont l'un, récemment ouvert[1], paraît remonter au premier siècle de la conquête romaine. Nous pensons que la station d'Anamo se trouvait plus au nord-ouest, un peu avant Kitros. C'est là, sans doute, qu'on quittait la voie principale pour suivre une route qui conduisait à Pydna, comme peut-être à Sabazium on la quittait pour aller à Héracléum. Cela expliquerait pourquoi ces noms obscurs sont indiqués dans les itinéraires, ouvrages tout pratiques, destinés aux voyageurs seulement.

Kitros est l'ancienne Pydna, reléguée à 20 stades (3kil.,700) à l'intérieur[2] par Archélaüs I[er], et aujourd'hui à 5 kilomètres de la mer. Abandonnée par les Pydnéens, qui retournèrent à leur ville maritime, elle fut repeuplée par eux au moyen âge, sans doute pour éviter les invasions des pirates[3]; elle n'est pas connue autrement. Pydna, au contraire, est célèbre ; alliée d'Athènes, elle subit à contre-cœur, sous Philippe, le joug macédonien. Olympias, enfermée dans ses murs, y soutient un long siége et y trouve la mort[4]. Sous Cassandre, Pydna reste florissante, et sa flotte est de trente-six vaisseaux[5]; à l'époque de l'invasion

[1] Musée Napoléon III. Mission de Macédoine, n° 14. « Je trouvai, dit M. Heuzey, sous le tumulus une belle chambre sépulcrale, dans un état parfait de conservation : les décorations d'architecture étaient couvertes encore de couleurs, qui avaient gardé toute leur vivacité » (p. 172). M. Heuzey y voit un monument du premier siècle de la conquête romaine.

[2] Diod. XIII. 49. XVI. 18.

[3] M. L. Heuzey. p. 167.

[4] Diod. XIX. 25. 29.

[5] *Ibid.* XIX. 69.

romaine, c'est une ville forte, et, pendant que Marcius Philippus opère sa reconnaissance jusqu'à l'Haliacmon, Persée se réfugie à Pydna avec ses trésors[1]. Après la victoire des Romains, Paul-Emile livre au pillage la ville abandonnée par ses défenseurs[2]. Nous plaçons, avec M. Heuzey, la ville de Pydna au sud de Paléo-Kitros, forteresse du moyen âge, et de l'échelle de Kitros, où les caïques turques viennent faire des chargements de sel. C'est sur le cap Athéradha qu'elle était bâtie, et une anse triangulaire ouverte au nord (étang de Touzla) formait son port. Cassandre parvint à la réduire en fermant le port avec sa flotte et en isolant le cap du continent par un fossé[3]. Les lieux concordent avec cette description. Tite-Live dit ailleurs que les Romains abandonnèrent le siége de Thessalonique pour faire celui d'Ænia, située à 15 milles de Thessalonique, à l'opposé de Pydna[4]. C'est justement la position du cap Karabouroun, où Ænia était située[5]. Nous regardons ces données comme évidentes, malgré l'absence de ruines ; seulement nous croyons qu'anciennement l'étang de Touzla, qui formait le port de Pydna, était plus vaste et plus profond qu'aujourd'hui. Ainsi Drakenborg et Wesseling ont raison quand ils prétendent que Citrum et Pydna sont deux villes différentes ; Citrum subsiste dans Kitros ; Pydna, détruite, n'a pas laissé de traces.

A 40 stades de Pydna (7^{kil},400), et à 70 d'Alorus[6] (12^{kil},950) était située Méthone. Nous ne pouvons pas apprécier exactement ces distances ; les cartes qui existent sont trop incomplètes et trop contradictoires, et la carte de l'Emathie et de la Bottiée, annoncée par M. de la Coulonche, laisse dans ces explorations une lacune que nous

[1] Liv. XLIV. 6.
[2] Liv. XLIV. 45.
[3] Diod. XIX. 35.
[4] Liv. XLIV. 10.
[5] M. L. Heuzey. p. 167-170.
[6] Strab. VII. *Fragm.* 20. p. 277.

ressentons vivement. Cependant M. L. Heuzey, dans son excellente carte de l'Olympe, n'est pas d'accord avec Strabon. Il place avec vraisemblance le port de Méthone à l'échelle de Leftérokhori, et de ce point à l'entrée de la presqu'île d'Athéradha il n'y a pas moins de 92 stades (17 kilomètres). La situation de cette échelle, qui occupe la seule anse du littoral entre le cap Athéradha et l'Haliacmon, l'a seule décidé, car il a nécessairement remarqué l'énorme différence des distances. Cependant, si on place avec M. de la Coulonche Alorus à Clidi, on n'est pas moins embarrassé, et de l'échelle de Leftérokhori à Clidi par le pont de l'Indje-Karasou et Kopsokhori; il n'y a pas moins de 36 à 40 kilomètres (plus de 200 stades). Nous voilà bien loin des 70 stades de Strabon. Kiepert a voulu obvier à cette difficulté en plaçant Alorus sur l'Haliacmon; c'est tout gratuit, et cela n'explique pas cette expression si juste: Ἔστι δ' ἡ Ἄλωρος τὸ μυχαίτατον τοῦ Θερμαίου κόλπου [1]. Il vaut mieux croire que pour les distances le texte du grand géographe, qui n'est qu'un fragment, est faux ou altéré.

Méthone, qu'il faut distinguer d'une ville du même nom située en Magnésie dans les Etats de Philoctète [2], était sur le littoral, et lorsque les Athéniens opposèrent à Philippe un compétiteur du nom d'Argée, leur flotte, commandée par Mantias, y aborda [3]. Philippe, débarrassé d'Argée, prit la ville, et y perdit l'œil droit d'un trait lancé par une catapulte [4]. La ville fut détruite alors [5], et il ne paraît pas qu'elle ait été rebâtie; elle abondait en vignobles, et c'est de là (ἄπο τοῦ μέθυος) que lui venait son nom [6]. Pagæ ou Pagasæ, prise par Philippe après Méthone, et ruinée aussi

[1] Strab. VII. *Fragm.* 20. p. 277. (*Exc. vatic.*)
[2] *Iliad.* II. 716.
[3] Diod. XVI. 3.
[4] Diod. XVI. 34.
[5] Strab. VIII. *Fragm.* 22. p. 278. IX. c. v. § 16. p. 375.
[6] Steph. 458.

probablement[1], pourrait être la ville que les itinéraires nomment Bada, et répondrait alors à Leftérokhori.

Après la bataille de Pydna, Persée s'enfuit à travers les monts Piériens par une route militaire plus directe, qui devait peut-être son origine aux Perses de Xerxès. Mais il se jeta presque aussitôt dans un des chemins détournés que renfermait la forêt Piérienne. Ceux qui continuèrent de suivre la route droite le gagnèrent de vitesse, et le précédèrent à Pella[2]. La route militaire pénétrait en Perrhébie par le col de Pétra; c'est cette grande route de Pella à Larisse par le pas de Mélouna dont nous avons déjà parlé à propos de Gonnus; elle rejoignait la route du littoral, qui était la plus fréquentée, au passage de l'Haliacmon, et c'est là, au bac actuel de Kholiva, qu'il faut placer la station d'Arolus[3]. La route de Pydna à Bérée, qui passait par Kitros, était probablement un de ces chemins de traverse que Persée préféra à la route elle-même pour échapper plus sûrement à l'ennemi. On ne trouve à l'intérieur que peu ou point d'antiquités, et si on en trouvait davantage, on serait embarrassé de leur donner des noms. En effet, l'antiquité ne nous en a transmis que trois : un fleuve, l'Ascordus, terme de la reconnaissance de Marcius Philippus, qui répond au Khrasopouli, et deux villes, Agassa, prise par Marcius Philippus, reprise par Persée, et pillée par Paul-Emile[4], et Æginium, que Paul-Emile livra de même à ses soldats[5]. Ceux d'Agassa avaient abandonné le parti des Romains, ceux d'Æginium ne voulaient pas croire à leur victoire. Ni les uns ni les autres ne se relevèrent de ce coup, et à partir de cette époque il n'en est plus fait mention. M. L. Heuzey place avec vraisemblance Agassa à Palénies-sté-

[1] Diod. XVI. 31.
[2] Liv. XLIV. 43.
[3] Peuting. *Tab.*
[4] Liv. XLIV. 7.
[5] Liv. XLV. 27.

nies; nous plaçons Æginium non pas à Palæu, trop près de Pydna et trop pauvre de monuments, mais à Libanowo, où M. L. Heuzey a signalé quelques antiquités. Nous n'y laissons point Bada, que M. L. Heuzey y place, parce que sa distance de Bérée ne s'accorde pas avec les itinéraires, et parce que nous le croyons plutôt à Leftérokhori.

Le plateau supérieur des monts Piériens, qui a en moyenne 12 kilomètres sur 20[1], renferme un petit nombre de villages d'origine moderne, et ne porte aucune trace d'antiquités. Sur le versant opposé, entre le défilé de Volustana et le territoire des Albritains, sur la rive droite de l'Haliacmon, qu'elle ne dépassait pas, la Piérie possédait encore deux villes, Vallæ et Phylacé. Vallæ porte un nom romain; située à l'intérieur[2], elle se trouvait entre les villages actuels de Koutlis, de Barbæs et de Palatitza, où M. L. Heuzey a reconnu le premier de magnifiques ruines, à une lieue de l'Haliacmon, et à trois lieues environ de la ville de Bérée. Dans une église d'Hagia Triada, près de Palatitza, bâtie sur les fondements d'un temple antique, il a trouvé un entassement de beaux fragments ioniques et doriques; cinq autres églises lui ont fourni d'autres objets d'étude très-curieux et d'une bonne époque, qu'il décrit avec beaucoup de soin et de sagacité. Enfin, aux environs ce sont des tumulus grands et petits, des pierres taillées, des poteries antiques, un aqueduc souterrain qui va du sud-est au nord-ouest. Tous ces débris constatent l'existence d'une grande ville, soit romaine, soit byzantine. Chose inouïe! parmi tant de fragments épars, on n'a pas retrouvé une inscription, pas un nom qui révèle à quelle ville ils appartiennent. Des fouilles exécutées récemment ont récompensé M. L. Heuzey de ses fatigues, mais sans donner plus de lumières sur le lieu lui-

[1] M. L. Heuzey. p. 203.   [2] Plin. IV. 17.

même. M. L. Heuzey croit seulement pouvoir affirmer que ces ruines ne sont pas antérieures à Alexandre, et, revenant sur son impression première, beaucoup moins complète sans doute, il émet, légèrement, il est vrai, et sans s'y arrêter beaucoup, l'idée que ce pourrait être Miéza, et ce Nymphæum où Aristote entreprit l'éducation d'Alexandre. Nous préférons sa première conjecture, qui n'est pas en désaccord avec ses découvertes[1]; nous plaçons avec M. de la Coulonche Miéza près de Paléo-Sotiras, au nord de Bérée, et nous persistons à voir dans les ruines de Palatitza les ruines de Vallæ.

Vallæ devait être une ville très-importante; son territoire, très-étendu, touchait d'une part à celui des Aloritains, et de l'autre il conduisait à Pythium, c'est-à-dire qu'il comprenait tout le versant occidental de la Piérie entre les monts Piériens et l'Haliacmon. C'est ainsi du moins que nous essayons d'expliquer l'un par l'autre deux passages de Pline et d'Etienne de Byzance. Pline nomme à l'intérieur[2] les Alorites, les Valléens, les Phylacéens. Etienne de Byzance dit, en citant Théagène : Βάλλα, πόλις Μακεδονίας· Θεαγένης ἐν Μακεδονίᾳ βαλλαίους μετάγαγὼν εἰς τὸν νῦν λεγόμενον Πύθιον τόπον[3]. On comprend très-bien qu'une ville qui avait de telles possessions devait être considérable. Phylace fut probablement aux derniers temps comprise dans son territoire, et elle répond très-vraisemblablement à Paléo-Graziano. Plus au sud, Servia ferme le col de Volustana; mais sa construction est postérieure : elle doit son origine et son nom à des Serviens, qui s'y établirent sous le règne d'Héraclius, au commencement du septième siècle[4].

[1] M. L. Heuzey. p. 189-202, et Rapport à l'Empereur du 13 avril 1862. —Musée Napoléon III. Mission de Macédoine, surtout les nos 1, 7, 9, 10, 25.

[2] Plin. IV. 17.

[3] Steph. v°.

[4] M. L. Heuzey. p. 211.

b. Eliméens ou Elimiotes.

Les Eliméens ou Elimiotes habitaient le cours moyen de l'Haliacmon, entre le mont Bercétésius (Smolika, Grammos) et le mont Bermius (Bourénos, Doxa), et s'étendaient jusqu'en face du défilé de Volustana. Ils furent de bonne heure unis aux Macédoniens, en conservant à l'intérieur leurs rois particuliers, et une sorte d'autonomie[1]. Ptolémée veut[2] aussi qu'ils touchent à l'Aoûs, et leur donne deux villes, Byllis et Elima. Il est certain qu'ils ont très-anciennement occupé la partie de l'Epire voisine des Chaones, et on les retrouve avec eux en Italie[3]. Mais si Byllis fut fondée par les compagnons de Néoptolème sur leur territoire, on peut affirmer que cependant elle ne leur appartenait pas. S'ils s'étendirent réellement jusque-là, ce ne peut être que beaucoup plus tôt, ou encore beaucoup plus tard, sous la domination romaine, lorsque les Dassarètes, redevenus Illyriens et sujets de Pleurate, refluèrent vers le nord, et que les Elimiotes furent compris avec les Lyncestes et les Orestes dans la Macédoine supérieure ou libre. Toutefois, même avec cette explication, nous ne comprenons pas comment Byllis, située presque aux bouches de l'Aoûs, a pu leur appartenir lorsque les Taulantiens subsistaient encore, à moins que les Romains n'aient abandonné une partie de leur territoire aux Elimiotes, en les confondant eux-mêmes avec les Atintanes. Au reste, la conquête a dû opérer chez tous ces peuples barbares une étrange confusion.

Pour la ville d'Elima, nos incertitudes ne sont guère moindres, mais comme les Elimiotes étaient Macédoniens, nous chercherons Elima dans les limites de la Macédoine

[1] Thucyd. II. 99.
[2] Ptol. III. 13. p. 93.
[3] Raoul-Rochette. *Hist. des col. gr.* I. 228.

proprement dite. La rive droite de l'Haliacmon, entre la Primoritza et le Vénétiko, a dû être la partie la plus importante et la plus habitée de l'Elimiotide; MM. Boué et Pouqueville, qui l'ont visitée[1], disent que c'est une des plus belles vallées de la Macédoine. Mais les Elimiotes n'ont guère connu que la vie de tribu, et des deux villes assignées à leur vaste territoire l'une est, sinon suspecte, du moins rangée tardivement, et par exception, parmi leurs possessions. Elima pouvait être située au débouché des monts Cambuniens, pour garder de ce côté les passages des montagnes, et empêcher les tribus pélasgiques (Perrhèbes, Hestiéens, Macednes) refoulées par l'invasion thessalienne, de remonter par le nord-est jusqu'en Macédoine. Cette raison s'accorde avec le temps où les Eliméens ont joui de leur indépendance, et, par conséquent, avec l'époque florissante d'Elima. Nous placerions alors Elima presque aux sources de l'Ion, à l'extrême frontière, où se trouve un village portant le nom caractéristique de Vélimisti[2] : un passage de Tite-Live, où nous croyons qu'il s'agit de la ville, s'y rapporte très-bien. Persée, dit-il, partit pour Elima, passa son armée en revue aux environs (*circà eam*), et marcha sur Stratos, capitale de l'Acarnanie, où les Epirotes lui donnaient rendez-vous[3]. Cette expression *circà eam* ne se dit guère d'un pays tout entier. En outre, Vélimisti est précisément sur la ligne la plus directe pour pénétrer en Etolie par le défilé des Météora et la vallée inférieure de l'Achéloüs.

Une autre ville, Æana, fondée par Æanus, fils d'Elimus, roi des Tyrrhéniens[4], qui, exilé de sa patrie, se réfugia en Macédoine, ne nous est connue que de nom. Cependant il

[1] Pouqueville. II. 309. 345 —Boué. I. 186.
[2] Kiep. *Karte von der Eur. Turk.*
[3] Liv. XLIII. 21.
[4] Steph. 31.

serait possible de la retrouver dans Grévéna (Γραῖα Αἰανα?) ou de lui attribuer un des emplacements reconnus par Leake ou par Pouqueville au nord de l'Haliacmon, près de Sisani, de Satista ou du mont Bourénos[1]. Le passage précédent, d'Etienne de Byzance, est aussi un témoignage précieux sur les Pélasges tyrrhéniens, déjà vus en Thessalie, et dans la Mygdonie autour de Crestone. D'un autre côté, on signale des Elimes en Epire, en Œnotrie avec les Sicules (1375 av. J.-C.) ; on en retrouve en Sicile qui sont une colonie de Troyens[2]. Il serait possible que les Elimes fussent Tyrrhéniens, ou du moins que la ville d'Elima eût été fondée par des Tyrrhéniens sur leur territoire ; en admettant cette hypothèse, on aurait une sorte d'itinéraire de leur migration en Occident. Il est certain que l'Elimiotide renfermait beaucoup d'autres villes murées qu'Elima et Æana ; les noms de ces villes ont péri, mais on a constaté des ruines helléniques à Phylé, où Pouqueville place fort mal à propos Phila, des ruines cyclopéennes ou pélasgiques à Kastron-Bouchalistas (Æana?) (à 7 kilomètres ouest de Grévéna), que Leake appelle simplement Castro (Pouqueville y place encore à tort Europus du Rhoidias[3]). On a reconnu l'existence de villes antiques près de Sisani, de Satista et du défilé (Clisoura) compris entre Satista et le mont Bourénos[4] ; et dans le cours de la Vendja, affluent de l'Haliacmon, Kosani, Ktinia, Kaliani et Kaisaria sont aussi des emplacements d'anciennes cités dont les noms ont péri. Aujourd'hui la vallée de l'Haliacmon est toujours fertile et toujours belle, mais elle est insalubre ; des fièvres pernicieuses, dues sans doute au manque de bras et au défaut de culture, y règnent perpétuellement,

[1] Leake. *Map of north. Gr.*
[2] Raoul-Rochette. I. 375. 376. II. 354.
[3] Pouqueville. II. 328. 329.
[4] Leake. *Map of north. Gr.*

et peu d'hommes y dépassent l'âge de cinquante ans. Sur les emplacements que nous avons reconnus, un seul, Castro, est situé dans la plaine ; les autres sont dans la partie montueuse. Les Turcs qui exploitent le pays ont hâte d'en sortir, pour jouir du fruit de leurs rapines dans un pays plus sain[1]. Après l'Elimée, Strabon cite l'Eratyra[2] : si cette contrée n'est pas le champ Erythien, où Géryon faisait paître ses bœufs, champ placé par nous en Chaonie, au sud-ouest des Atintanes, et qui pouvait être voisin des Elimiotes lorsqu'ils possédaient Byllis, il faut peut-être voir dans Eratyra un nom de ville, et la placer au nord de l'Haliacmon, à Sisani, ou à Satista.

c. Orestes.

Au nord-ouest de l'Elimiotide, et aux sources de l'Haliacmon, entre le Bercétésius et les collines qui relient le mont Bermius (Bourénos) au mont Bora (Nidsche), les Orestes, ainsi appelés soit à cause des montagnes dont leur pays est rempli, soit à cause d'Oreste, roi d'Argos, dont le fils, Penthilus, créa un établissement dans leur pays[3], avaient sur leur territoire deux villes : Argos Oresticum, appelée aussi Orestis[4], et Célétrum (Castoria). Argos Oresticum se continue dans Krépéni, et les ruines pélasgiques de la ville sont à peu de distance du village. Krépéni, dit Pouqueville, qui l'a visitée, a conservé les priviléges de la colonie argienne ; c'est encore le chef-lieu et la résidence des archontes, et les actes publics du canton de Kastoria s'inscrivent toujours sous la rubrique de Krépéni, chef-lieu de l'Orestide, dont l'autonomie a survécu au royaume de Macédoine. Pouque-

[1] Pouqueville. II. 328.
[2] Strab. VII. c. VIII.
[3] Raoul-Rochette. II. 447.
[4] Steph. 519.

ville, qui donne ces détails [1], ajoute que les traces d'Argos Oresticum s'effacent chaque jour, et qu'il n'a retrouvé dans ses ruines ni inscriptions ni médailles ; Leake n'en dit rien, et Krépéni ne se trouve pas sur sa carte. Il applique très-heureusement au territoire d'Argos Oresticum l'expression d'Argestæus Campus, employée par Tite-Live [2], et nous acceptons d'autant plus volontiers son interprétation que cette désinence était particulière aux Macédoniens. Mais il n'est pas nécessaire, pour que cette expression soit juste, que la ville d'Argos Oresticum soit à la droite des Dardaniens envahisseurs. Son territoire, la plaine Argestéenne [3], pouvait s'étendre autour du lac de Kastoria jusqu'à l'Haliacmon : nous dirons même qu'elle le devait, car le pays est de telle nature, qu'il n'y a réellement de plaine que là. Krépéni, selon Pouqueville, est située à une lieue au nord de Dralista et à un quart de lieue de Mavrovo. Ces deux localités se trouvent dans Kiepert [4], et, quoique nous soyons rarement d'accord avec Pouqueville dans ses conjectures, qui le plus souvent sont dénuées de preuves réelles, en présence de son témoignage formel, qui donne encore de nos jours à Krépéni des Archontes, l'autonomie et le titre de chef-lieu de l'Orestide, nous persistons à placer Argos Oresticum au sud-est de Krépéni, où il a constaté l'existence de ruines pélasgiques [5].

Cette autonomie de Krépéni, encore existante, pourrait de même indiquer que la colonie fondée par Penthilus eut ses destinées à part, différentes de celles de la tribu, et que son territoire s'y trouvait seulement enclavé. C'est ainsi que nous ne serions pas surpris que la ville de Célétrum (Kastoria), si bien décrite par Tite-Live [6], ait été à l'origine

[1] Pouqueville. II. 359.
[2] Liv. XXVII. 33.
[3] Leake. IV. 121.
[4] Kiep. *Karte von der Eur. Turk.*
[5] V. encore une autre raison plus loin, p. 314.
[6] Liv. XXXI. 40.

un poste fortifié (φρουρίον) protégeant, de l'autre côté du lac, le sol argestéen. Ce nom même de Célétrum, qu'on ne retrouve pas ailleurs dans la géographie ancienne, pourrait être une corruption de celui d'Electron, qui aurait rappelé le souvenir d'Electre, sœur d'Oreste. De cette façon les Orestes n'auraient pas eu de ville indigène (ce que nous avons déjà remarqué pour quelques tribus de l'Illyrie grecque et des frontières de l'Epire) ; et celles indiquées sur leur territoire auraient été des colonies grecques[1]. Kastoria est bâtie sur le cou d'une espèce de péninsule (celle de Kostel)[2], qui n'est qu'une arête escarpée ; les seules ruines qu'elle conserve sont à l'ouest, du côté de la terre, un pan de mur romain et une grosse tour. Situées sur l'isthme même, les maisons de la ville moderne occupent les versants nord et sud, et le plateau est sans habitants. Célétrum, dit de son côté Tite-Live, est située sur une péninsule ; un lac baigne ses murailles, une route étroite et unique y accède de la terre ferme. Les habitants, attaqués par Sulpicius, songent d'abord à se défendre, mais, quand l'isthme est investi et que les soldats romains forment la tortue pour escalader les portes, la peur les gagne, et ils se rendent[3]. Le nom actuel de Kastoria paraît être une corruption du nom romain de Castra[4], imaginée de bonne heure par les Grecs : les historiens byzantins s'en servent dès l'onzième siècle.

[1] Cependant il ne faut pas oublier que κελετρον en grec veut dire une sorte de filet propre à la pêche de rivière, et que cette étymologie naturelle convient très-bien à la ville de Célétrum, située sur un lac.

[2] Boué. I. 187. II. 339. — M. Viquesnel. *Mém. de la Soc. de géol.* 2e série. I. 246.

[3] Liv. XXXI. 40.

[4] Pouqueville. II. 351. — Ce nom pourrait venir aussi d'un temple de Castor, dont le culte serait naturel chez les Orestes.

4. Lyncestes.

A l'ouest et au nord-ouest des Orestes, sur le versant occidental du Bercétésius et des monts de Candavie, s'étendaient les Dassarètes, dont nous avons déjà décrit le pays. Les monts de Candavie, qui servent de frontière aux Dassarètes à l'est, se relient au sud-est avec le mont Néretschka, et le mont Péristéri, qui servent de ceinture au bassin de l'Erigon (Karasou, ou Vardar-Sarigul). La riche vallée de l'Erigon est partagée entre quatre peuples : les Lyncestes, les Deuriopiens, les Pélagoniens et les Péoniens.

Les Lyncestes, ou Macédoniens de Lyncus, comme les appelle Thucydide[1], paraissent avoir occupé tout le pays entre la rive droite du moyen Erigon et les monts de Candavie. Il n'est pas prouvé qu'ils aient dépassé la rive droite, et on est porté à croire qu'en effet ils ne la dépassaient pas, lorsqu'on remarque que toutes les villes de la Deuriope étaient situées sur l'Erigon. Deux villes seulement appartiennent à la Lyncestide : Lyncus et Héraclée ; il faut y ajouter quelques stations fournies par les itinéraires. On a voulu que Lyncus et Héraclée ne fussent qu'une même ville ; il ne nous paraît pas possible de concilier les détails donnés par Tite-Live sur la campagne de Sulpicius (200) avec la place donnée par les itinéraires à la ville d'Héraclée, à peu près à moitié route de Lychnidus à Edesse (Itinéraire d'Antonin : Héraclée, à 54 milles de Lychnidus, à 66 milles d'Edesse). Athacus et le lieu appelé Octolophe sont certainement à l'ouest du mont Péristéri ; Lyncus doit donc s'y trouver également, puisque Sulpicius, qui vient d'Apollonie, y campe avant de rencontrer les Macédoniens,

[1] Thucyd. IV. 79.

et que Philippe, battu deux fois, profite d'une trêve d'un jour pour décamper en passant les montagnes, où il savait que la pesante armée des Romains ne pourrait pas le suivre [1]. Cela est sans réplique. La position convient encore à ce que rapporte Tite-Live, et d'après lui Plutarque, dans la vie de Flamininus. On conseilla, disent-ils, à Titus de faire un détour par la Dassarétide et la ville de Lyncus, où le pays est plat et le chemin aisé ; il s'y refusa pour ne pas perdre de vue sa flotte, qui le nourrissait [2]. La disette était en effet le péril principal : pour y échapper, Sulpicius se fit suivre par ses convois ; Domitius, lieutenant de César, qui n'avait pu prendre la même précaution dans un pays épuisé à l'avance par les Pompéiens, faillit en être la victime.

Mais comment concilier la position de Lyncus près du Bévus, au nord du lac de Prespa, avec l'expédition de Brasidas, qui va jusqu'à Lyncus combattre Arrhibée ? Comment, à une époque où la Lyncestide et la Deuriope avaient encore leurs rois, Brasidas et Perdiccas ont-ils pu s'aventurer jusque-là ? Peut-être faut-il dans Thucydide entendre par Lyncus non la ville de ce nom, mais le pays lui-même, la Lyncestide : aucun passage de cet auteur ne s'y oppose absolument, et celui-ci semble autoriser notre interprétation : Ἐπεὶ δὲ ἐγένετο τῷ στρατῷ μετὰ τοῦ Βρασίδου ἐπὶ τῇ ἐσβολῇ τῆς Λύγκου, Βρασίδας λόγοις ἔφη βούλεσθαι πρῶτον... κ.τ.λ. [3]... Cela ne paraît pas désigner une ville, mais seulement une descente, un col, celui de Bania.

Thucydide nous apprend que les Lyncestes habitaient des bourgades [4]. Plusieurs de ces bourgades peuvent correspondre à quelques-unes des stations de la voie Egnatia, données par Strabon et par l'Itinéraire d'Antonin. A partir

[1] Liv. XXXI. 39.
[2] Liv. XXXII. 10. — Plut. *Flam.*
[3] Thucyd. IV. 83. Voir encore 124. 132 et surtout 129.
[4] Thucyd. IV.124. Ἔπειτα ὁ Περδίκκας ἐβούλετο προϊέναι ἐπὶ τὰς τοῦ Ἀρριβαίου κώμας.

de Lychnidus, il y a évidemment deux tracés : l'un, par le col du Dragor, passe à Scirtiana et à Castra, appelée aussi Parembolé[1]; l'autre, par la vallée de l'Eordéus, passe à Pylone, qui sépare l'Illyrie de la Macédoine, à Nicée, à Barné ou Barnunte, et tous deux se rejoignent à Héraclée. Le premier compte 54 milles (80 kilomètres); le second, plus direct, seulement 43 (63kil.,600)[2]. Sans assigner aucune position précise, nous plaçons Scirtiana en deçà du mont Péristéri, entre ce mont et le lac de Prespa, et dans le voisinage d'Athacus; Castra ou Parembolé, située au delà, entre le mont Péristéri et l'Erigon, peut être placée à Lajetz. Pour le second tracé, qui est véritablement la voie Egnatia, Pylone doit être cherchée dans les monts de Candavie, sur le flanc oriental de Xérovouni. Nous admettons volontiers que Nicée soit Octolophe, mais en la maintenant en deçà du Péristéri, et Barnunte, qui, selon Strabon, précède aussi Héraclée, peut être placée aux sources de l'Eordéus (Devol), par exemple vers Papsoderveni. Ensuite on arrivait à Héraclée en franchissant le col du Néretschka. Rien de plus obscur sans doute que ces positions d'itinéraires, surtout avec les cartes que nous possédons jusqu'à présent. Cependant on peut légitimement en conclure deux faits importants : 1° que la route au sud par Pylone et Barnunte était plus courte d'un cinquième environ; 2° que le pays des Lyncestes s'étendait à l'ouest du Néretschka jusqu'aux monts de Candavie, et qu'il comprenait probablement le bord oriental du lac de Ventrok, le bassin du lac de Prespa, et la vallée du Bévus tout entière.

Quels sont les passages suivis par Philippe pour se dérober à la poursuite des Romains? M. Viquesnel a signalé autour de Monastir plusieurs fractures très-profondes entre

[1] Itin. Anton.

[2] Polyb. XXXIV. 12.—Strab. VII. c. VII. § 4.

roches à pic, comme celles du col de Katschanik, ou du col de Babouna, et qui interrompent la série des escarpements[1]. Cela suffisait aux Macédoniens, qui étaient sûrs de n'y pas rencontrer d'ennemis, et surtout cela pouvait être fréquenté des Lyncestes. Mais nous pensons que l'armée de Philippe était trop nombreuse pour y avoir recours, et qu'elle suivit la route du sud, plus courte d'un cinquième, et adoptée par les Romains pour le tracé de la voie Egnatia. Le roi savait, dit Tite-Live[2], qu'en s'engageant dans les montagnes il ne serait pas suivi par la lourde armée des Romains. Pour bien apprécier ce passage, il faut se rappeler que la voie Egnatia n'existait pas encore. La route par le col du Dragor était d'origine macédonienne, car Philippe l'avait suivie pour aller au-devant du consul, et c'était la plus commode avant celle exécutée par les conquérants. Mais il fallait remonter vers le nord pour l'atteindre, et Sulpicius y mettait obstacle ; on le devançait au contraire en prenant la direction du midi, et cette direction, il l'eût suivie lui-même, si elle avait été frayée, car elle est plus naturelle et conduit plus rapidement dans le cœur du pays. De même c'est le col de Bania (Kiepert dit Banja) qui est franchi par Sulpicius. Le col du Néretschka l'eût en effet contraint d'assiéger Héraclée, que Tite-Live ne mentionne pas dans cette campagne, et l'eût conduit dans l'Orestide. Il débouche au contraire directement dans l'Eordée[3], la ravage librement, sans oser s'engager plus avant, et pénètre dans l'Elimée par le col de Satista. Il remonte ensuite l'Haliacmon par sa rive droite jusqu'à Célétrum, dont il se rend maître. Il suit nécessairement cette direction à l'ouest du fleuve, car, s'il avait pris la rive gauche, il aurait rencontré Argos Oresticum, et s'en

[1] M. Viquesnel. *Mém. de la Soc. de géol.* 2e série. I. 243.
[2] Liv. XXXI. 39.
[3] Liv. XXXI. 39. *Indè satis comperto Eordæam petituros Romanos...*

serait emparé comme de Célétrum et de Pélion. C'est aussi un argument en faveur de la position donnée à Argos Oresticum par Pouqueville. Comment supposer en effet, si Argos Oresticum avait été située à droite de l'Haliacmon, sur le flanc oriental du Bercétésius, que Sulpicius, qui s'arrête à prendre Célétrum et Pélion, eût négligé de prendre Argos, qui se trouvait sur sa route, et qui défendait aussi le passage des montagnes? Evidemment, s'il ne l'a pas fait, c'est qu'il pouvait la négliger sans péril, c'est qu'elle était située de l'autre côté du lac, c'est-à-dire à Krépéni.

Nous plaçons Héraclée de Lyncestide à Filurina; tout s'accorde à lui donner cette position. La voie Egnatia y passait[1], et Filurina est encore aujourd'hui au centre de trois routes qui conduisent à Vodéna (Edesse), à Castoria (Célétrum) et à Monastir (Stuberra ou Stymbara). La distance s'y rapporte (48 kilomètres en ligne droite; les 66 milles font 97kil.,700, différence très-acceptable dans un pays de montagnes). Elle ne saurait être à Monastir : elle se serait trouvée nécessairement sur le passage de Sulpicius, au débouché des montagnes, et Tite-Live ne le dit pas; en outre elle se trouverait beaucoup trop loin d'Edesse, et aussi trop près de Lychnidus. Si Thucydide n'en parle pas, c'est qu'elle n'existait pas encore; ce nom d'Héraclée, qui est grec, pourrait sans doute avoir été donné par les rois des Lyncestes, de la famille des Bacchiades, mais il est plus vraisemblable de supposer qu'il fut donné par les rois de Macédoine, descendants d'Hercule, et qu'après l'occupation du pays, par conséquent postérieurement à Perdiccas II, ils fondèrent cette ville en avant du col du Néretschka pour en défendre l'accès. Thucydide, en parlant des Lyncestes, ne nomme que Lyncus; c'est une forte raison de croire qu'Hé-

[1] Strab. VII. c. VII. § 4.

raclée est d'origine macédonienne, et de la placer à Filurina. Nous voyons de même Héracléum fondée en Piérie par Amyntas, frère de Philippe, et une autre Héraclée bâtie dans la Sintique.

Il y avait une certaine parenté entre les Lyncestes et les Orestes, et Perdiccas commandait les contingents des deux peuples à la bataille d'Arbelles[1].

e. Deuriopiens.

La Deuriope est une partie de la grande Péonie[2]; les rivières qui l'arrosent tombent dans l'Erigon[3], et toutes ses villes sont situées sur ce fleuve[4]. Elle en occupait vraisemblablement le bassin moyen depuis le confluent du Kandris (rivière de Prilip) jusqu'à Kafadarzy, et comme la chaîne du mont Babouna la divisait du nord au sud en deux parties à peu près égales, et d'exposition contraire, elle devait peut-être à cette circonstance son nom de Deuriope. Stuberra ou Stymbara, première de ses villes à l'ouest, joua un rôle important sous les derniers Antigonides. Sulpicius, après avoir franchi le col du Dragor, la trouva sur sa route, et s'en rendit maître[5]. Persée y reçut les députés de Gentius, qu'il espérait entraîner dans son alliance; il en partit pour combattre les Pénestes; il y revint après sa victoire pour vendre son butin[6]. Ces détails prouvent que Stuberra était à la fois un endroit sûr en dedans du royaume, mais à portée des frontières, et propice à la réunion d'une nombreuse armée. Cela convient parfaitement à Bitolia ou Monastir : nous avons déjà montré que ce ne pouvait être Héraclée; la position de Prilip se rapporte aussi certaine-

1 Diod. XVII. 57.
2 Cell. *Geogr. antiq.* I. 664.
3 Liv. XXXIX. 53.
4 Strab. VII. c. VII. § 9. p. 272.
5 Liv. XXXI. 39.
6 Liv. XLIII. 19.

ment à Pélagonia. Tout nous porte à conclure que Monastir est sur l'emplacement de l'ancienne Stuberra. Il est vrai qu'elle n'est pas sur l'Erigon, mais le fleuve coule en plaine à l'est à 5 ou 6 kilomètres de distance, et cette différence peut être négligée sans grand inconvénient. Le coup d'œil n'en souffre pas : on voit de là une vallée de 10 à 12 lieues, dominée par des montagnes verdoyantes, et qui a dû nourrir anciennement comme de nos jours une nombreuse population [1].

Si nous avions à explorer la vallée de l'Erigon, nous chercherions au nord-est de Stuberra l'emplacement d'Alalcomène [2]. Étienne de Byzance cite Deuriopus comme ville d'après Strabon [3]; mais Strabon ne dit rien de pareil, et il faut croire qu'il s'est trompé. En quittant Stuberra, Sulpicius (200) campa à Pluinna ou Pluvina, voisine de l'Érigon, que Tite-Live appelle aussi Osphagus. Pendant ce temps-là, Philippe, qui avait pris un chemin plus court (celui de Barnunte), campait à Bryanium, sur la rive opposée [4]. Ainsi il se trouvait encore en avant des deux défilés qui protégeaient l'Eordée et l'Émathie, et en mesure d'en disputer le passage. Sans être aussi complets que nous le souhaiterions, ces renseignements sont précieux : ils nous permettent de placer Bryanium sur la rive droite de l'Érigon au nord-est de Filurina, à l'entrée de cette longue gaîne « de rochers et de gorges impraticables [5] » qui commence à la rencontre du mont Nidsche et du mont Babouna, et se continue pendant 75 ou 80 kilomètres jusqu'à Kafadarzy. Pluvina devait se trouver à peu de distance au nord-ouest, et sur la rive opposée.

[1] Boué. I. 180. — Castra ou Parembolé pourrait être l'ancien campement de l'armée de Sulpicius, près de Stuberra, comme Nicée rappelle la victoire d'Octolophe.

[2] Strab. VII. c. VII. § 9. p. 272.

[3] Steph. 244.

[4] Liv. XXXI. 39.

[5] M. L. Heuzey. Rapport à l'Empereur du 13 avril 1862.

Sur la fin de son règne (183), après une expédition contre les Thraces, Philippe, fils de Démétrius, voulut bâtir une ville dans la Deuriope, à peu de distance de l'Erigon; ce fut près de la ville ancienne de Stobi que s'éleva la cité nouvelle, et pour faire honneur à Persée, son fils aîné, il l'appela Perséis[1] : création éphémère, qui dépérit sous la domination romaine, mais qui subsista quinze ans sous les Antigonides, et qui put être de quelque magnificence. Évidemment les vainqueurs ne la favorisèrent pas; la prospérité de Stobi sous leur joug le témoigne assez, et depuis la conquête de Paul-Émile il n'est plus question de Perséis. Mais n'y aurait-il pas moyen de retrouver sa position? Des ruines sont indiquées par Kiepert et par Lapie[2] au coude de l'Érigon, lorsqu'il prend pour ne plus l'abandonner la direction du nord-est, mais personne ne les a visitées, et Kiepert et Lapie attribuent tous les deux ces ruines à Stobi. Les découvertes de M. L. Heuzey au confluent de l'Erigon et de l'Axius ne permettent plus de s'arrêter à cette idée, et ces ruines, si toutefois il en existe[3], pourraient être celles de Perséis. Cependant Tite-Live dit que Perséis était près de Stobi (*haud procul*), et près de l'Érigon. La position assignée aux ruines donne entre Perséis et Stobi 40 à 45 kilomètres; cela nous paraît trop considérable, et nous placerions plutôt Perséis à l'extrême frontière de la Deuriope et de la Pélagonie, aux environs de Kafadarzy.

f. Pélagoniens.

Les Pélagoniens[4] étaient une peuplade péonienne, et faisaient partie, à l'origine, de la grande Péonie. Ils couvraient

1 Liv. XXXIX. 93.
2 Kiep. *Europ. Turk.* — Lapie. *Turq. d'Eur.*
3 Leake. III. 440. — Pouqueville. II. 364.
4 Ptol. III. 13. — Steph. 547.

du côté des Triballes la partie nord de la Macédoine [1], mais sous la domination romaine le nom des Péoniens fit place à celui des Pélagoniens, et Pélagonia fut pour vingt ans au moins le chef-lieu du quatrième district. La partie de la Péonie appelée Pélagonie s'étend au nord et à l'est de la Deuriope entre les Lyncestes, les Mygdoniens et les Mædes depuis le mont Bertiscus jusqu'aux sources du Pontus (Stroumnitza). On attribue aux Pélagoniens quelques villes importantes. Stobi, la plus considérable, était située au confluent même de l'Erigon avec l'Axius ; M. L. Heuzey y a retrouvé [2] « l'emplacement de la cité romaine, le cercle ruiné de son enceinte, les restes de ses ponts, son nom même, gravé avec le titre de municipe sur une inscription monumentale en l'honneur de l'empereur Adrien. » Déjà connue des rois de Macédoine [3], mais probablement peu importante alors, sans quoi Philippe n'aurait pas eu la pensée de bâtir près d'elle Perséis [4] ; Stobi prit sous la domination romaine un essor soudain. Pline en fait un municipe [5] ; on a des monnaies de Stobi des trois premiers siècles de l'empire [6]; au quatrième siècle le Goth Balamir la pilla ; métropole de la seconde Macédoine, elle jouissait encore du droit italique lors de l'invasion des barbares [7].

Au sud-est de Stobi, Lapie et Kiepert marquent le tchifflick d'Hamman, et Kiepert y voit Almana [8], où Persée alla avec ses troupes au-devant des Gaulois, pour les attirer à son service. Almana était située sur l'Axius [9] ; le nom d'Hamman s'y rapporte, et aussi la position. Nous placerions volontiers aux environs le relais de Sténa [10], indiqué

[1] Plin. IV. 17.
[2] Rapport à l'Empereur du 13 avril 1862.
[3] Liv. XL. 21.
[4] Leake. III. 440.
[5] Plin. IV. 17.
[6] Holsten. *in Steph.* 304.
[7] Hier. notit. — Dig. VIII. *De censibus.*
[8] Kiep. *Europ. Turk.*
[9] Liv. XLIV. 26.
[10] Itin. Anton.

par les itinéraires, entre les derniers escarpements du mont Péternik et les monts Wélitza, Pisauum [1], qu'il ne faut pas confondre avec Pisséum, ville des Pissantins [2], pourrait être placée aux environs de Démir-Kapou. Antigonée, indiquée par les itinéraires à la suite de Stobi, s'accommode bien de la position de Tikwesch [3], où Kiepert a signalé des ruines. Peut-être Andaristus ou Audaristus occupait dans le bassin du Raetz la place de Trojak [4].

Pélagonia, chef-lieu primitif de la Pélagonie, répond à Prilip ou Perlépé, située sur un affluent de l'Erigon, et de bonne heure elle fut importante. Philippe y envoya Persée avec des troupes pour fermer aux Dardaniens le passage des défilés (*fauces quæ ad Pelagoniam sunt*) [5]; ces défilés sont à l'est le col de Derbend, à l'ouest le col de l'Erigon. Quand Sulpicius eut pris Stuberra, il fit venir de Pélagonia tout le blé qu'on put rassembler aux environs [6]. C'est qu'en effet Pélagonia était à la fois dans les montagnes, et sur la limite de cette riche vallée de l'Erigon, et on pouvait y mettre en sûreté tous les produits de son fertile territoire. On ne retrouve plus cette ville à partir de la conquête romaine, et pendant que le peuple conservait son nom, la ville perdait peu à peu son importance. Stobi paraît l'avoir éclipsée complétement.

En 216, Philippe, alors en guerre contre Scerdilaïdas et contre les Étoliens, voulut se mettre à l'abri d'une attaque des Dardaniens, et il s'empara de Bylazora, la plus grande ville de toute la Péonie, alors occupée par les Dardaniens, et si heureusement située, que sa position suffisait pour arrêter l'ennemi. Grâce à cette utile conquête, le roi de Macédoine avait dans les mains tous les passages qui con-

[1] Steph. 551.
[2] Polyb. V. 108.
[3] Kiep. *Europ. Turk.*
[4] Ptol. III. 13. — Plin. IV. 17.
[5] Liv XXXI. 33.
[6] Liv. XXXI.

duisaient en Emathie, et il y mit une bonne garnison[1]. Il n'y a pas de doute que la ville demeura depuis au pouvoir des Macédoniens. Quand les Gaulois, campés à Desudaba en Mædique, négocient avec Persée, et mettent à prix leur alliance, Persée, qui est à Almana, engage leurs chefs à se rendre à Bylazora pour faire leurs conditions[2]. Mais déjà nous avons vu que Philippe (en 200) avait envoyé Persée garder les défilés qui sont aux abords de Pélagonia, et Pélagonia était évidemment en Pélagonie. Il faut aussi y placer Bylazora, et avec Polybe, et Tite-Live, qui le copie, comprendre ici sous le nom de Péonie toute la région située au nord du mont Bora. Bylàzora nous paraît correspondre à Köprili, située sur l'Axius, un peu au-dessus de son confluent avec la Potska[3].

g. Péoniens; Dardaniens.

L'Érigon, dit Tite-Live[4], naît dans le pays des Illyriens, arrose la Péonie, et se jette dans l'Axius. Les invasions des Dardaniens, des Triballes et des Mædes ont enlevé aux Péoniens tout le nord entre le mont Babouna et le mont Piantza, et dans cette direction Bylazora est la dernière ville de la Macédoine. C'est en faisant allusion à ces ravages que les Dardaniens, après la victoire de Paul-Emile, réclamaient les Péoniens comme leurs sujets. Mais en dehors de la Pélagonie et de la Deuriope, que nous avons décrites, il resta trois fractionnements aux trois extrémités ; le premier, au nord-ouest, est la Péonie proprement dite, arrosée par l'Erigon ; le second, au nord-est, est l'Orbélie, dans le voisinage du mont Spatz; le troisième, au sud-est, est la Tripolide Péonienne, habitée par les Æstréens.

1 Polyb. V. 97.
2 Liv. XLIV. 26.
3 M. Viquesnel. Carte de la Thrace.
4 Liv. XXXIX. 54.

La Péonie proprement dite répond à la vallée supérieure de l'Érigon, et à la vallée supérieure du Drilo, entre le mont Babouna et le pays des Pénestes. Nous n'oserions pas affirmer que ces Péoniens fussent les seuls sujets de Bardyllis, d'Agis et de Clitus, qui combattirent contre Philippe et contre Alexandre, ou d'Odoléon, beau-père de Pyrrhus, mais nous croyons qu'ils leur étaient soumis. Leurs villes étaient probablement situées sur l'Érigon et sur le Drilo, de façon à laisser à peu près libres les passages du mont Bertiscus (Tourianska), par où pénétrèrent l'aile droite des Gaulois en 280, et les Dardaniens en 208[1]. Les rois de Macédoine paraissent avoir renoncé à défendre, sinon les villes des Péoniens, au moins leur territoire, et quand ils font garder les défilés, c'est aux abords de Pélagonia; Lyncus et Lychnidus fermaient la Candavie à l'ouest. Cela explique à la fois pourquoi il n'est plus question des Péoniens sous la domination romaine, et pourquoi le nom des Péoniens, transportés au nord de l'Hémus, et propagé jusqu'au delà du Danube, s'est confondu avec celui des Pannoniens, Illyriens comme eux. Ptolomée[2] donne aux Péoniens trois villes: Déborus, qui paraît répondre à Dibre-Sipr, sur le Drilo; Æstréum et Alorus, qui pourraient être placées à Kratchovo et à Slivova, au débouché des deux cols principaux du Bertiscus (Tourianska), et du col de la Podalitscha. Bumazus, donnée à la Péonie par Étienne de Byzance[3], qui s'appuie du témoignage d'Éphore, s'accommode bien de l'emplacement de Dibre-Post. Lapie place encore sur le haut Érigon, entre Kratchovo et Slivova, une ville d'Almopia, sans doute d'après Étienne de Byzance[4]; mais c'est probablement l'Almopie qu'Étienne de Byzance désigne ainsi; rien n'indique que ce soit une ville, et, si c'en est une,

[1] Liv. XXVII. 33.
[2] Ptol. III. 13. p. 93.
[3] Steph. 188.
[4] *Ibid.* v°.

il faut y voir Europus du Rhoidias, dont nous parlerons en nous occupant des Almopes. Sauf Almopia, que nous omettons, les positions données sont vraisemblables; celle de Déborus est même probable[1]. Mais il faudrait, pour se prononcer avec quelque certitude, que le pays lui-même fût mieux connu.

Le bassin du haut Axius, à partir de Bylazora, était possédé par les Dardaniens, qui s'étendaient au delà de l'Hémus jusqu'aux sources du Lépénatz. Parmi leurs villes, la plupart situées hors de la région macédonienne, nous remarquons Arrhibantium, qui rappelle le nom d'un roi des Lyncestes, et Scupi (Uskiup[2]), seule située sur le versant méridional. Cette ville était leur capitale; elle se trouvait précisément au débouché du col de Katschanik, et ouvrait un passage en Macédoine. Faut-il croire, avec la leçon ordinaire de Tite-Live, que Scupi était cette ville des Dardaniens prise par Philippe en 210 (*Dardanorum urbem, sitam in Macedonià, transitum Dardanis facturam, cepit*[3]), ou bien, avec l'éditeur allemand Weissenborn, faut-il voir dans cette ville Héraclée Sintique? (*Dardanorum urbem Sintiam in Macedoniam transitum*, etc.[4].) Nous ne pouvons adopter ce dernier sentiment; jamais, selon nous, dans les derniers siècles de l'indépendance macédonienne, les Dardanes n'ont envahi le royaume de ce côté-là, pénétré jusque-là, et cette correction est inadmissible. Quant à la première opinion, elle est plus raisonnable; Philippe, dit Tite-Live, après avoir ravagé l'Illyrie, change soudain de direction, se porte en Pélagonie, et s'empare de la ville des Dardaniens[5]. La route suivie par le roi est naturelle. Déjà quelques années

[1] Remarquons néanmoins que Pouqueville fait dériver ce nom de Dibre de l'esclavon Dobro, bon, à cause de la fertilité du territoire. — Pouqueville. II. 409.

[2] Ptol. III. 9.

[3] Liv. éd. Drakenb.

[4] Liv. éd. Teubner.

[5] Liv. XXVI. 25.

auparavant (en 162) il avait pris Bylazora[1], restée depuis pélagonienne. La prise de Scupi, entre le mont Kartschaka et le Kara-Dagh, refoulait les Dardaniens tout à fait au nord, et ne leur laissait au sud de l'Hémus que le petit bassin de Kalkandélen, qui était sans importance politique lorsque les issues en étaient fermées.

4. Orbéliens, Iores, Æstréens.

Les Orbéliens habitaient aux environs du mont Orbélus (mont Spatz)[2] probablement le bassin de la Tchigna, affluent de l'Égri-Déré. C'était encore un autre canton de la Péonie, isolé par les invasions des Dardaniens et des autres barbares. Nous indiquons seulement la ville d'Orbélus, que nous révèle Étienne de Byzance[3] d'après Balagrus dans sa Macédonique (*sic*). Ptolémée et Pline citent Garescus[4] : nous n'essayerons pas de trouver son emplacement. Les Agrianes, qui occupaient au sud-est des Dardanes le bassin de l'Égri-Déré, ne nous ont transmis le nom d'aucune ville, et l'Égri-Déré rappelle seul quelle était leur position.

La tribu mæde des Iores, appelés aussi Médares ou Médarores, occupait vraisemblablement à l'ouest des autres Mædes le bassin moyen de la Brégalnitza. Ils habitaient dans le voisinage de l'Axius; Iorum, leur ville, prise par Alexandre, et située, selon Étienne de Byzance[5], en Thrace, près de la Macédoine, répond à la position d'Istib; ce nom, rapproché de celui de Stobi, ferait croire que, lors de la ruine de leur ville, les Stovenses se sont retirés dans cette ville, plus facile à défendre, et hors de la route des invasions, et lui auraient donné le nom de leur première résidence. Avant-poste des Mædes et des autres barbares, dont

[1] Polyb. V 97.
[2] Ptol. III. 13. p. 93.
[3] Steph. 512.
[4] Ptol. III. 13. p. 93. — Plin. V. 17.
[5] Steph. 61.

les Mædes étaient le plus souvent les alliés, elle leur permettait d'entrer, soit en Mygdonie par le col de Radovitch, soit en Emathie par le col du mont Serta.

C'est au sud des Iores, et aux sources du Pontus, que nous retrouvons la Tripolide péonienne, dont les Æstréens[1] occupaient les trois villes, Dobérus, Æstréum et Alorus ou Azorus. Dobérus répond à Doiran, sur le lac de ce nom; Sitalcès y arrive après avoir franchi le mont Cercine, probablement aux environs de Pétra ; il y asseoit son camp, et en part pour envahir la Macédoine ([a])[2]. Cette ville est citée par Pline, par Etienne de Byzance[3], qui suit Thucydide, et la met comme lui en Péonie. Luc Holstein rappelle une monnaie citée par Pyrrhus Ligorius[4], où Dobérus est qualifiée Colonia Claudia. Nous ne serions pas surpris que Dobérus eût été fondée par les Dobères du Pangée, qui résistèrent, il est vrai, à Mégabaze[5], mais qui furent probablement entraînés à la suite de Xerxès avec les autres peuplades situées sur le passage des Perses[6]. Depuis cette époque en effet les Dobères du Pangée, ou Dobéro-Péoniens, ne reparaissent plus, et il serait naturel de penser que, refoulés par les Thraces, et inquiétés par les Grecs, dont les colonies affluaient aux bouches du Strymon, et convoitaient la possession des mines, ils se soient reportés dans l'intérieur, dans le voisinage des Pélagoniens, Péoniens comme eux, et dans une région montueuse, comme le petit bassin du lac de Doiran, capable à la fois de les protéger et de les nourrir.

Nous ne pouvons dire quel était l'emplacement d'Azorus[7] ou Alorus; cependant nous serions porté à le reconnaître à Radovitch. Æstréum répond à Stroumnitza, ou Ous-

[1] Ptol. III. 13.

([a]) Ξυνηθροίζοντο οὖν ἐν τῇ Δοβήρῳ καὶ παρεσκευάζοντο, ὅπως κατὰ κορυφὴν ἐσβαλοῦσιν ἐς τὴν κάτω Μακεδονίαν, ἧς ὁ Περδίκκας ἦρχεν.—Thucyd. II. 99.

[2] Thucydl. I. 100.

[3] Steph. 24.

[4] Holst. in *Steph*. 101.

[5] Hérod. V. 16.

[6] *Ibid*. VII. 113.

[7] Ptol. III. 13. p. 93.

troumdja[1] : c'est là que Philippe, prévenu contre son fils Démétrius par Persée et par Didas, envoya le jeune prince sous différents prétextes, tandis que Didas, qui était gouverneur de Péonie, recevait d'un autre côté l'ordre de le faire périr. Démétrius, mandé à Héraclée par Didas pour assister à un sacrifice, fut empoisonné dans un festin, et comme il mourait trop lentement au gré de ses bourreaux, on l'étouffa sous des couvertures[2].

1. Almopiens, Eordéens.

La Tripolide pélagonienne, séparée de la Tripolide péonienne par l'extrémité sud-est de la Pélagonie, est placée par Strabon[3] entre les Lyncestes et les Eordéens; il ne nomme qu'une de ses trois villes, Azorus, et il veut que cette Azorus soit à 120 stades d'Oxynéia. Nous avons déjà, en parlant de cette dernière ville, exprimé nos doutes sur la valeur du passage; nous n'y reviendrons pas. Nous préférons suivre Ptolémée, en lui rapportant avec M. de la Coulonche les rares témoignages des autres auteurs anciens.

La Tripolide pélagonienne était occupée par les Almopes, issus d'Almops, fils de Neptune et d'Hellé[4]. Cette généalogie supposerait une origine grecque et maritime : cependant la peuplade est péonienne[5]. Ils furent chassés de bonne heure par les Téménides prédécesseurs d'Alexandre Ier[6]; c'est peut-être alors qu'ils émigrèrent dans le bassin supérieur de l'Erigon, et qu'ils fondèrent au milieu des Péoniens la ville d'Almopia[7]; cependant Hiéroclès la place dans la Macédoine consulaire. Nous ne pensons pas qu'il y ait lieu d'examiner sérieusement l'hypothèse d'O. Muller, qui place l'Almopie sur les confins de la Macédoine et de la Thessa-

[1] Leake. III. 465.
[2] Liv. XL. 24.
[3] Strab. VII. c. VII. § 9. p. 272.
[4] Steph. v°.
[5] Plin. IV. 17.
[6] Thucyd. II. 99. 100.
[7] Lapie. Carte de Turquie.

lie, près de la Piérie, et qui fait d'Almon ou Almonia une ville perrhébienne. Nous connaissons en Perrhébie Eloné ou Limoné [1], nous ne connaissons point Almonë. Il en est de même des Minyens et d'Orchomène, que nous ne trouvons qu'en Thessalie près d'Iolcos, en Béotie, ou dans la Triphylie péloponnésienne. L'Almopie, conquise par les Téménides, ne pouvait être aussi éloignée d'Edesse, leur berceau. La ville d'Almoné est, il est vrai, citée par Lycophron, et, d'après ce poëte, Enée en serait parti pour aborder en Tyrrhénie [2]. Mais Tzetzès en parle comme d'une ville près du mont Cissus, et nous trouvons dans ces parages une ville d'Ænia, à qui on donne Enée pour fondateur. Tout nous porte à croire que le souvenir d'Almone n'a rien à faire ici ; que si quelques auteurs disent indifféremment Almonie ou Almopie, ils font une méprise réelle, et qu'Almone ne doit se chercher que dans le voisinage de la Crossæa. Nous ne la confondons pas cependant avec Almana; nous croyons que cette ville est trop haut sur le cours de l'Axius pour qu'à aucune époque Enée ou les Péoniens alliés des Troyens en soient partis sur des vaisseaux [3].

L'Almopie répond au bassin du Rhoidias (Tcherna-Riêka), et porte actuellement le nom de Mogléna (pays du brouillard). Bornée au nord-ouest par le mont Bora (Nidsche), au sud-ouest par les collines de Vodéna, au sud par le Moglénitiko, à l'est par le Païk, au nord-est par le pic de Kojowa, au nord par le Péternik et les monts de Démir-Kapou, elle forme un plateau isolé de 16 kilomètres sur 24, bien arrosé, bien peuplé, et parfaitement approprié à une tribu pauvre et indépendante. Elle ne s'accède que par trois défilés : le

[1] Strab. VIII. c. III. § 3. IX. c. II. § 40.

[2] Steph. 65. — Holst. *in Steph.* 27.

[3] Si Almoné était la même qu'Almana, il faudrait en conclure que les colonies crétoises de l'Axius inférieur sont postérieures à la guerre de Troie, et qu'Almana était au temps d'Enée la ville axienne la plus rapprochée de la mer, et peut-être la même qu'Amydon.

passage de Voléna à l'ouest, le col de Babiani au sud, et le passage de Notia au sud-est. En ce qui touche ses trois villes, Trésino, où la Tcherna-Riêka sort du mont Nidsche, pourrait être Horma[1]; on voit à Dragamantsi, dans un cimetière, quelques fragments antiques qui font supposer que ce peut être Apsalus; enfin on place naturellement à Paléo-Castro Europus, dite Europus du Rhoidias, près du confluent du Rhoidias[2] (Tcherna-Riêka) et de la Bélitza. On n'y trouve que des ruines de l'époque byzantine : elles sont suffisantes néanmoins pour attester que cette ville eut au moyen âge assez d'importance. Un autre village, Notia, renferme des vestiges d'une ville ancienne, qui a pu porter le même nom dans l'antiquité. Ainsi Europus du Rhoidias citée par Pline, Europus donnée aux Almopes par Ptolémée, et peut-être aussi Almopia, ne font vraisemblablement qu'une même ville[3], Les Bulgares, qui remplacent aujourd'hui les Almopes dans le Mogléna, se montrent défiants, et vivent dans l'isolement.

Entre le Bermius (Bouréuos, Doxa, Xérolivado) à l'ouest et au sud, le Citarion à l'est (Kara-Dagh, Turlo), et le Bora (Nidsche) au nord, est située l'Eordée proprement dite, Eordée de l'est, habitée anciennement par les Eordéens, premiers maîtres de la région centrale. Son bassin, tout intérieur, entre ceux de l'Erigon et de l'Haliacmon, est arrosé par l'Eordaïcus (Potava), qui reçoit les eaux du lac Bégorritis (lac Sarigul, ou lac jaune)[4], et se perd dans le lac d'Ostrovo. L'Eordée s'accède à l'ouest par le col de Vlako-Klisoura, qui conduit dans l'Orestide, au sud par le col de Satista, qui conduit dans l'Elimiotide, au nord par les cols de Kirli-Derbend et de Bania, qui conduisent dans la Lyncestide, à l'est par plusieurs passages qui conduisent dans

[1] Ptol. III. 13. p. 93.
[2] Plin. IV, 17.
[3] M. de la Coulonche. *Rev. des soc. sav.* V. 710-716.
[4] Pouqueville. Carte de la Grèce, dressée par Barbié du Bocage. Seule elle nous a donné le nom moderne de Potava.

l'Emathie. Lorsque les Téménides furent les maîtres d'Edesse, l'Eordée fut la première conquête; beaucoup d'Eordéens furent exterminés; le reste fut chassé du pays, s'établit autour de Physca[1], et aussi en Thrace. Nous ne connaissons pas aux Eordéens comme peuple des villes qui leur soient propres, à l'exception peut-être d'Eordéa, dont on ne peut que conjecturer l'emplacement. Cependant nous mettons volontiers avec Kiepert et avec Leake[2] Arnissa quelque part le long de l'Eordaïcus, entre le lac d'Ostrowo et le lac Bégorritis. Cette ville ne pouvait être en Emathie, et devait être située assez près des frontières de la Lyncestide, car Brasidas, attaqué dans les défilés, parvint à Arnissa le même jour, et c'est la première ville macédonienne qu'il atteignit dans sa retraite. Eordéa[3] peut être placée à Kastranitza : la position convient à une ville ancienne, et la proximité du fleuve Eordaïcus, qui contourne son plateau, rend cette conjecture plausible. Nous croyons aussi avec Leake qu'il a dû exister une ville de Bégorra[4], dont le lac Bégorritis avait pris le nom; son emplacement pourrait être cherché aux environs de Kailari. Enfin la station de Cellæ, indiquée par l'itinéraire d'Antonin à égale distance (33 milles, ou 49 kilomètres) d'Edesse et d'Héraclée, sur la voie Egnatia, peut, à cause des sinuosités du col de Kirli-Derbend, être placée à Zejjen[5], dont la position et le nom s'y rapportent sensiblement. Sulpicius traversa l'Eordée en la ravageant, pour pénétrer de là dans l'Elimiotide[6]; Persée, partant de Citium, se rendit aussi dans l'Elimiotide par Eordéa et le lac Bégorritis[7]. Aujourd'hui le souvenir des Eordéens s'est perdu dans ce canton, qui conserve cependant encore le souvenir et le nom des Bryges[8].

[1] Thucyd. II. 99. — Ptol. III. 13. p. 94.
[2] Kiep. *Thessal. Epeiros.*
[3] Thucyd. IV. 128.
[4] Leake. *Map of north. Gr.*
[5] Kiep. *Karte von der Eur. Türk.*
[6] Liv. XXXI. 39.
[7] Liv. XLII. 53.
[8] Pouqueville. II. 307.

f. Emathie, Cyrrhestide, Ichnitide, Bottiée.

Nous avons attribué à l'Elimiotide le cours de la Vendja, affluent de l'Haliacmon, et les quatre villages de Kosani, Ktinia, Kaliani et Kaisaria, qui semblent être sur l'emplacement d'autant de villes anciennes demeurées inconnues. Le Bermius se continue au nord de la Vendja par un contre-fort qui expire sur l'Haliacmon, en face du bourg de Katafyghi : c'est la limite commune de l'Elimiotide et de l'Emathie, et c'est encore de nos jours la limite du territoire de Verria.

L'Emathie a pour bornes à l'ouest le mont Citarion et le mont Bermius (Turlo, Kara-Dagh, Xérolivado, Doxa), qui la séparent de l'Eordée ; au sud, le cours de l'Haliacmon depuis le mont Skopo et le village de Katafyghi jusqu'à son embouchure, et le golfe Thermaïque depuis l'embouchure de l'Haliacmon (Indjé-Karasou) jusqu'à celle de l'Echédorus (Gallico) ; à l'est, la chaîne du Vélitz-Dagh, qui sépare le bassin de l'Axius (Vardar) des bassins de l'Echédorus et du lac de Doiran ; au nord, le mont Péternik et le mont Bora. Le Borboros limen[1] (lac de Jannitza) en occupe le centre ; la vallée de l'Axius, longue et étroite, s'étend comme une bande le long de sa frontière orientale. La partie occidentale répond à plusieurs petites vallées parallèles, arrosées par des torrents qui viennent du Bora, du Citarion ou du Bermius et qui se jettent dans le Borboros limen ou dans l'Haliacmon. Au sud-est, la Bottiée embrasse le littoral tout entier.

La Mélessa est le seul affluent de l'Haliacmon en Emathie ; elle sort du Bermius, et reçoit le Gyphtico. Le petit plateau de Bérée (Kara-Verria ou Bérée la Noire), facile à for-

[1] Plut. *De Exil.* 10.

tifier et dominant une campagne fertile, est à 8 kilomètres environ de l'Haliacmon ; le Gyphtico et un affluent en baignent le pied. Cette ville, fondée, dit-on, au pied du mont Bermius[1], par Phéron ou par Béréa, fille de Bérès, et petite-fille de Macédon[2], est une des plus illustres de la Macédoine à l'intérieur[3]. Au commencement de la guerre du Péloponnèse, les Athéniens la surprirent ; mais, pressés par le siége de Potidée, qui occupait toutes leurs forces, *ils* furent obligés de la rendre à Perdiccas II[4]. Hippias, chef des phalangites, et Médon, amis de Persée, s'empressèrent après la bataille de Pydna de livrer aux Romains Bérée leur patrie[5], et Tite-Live la compte parmi les villes les plus considérables de la troisième région. Elle est mentionnée par Pline et par Ptolémée[6] ; saint Paul, venant de Philippes et de Thessalonique, y prêcha l'Evangile, et son église était comptée au quatrième siècle parmi les métropoles de l'Orient[7].

Les ruines de Bérée sont considérables ; cinquante-neuf inscriptions d'origine grecque ou romaine constatent leur identité avec la ville ancienne. Des statues, des portes en marbre, des fragments de colonnes, les restes de plusieurs temples témoignent de son antiquité et de sa splendeur. Deux tours byzantines et un mur d'enceinte sont probablement l'œuvre d'un Kral de Servie, et datent du quatorzième siècle, mais leurs assises sont anciennes et font voir que le plateau tout entier, partagé entre la ville et l'acropole, était fortifié du temps des Macédoniens. Primitivement, lors de la domination des Bryges, il y avait aux environs des mines d'or, qui n'ont pas été exploitées depuis. Le Bermius avait aussi des carrières de marbre blanc : les monu-

[1] Strab. VII. *Fragm.* 26.
[2] Steph. 162.
[3] Scymn. Ch. V. 624. 625.
[4] Thucyd. I. 61.
[5] Liv. XLIV. 45. XLV. 30.
[6] Plin. IV. 17. — Ptol, III. 13.
[7] *Act. Apost.* XVII. v. 12.

ments de Bérée et d'Edesse en sont faits pour la plupart, et ceux même de Pella. Il faut encore signaler trois tumulus : l'un au nord-est, sur la route de Bérée à Pella ; les deux autres au sud, sur une des routes de la Piérie ; des restes nombreux d'aqueducs, particulièrement appropriés à la culture des terres, et vers la porte du sud, un Paléo-foro (Iski-Bazari), qui rappelle le souvenir des Romains et de leur domination [1].

De Bérée à Edesse, la route suit les flancs du Bermius et du Citarion, et rencontre dans son parcours plusieurs villes de l'ancienne Emathie. A 18 kilomètres environ se trouve la grotte de Paléo-Sotiras (Speléum), remarquable pour ses belles stalactites, et au-dessous d'elle la source de Verriotiki-Vrysi. Cette source est très-probablement le Nymphæum, où Aristote fit l'éducation d'Alexandre, sous de magnifiques ombrages [2], au milieu des jardins de Midas, où des roses odorantes à soixante pétales fleurissaient sans culture [3]. Paul-Emile y fit une halte de deux jours en revenant d'Amphipolis [4]. Ptolémée place Miéza en Emathie entre Scydra et Cyrrhus [5] ; Pline la cite entre Scydra et Gordynies [6], et, dans un autre passage, il parle des stalactites qui pendent aux voûtes à Miéza en Macédoine [7]. Cela s'accorde avec la grotte de Paléo-Sotiras, et Etienne de Byzance, d'après lequel on voudrait placer Miéza sur le Strymon, nous donne lui-même des armes pour le combattre. En effet, après avoir dit que Miéza s'appelait aussi Strymonium, il ajoute [8] qu'elle eut pour fondateur Miéza, fille de Bérès. Il n'est pas probable que Béréa, fille de Bérès et petite-fille de Macédon, ait fondé Bérée en Emathie pen-

[1] M. de la Coulonche. *Rev. des soc. sav.* V. 111-121.
[2] Plut. *Alex.*
[3] Hérod. VIII. 138.
[4] Liv. XLV. 33.
[5] Ptol. III. 13. p. 94.
[6] Plin. IV. 17.
[7] *Ibid.* XXXI. 20.
[8] Steph. 466. — Holst. *ad Steph.* 208. — Berkel. *ad Steph.*

dant que sa sœur Miéza serait allée s'établir jusqu'en Thrace. Il est au contraire beaucoup plus naturel de penser que cette seconde ville fut fondée dans le voisinage de la première, comme il convient aux membres d'une même famille, et qu'il n'y avait point de ville de Miéza près du Strymon. Nous ne connaissons pas sur cette Miéza du Strymon d'autre texte que celui d'Etienne de Byzance, et, quant à l'hypothèse de Berkelius, qui place Miéza près de Stagire, c'est une conjecture toute gratuite. Nous ne voyons pas davantage la nécessité de placer Miéza à Palatitza. Cette position, comme nous l'avons dit à propos de la Piérie, convient très-bien à Vallæ, et nous ne pensons pas qu'autour de Barbæs ou de Palatitza on ait découvert des stalactites. Miéza devait donc se trouver sur la route de Bérée à Edesse, un peu au-dessous de la grotte de Paléo-Sotiras, et du Nymphæum illustré par Aristote[1].

Un peu en avant de Miéza coule le Jawornitza, premier affluent du Borboros limen au sud-ouest. En remontant vers le nord on trouve l'Arabitza, qui reçoit le Gymnowo, puis le Gouléma-Riêka, plus considérable que les précédents. Entre l'Arabitza et le Gymnowo, Leake et Kiepert, d'accord avec M. de la Coulonche, placent à Niausta (Néa-Augusta?) la ville de Citium, peut-être d'origine crétoise, comme Idomène, et quelques autres villes du bas Axius. Le mont Citarion lui doit son nom (pourvu cependant que le Citarion ne soit pas le Titarius, car Ptolémée, qui seul nous le révèle, le nomme entre le Bermius et l'Olympe, ce qui convient beaucoup moins au mont Turlo qu'au mont Chapka). Il n'y a pas de ruines bien caractéristiques à Citium. Son emplacement, formé de quatre terrasses successives, à pic sur les côtés, est analogue à celui d'Edesse. Niausta

[1] M. de la Coulonche. *Rev. des soc. sav.* V. 109. 111.

est bâtie sur la troisième terrasse; Citium était placée sur la première, et plus voisine de la plaine. Le roc, taillé sur plusieurs points, les assises d'une tour, les ruines d'un pont attestent l'existence d'une ville ancienne. Persée y rassembla son armée (171) pour envahir par l'Eordée et l'Elimiotide les hauts plateaux de la Perrhébie [1], et il faut en conclure qu'il y avait à proximité de Citium un passage qui conduisait dans l'Eordée à travers le mont Turlo.

Plusieurs inscriptions, trouvées par M. de la Coulonche au village bulgare d'Arséné près du Gouléma-Riêka, lui ont révélé le voisinage de la ville de Scydra; il en marque l'emplacement entre Arséné et Episcopi, à droite en venant d'Edesse, à côté d'une source appelée Slata, sur un plateau arrondi, facile à défendre, et couvert de fragments de tuiles et de poteries. Les inscriptions lui ont encore appris que Scydra avait un temple d'Hercule, et un temple de Diane Gazoritide (nous retrouverons cette Diane Gazoritide à Gazorus dans la Thrace épictète, et à Pella); et l'église d'Episcopi conserve un chapiteau corinthien romain d'un bon travail, qui peut en provenir. Scydra est aussi appelée Cydræ par Etienne de Byzance, qui la donne aux Bryges [2]; cela pourrait être la même que Scydrus, région de Macédoine indiquée par le même géographe d'après Théopompe [3]. Scydra a pu briller de quelque éclat sous les empereurs; Pline et Ptolémée la nomment [4]. Une médaille en cuivre de moyen module avec la légende CONSTANTINOPOLIS, trouvée aux abords de son emplacement, permet de supposer qu'elle se perpétua au moins jusqu'à l'invasion des barbares. Depuis cette époque son nom a disparu, et les villages voisins ont été bâtis avec ses ruines [5].

[1] Liv. XLII. 51.
[2] Steph 393.
[3] *Ibid*. 609.
[4] Plin. IV. 17.—Ptol. III. 13. p. 95.
[5] M. de la Coulonche. *Rev. des soc. sav*. IV. 784-799.

En sortant d'Arséné on passe le Gouléma-Riêka, et en longeant les pentes adoucies du Citarion on arrive bientôt à Vodéna. Il n'y a dans l'intervalle aucune trace d'antiquités, ni rien qui rappelle une ville antique, et la plaine, riche et bien cultivée, est couverte uniformément de villages bulgares, cachés au milieu des arbres. Le plateau de Vodéna, haut de 120 à 150 pieds, coupé à pic sur trois côtés, adossé aux contre-forts de deux hautes montagnes, dont les pentes s'abaissent, et livrent passage aux eaux réunies de plusieurs lacs, est peut-être le plus magnifique plateau qui ait porté une ville ; c'est l'emplacement de l'ancienne Ægès ou Edesse, première capitale de l'Emathie et de la Macédoine. On a voulu faire d'Æges ou d'Edesse deux villes différentes, dont l'une, Æges, plus ancienne, aurait possédé les tombeaux des rois, l'autre, Edesse, aurait eu les Téménides pour auteurs. Mais dans tous les écrivains qui parlent d'Æges, les termes employés s'accordent parfaitement avec Edesse, et il n'est pas un seul témoignage qui n'admette cette interprétation. Quant à la ville d'Ægée, dont parlent Ptolémée [1] et Théophraste [2], ces deux auteurs ne suffisent pas à nous convaincre de son existence. Ptolémée ne donne qu'un nom, et on ne sait ce qui vaut le mieux d'y voir une méprise ou un double emploi, ou bien, avec l'Anthologie [3], une ville nouvelle, que Kiepert place dans l'Eordée près de Bérée. Nous ne croyons pas à l'existence d'Ægée, et nous pensons que la ville d'Æganée (Αἰγανέη), citée dans l'Anthologie, pourrait bien n'être autre chose qu'Æginium. Quoi qu'il en soit, Edesse et Æges ne font qu'une seule ville [4], et cette ville était bien située à Vodéna.

Cependant la ville ancienne n'était pas située sur le pla-

[1] Ptol. III. 13 p. 94.
[2] Theophr. *Hist. plant.* VI. 8. 12.
[3] Anthol. *Epit.* VII. 390.
[4] Lequien. *Or. Christ.* II. 79. — Steph. 253.

teau, et commençait au-dessous de la dernière cascade, pour se continuer en plaine jusqu'à la rivière, dite rivière de Vodéna. On y remarque au milieu de nombreux fragments et débris antiques douze inscriptions recueillies par M. de la Coulonche, et quelques ruines importantes. La fontaine du Miroir était ainsi appelée d'un caisson corinthien, qui y était encastré ; des colonnes simples et bien sculptées se voient dans deux églises. Cousinéry a révélé le premier près du Vodéna un torse de cheval de dimensions colossales, et d'un très-bon style. Les faubourgs d'Edesse s'étendaient au sud et à l'est au delà de la rivière ; le théâtre, près duquel Philippe fut assassiné [1], était adossé à l'acropole : on n'en voit pas de traces, non plus que des temples d'Hercule Arétès, de Bacchus Pseudanor, de Jupiter Olympien et Hypsistus, dont la ville était ornée. Les tombeaux des rois, situés probablement au sud-est sur la route d'Edesse à Cyrrhus, le long de la voie Egnatia, furent pillés cinquante ans après la mort d'Alexandre par les Gaulois de la suite de Pyrrhus, et il n'en reste aucun vestige [2].

Le Vodéna est grossi considérablement par les six cascades du plateau d'Edesse, mais il est formé originairement par le canal d'écoulement qui part du lac de Telovo. Depuis la frontière de l'Eordée jusqu'à Edesse, le lac et le cours d'eau sont suivis à peu près constamment par la voie Egnatia, dont quelques parties se reconnaissent encore. La première ville de cette vallée devait être Eubéa ou Lébéa, où les Téménides, fuyant d'Argos, arrivèrent tout d'abord. Ils s'y mirent au service du roi, dit Hérodote [3] ; probablement ce roi était celui des Eordéens, alors dominants. Eubéa fut bâtie près d'Edesse, après la guerre de Troie, par les Abantes

[1] Diod. XVI. 91. — Corn. Nep. *In regib*.

[2] *Ibid*. XXII. 12. — Plut. *Pyrrh*. — M. de la Coulonche. *Rev. des soc. sav*. IV. 649-661.

[3] Hérod. VIII. 137.

de l'Eubée, qui, jetés en Illyrie par la tempête, essayaient de regagner leur patrie à travers la Macédoine [1]. En l'absence de tout indice d'antiquités au sud d'Edesse, on peut avec vraisemblance placer Eubéa à Vladova. Au nord de ce village M. de la Coulonche signale [2] un mamelon isolé, couvert de débris de tuiles et d'anciennes fortifications, et portant le nom de Phylo-Castro. Il croit les ruines byzantines, mais il ajoute aussitôt que l'emplacement a dû être fortifié dans la plus haute antiquité. Ce mamelon commandait le passage d'Edesse en Eordée et en Pélagonie ; le nom de Phylo-Castro indique un poste militaire, une petite place forte. Nous y verrions volontiers Tyrissa (Thyrissa ?) placée par Ptolémée [3] en Emathie, à la suite des Lyncestes, et mentionnée par Pline [4]. Malgré son voisinage, comme ce n'était qu'une forteresse, un πολίχνιον, elle ne pouvait pas gêner les Abantes établis à Eubéa, et elle les défendait utilement contre les invasions des tribus péoniennes.

En suivant à l'est d'Edesse la voie Egnatia, au pied des collines de Dragamantsi, on passe le Rhoidias (Tcherna-Riéka) au-dessous d'Europus, et on entre dans la Cyrrhestide, canton de l'Emathie qui tire son nom de la ville de Cyrrhus. Enclavée entre les collines de Jannitza au sud, le mont Païk à l'est, le Moglénitiko au nord, la Cyrrhestide est ouverte seulement à l'ouest, vers la plaine du Vodéna. Le torrent de Paléo-Castro, qui arrose son territoire, se jette dans le Rhoidias un peu au-dessus de son confluent avec le Vodéna ; il doit son origine à la source d'Obahr, remarquable pour l'abondance et la pureté de ses eaux [5]. Les anciens voyaient dans cette source une dérivation de l'Axius,

[1] Strab. X. c. I. § 15. p. 386.
[2] M. de la Coulonche. *Rev. des soc. sav.* IV. 782.
[3] Ptol. III. 13. p. 94.
[4] Plin. IV. 17.
[5] Serait-ce la fontaine Æa ? Il faudrait alors reporter plus au nord les villes d'Amydon et d'Europus de l'Axius.

et elle portait au Borboros limen[1] son plus grand volume d'eau. Ainsi le Borboros limen se trouvait alimenté à l'est par les infiltrations de l'Axius à travers la masse du Païk, et au nord-est par les infiltrations de l'Eordaïcus et le trop plein du lac d'Ostrovo, arrêtés dans leur pente vers l'Erigon par la masse du mont Bora (Nidsche)[2].

Le Paléo-Castro qui donne son nom au torrent est probablement Cyrrhus, et l'emplacement d'une ancienne église y peut répondre au temple de Minerve Cyrrhestide, l'un de ceux dont Alexandre avait projeté l'agrandissement[3]. Thucydide dit positivement que l'Axius coule à gauche de Pella et de Cyrrhus[4]; par conséquent Cyrrhus est sur la même rive que Pella. Nous voyons que dans l'itinéraire de Jérusalem Cyrrhus porte le nom corrompu de Scurio, et il y avait un relais (*mutatio*)[5]. Procope nous apprend que Justinien I[er] la fit rebâtir, et les fortifications qui subsistent, c'est-à-dire les dernières en date, coïncident pour le style avec le règne de ce prince[6]. La distance, à mi-route d'Edesse et de Pella, s'y rapporte également, et sa position sur un îlot isolé au milieu de la plaine peut seule convenir à Cyrrhus. Plus à l'est, et près du village de Cassolahri, est un lieu nommé Madené; il y avait des mines d'argent, probablement exploitées par les Macédoniens. On y voit de nombreuses traces de fouilles, et des fragments de poteries qui révèlent l'emplacement d'une ville; il est probable que cette ville était celle de Mandaræ, placée par Étienne de Byzance[7] dans la Cyrrhestide, et dont il a seul fait mention.

Aux environs de Mandaræ le mont Païk se divise en trois ramifications; la première et la plus importante longe

[1] Strab. VII. *Fragm.* 20. 23. p. 277. 278.
[2] M. Viquesnel. *Mém. de la Soc. de géol.* 2e série. I. 254.
[3] Diod. XVIII. 4.
[4] Thucyd. II. 100.
[5] Itin. Hieros.
[6] Procop. *De ædif.* III. 280.
[7] Steph. 440.

l'Axius, et continue la chaîne principale au sud jusqu'au village d'Yaeladjick; la seconde se dirige au sud-ouest, et expire sur les bords du Borboros limen : ce sont les collines d'Allah-Kilissa; la troisième se dirige à l'ouest et expire sur le Vodéna : ce sont les montagnes de Jannitza. La voie Egnatia, sortant de Paléo-Castro, coupait les montagnes de Jannitza, longeait les collines d'Allah-Kilissa, en passant près de Jannitza, et arrivait à Pella, qu'elle traversait tout entière. Peu de villes aussi importantes et aussi riches de souvenirs ont laissé moins de traces de leur existence. Cependant il est certain qu'Allah-Kilissa, et en face de ce village la colline d'Hagious Apostolous, répondent à l'emplacement de Pella; Jannitza ou Jannitza-Vardar est une ville bulgare, et les antiquités qu'on y trouve, comme dans plus de vingt villages environnants, proviennent des débris de la grande cité macédonienne.

Pella, qui doit peut-être son nom à son sol pierreux (πέλλας, pierre en langage macédonien), s'appelait anciennement Bounomos ou Bounomia[1]. Sa situation était très-heureuse : bâtie sur une colline au couchant d'hiver, elle était protégée par des marais profonds et infranchissables, dus aux débordements du lac Borboros. Elle apparaissait comme une île au milieu de ces marais; une muraille élevée sur une chaussée, d'un travail immense, la mettait à l'abri des inondations. De loin, le rempart paraissait joint à la ville, mais un canal intérieur l'isolait, et la ville s'accédait par un pont. Ainsi, impénétrable à l'ennemi au dehors, à l'intérieur elle ne laissait aucun moyen de fuir à ceux que les rois y retenaient prisonniers[2]. Obscure et sans gloire jusqu'au quatrième siècle avant Jésus-Christ[3], Pella fut une des résidences d'Amyntas IV; cependant elle dut sa fortune à

[1] Steph. 540.
[2] Liv. XLIV. 23. 46.
[3] Dem. *Pro cor.*

Philippe, qui y avait été élevé, et elle grandit encore sous le règne d'Alexandre [1]. Peut-être néanmoins le canal intérieur qui rendait la ville accessible aux vaisseaux est-il l'ouvrage d'Archélaüs Ier ; il est certain du moins qu'il existait lors de la seconde ambassade d'Eschine, en 346 [2].

Pella fut la capitale de la Macédoine depuis Philippe jusqu'à l'occupation romaine, et les rois antigonides y résidèrent habituellement. Démétrius y était malade pendant que Pyrrhus pillait Edesse ; il y faisait construire une partie des galères qui, par le Borboros limen et par le Ludias, devaient le transporter en Asie. Philippe, fils de Démétrius II, y reçut (190) Tib. Gracchus, envoyé de L. Scipion, et y fit tout préparer pour le passage de l'armée romaine à travers la Macédoine. Dès le surlendemain de la bataille de Pydna, Pella se rendit aux Romains [3], et Paul-Émile, qui admira beaucoup sa position, paraît avoir campé avec ses légions sur les bords du lac, entre le Konikovo, seul affluent du lac à l'est, et le village d'Iénikeui. Persée, parti de Pella pendant la nuit, avait eu le temps de passer l'Axius avant le jour [4]. Paul-Émile y repassa cinq jours après son départ d'Amphipolis [5], et, dans la division du pays en districts, elle devint la capitale de la troisième région [6]. Elle fut dans la période républicaine l'une des plus illustres villes de la Macédoine [7], mais sa prospérité s'évanouit sous les empereurs. Elle est encore qualifiée colonie par Pline [8], et c'était une des stations de la voie Egnatia [9] : elle n'en était pas plus florissante. Dion Chrysostôme et Lucien parlent de ses ruines, qui couvrent les plaines environnantes, comme le ferait un voyageur du temps présent, et les témoignages qui

[1] Pomp. Mela. II. 3. — Strab. VII. *Fragm.* 23.
[2] Vatry. *Acad. insc.* 1re série. XIV. 205.
[3] Liv. XXXVII. 7.
[4] Liv. XLIV. 43.
[5] Liv. XLV. 33.
[6] Liv. XLV. 30.
[7] Scymn. Ch. V. 625.
[8] Plin. IV. 17.
[9] Itin. Ant.

s'y rapportent sont de pure érudition à partir du troisième siècle après Jésus-Christ.

Pella fut établie d'abord à Allah-Kilissa, et c'est sur cette colline que sa première citadelle fut construite. La ville haute y était comprise tout entière, et la voie Egnatia la traversait. On a pu y placer avec vraisemblance (maison du Soubachi) un temple de Diane Gazoritide, dont le culte existait aussi à Scydra. Au sud-est, le long de la route, sur une étendue de 2 kilomètres, on reconnaît six tumulus, dont un seul a été fouillé; M. de la Coulonche les donne aux nobles Macédoniens qui vivaient à la cour des rois, et il en allègue pour raison que Cassandre célèbre encore à Æges [1] les funérailles d'Arrhidée et d'Eurydice. Sans doute, mais les Gaulois de Pyrrhus n'avaient pas encore violé les tombes royales. Cette profanation n'était pas de bon augure pour les Antigonides, qui, d'ailleurs, ne résidèrent pas à Edesse, et, lorsque Alexandre lui-même reposait à Alexandrie, on ne voit pas pour quel motif ils auraient conservé un usage gênant, qui n'avait pas mis les cendres de leurs prédécesseurs à l'abri d'un sacrilége. En l'absence de preuves contraires, il est donc au moins permis de croire que quelques Antigonides ont pu avoir à Pella leur sépulture, et comme un seul tumulus a été fouillé, c'est un puissant attrait pour explorer les autres. On peut regretter que M. L. Heuzey, qui a été si heureux aux environs de Pydna, n'ait pas entrepris à Pella le même travail.

Le canal intérieur (*intermuralis amnis*), entouré d'un rempart, séparait la ville haute de la seconde citadelle, fondée par Philippe sur la colline d'Hagious Apostolous : c'est là que Philippe reçut la nuit les ambassadeurs athéniens. Le temple de Minerve Alcidès et le théâtre y étaient

[1] Diod. XIX. 52.

renfermés, ainsi que le palais de Philippe[1], habité par ses successeurs (*quiescerem et paterer, donec Pellam et in regiam meam...*[2]), le trésor royal, et la prison des criminels d'Etat. C'est la citadelle que décrit Tite-Live, jointe à la ville par un pont, et l'église d'Hagious Apostolous, construite sur l'emplacement du temple de Minerve Alcidès, nous rappelle par son nom que saint Paul y prêcha. Au midi des deux collines, entre le lac et le Konikovo, s'étendait la ville basse, protégée elle-même par une enceinte. Elle est encore remplie de débris de toutes sortes, et on y trouve souvent des médailles autonomes, et des médailles de l'époque romaine, où Pella figure comme colonie. Pella avait encore un temple de Bacchus Pseudanor comme à Edesse, des temples de Pan, des Cabires, un temple de Jupiter, où Séleucus offrit un sacrifice avant de partir pour l'Asie avec Alexandre. Des inscriptions et des médailles constatent l'existence de ces temples, et du culte des Bacchantes, que nous retrouverons Philippes, et qui est profondément macédonien.

Les principales antiquités trouvées à Allah-Kilissa sont une statue de femme, d'un assez bon style, que l'on croit être Diane Gazoritide ; des stèles en forme de colonnes ; des fragments de vase en porphyre vert[3], qui étaient une des industries de Pella. On voit à Jannitza des colonnes monolithes en marbre blanc ; entre Jannitza et Pella un tumulus à deux sommets, comme à Pergame en Asie ; à Bagnia, un aqueduc, un réservoir romain alimenté par une source qui est tiède dans la saison froide. Près de Bagnia étaient les magnifiques haras établis par Philippe et entretenus par les rois ses successeurs[4], et ensuite par les Romains au moins jusqu'au second siècle après Jésus-Christ. Le recen-

[1] Esch. *Disc. sur l'amb.*
[2] Liv. XLII. 41.
[3] Liv. XLV. 33.
[4] Strab. XVI. c. II. § 10. p. 640.

sement des troupes se faisait à l'est, sur les derniers plateaux du Païk, et on y célébrait les Xanthiques [1], sorte de purification de l'armée. On a trouvé sur ces deux plateaux, entre les deux villages de Kofalovo, une inscription rappelant le culte des Cabires, et un sarcophage romain.

Le port de Pella était le lac Borboros tout entier, d'où on opérait le débarquement à droite et à gauche sur les quais du canal intérieur. Mais ce canal intérieur s'accédait-il au sud de Pella, comme le pense M. de la Coulonche, ou bien au nord, au delà de la colline d'Hagious Apostolous, comme le pense Cousinéry ? Tout d'abord il semble naturel de croire qu'il s'accédait au sud : c'est plus direct, et cela permettait au canal de desservir la ville basse, protégée elle-même par un mur d'enceinte. Mais on voit des traces d'une escale à l'ouest, près d'Iénikeui, et dans les basses eaux, on aperçoit, vers l'extrémité nord-ouest du lac, des pierres énormes qui semblent avoir appartenu à un quai [2]. Nous pensons que le canal intérieur a dû avoir deux ouvertures, l'une au sud-ouest, par laquelle les vaisseaux arrivaient, l'autre au nord-ouest, par où ils s'en retournaient, et le canal d'écoulement qui porte dans le lac au moyen d'un aqueduc les eaux de Bagnia pourrait correspondre à cette seconde issue. On sera encore plus tenté de se rattacher à cette opinion, que rien ne contredit, et qui n'est pas dénuée absolument de preuves matérielles, si on observe quel parti les rois pouvaient tirer de cette double issue pour la défense ou pour la fuite.

Pella est placée par la plupart des auteurs anciens dans la Bottiée, sur la partie qui borde la mer [3], et cependant nous n'avons pas hésité à la laisser dans l'Emathie. C'est qu'en effet la Bottiée n'est pas véritablement une province

[1] Liv. XL. 7. — Q. Curt. X. 9. 12.
[2] Cousinéry. *Voy. en Mac.* I. 65.
[3] Hérod. VII. 123. — Thucyd. II. 99.

qui ait sa vie à part et son histoire, mais un district abandonné promptement par ses premiers possesseurs. Tant que les Bottiéens restèrent les maîtres de leur pays, cette tribu, d'origine thrace, fut confondue avec les Piériens, et la Piérie s'étendit jusqu'à l'Echédorus. Mais lorsque les rois de Macédoine eurent forcé les Bottiéens à fuir en Chalcidice, et pénétré au sud jusqu'à l'Haliacmon, la Piérie ne dépassa plus ce fleuve, et la Bottiée, devenue macédonienne, fut comprise dans l'Emathie. C'est au même titre et comme canton, qu'il faut y comprendre la Cyrrhestide. La Bottiée avait elle-même quelques noms particuliers, tels que l'Ichnaiè ou Ichnitide, appelée aussi Στεῖνον Χώριον, entre l'Axius et le Ludias; l'Aloritide, autour d'Alorus; la Nésos, partie de l'Aloritide, entre l'Haliacmon, le Ludias et le Borboros limen. Le nom romain de Campania est encore donné de nos jours à toute la plaine basse entre l'Axius et l'Haliacmon.

Le torrent de Konikovo n'a pas d'équivalent dans la géographie ancienne; sur sa rive gauche, et presque au coude du Borboros, le village de Messer-Baba est l'emplacement d'Ichnæ. Une éminence artificielle et d'anciennes fondations permettent de le supposer, sans qu'on puisse toutefois rien induire de descriptions indéchiffrables et de ruines qui peut-être viennent de Pella. Ichnæ[1], appelée Achnæ par Eratosthène, était en Bottiée, sur la côte[2]; on y adorait Thémis Ichnéenne, que Jupiter y surprit en la suivant à la trace[3], allégorie ingénieuse pour montrer la justice qui s'attache aux coupables. Sans doute, ce culte y fut importé par les colonies crétoises, dont Botton était le chef. L'Ichnitide, qui formait son territoire, était fertile, mais assez étroite, et, avant la splendeur de Pella, cette

[1] Hérod. VII. 123.
[2] Plin. IV. 17.
[3] Steph. 340.

ville, sous le nom de Bounomos, y était renfermée. La ville de Dicæopolis, indiquée par les itinéraires, est probablement Ichnæ.

Le Borboros limen, appelé par Strabon lac Ludias, et formé par les cours d'eau de l'Emathie, a pour canal d'écoulement le Ludias (Kara-Asmak, ou Mavronéro) qui se jetait anciennement dans l'Haliacmon, et se jette présentement dans l'Axius. C'est par le Ludias que les vaisseaux remontaient jusqu'à Pella, située à 120 stades de la mer (22kil.,200). L'Aloritide, à l'ouest, s'étendait entre le lac Ludias et l'Haliacmon ; Strabon et son abréviateur la donnent à la Bottiée, et la ville de Bottéa (Kopsokhori), située près de l'Haliacmon, donne de la consistance à leur témoignage. On y trouvait Alorus, qui correspond probablement à Clidi ; Icaris[1], colonie crétoise, près d'Alorus, que l'on peut placer dans la Nésos à Paléa-Khora, et Bottéa, autre colonie crétoise, sans doute fondée par Botton, et dont l'emplacement pouvait être à Kopsokhori. Dans cette plaine, si souvent bouleversée par l'Haliacmon et par le Ludias, où les alluvions ont enseveli presque complétement les arches des ponts, où les fleuves ont changé leur cours, où les atterrissements ont augmenté l'étendue du littoral, il est fort difficile de rien préciser. Le pays était très-fertile; Ptolémée, fils naturel d'Amyntas IV, y avait de grands biens, qui sans doute furent recueillis après sa mort par les rois de Macédoine. Les rois continuèrent en effet d'avoir de riches domaines dans l'Aloritide, et lors de l'invasion romaine ils les possédaient encore; le sel y était abondant et leur donnait de beaux revenus. Aux deux frontières de la Piérie et du territoire de Bérée, la route de Dium à Bérée avait les deux relais d'Acerdos et d'Arulos. Une autre

[1] Pomp. Mela. II. 3.

route partait de Bottéa (Kopsokhori) pour se rendre à Pella et à Thessalonique.

Il ne faut chercher sur le littoral entre l'Axius et l'Haliacmon aucun établissement ancien autre qu'Alorus. Si nous repassons le Ludias, en suivant la route de Dium à Pella, nous retrouvons au village d'Yaeladjick la voie Egnatia, et au passage de l'Axius, qui en est proche, le relais appelé par les itinéraires Géphyra. L'Axius a aussi changé son cours : sur son ancien lit, et présentement à 6 kilomètres de la mer, est le village de Kolakia ; au-dessous de ce village était située la petite ville de Chalastre [1], appelée aussi Chaladra et Canastra, et située sur le golfe Thermaïque [2]. C'est la première ville macédonienne qu'on rencontrait en venant de Grèce, avant Therma, située plus à l'est. Lycophron s'en est servi pour désigner la Macédoine elle-même [3] ; il appelle Alexandre, qui réunit les deux races épirote et macédonienne, le lion de Thesprotie et de Charadra [4]. Chalastre, dit Hérodote, était sur l'Axius, qui sépare la Mygdonie de la Bottiée [5]; un chalastréen, Limnus, conspira contre Alexandre [6]. Après la mort de ce prince, Chalastre n'était plus qu'un bourg, dont Cassandre transporta les habitants à Thessalonique, avec ceux des bourgs voisins [7]. L'Axius avait alors son embouchure entre Chalastre et Therma ; par conséquent il faut placer Chalastre à droite de l'ancien lit. Une partie des Chalestréens revint habiter leur ancienne patrie ; un fragment de Diodore nous apprend en effet que Persée s'empara de la petite ville de Chalestre (Χάλεστρον τὸ πολισμάτιον), et en passa les habitants au fil de l'épée [8]. Nous ne voyons pas à quelle époque de son règne cet événement peut se rapporter, ni pourquoi Chalestre ou Cha-

[1] Cousinéry. I. 62.
[2] Plin. IV. 17. — Tzetzes. *Ap.*
[3] Lycophr. V. 1440. — Steph. 710.
[4] Holst. *Ap. Steph.* v° Γαλάδρα.
[5] Hérod. VII. 123.
[6] Plut. *Alex.* 49.
[7] Strab. VII. *Fragm.* 24. p. 278.
[8] Diod. XXX. *Fragm.* 4.

lastre se serait révoltée, et ce passage, qui est isolé, demeure pour nous sans explication. La petite anse à l'est de l'Axius nous paraît avoir été le golfe de Chalastre ; il était alors à l'ouest du fleuve, et certainement plus considérable. Ainsi l'ancien port de Chalastre, comme l'ancien port de Pydna, se trouve en partie comblé.

Nous venons de voir qu'Hérodote donne l'Axius pour frontière commune à la Mygdonie et à la Bottiée [1]. Cela prouve qu'il comprend dans la Mygdonie l'Amphaxitide. Cependant, même en l'expliquant ainsi, nous n'admettons pas absolument, et sans restriction, le témoignage du père de l'histoire, et nous croyons que cette limite doit être reportée au cours de l'Echédorus, au moins pour la partie qui avoisine le littoral. La vallée même de l'Axius, qui nous reste à décrire, le prouve incontestablement. En effet, depuis la ville d'Almana, sur la frontière des Pélagoniens, l'Axius, resserré entre le mont Païk à l'ouest, et les prolongements du Vélitz-Dagh à l'est, coule à peu près verticalement dans une vallée étroite ; les anciens nous y indiquent cinq localités appartenant toutes à l'Emathie, et dont la dernière est le pont de l'Axius, répondant au relais de Géphyra. Ainsi jusqu'à ce point on est certain que l'Emathie avait pour limites les prolongements du Velitz-Dagh, et que l'Axius lui appartenait pour ses deux rives. A partir de Géphyra nous trouvons le territoire de Chalastre : il n'est pas probable, du moins aussi longtemps que Chalastre fut prospère, que son territoire n'ait pas dépassé l'Axius, dont elle n'était distante que d'un kilomètre, et il est plus naturel de supposer qu'il s'étendait au moins jusqu'à l'Echédorus, c'est-à-dire à 4 ou 5 kilomètres plus loin ; cela laisse encore assez de marge pour le territoire de Therma. Plus tard sans

[1] Hérod. VII. 123.

doute, après la régénération opérée par Cassandre, Therma, devenue Thessalonique, s'étendit jusqu'à l'Axius ; mais il n'y avait plus alors ni port de Chalastre, ni Bottiée, et cet état de choses est très-postérieur à Hérodote.

Le pont en bois de l'Axius paraît avoir subsisté de tout temps : c'est de ce pont que Démétrius Poliorcète jetait dans le fleuve les requêtes de ses sujets. La voie Egnatia le traversait, et les routes de Vodéna et d'Yénitschar à Saloniki s'y croisent encore de nos jours. La voie Egnatia y avait un relais, celui de Géphyra. En remontant le fleuve à la hauteur de Jannitza, et au confluent de l'Axius avec le Gumendsche, près du village de Basadschi, était située Europus de l'Axius, ainsi appelée, dit Etienne de Byzance, par Europus, fils de Macédon et d'Orithye, fille de Cécrops [1]. Sitalcès ne put se rendre maître de cette ville [2], qui est encore citée par Plinee t par Ptolémée [3]. Entre cette Europus et le pont de l'Axius était situé un lieu fortifié, appelé Amydon par Homère et Abydon par Strabon [4]. Il vint au secours de Troie, dit Homère, des Péoniens de la ville d'Amydon, et des bords du large Axius [5]. Près d'Amydon était la fontaine Æa [6], qui mêlait ses eaux limpides aux eaux troubles du fleuve. On ignore leur position exacte. Au-dessus d'Europus trois villes se succédaient, toutes d'origine crétoise, et toutes prises par Sitalcès [7] : Atalante, peut-être la même qu'Allantion [8] ; Gordenia, appelée aussi Gordynies et Gortyne [9] ; Idomène [10], immédiatement au-dessous d'Almana; et conquise la première, lorsque les Thraces s'élancèrent du pays élevé de Dobérus dans la Macédoine inférieure, où Perdiccas régnait [11]. Nous ne pouvons pas pré-

[1] Steph. 280.
[2] Thucyd. II. 100.
[3] Plin. IV. 17.—Ptol. III. 13. p. 94.
[4] Strab. VII. *Fragm*. 20. p. 277.
[5] *Iliad*. II. 849.
[6] Strab. VII. *Fragm*. 20.
[7] Thucyd. II. 100. — Steph. 64.
[8] Plin. IV. 17.
[9] Ptol. III. 13. — Plin. IV. 17.
[10] *Id. ibid*. — Steph. 253.
[11] Thucyd. II. 99.

ciser davantage quel était l'emplacement de toutes ces villes, étagées le long de l'Axius sur 70 kilomètres environ.

La ville de Galadræ était située dans la Piérie macédonienne ; elle devait son nom à Galadrus, fils d'Emathius ; il y avait aussi un mont Galadrus, et Polybe appelait Galadrèques ses habitants. Faut-il rapporter ce passage à Chalastre [1], appelée aussi Charadra, ou bien placer avec Scylax [2] cette ville dans la presqu'île d'Acté, entre Acrathoi et Olophyxus ? Comme il est aussi parlé d'une ville d'Emathia dans l'Acté, en face de Thasos, nous croyons que Galadræ située dans la Piérie macédonienne est bien Chalastre, et que les autres détails se rapportent à la ville actéenne de Charadries, que nous citerons en son lieu. Etienne de Byzance [3] donne aussi à la Macédoine un bourg du nom de Gadara, dont nous ignorons la position. Si on voulait à toute force que Galadræ ne fût pas Charadries ou Chalastre, on pourrait la placer sur le versant occidental des monts Piériens, entre Vallæ et Phylacé, où il y a un Paléo-Castro. On retrouve ce nom de Galadræ dans la tribu dardanienne des Galabri.

4. Mygdonie.

La Mygdonie est une partie de la Macédoine [4]. Elle avait pour limites à l'ouest le prolongement du Vélitz-Dagh, qui la séparait de l'Emathie ; au sud, le col et le lac de Langasa, le lac de Bolbé (lac de Betschik) et l'Aulon, qui la séparaient de la presqu'île de Chalcidice ; au sud-est et à l'est le mont Cercine (monts de Gumendsche et de Lahana), qui la séparait de la Piérie de Thrace, de la Bisaltie, et du pays des Sintes ; au nord, le mont Tchengel, qui la séparait des

[1] Steph. 195.
[2] Scyl. 66.
[3] Steph. 192.
[4] *Ibid.* 472.

Mædes et des Æstréens de la Tripolide Péonienne. Elle avait probablement embrassé aux premiers temps la Chalcidice tout entière, et des établissements situés dans l'un et dans l'autre pays appartiennent aux mêmes peuples; cependant elle demeura dans les derniers temps presque étrangère à la civilisation importée dans la Chalcidice par les colonies grecques, et pendant que les villes se multipliaient riches et florissantes sur les côtes très-découpées de la vaste péninsule, aucune ville des Mygdoniens ne paraît avoir brillé d'un grand éclat. Hydrographiquement elle répond au bassin de l'Echédorus, et aux affluents septentrionaux des deux lacs de Bolbé et de Langasa.

Un petit canton de la Mygdonie, la Crestonie, ou territoire de Crestone (ainsi appelée d'un certain Grestus, dit Etienne de Byzance)[1], était voisine des Bisaltes, qui eurent quelque temps les mêmes rois que les Crestoniens[2]. Crestone, sa ville unique, était habitée par les débris des Pélasges Tyrrhéniens, et avait conservé le langage barbare des tribus asiatiques de la Propontide[3]. Elle se trouvait sur la route de Bolbé à Therma, et par conséquent sur le passage des Perses, à cause de l'étendue de terrain occupée par leur immense armée[4]: elle fut aussi ravagée par Sitalcès[5]. Elle nous semble répondre pour sa position à Likovan, situé près du col de ce nom sur un affluent de l'Echédorus (Gallico), à proximité des Bisaltes. Nous ne pouvons admettre avec Kiepert[6] qu'elle ait existé aux abords du lac de Langasa. En effet, Hérodote nous apprend que, du temps de Xerxès, les Bisaltes et les Crestoniens avaient le même roi; si la Crestonie était située près du lac de Langasa, entre ce lac et Therma, il faut nécessairement ou que les Mygdo-

[1] Steph. 214.
[2] Hérod. VIII. 116.
[3] *Id.* I. 57.
[4] Hérod. VII. 124.
[5] Thucyd. II. 99.
[6] Kiep. *Thess. Epeiros.*

niens aient subi le joug comme les Crestoniens, ce qu'Hérodote ne dit pas, ou que les Bisaltes aient coupé la Mygdonie en deux pour s'étendre jusque-là. C'est d'autant moins vraisemblable, qu'avant l'invasion des Perses les Téménides avaient chassé de la Mygdonie les Edoniens, et les avaient rejetés au delà du Strymon[1], et que nous voyons cinquante ans plus tard Perdicas II établir les Bottiéens et les Chalcidiens dans ses domaines autour du lac de Bolbé[2]. Crestone doit donc être reportée sur les frontières de la Bisaltie, et comme on connaît deux ou trois villes qu'il faut vraisemblablement placer entre elle et le lac de Bolbé, on ne peut lui assigner un emplacement plus probable que celui de Likovan.

C'est pour des raisons de même nature que nous placerons Xylopolis[3] à Lahana. Cette ville, qui n'est pas nommée dans les siècles précédents, est mentionnée au temps des empereurs, et elle jouit de l'autonomie[4]. Elle devait être située dans les montagnes, et fournir aux Romains des bois de construction. Kiepert la place de même aux environs du mont Cercine[5]. Lété est placée à Soho par Cousinéry, mal à propos selon nous, car c'est une ville mygdonienne, et Soho se trouve au delà du mont Cercine, sur le versant habité par les Bisaltes. Nous ne lui assignons pas davantage l'emplacement donné par Leake sur les bords du lac de Mavrovo; nous préférons conserver cette position pour Physca, où les Eordéens se réfugièrent lorsqu'ils furent expulsés de leur pays par les rois de Macédoine[6]. Lété, située à l'intérieur, était une ville importante, et nous en avons des médailles: elle tirait son nom d'un temple de Latone[7], qui y était construit : la position donnée par Danville à Anthémus[8], au nord

[1] Thucyd. II. 99.
[2] *Id.* I. 58.
[3] Ptol. III. 13. p. 94.
[4] Plin. IV. 17.
[5] Kiep. *Thess. Epeiros.*
[6] Thucyd. II. 99.
[7] Steph. 420.
[8] Danv. *Géogr. ant. Gr. tab.*

du lac de Langasa, sur le principal affluent de ce lac, et au centre de la Mygdonie, lui convient très-bien. Nous croyons volontiers avec Etienne de Byzance[1] qu'il y avait une ville de Bolbé, et que cette ville de Bolbé devait être située sur les bords du lac de ce nom (lac de Betschik)[2], et nous la plaçons avec Leake à Besikia, mais nous mettons Physca[3], appelée aussi Physcus, sur le lac de Mavrovo, parce que les Eordéens s'y trouvaient à l'extrémité des possessions des Macédoniens, leurs ennemis, et à portée de fuir encore, si on continuait de les poursuivre. Nous voyons en effet que quelques-uns se retirèrent jusque dans la Piérie de Thrace; la position que nous donnons à Physca était sur leur route, et concorde avec la direction qu'ils ont suivie dans leur émigration. Au nord du lac de Mavrovo, et près du lac de Bolbé (lac de Betschik) étaient des mines d'argent[4], qu'il ne faut pas confondre avec celles situées en Chalcidice au sud de Stagire, et exploitées par Alexandre Ier. La carte de Kiepert place encore[5] Terpyllus sur la rivière de Lahana, et Carabia sur la rive gauche de l'Echédorus; nous n'avons aucune raison de contester ou d'accepter ces indications.

Après Stobi, ville libre et autonome, Pline cite Antigonée[6], puis Europus de l'Axius. Cette Antigonée, placée par Ptolémée en Mygdonie[7], n'est pas celle située sur la rive droite de l'Axius, près de Démir-Kapou, et indiquée par les itinéraires; il faut au contraire la placer sur la rive gauche et aussi près que possible des frontières de la Mygdonie, pour les protéger contre les incursions des Mædes. Toutes les villes fondées par les Antigonides ont un but de défense; c'est une raison pour placer Antigonée sur le haut Echédorus, où Kiepert a placé Physca. Au-dessous de cette ville

1 Steph. 173.
2 Hérod. VII. 124.
3 Thucyd. II. 99. — Steph. 707.
4 Ptol. III. 13. p. 94.
5 Kiep. *Thess. Epeiros.*
6 Plin. IV. 17.
7 Ptol, III. 13. p. 94.

se trouvait le relais de Gallicum, sur la route de Scupi à Thessalonique, et probablement au centre de ces colonies gauloises établies par Philippe, père de Persée : nous lui conservons la position donnée par Leake[1]. Calindéa, ou Alindéa, pourrait être au sud de Lété[2], près de l'extrémité ouest du lac de Langasa. Holstein rappelle à propos des Alindéens une monnaie avec les attributs d'Hercule (massue, couronne de peuplier)[3]. Philéros, située à l'intérieur des terres[4], après Lété, au fond du golfe Thermaïque, entre Thessalonique et Chalastre, était quelque part le long de l'Echédorus, au sud de Gallicum. Bérus[5] était peut-être sur les bords mêmes du lac de Langasa ; il en est de même de Tirsæ, à qui une des femmes du fils de Mygdon a dû laisser son nom[6].

Il n'est pas besoin d'avertir que les positions données aux villes de Mygdonie sont toutes plus ou moins conjecturales. Cette partie de la Macédoine n'a pas encore été explorée assez attentivement pour suppléer à l'absence ou à l'insuffisance des témoignages. Sauf deux ou trois emplacements visités par Cousinéry dans le nord-est, on n'a pas même constaté des ruines.

§ 4.

Chalcidice.

Nous comprenons sous le nom de Chalcidice toute la contrée baignée à l'ouest par le golfe Thermaïque, au sud par la mer Egée, à l'est par le golfe Strymonique, et bornée au nord par le mont Cercine, et les lacs de Bolbé et de Langasa, qui la séparent de la Piérie de Thrace et de la Mygdonie.

[1] Leake. *Map of north Gr.*
[2] Ptol. III. 13. p. 94. — Steph. 64.
[3] Holst. *Ap. Steph.* 26.
[4] Plin. IV. 17.
[5] Ptol. III. 13. p. 94.
[6] Steph. 657.

Elle compte environ 90 kilomètres de l'ouest à l'est, depuis le cap Æneum jusqu'à l'entrée du golfe d'Acanthe, et 120 kilomètres du nord-ouest au sud-est, depuis les bouches de l'Echédorus jusqu'au cap Nymphæum, à l'extrémité de la presqu'île d'Acté. La partie septentrionale, renflée à l'ouest, échancrée à l'est, mais toute d'un bloc, constitue à proprement parler la Chalcidice ; la partie méridionale se compose de trois presqu'îles parallèles, séparées par les grands golfes Toronaïque et Singitique, et qui s'appellent Pallène, Sithonie et Acté: telle est la division physique. La division politique est plus compliquée. L'Amphaxitide s'étend entre les deux golfes Thermaïque et Strymonique, au sud des lacs de Langasa et de Bolbé, depuis les bouches de l'Echédorus jusqu'à l'Aulon, qui sert au lac de Bolbé de canal d'écoulement; elle doit son nom au voisinage de l'Axius. L'Anthémonte (vallée de l'Anthémus), la Crosséa (vallée du Réchius) et la presqu'île de Pallène se partagent la côte occidentale: la Bottique est comprise dans la Crosséa. Au sud, la Paraxia (contrée au delà de l'Axius) (peut-être Paramphaxia?) comprend les petites vallées de l'Olynthius et de l'Amnias, la vallée inférieure du Chabrius et la presqu'île de Sithonie; au centre et à l'est, la Chalcidice proprement dite embrasse la vallée du Chabrius, le plus grand cours d'eau de toute la région, celle du Psychros, la presqu'île d'Acté, et le littoral du golfe Strymonique jusqu'à la limite de l'Amphaxitide. On trouve dans la Paraxia l'Olysia et l'Assoritide; le Dysoron, le Cissus, l'Hypsizonus et l'Athos sont les montagnes les plus élevées de la région. Ces divisions représentent autant de cantons distincts les uns des autres; les villes avaient une origine semblable, quelquefois le même lien fédératif, mais elles étaient toutes autonomes; il ne faut y chercher en général aucune unité politique, et la courte prépondérance d'Olynthe fait seule exception.

a. Amphaxitide.

L'Amphaxitide ne s'est pas étendue à l'ouest au delà de l'Échédorus, et la ville d'Amphaxis, placée par Cousinéry à Géphyra, nous est suspecte; les médailles citées à l'appui indiquent vraisemblablement la contrée elle-même, appelée Amphaxide, comme on trouve Tripolide et Tripolitide. L'Échédorus n'était pas un fleuve assez important pour faire oublier l'Axius, qui n'en était qu'à une faible distance (20 stades ou 3kil.,700)[1], et il n'y a pas plus lieu de s'autoriser du nom de l'Amphaxitide, qu'il n'y en aurait d'invoquer celui de Paraxia. Ni l'une ni l'autre de ces contrées ne touchait à l'Axius.

Entre l'Axius et le cap Ænéum il y avait plusieurs petites villes et bourgades. Altos est citée par Etienne de Byzance[2]; Sindus était sur le littoral entre Thessalonique et Chalastre[3]. Les habitants de quelques autres localités voisines furent agglomérés par Cassandre pour repeupler Thessalonique. Ainsi Chalastre, dont nous avons déjà parlé, Apollonie, dite Apollonie de Mygdonie, et réellement située dans l'Amphaxitide, Garescus, dont nous ignorons l'emplacement (et qu'il ne faut pas confondre avec une ville du même nom, située en Orbélie), Ænéa et Cissus, que nous retrouverons dans la Crosséa[4]. Quelques-unes de ces localités nous paraissent bien éloignées de la ville qu'elles repeuplaient, mais, dans un pays désolé par tant de guerres, il n'est pas étonnant qu'on soit allé chercher des habitants jusqu'à huit ou dix lieues de rayon.

Thessalonique, libre sous les Romains, était la principale ville de l'Amphaxitide[5]; elle surpassait de beaucoup toutes les autres villes de cette côte par ses richesses et par son importance[6]. Située au fond du golfe Thermaïque, en

[1] Strab. VII. *Fragm.* 21. p. 277.
[2] Steph. 66.
[3] *Id.* 602.— Hérod. VII. 123.
[4] Strab. VII. *Fragm.* 21. p. 277.
[5] Plin. IV 18.
[6] Liv. XLV. 30.

avant de l'Axius[1], elle fut d'abord appelée Halia, à cause du voisinage de la mer, et sous ce nom ce n'était qu'un village; ensuite elle reçut le nom de Therma[2], parce qu'aux environs, à l'est et au sud, il y avait des eaux thermales. Elle fut soumise de bonne heure par les rois Téménides de Macédoine, et Xerxès y séjourna pendant que sa flotte stationnait le long du rivage jusqu'à l'Haliacmon[3]. Les Athéniens la prirent au début de la guerre du Péloponnèse, et la rendirent à Perdiccas pour prix de son alliance[4]. Philippe, fils d'Amyntas, l'agrandit, lui donna le nom de Thessalonique en souvenir d'une victoire contre les Thessaliens, et en fit un de ses meilleurs ports[5]. Cassandre y transporta les habitants des bourgs voisins, et lui conserva son nom en l'honneur de Thessalonice, sœur d'Alexandre et fille de Philippe, qu'il avait épousée[6]. Parmi ces bourgs voisins, il convient de remarquer Therma[7], située sans doute plus à l'est, au pied de la montagne, et dont le nom était resté attaché à l'emplacement des sources thermales, depuis que la ville s'était portée sur le rivage. Démétrius Poliorcète et Persée y eurent leurs vaisseaux, et dans la campagne de Paul-Émile la flotte romaine s'y rendit pour seconder ses opérations. Assiégée inutilement, elle ouvrit ses portes après la bataille de Pydna, et devint dans l'organisation de la conquête la capitale de la seconde région[8]; son conventus était de tous le plus célèbre[9]. La route de Scupi par Tauriana et Gallicum y aboutissait et s'y raccordait avec la voie Egnatia[10]. Le questeur romain y résidait, et y percevait les tribus de la province. Cicéron exilé y résida; dans la première guerre civile, Pompée et la plus grande partie

1 Pomp. Mela. II. 3.
2 Tzetzès. Chil. X. 56.
3 Hérod. VII. 127.
4 Thucyd. I. 61.
5 Steph. v°.
6 Strab. VII. *Fragm.* 20. 21. p. 277.
7 *Id. ibid.* — Plin. IV. 7. — Tafel.
8 Liv. XLIV. 10. 23. 45. XLV. 30.
9 Plin.
10 Itin. Ant.

des sénateurs s'y retirèrent, et les environs se couvrirent de maisons de campagne appartenant aux Romains les plus riches. Dévouée aux triumvirs, elle eût été livrée au pillage, si Brutus avait triomphé, et la défaite des républicains à Philippes assura son salut. Quand saint Paul adressait ses deux épîtres aux Thessaloniciens au premier siècle après Jésus-Christ, Thessalonique était la ville la plus illustre et la plus peuplée de la province; cependant elle n'eut point de port avant Constantin. Douze mille personnes y furent égorgées dans le cirque par ordre de Théodose, et cet affreux massacre est encore un indice de sa prospérité; il suppose en effet une nombreuse population. Au sixième siècle, elle devint la capitale de la seconde Justinienne et de la préfecture d'Illyrie, lorsque Sirmium eut été occupée par les barbares[1].

La position de Thessalonique est des plus heureuses, supérieure peut-être à celle d'Edesse et de Pella. Bâtie en amphithéâtre sur le penchant d'une montagne, elle a en vue sur la côte opposée du golfe Thermaïque, à 16 ou 17 lieues de distance, les sommets du Bermius qui avoisinent Bérée. Son territoire est fertile, et produit de bon blé; il possède aussi des pâturages, et elle est encore aujourd'hui sous le nom de Saloniki une des villes les plus florissantes de la Turquie. Riche en monuments de tous les âges, elle porte l'empreinte de toutes les dominations qui s'y sont succédé. Elle est coupée de l'ouest à l'est par une longue rue, qui, comme à Pella, correspond à la voie Egnatia. On y remarque, à la porte de Rome, un arc de triomphe d'une seule arche, enfoui en partie, et probablement contemporain de la bataille de Philippes; à la porte de Chalcidice, un autre arc de triomphe dont l'arche du milieu est seule debout, et sans doute érigé par Constantin, quand il fit creuser le port, après sa victoire sur Licinius. Des bas-reliefs de très-mauvais

[1] Notit. imp.

style font attribuer l'œuvre à ce prince; à cette preuve on pourrait ajouter le désir de compléter l'œuvre d'Auguste, désir naturel en lui. Cousinéry mentionne encore un cirque en partie enfoui à mi-route des deux portes; un hippodrome, où eut lieu, selon lui, le massacre ordonné par Théodose; un temple des Cabires, de construction romaine, et converti en mosquée; près de ce temple un bloc de vert antique, sur lequel, selon la tradition, saint Paul a prêché l'Evangile. Il y avait encore un temple de Vénus Therméenne, et un temple d'Alexandre, qui répondait peut-être à la mosquée d'Eski-Djama. Ce temple avait ses grands pontifes héréditaires, dont la famille s'est perpétuée jusqu'au règne de Zénon l'Isaurien.

Au nord-est de Thessalonique, en suivant la voie Egnatia, on passait le Dysorum et on trouvait le relais appelé *ad duodecimum*, à l'extrémité du lac de Langasa. Plus loin se rencontrait une autre mutation, celle de Mélisurgis, donnée par deux itinéraires, et enfin, à peu près à moitié route des deux golfes, sous le principal sommet du Dysorum, Héracléa (Ravana), dite aussi Héracléus Stibus, qui dépendait de la Chalcidice proprement dite. Nous n'avons pas compté cette Héraclée parmi les créations des rois, quoique l'on puisse facilement expliquer son existence aux abords du Dysorum, pour défendre le col de Langasa. C'est qu'en effet les historiens anciens n'en font aucune mention; on ne la trouve que dans les itinéraires, et, si elle existait sous les rois téménides, elle ne pouvait être qu'un poste fortifié, comme ceux qui protégent la vallée de Tempé. Une autre route, venant également de Thessalonique, et passant au sud du Dysorum, rejoignait la première à Apollonie de Mygdonie (Polina)[1], située entre le lac de Bolbé et la chaîne du mont Hypsizonus (Salomon), et colonie de Chalcis[2]. Cette ville, dont l'emplacement est contaté par des ruines, est à

[1] Leake. III. 461.

[2] Scyl. 66.

55 kilomètres environ de Thessalonique, et saint Paul y passa en traversant la Macédoine. Il est d'autant plus probable qu'elle contribua à repeupler Thessalonique, malgré la distance qui les sépare, qu'il serait très-difficile d'établir l'existence d'une autre Apollonie dans l'Amphaxitide, et même de lui trouver une place. Il y a bien une seconde Apollonie, mais elle est située dans la Chalcidice proprement dite, près du Chabrius, et encore plus éloignée de Thessalonique que celle dont nous nous entretenons. La qualification de colonie de Chalcis est donnée à Apollonie par quelques-uns seulement : elle peut avoir eu pour fondateurs les Bottiéens, chassés d'Olynthe par Artabaze, chef des Perses. Au reste, les Chalcidiens, souvent mêlés aux Bottiéens, ont fondé des établissements encore plus loin dans l'intérieur, et Aréthusa, située de l'autre côté du lac de Bolbé, est une de leurs villes.

Stagire a été fondée par les Erétriens d'Andros : dans la guerre du Poloponnèse, elle embrassa le parti de la révolte à l'instigation de Brasidas, et les Athéniens, qui en étaient les maîtres, durent lui laisser son autonomie. Ensuite elle entra dans la ligue des Olynthiens, et Philippe la détruisit. Elle occupait probablement alors, en face de l'île et du port de Capros (Kaukany)[1], la position de Labiada, et quand Aristote obtint de Philippe la permission de la rebâtir[2], ce fut sur un autre emplacement, à Stavros, où d'Anville veut avec raison qu'elle soit. L'île de Capros avait un port appelée Κάπρου λίμην, et Caprullon portus[3], et ce port était celui des Stagirites. Mais il ne pouvait exister dans la nouvelle condition de Stagire sans un point de débarquement: ce point fut l'ancienne Stagire (Stagirus vetus), qui continua d'avoir un certain noyau de population, mais pour les besoins du commerce seulement, et il faut y placer,

[1] Kiep. *Europ. Turk.* [2] Step. 616. [3] Pomp. Mela. II. 2.

dans cette seconde époque, la ville d'Alapta (ruinée, renversée? sorte de synonyme de Palé-Stagire), indiquée par Scylax seulement. Cette hypothèse est vraisemblable, quoiqu'elle ne s'appuie sur aucun texte précis; elle n'est contraire à aucun, et elle permet de concilier avec la position de Stagire à Stavros le texte de Strabon[1], suivi par Kiepert. De cette façon, en effet, jusqu'au règne de Philippe, Stagire est à Alapta; elle n'existe à Stavros qu'à partir d'Alexandre. Sur un cap situé à l'est de Stagire, et dominant le golfe, on voyait un temple de Neptune; l'armée de Xerxès avait ce temple et Stagire à sa gauche en traversant la plaine Syléenne[2].

Aréthusa, colonie de Chalcis, était située dans le voisinage du golfe Strymonique, à quelque distance de la mer[3], entre le Bromiscus et le Strymon. En effet, Scylax place le lac de Bolbé entre Aréthusa et Apollonie, mais près de Bromiscus[4]; d'Anville y met le tombeau d'Euripide. Deux rivières coulaient, dit-on, près de ce tombeau; les eaux de l'une étaient excellentes, et les eaux de l'autre mortelles[5]. Peut-être cette indication, dépouillée de ce qu'elle a d'exagéré, pourrait faire retrouver son emplacement sur la rive septentrionale de l'Aulon. Au sud de Stagire, dans le district de Sidérokapsa, il y avait des mines d'argent dont Alexandre Ier, fils d'Amyntas III, retirait un talent par jour[6], et les monnaies chalcidiennes en sont sorties[7].

Si on s'en rapporte au texte de Thucydide, Brasidas, en partant d'Arné, ville de la Chalcidice, arrive au coucher du soleil à l'Aulon, et à Bromiscus, où le lac de Bolbé s'écoule dans la mer; il y fait son repas et reprend sa marche de nuit.

[1] Strab. VII. *Fragm.* 33. — Ἔστιν ἀπὸ πόλεως τῆς Ακάνθου ὁ περίπλους τῆς Χερρονήσου ἕως Σταγείρου, πόλεως τοῦ Ἀριστοτέλους, στάδια τετρακόσια. — Ici πόλεως est rigoureusement exact, et veut dire patrie.

[2] Hérod. VII. 115. — Plin. IV. 17.

[3] Plin. IV. 17.

[4] Scyl. 66.

[5] Plin. XXXI. 2.—Vitruv. VIII. 3.

[6] Hérod. V. 17.

[7] Leake. III. 457.

(Καὶ ἀφικόμενος περὶ δείλην ἐπὶ τὸν Αὐλῶνα, καὶ Βρομίσκον ᾗ ἡ Βόλβη λίμνη ἔξεισιν ἐς θάλασσαν, καὶ δειπνοποιησάμενος, ἐχώρει τὴν νύκτα)[1]. Ainsi l'Aulon est le grand ruisseau de deux lieues de longueur qui sert de canal d'écoulement au lac de Bolbé, et Bromiscus est le point où ce canal se perd dans le golfe Strymonique[2]. Il est probable que Bromiscus était sur la rive septentrionale : Brasidas, quand il y fit cette halte, n'aurait pas réservé le passage de l'Aulon pour sa marche de nuit. C'est aussi à Bromiscus que les chiens mirent en pièces Euripide[3]. Nous savons déjà qu'Aréthusa, où s'élevait son tombeau, était sur la rive septentrionale ; c'est encore une raison de penser que Bromiscus s'y trouvait de même. Le Syléus campus, traversé par l'armée de Xerxès, était situé entre l'Aulon et Acanthe, au sud de Bromiscus, et aucune autre position ne peut lui convenir. C'est en traversant le Syléus campus que l'armée des Perses dépasse Stagire et parvient à Acanthe (ἤιε διὰ Συλέος πεδίου καλευμένου, Στάγειρον πόλιν ἑλλάδα παραμειβόμενος)[4]; Stagire était située plus à l'ouest, et sur le rivage, entre l'Aulon et le Strymôn, le territoire n'est pas assez étendu pour que le nom de plaine puisse lui être appliqué.

Sur le golfe Strymonique, la partie du littoral appartenant à l'Amphaxitide ne devait pas dépasser 15 à 16 kilomètres. Elle était limitée au nord par les villes de la Piérie de Thrace, et au sud par les territoires des villes chalcidiennes d'Arné et de Stratonicéa. Reprenons maintenant la côte occidentale.

6. Anthémonte, Crossée.

L'Anthémonte, comme la Cyrrhestide et la Crestonie, n'est que le territoire d'une ville, resserré entre deux con-

[1] Thucyd. IV. 103.
[2] Consinéry. I. 116.
[3] Steph. 174.
[4] Hérod. VII. 115.

tre-forts du Dysorum dont le plus méridional aboutit au cap Ænéum (Karabouroun), et arrosée par l'Anthémus. Son unique ville, Anthémus [1], ainsi appelée d'Anthémus, son fondateur, était probablement située à Galatista ; Cousinéry n'y a vu que des ruines byzantines, mais il observe avec raison que ce nom de Galatista révèle une origine gauloise, et il pourrait provenir d'une des nombreuses colonies gauloises établies par Philippe dans ce pays. C'est ainsi que l'Echédorus a retenu le nom de Gallico. Aucun endroit ne se prêtait mieux à cette colonisation que la ville d'Anthémus, dont sans doute les habitants avaient émigré comme tant d'autres à Thessalonique. L'existence d'Anthémus est bien constatée par les historiens : les Téménides en furent les maîtres de bonne heure, et Amyntas III l'offrit pour asile à Hippias chassé d'Athènes [2]. Son territoire fut ravagé par Sitalcès dans l'invasion que ce prince fit en Macédoine [3].

La Crosséa, appelée aussi Cruséa et Crusis, fut longtemps considérée comme une portion de la Mygdonie; Hérodote l'en distingue et appelle Crosséa toute la côte du golfe Thermaïque depuis Potidée jusqu'à la rade de Therma. On peut se représenter cette région comme un plateau triangulaire, incliné vers le golfe Thermaïque, ayant pour base le rivage sur 50 kilomètres environ et pour sommet le mont Cissus. Elle est arrosée par plusieurs cours d'eau, dont le principal, le Réchius, part du Cissus, et occupe la vallée centrale. Nous assignons cette place au Réchius pour laisser à celle qui lui est marquée par Danville l'Anthémus indiqué par Kiepert ; il est certain en effet que l'Anthémonte occupait cette petite vallée, et que l'Anthémus devait être le fleuve de l'Anthémonte. Il faut donc, ou lui laisser ce nom, ou renoncer à lui en donner un autre. Nous préférons également placer avec d'Anville le

[1] Steph. 83. [2] Hérod. V. 94. [3] Thucyd. II. 99. 100.

Chabrius sur le versant sud-est. Comme on ignorait de son temps la géographie physique de la contrée, et que les cartes dont il disposait étaient très-défectueuses, d'Anville fait du Chabrius un affluent du golfe Singitique, tandis qu'en réalité il se jette dans le golfe Toronaïque. Mais Ptolémée nomme le Chabrius après Cassandria ; d'Anville ne s'y est pas trompé, et nous ne comprenons pas pourquoi Kiepert place le Chabrius au sud-ouest, pour laisser sans nom le principal cours d'eau de la région, qui la traverse presque tout entière. Evidemment ce fleuve, de tous le plus considérable, devait avoir un nom dans l'antiquité, et ce nom ne peut être que celui de Chabrius.

Près du cap Æneum était la ville d'Ænéa, ou Ænia[1], bâtie par Énée après la prise de Troie. Énée s'était réfugié d'abord à Rhacélus[2] (peut-être sur le cours supérieur du Réchius?), auprès de la cime élevée du Cissus, où Amphidamas fut élevé par Cisséus, son aïeul[3]. Mais c'est de la portion du littoral entre Ænéa et Amydon qu'il partit pour s'établir en Italie. Plus de dix siècles plus tard le souvenir s'en était conservé, et chaque année les Ænéates offraient un sacrifice solennel à Énée, leur fondateur[4]. Située en face de Pydna, dans un territoire fertile, et à quinze milles (22 kilomètres) de Thessalonique[5], Ænéa vit ses habitants transportés dans cette ville par Cassandre[6], mais elle recouvra au siècle suivant une certaine importance, et Persée y envoya mille chevaux, commandés par Ménon d'Antigonée, pour empêcher le débarquement des Romains[7]. Déjà les Romains avaient ravagé son territoire[8]. La vanité des vainqueurs, qui se prétendaient issus des Troyens, dut être avantageuse à Ænéa : néanmoins elle demeura depuis toujours obscure.

[1] Steph. v°.
[2] Lycoph. V. 1236.
[3] Steph. 572. — *Iliad.* XI. 221.
[4] Liv. XL. 4.
[5] Liv. XLIV. 10.
[6] Strab. VII. *Fragm.* 24. p. 278.
[7] Liv XLIV. 32.
[8] Liv. XLIV. 10.

Nous croyons qu'il faut placer Cissus à l'est d'Ænéa, entre Ænéa et Rhacélus, et nous ne pouvons rejeter ce bourg, comme le fait Kiepert, au nord de l'Anthémonte. Son nom lui-même indique qu'il était voisin du Cissus; il nous oblige de le rapprocher de cette montagne, et de le placer dans la Crosséa.

Smila [1], Campsa, Gigonus, Lisæ, Combréa, Lipaxus, nommées par Hérodote, et visitées par la flotte des Perses lors de l'expédition de Xerxès, s'échelonnaient sur le littoral dans l'ordre donné par l'historien [2], mais sans qu'on puisse préciser leur position. Cependant Gigonus, et le cap Gigonis, du même nom qu'elle, correspondent vraisemblablement au cap Apanomi [3]; par conséquent Smila et Campsa doivent être placées entre le cap Apanomi et le cap Karabouroun. En 430, les Athéniens, revenant de Bérée, campèrent à Gigonis [4]. Lisæ est peut-être la même que Dicæa, mise par Pline sur le golfe Thermaïque [5], mais il faut laisser en Thrace près d'Abdère Dicæopolis, colonie des Erétriens. Kiepert place sur le Réchius (qu'il appelle Chabrius [6]) Antigonée, œuvre d'Antigone de Goni. Les Romains, après avoir pillé le territoire d'Ænéa, débarquèrent près d'Antigonée, et se prirent à butiner dans la campagne, mais la cavalerie macédonienne fondit sur leur troupe en désordre, et cinq cents hommes furent tués ou pris [7]. Sous les Antigonides, cette ville devait être le centre politique de la Crosséa, et la position que Kiepert lui assigne se rapporte très-bien au but qu'a dû se proposer son fondateur. Le surnom de Psaphara lui convient.

Au sud-est, sur les confins de la Pallène et de la Paraxia, les Bottiéens réfugiés habitaient un petit canton, appelé

[1] Steph. 208. 425. 611.
[2] Hérod. VIII. 123.
[3] Kiep. *Karte von der Eur. Türk.*
[4] Thucyd. I. 61.
[5] Plin. IV. 17.
[6] Kiep. *Thess. Epeiros.* — Steph. 86.
[7] Liv. XLIV. 10.

de leur nom Bottique[1], et qui probablement s'était étendu à l'origine jusqu'au golfe Mecybernéen. Lors de l'invasion des Perses, ils furent chassés d'Olynthe par Artabaze, qui leur substitua des habitants de Chalcis[2], mais ils se conservèrent à Spartolus, et leur bonne intelligence avec les Chalcidiens, probablement fondée sur la nécessité de résister aux Athéniens, leurs ennemis communs, n'en parut pas troublée. Au commencement de la guerre du Péloponnèse, les Bottiéens et les Chalcidiens, entraînés dans l'alliance de Perdiccas, battirent à Spartolus (Diodore dit Pactolus) les Athéniens, partis de Potidée, leur tuèrent plus de quatre cents hommes, et tous leurs généraux, et élevèrent un trophée sur le champ de bataille[3]. Ils étaient à peine délivrés d'Athènes, que l'expédition de Sitalcès inonda leur territoire, et les obligea de se renfermer dans leurs murailles. Mais Sitalcès ne séjourna que huit jours dans la Chalcidice[4], et à partir de cette époque, les Bottiéens, mêlés complétement aux Chalcidiens, subirent le sort du reste de la péninsule. Philippe, fils de Démétrius, en rappela un certain nombre dans l'Emathie, alors dépeuplée, et leur y donna des terres de préférence aux colons gaulois, encore barbares, qui furent établis au delà.

Lors de l'occupation romaine, à l'exception d'Ænéa et d'Antigonée, les villes de la Crosséa n'existaient plus que de nom, ou n'étaient plus que des bourgades (πολίσματα)[5].

c. Pallène ou Phlégra.

La Pallène est la première et la plus occidentale des trois péninsules parallèles qui terminent la Chalcidice au sud-est; de forme triangulaire, elle a sa base au midi. Les dieux y

1 Thucyd. II. 79. *Scol.*
2 Hérod. VIII. 127. 128.
3 Thucyd. I. 88. II. 79. — Diod. XII. 47
4 Thucyd. II. 101.
5 *Id.* I. 65.

luttèrent jadis contre les géants, qui furent dévorés par le feu du ciel (Phlégra), et le nom du cap Gigonis est peut-être un dernier débris de cette tradition mythologique [1]. Longue de 48 à 30 kilomètres, elle a de 12 à 25 kilomètres dans sa plus grande largeur, et l'isthme qui la joint au continent n'en a que deux ; on y élevait anciennement des abeilles. Son nom de Pallène, plus moderne, pourrait venir de celui de Patalène, que Ptolémée [2] donne à la chaîne de collines formant son arête orographique. La ville de Phlégra [3], appelée depuis Pallène, était située sur l'isthme [4] ; ce pourrait être l'emplacement primitif et le premier nom de Potidée [5]. Il faut rapporter aussi aux temps mythologiques Brygion, qui rappelait le souvenir des Bryges et de leur ancienne domination. Rapprochons de Brygion la ville de Brygias, près du lac de Ventrok, et la Brygie, nom actuel d'un canton de l'Eordée.

Riche et abondante en fruits, la Pallène était assez étendue pour embrasser cinq villes principales et leur territoire. Etroite tout d'abord, là où est Potidée, elle s'élargit en gagnant la pleine mer [6], et renferme Mendé, Scione. Sané et Aphytis. Potidée (Pinaka) est le point le plus fertile de toute la côte ; colonie de Corinthe, elle recevait annuellement de la métropole ses archontes et ses épidémiurges [7], et était fortifiée du côté de la mer. Elle subit, comme Scione, le joug des Perses [8], mais, après la défaite de Xerxès à Salamine, elle s'affranchit ; Artabaze, lieutenant de Mardonius, échoua devant les murs de la ville, et une forte marée noya une partie de ses troupes [9]. Ensuite les Athéniens, voulant imposer leur joug aux Potidéates, mirent à profit

[1] Steph. 522.—Strab. VII. *Fragm.* 27. p. 279.
[2] Ptol. III. 13. p. 92.
[3] Plin. IV. 17.
[4] Eudox. *ap. Steph.* 700.
[5] Scymn. Ch. V. 635.
[6] Pomp. Mela. II. 2.
[7] Liv. XLIV. 10.
[8] Diod. XII. 46.
[9] Hérod. VII. 129.

la taxe générale consentie par tous les Grecs pour entretenir la guerre contre les Perses. Cette taxe, portée successivement de 450 à 1800 talents, était devenue exorbitante; les Athéniens, au lieu d'en déposer le produit à Délos, se l'approprièrent, bientôt même l'exigèrent comme tribut [1]. Thasos et quelques villes de Thrace voulurent en vain résister; elles furent soumises, et fort maltraitées. Potidée, sommée de démolir la partie de ses murs qui regarde la Pallène, et de donner des otages, se souleva, entraîna dans sa révolte les villes de la Chalcidice, et ce fut le premier et l'un des plus héroïques épisodes de la guerre du Péloponnèse.

Les Athéniens attachaient tant de prix à la possession de Potidée, et par elle à la prépondérance dans la Chalcidice, qu'ils dépensèrent autant d'hommes et de vaisseaux contre cette ville que contre Mitylène, ou contre Syracuse [2]. Elle fut prise au bout de deux ans, et repeuplée par des colons envoyés d'Athènes. Brasidas loua les Potidéates chassés de leur patrie, mais il ne put les rétablir [3]. Les Chalcidiens leur donnèrent un asile, et, quelques années après, l'affaiblissement et la ruine des Athéniens leur permirent de recouvrer leur autonomie. Ce fut pour subir la prépondérance d'Olynthe, dont les habitants les avaient accueillis. Potidée fut détruite en même temps qu'Olynthe par les armes de Philippe [4], mais tels étaient les avantages de sa situation, qu'elle renaquit encore une fois de ses cendres; Cassandre la rebâtit sur le même emplacement, y transféra les habitants des villages voisins, dont l'un avait retenu le nom de Potidée (il faut entendre par là quelques débris de population retenus près des ruines de l'ancienne ville par la puissance des souvenirs); et tous ceux en assez grand nombre

[1] M. B. Nicolas. *De ingenio et fort. græc. ap. Thrac. col.* p. 15-23,
[2] Thucyd. III. 17. VI. 31.
[3] Diod. XII. 46.
[4] Sainte-Croix. *Exam. des hist. d'Alex.* 588, 589.

qui avaient survécu à la ruine d'Olynthe y trouvèrent un asile et des terres. La nouvelle colonie, ainsi favorisée, prit un rapide accroissement, et devint sous le nom de Cassandréa une des premières ville de la Macédoine[1]. Cassandre imprima à son port une grande activité; il y fit construire en même temps cent vaisseaux longs, et convertit la ville en un vaste chantier[2].

Cette prospérité fut interrompue pendant quelques années par la tyrannie d'Apollodore[3]. Quelque inouïs qu'aient été les crimes de cet homme, l'un des plus cruels dont l'histoire fasse mention[4], Cassandréa eût peu souffert d'une domination de trois ans (277-274), si Antigone de Goni n'avait pas fondé Antigonée dans la Crosséa. La nouvelle ville lui enleva une partie de son importance, et il n'en est plus fait depuis de mention spéciale. C'était encore une ville forte lors de l'invasion romaine, et Persée y avait une garnison de mille hommes de pied et de deux cents chevaux de la nation des Pénestes[5]. Elle continua de subsister sous le nom de Casandria, qui est demeuré attaché à la péninsule[6], et le nom de Portes de Cassandre est resté à des murs en ruine situés sur l'isthme. Mais l'emplacement de la ville s'appelle Pinaka, et le nom de Casandria n'appartient qu'à la presqu'île.

En suivant la côte méridionale peut-être trouvait-on le bourg de Scithæ, placé par Théopompe près de Potidée[7]. Cela ne peut pas être une corruption du nom de Scione, comme le veut Leake; Scione est trop loin. Comme Potidée était située au milieu de l'isthme, qu'elle n'est nulle part indiquée comme une ville maritime, et que cependant Cas-

1 Pausan. V. — Diod. XIX. 52.
2 Liv. XXVIII. 8.
3 Diod. XXXIII. *Fragm.* 14.
4 Clavier. *Acad. inscr.* 2e série. IV. 86-100.
5 Liv. XLIII. 23.
6 Scymn. Ch. V. 628. 629.
7 Steph. 607.

sandre y fit construire cent vaisseaux, il se pourrait que Scithæ ait été jadis le port de Cassandréa ; dans ce cas, nous la mettrions de préférence au nord-est sur le golfe Toronaïque. A l'extrémité sud-ouest, le cap Posidium (Possidhi) regarde la Magnésie[1] ; il pourrait être le même que le cap Gonusa, donné par Eustathe à la Pallène[2] : la presqu'île y prend en effet la forme d'un genou. Derrière ce cap était située Mendé[3], appelée aussi quelquefois Mendis, fondée par des Erétriens revenant de Troie[4], et prise aussi par les Athéniens dans la guerre du Péloponnèse[5]. Quand les Romains abordèrent dans la Chalcidice, ce n'était plus qu'un bourg dépendant de Cassandréa[6], mais elle avait été d'abord la principale ville de la Pallène, et sa position à l'abri des vents du large était très-avantageuse[7]. Eione Mendésienne, près des bouches du Strymon, lui doit son origine ; le vin de Mendé avait de la réputation[8].

Scione, située à l'est-sud-est, fut fondée à la même époque que Mendé par des Achéens Phthiotes (Achivi) revenant de Troie, qui s'y établirent avec leurs captives troyennes[9]. Lors de l'invasion des Perses, Scyllias de Scione était le plus habile plongeur de son temps ; il fit à la nage depuis Aphètes jusqu'à Artémisium 80 petits stades (8 kilomètres) pour avertir les Grecs que les Perses doublaient l'Eubée. Il avait sauvé auparavant des richesses immenses aux Perses dans leur naufrage auprès du mont Pélion, mais il avait causé lui-même en partie ce naufrage en arrachant leurs ancres[10]. Timaxène voulut livrer Scione à Artabaze, lieutenant de Mardonius, mais il fut prévenu

1 Liv. XLIV. 11.
2 Eustath. *ad Iliad.* II. 573.
3 Liv. XXXI. 45.
4 Pomp. Mela. II. 2.
5 Thucyd. IV. 130.
6 Liv. XXXI. 45.
7 Cousinéry. II. 111.
8 Steph. 457.
9 Pomp. Mela. II. 2. — Steph. 606.
10 Hérod. VIII. 8. et note de Larcher.

dans ses desseins, et Artabaze échoua devant cette ville comme devant Potidée [1]. Dans la guerre du Péloponnèse, Sparte, maîtresse de Platées, y établit des Scioniens; Athènes s'en vengea par la prise de Scione, et donna cette ville aux Platéens chassés de leur patrie [2]. Plus à l'est, et près du cap Canastréen, était située Sané [3], qu'il ne faut pas confondre avec une ville du même nom, située dans l'Acté.

Le cap Canastrum (Paliuri), situé à l'extrémité de la Pallène, regardait la Magnésie, comme le cap Posidium; c'était de toute la presqu'île la partie la plus avancée dans la mer [4], et il terminait au sud-ouest le golfe Thermaïque, au sud-est le golfe Toronaïque. Ce nom devait s'étendre anciennement à toute la pointe où se trouvent les caps Paliuri et Saint-Nicolas, car on remarque qu'il y avait à Torone, dans la presqu'île de Sithonie, une petite porte (πύλις) dans la direction du cap Canastrum [5]. Dans ce cas, nous plaçons, avec Leake [6], au cap Kanaritza le cap Thérambus, ou Thrambus [7]; la ville de ce nom, indiquée par Scylax [8] et par Hérodote [9], appelée Strambæ par Etienne de Byzance [10], pouvait être située à l'ouest du cap Thérambus (Kanaritza), entre ce cap et le cap Glaretta. Leake place également avec vraisemblance Æga à Kopsokhori, Néapolis à Polykrono, Aphytis à Athyto [11]; grâce à la frappante analogie des noms, ce dernier emplacement paraît certain. Néapolis et Æga ne sont citées que par Hérodote, et probablement ce ne sont que des bourgades; mais ce sont des bourgades du littoral, où la flotte des Perses recueille des marins. Un passage d'Etienne de Byzance [12], qui appelle les Strambéens Stagirites, ferait supposer que Thérambus

[1] Hérod. VIII. 128.
[2] Diod. XII. 76.
[3] Pomp. Mela. II. 3.
[4] Liv. XLIV. 11.—Hérod. VII. 123.
[5] Thucyd. IV. 110.
[6] Leake. III. 155.
[7] Steph. 312.
[8] Scyl. 66.
[9] Hérod. VII. 123.
[10] Steph. 618.
[11] Leake. III. 155.
[12] Steph. 618.

ou Strambæ était une colonie de Stagire. Aphytis est une des cinq villes de la Pallène; selon Etienne de Byzance [1], elle fut bâtie par un indigène du nom d'Aphyus, et elle possédait un oracle d'Ammon; Xénophon [2] lui donne aussi un temple de Bacchus. Hérodote l'attribue aux Erétriens, avec toutes les autres villes de la presqu'île [3], et elle envoya elle-même une colonie à Chytropolis, petite place fortifiée du littoral de la Thrace [4]. La flotte de Xerxès, en longeant les côtes, y recueillit des hommes et des vaisseaux comme dans toute la Pallène [5], et les Athéniens en partirent pour assiéger Potidée [6]. Le culte d'Ammon à Aphytis, transformé plus tard en culte de Jupiter [7]; le culte de Bacchus; Mendé, qui se trouve en même temps en Chalcidice et sur les bords du Nil; Gigonus, ce dieu bouffon et vorace des Egyptiens, dont la ville de Gigonus et le cap Gigonis ont retenu le nom, nous font croire qu'il y eut avant l'occupation des Erétriens des colonies égyptiennes dans ces contrées.

d. Paraxia, Sithonie.

Le nom de Paraxia (au delà de l'Axius) paraît opposé à celui d'Amphaxitide (autour de l'Axius); c'est, comme le nom de Crosséa, un nom de région sans valeur politique, et il n'y a jamais eu de Paraxiens. Vraisemblablement ce nom s'est étendu sous la domination romaine à toute la Chalcidice et aux presqu'îles secondaires [8]; peut-être aussi était-ce le nom primitif de la Chalcidice, avant l'arrivée des colons de Chalcis et d'Erétrie. Pour quelques auteurs Torone est dans la Paraxia, et par conséquent la presqu'île de Sithonie tout entière; plus tard, et avant les Romains, ce nom s'est

[1] Steph. 145.
[2] Xénoph. *Hellén.* V. 3.
[3] Hérod. VII. 122.
[4] Théop. *Fragm.* liv. XXII.
[5] Hérod. VII. 123.
[6] Thucyd. I. 64.
[7] Plut. *Lysandr.*
[8] Ptol. III. 13. p. 94.

restreint à la partie comprise entre la Crosséa et la Bottique au sud-ouest, et la Chalcidice proprement dite au nord-est. La Paraxia comprenait le cours inférieur du Chabrius, et s'étendait probablement sur le golfe Singitique jusqu'au cap Mavro : la Sithonie y était renfermée.

Le golfe Toronaïque sépare les deux presqu'îles de Pallène et de Sithonie; il portait dans sa partie la plus profonde, là où il entamait un peu plus la terre ferme, le nom de golfe Mecybernéen[1], qui paraît avoir été le nom primitif du golfe tout entier[2]. Les embouchures de l'Olynthius et de l'Amnias formaient un marais appelé Bolyca-Palus[3]; Artabaze y conduisit les Bottiéens pris dans Olynthe, et ils y furent égorgés[4]. Ce marais nous paraît être le lieu creux (χωρίον κοῖλον) situé près d'Olynthe, et appelé Cantharolethron, où les escarbots mouraient aussitôt qu'ils y étaient entrés[5].

En sortant de la Pallène, la première ville qu'on trouve dans la Paraxia est Olynthe (Hagios Mamas), bâtie sur un lieu élevé, entre l'Olynthius et l'Amnias, à 60 stades[6] (11 kilomètres) de Potidée. Ainsi appelée, selon Etienne de Byzance, par Olynthus, fils d'Hercule[7], elle paraît cependant avoir eu pour premiers habitants les Bottiéens, chassés par les Téménides[8], et elle ne devint une ville grecque qu'à l'époque de l'invasion des Perses, lorsqu'Artabaze introduisit des Chalcidiens dans ses murs. Critobule de Torone fut le chef de cet établissement[9]; Perdiccas, roi de Macédoine, le favorisa pour l'opposer aux Athéniens, maîtres de Potidée[10], et son essor fut rapide. En moins de cinquante ans Olynthe devint la plus puissante et la plus glorieuse

[1] Pomp. Mela. II. 3.
[2] Scymn. Ch. V. 641. 642.
[3] Athén. *Deipnosoph.* VIII. 3.
[4] Hérod. VIII. 127. 128.
[5] Chrest. Str. VII. 74. — Plin. XI. 28.
[6] Thucyd. I. 63.
[7] Steph. 515.
[8] Raoul-Rochette. IV. 50.
[9] Hérod. VIII. 127.
[10] Thucyd. I. 58.

des villes chalcidiennes[1]; elle réunit sous son joug jusqu'à trente-deux villes grecques[2], et son territoire, appelé Olysia, comprit alors presque toute la Chalcidice[3]. Affranchie de la prépondérance des Athéniens, elle lutta quatre ans contre Sparte, et fut obligée de subir son alliance[4], mais elle était restée redoutable, et à l'avénement de Philippe elle était le principal obstacle à l'établissement des Macédoniens dans la presqu'île. Démosthène le comprenait, et quoiqu'elle eût été presque toujours l'ennemie d'Athènes, il voulait qu'on la secourût. On agit trop peu et trop tard; Olynthe, livrée par des traîtres, fut détruite de fond en comble, ses habitants furent vendus, et beaucoup de villes de son territoire furent enveloppées dans sa ruine[5]. Parmi ces villes étaient sans doute Scolus[6] et Miacorus[7], dont depuis il n'est plus question. La destruction d'Olynthe elle-même fut si complète, que ses faibles ruines, encore existantes, servent moins que sa distance de Potidée, et que le marais voisin de Cantharolethron, à faire retrouver son emplacement[8].

Mécyberna (Molivo ou Molivopyrgo), placée par Hérodote en Sithonie[9], et par Hégésippe dans la Pallène[10], a donné son nom au golfe Mécybernéen. Elle servait de port aux Olynthiens[11], qui l'enlevèrent aux Athéniens à l'époque de la paix de Nicias[12]. Prise par Philippe en même temps qu'Olynthe, elle subit le même sort; on y remarque encore aujourd'hui quelques restes d'antiquités[13]. Antigonéa Psaphara était située à l'intérieur (ἐν τῇ μεσογείῳ)[14] comme Chetæ et

1 Polyb. IX. 29. 34.
2 Aristot. *Polit.* II. 12.
3 Isée. *Disc. de Dicæogen. hæred.*
4 Diod. XV. 20. 23. — Xénoph. *Hellén.* V. 3.
5 Diod. XVI. 53. — Scymn. Ch. V. 633.
6 Thucyd. V. 18.
7 Théop. *Ap. Steph.* v°.
8 Leake. III. 154.
9 Hérod. VII. 122.
10 Heges. *Pallen. ap. Steph.* 464.
11 Strab. VII. *Fragm.* 29. p. 279.
12 Diod. XII. 77.
13 Leake. III. 155.
14 Ptol. III. 13. p. 94. — Scymn. V. 631.

Moryllus [1]; nous ne pouvons fixer leur position, mais nous n'adoptons pas celle qui est donnée aux deux dernières par Kiepert [2]. Ces villes, probablement comprises, du moins les deux dernières, dans celles que Philippe détruisit avec Olynthe, ne pouvaient être situées au delà du Réchius, ou bien alors elles n'étaient plus dans la Paraxia.

Les villes qui suivent nous paraissent appartenir spécialement à la presqu'île de Sithonie. Olophyxa était située près du golfe Mécybernéen, à la suite de Mécyberna [3] : il ne faut pas la confondre avec une ville du même nom, située dans l'Acté. Elle devait être aussi très-proche de Sermylis, dont l'emplacement se reconnaît dans la bourgade actuelle d'Ormylia [4], sur la rive gauche du Chabrius, presque à son embouchure, et comme la position de Sermylis nous paraît certaine [5], nous pensons qu'Olophyxa devait être sur la rive droite, entre Sermylis et Mecyberna. Sermylis, appelée aussi Sermylé, était une colonie de Chalcis; les Athéniens y furent battus par les Potidéates, et y perdirent beaucoup de monde dans une embuscade [6]. Etienne de Byzance la place aux abords de l'Athos [7], mais, outre que cette expression est très-vague, Hérodote la place dans la Sithonie, et son témoignage doit être préféré [8]. Physcellæ [9], indiquée par Pomponius Méla entre Torone et Mécyberna [10], est placée par Kiepert près du cap Kastri. Selon Théagène dans ses *Macédoniques,* Géræste, fils de Mygdon, avait des filles d'un caractère sauvage, qui fuyaient le commerce des hommes; pour servir d'asile à leur humeur insociable, il bâtit la ville de Parthénopolis, qui, dit Etienne de Byzance, conserve encore le même nom [11]. Comme la Mygdonie com-

1 Ptol. III. 13. p. 94.—Plin. IV. 17.
2 Kiep. *Thess. Epeiros.*
3 Plin. IV. 17.
4 Kiep. *Karte von der Eur. Turk.*
5 Leake. III. 154.
6 Thucyd. I. 64.
7 Steph. 594.
8 Hérod. VII. 122.
9 Plin. IV. 10.
10 Pomp. Mela. II. 3.
11 Steph. 529.

prenait primitivement toute la Chalcidice, et que Cruséus, autre fils de Mygdon, a donné son nom à la Crosséa[1], la ville de Parthénopolis pourrait correspondre à Parthéniona[2]. Nous croyons aussi que le port des Colophoniens, où Cléon aborda en partant de Scione, et qui n'était pas très-éloigné de Torone[3], doit être placé dans l'île de Kolfo, indiquée par Leake et par Kiepert à 17 ou 18 kilomètres de Torone, sur la côte de Sithonie[4], et dont la position en arrière de la ville pouvait faciliter une surprise. Il n'est pas nécessaire de voir ici avec le savant éditeur de Thucydide, Poppo, les Tolophoniens de Locride ; il n'est pas plus étonnant de voir sur ces côtes les vaisseaux de Colophon que de voir les Athéniens et les Erétriens débarquer en Ionie pour brûler Sardes, et les villes d'Asie avaient des rapports assez fréquents avec la Chalcidice pour que le nom des Colophoniens soit maintenu. Galepsus, placée par Hérodote en Sithonie, et différente d'une ville du même nom, située dans la Parorée de Thrace, est placée par Leake au fond d'une petite anse formée par le cap Papavia. Son hypothèse, qui fait de Galepsus et de Physcellæ une seule et même ville, nous paraît toute gratuite[5].

Torone (Toron) était la principale ville de la Sithonie; fondée par les Chalcidiens d'Eubée dans une position avantageuse, elle prospéra rapidement, et devint la métropole et la mère d'environ trente autres villes[6], qui se servaient des mêmes lois[7]. A trois stades de ses murs elle possédait un temple de Castor et de Pollux. Elle était bâtie sur une colline, et on y entrait du côté du cap Canastrum par une petite porte que l'Olynthien Lysistrate ouvrit à Brasidas et

[1] Steph. 390.
[2] Kiepert. *Karte von der Eur. Turk.*
[3] Thucyd. V. 2.
[4] Leake. *Map of north Gr.*—Kiep. *Eur. Turk.*
[5] Leake. III. 155. 178.
[6] Strab. VII. *Fragm.* 11.
[7] Aristot. *Pol.* II. 12.

à ses soldats[1]. Le triomphe des Spartiates fut de courte durée. Cléon, sorti du port des Colophoniens, et averti par les transfuges que Brasidas n'était plus à Torone, reprit la ville[2], et réduisit en esclavage tous les habitants[3]. Depuis cette époque elle ne fit que déchoir. Elle fut prise par Philippe, fils d'Amyntas[4]; les Romains, après leur échec devant Cassandréa, s'y retirèrent avec leur flotte, et, repoussés par une vaillante garnison, s'en retournèrent à Démétriade[5]. Il faut cependant que les Toronéens aient acheté plus tard la bienveillance des Romains par quelques services, car sous les empereurs ils jouissent de l'autonomie[6]. Les ruines de Torone conservent encore le même nom.

Dans les premiers temps de leurs émigrations, les Chalcidiens paraissent avoir eu principalement pour territoire la presqu'île de Sithonie; Torone leur servait de port et de forteresse, et c'est de là qu'ils s'étendirent aux dépens des Mygdoniens[7] (de ceux de Parthénopolis par exemple) jusqu'aux sources du Chabrius et jusqu'au Dysorum (Héracléus Stibus). Torone, comme Corinthe, avait deux ports, ou peut-être, pour parler plus exactement, un port et une rade de refuge. La rade de refuge, Lécythus[8], protégée par le cap Papavia, se trouvait à l'ouest, et pouvait lui être commune avec Galepsus; Tite-Live en vante la commodité[9]. Le port, appelé port Sourd, ou Cophos limen[10], était long et étroit; on n'y pouvait rien entendre à cause du bruit des vagues, et cela avait donné lieu au proverbe : Plus sourd que le port de Torone (κωφότερος Τορωναίου λιμένος)[11]. Au nord-est de Torone, le village d'Hagio Nicola a servi jadis de

[1] Thucyd. IV. 110.
[2] *Id.* V. 2.
[3] Diod. XII. 68-73.
[4] *Id.* XVI. 53.
[5] Liv. XLIV. 12.
[6] Plin. IV. 17.
[7] Leake. III. 455.
[8] Kiep. *Thessal. Epeiros.*
[9] Liv. XLV. 30.
[10] Strab VII. *Fragm.* 32. p. 279.
[11] Erasm. *Adag.* chil. II. cent. IX. prov. 8.

refuge aux Toronéens, chassés par des pirates, et l'emplacement de Toron appartient encore aujourd'hui à leurs descendants [1].

Près du Cophos limen, la ville de Derrha [2], comprise dans le territoire des Toronéens, donnait son nom au cap Derrhis, situé en face du cap Canastrum. Nous croyons avec Kiepert que ce cap est le cap Drépano [3], et comme il ferme du côté de la presqu'île de Sithonie le golfe Toronaïque, il doit être placé avant le cap Ampélos ; au fond d'une petite baie à l'ouest de ce cap était vraisemblablement située la ville de Derrha. De l'autre côté, le cap Ampélos regardait l'Acté [4] ; ce pourrait être le cap Falso, indiqué par Lapie [5]. Nous préférons ici les positions données par d'Anville et par Kiepert à celles données par Leake. Il y avait aussi une ville d'Ampélos, de laquelle le cap tirait son nom [6]. A partir de ce cap, on entrait dans le golfe Singitique, qu'il fermait au sud-ouest, comme le cap Nymphæum le fermait au nord-est.

Sur la côte septentrionale de la presqu'île de Sithonie, nous rencontrons Sarte, appelée aussi Sarga, placée par Leake et par d'Anville à Kartali, au fond d'une petite baie protégée par le cap de ce nom, et Singus, aujourd'hui Sykia, où il y a des ruines. C'est de Singus qu'est venu le nom du golfe Singitique, et le village d'Hagio Nicola est situé à moitié chemin de Singus et de Torone, bâties dans une position analogue sur les deux versants opposés. C'est peut-être la même ville que Lingus, dont la chronique d'Apollodore fait une forteresse des Cassandréens [7]. Sithone, qui donne son nom à la presqu'île, se trouvait probablement dans l'autre gorge de l'isthme, à l'opposé de Sermylis [8].

1 Cousinéry. II. 113.
2 Plin. IV. 15.
3 Kiep. *Thessal. Epeiros*.
4 Steph. 75.
5 Lapie. *Turq. d'Eur.*
6 Plin. IV. 17.
7 Steph. 422.
8 Plin. IV. 17.

Pilorus, appelée aussi Pidorus, doit être cherchée entre Sithone et Singus, autour de l'île de Diaporo, peut-être à Port-Vurvuri[1]. Enfin, au delà du coude occupé par Sithone, mais en deçà du cap Mavro, Leake mentionne un Paléo-Castro ; il y place avec vraisemblance l'ancienne Assa[2] qu'il croit être la même que Cassera, colonie de Chalcis[3]. Nous adoptons cette opinion, et nous croyons aussi que c'est la même qu'Assorus, placée en Mygdonie par Ptolémée[4]. Aristote nous apprend en effet que son territoire, l'Assoritide, situé dans la Chalcidice de Thrace, était arrosé par le Psychros, que cette rivière devait son nom à ses eaux très-froides, et qu'elle avait la réputation de faire produire des agneaux noirs aux brebis qui paissaient sur ses bords[5]. Il ne faut pas s'étonner de trouver autant de villes accumulées sur un aussi petit espace : toutes ne fleurirent pas en même temps, et les profits de la navigation fournissaient à toutes les blés que leur territoire leur refusait. Assa, Pilorus, Singus et Sarta ont été visitées par la flotte de Xerxès.

e. **Acté.**

Le nom d'Acté, synonyme de celui d'Ægialus, veut dire rivage : c'est ainsi que nous voyons Denys le Périégète appeler Thasos le rivage de Cérès[6] (Δημητέρος ἄκτη). Il s'applique à la péninsule formée par le mont Athos depuis le cap Nymphæum jusqu'au canal de Xerxès. L'Athos, dit Hérodote, est une montagne vaste, célèbre et peuplée qui s'avance dans la mer, et se termine du côté du continent en forme de péninsule[7], dont l'isthme a environ 12 stades

[1] Kiep. *Karte von der Eur. Turk.*
[2] Leake. III. 153.
[3] Plin. IV. 17.
[4] Ptol. III. 13. p. 94.
[5] Arist. *Hist. Aimn.* III. 12.
[6] Denys le Périég. V. 523.
[7] Hérod. VII. 22.

(2$^{kil.}$,120). Selon Strabon, son pourtour a 400 stades de navigation depuis Acanthe jusqu'à Stagire (52 kilomètres); cette évaluation est très-insuffisante, et la correction proposée par M. Muller (φ pour ύ, ou 700 stades) ne donne elle-même que 91 kilomètres. Nous croyons qu'il faut peut-être lire : du port d'Acanthe (Panormos) au port de Stagire (Alapta), et la correction de M. Muller, encore au-dessous de la distance réelle, répond un peu mieux à cette indication.

L'isthme, coupé par le canal de Xerxès, ou canal royal, consiste en une plaine avec de petites collines qui vont du golfe d'Acanthe au golfe Singitique ; le mont Athos s'y termine [1]. La première ville qu'on y rencontre après le canal, dont le tracé se reconnaît encore, est la ville de Sané, colonie d'Andros, tournée vers la mer qui regarde l'Eubée. Andros obéissait aux habitants d'Erétrie [2], et les villes fondées par les Andriens sont en réalité des colonies érétriennes. Cependant Uranopolis, dont l'existence est prouvée par des médailles, a été fondée par Alexandre, frère de Cassandre, roi de Macédoine ; Pline [3] est, avec Athénée, [4] le seul auteur qui en fasse mention, et parmi les villes de l'Athos il ne nomme pas Sané. C'est peut-être une raison de croire que Sané est la même qu'Uranopolis, et Leake et Kiepert l'ont pensé [5]. Cette opinion devient encore plus plausible si on remarque que Sané ou Uranopolis, bâtie par Alexandre au nord-est, était dans une position analogue à celle de Cassandréa, bâtie par Cassandre au sud-ouest, et que les deux villes fondées par les deux frères défendaient les deux isthmes.

La région de l'Athos était habitée par un mélange de nations barbares qui parlaient deux langues [6], l'une entre

[1] Hérod. VII. 22.
[2] Thucyd. IV. 103.
[3] Plin. IV. 17.
[4] Athén. *Deipnosoph.* III. 20.
[5] Leake. III. 149. — Kiep. *Thess. Epeiros.*
[6] Thucyd. IV. 109.

eux, qui était leur idiome propre, l'autre avec les Grecs pour les besoins du commerce[1]. Il y avait des Chalcidiens en petit nombre, des Dictidiens, des Bisaltiens, des Crestoniens, des Pélasges Tyrrhéniens. Leurs petites villes se rendirent presque toutes à Brasidas, excepté Dium et Sané, qui lui résistèrent, et dont il ravagea le territoire[2]. Thyssus, alliée d'Athènes, occupée par les Dictidiens, et appelée Thyné par Pline[3], est placée par Leake à Kastamonitu, Cléones à Xéropotamo, Nymphéum à Hagia Anna; ce sont là ces petites colonies des Pélasges mentionnées par Thucydide[4] et par Pomponius Méla[5], et qui occupent le pied de la montagne sur les deux versants; cette observation s'applique aussi par conséquent à la côte septentrionale.

Le cap Nymphéum, appelé par Strabon promontoire d'Athos, est actuellement le cap Hagio Giorgi. Sur la côte nord-est, en face de Thasos, le cap Acrathos, ou Acrothoon (Smyrna)[6] indique l'entrée du golfe Strymonique[7], limité au nord, dans l'île de Thasos, par le cap Képhalo. La ville d'Acrothoï[8], ou d'Athosa[9], située sur l'Athos, et près de son sommet, était renommée pour la longévité de ses habitants, dits Macrobiens. Elle fut engloutie par un tremblement de terre avec ses habitants devenus athées[10], et elle n'existait plus du temps de Pline; Apollonie l'avait remplacée[11]. On comptait d'Apollonie à Amphipolis un jour de navigation (environ 90 kilomètres)[12]. Olophyxus est placée par Leake[13] et d'Anville[14] à l'opposé de Thyssus, près du monastère de Siménu. Entre cette ville et Apollonie, il faut en indiquer

1 Thucyd. V. 82.
2 *Id.* IV. 109.
3 Plin. IV. 17.
4 Thucyd. IV. 109.
5 Pomp. Mela. II. 2.
6 Ptol. III. 13. p. 92.
7 Strab. VII. *Fragm.* 32.
8 Thucyd.
9 Ptol. III. 13. p. 92.
10 Simplic. *Comm. in Epict. Enchirid.*
11 Plin. IV. 17.
12 Liv. XLV. 28.
13 Leake. *Map of north. Gr.*
14 D'Anv. *Geogr. ant. Gr. tab.*

deux autres : Emathia, en face de Thasos[1], et Charadrus, appelée aussi Charadries. Leake[2] et Kiepert[3] mettent Charadries à Vatopédhi, où il y a encore quelques ruines sans caractère. Dium est placée par Leake à l'entrée du golfe d'Acanthe, à Port-Platy[4], presque à la pointe extrême du cap de ce nom ; c'était une colonie de Chalcis[5]. Kiepert veut qu'elle soit sur la rive opposée près de Zografou. Nous croyons que l'opinion de Leake doit être préférée, et qu'elle répond mieux au sens du texte d'Hérodote. Les villes, dit-il, qui sont renfermées dans l'Athos en deçà de Sane, et que Xerxès de continentales voulait rendre insulaires[6], sont Dium, Olophyxus, Acrothoon, Thyssus et Cléones. Evidemment il commence son énumération par la côte nord, et Dium doit y être située. En outre, la position de Port-Platy est très-avantageuse; elle a dû être anciennement occupée, et c'est une raison de plus pour y mettre Dium. Paléorium, indiquée par Pline[7], était peut-être à Zografou.

f. Chalcidice proprement dite.

Depuis le huitième siècle jusqu'à l'invasion macédonienne sous Philippe, fils d'Amyntas, les Chalcidiens, c'est-à-dire les colons grecs de l'Eubée (Chalcis, Erétrie, Andriens), ont dominé dans la Chalcidice ; ils y ont d'abord occupé la presqu'île de Sithonie, puis celle d'Acté, et se sont répandus à l'intérieur jusqu'au lac de Bolbé. Pour ce qui concerne leur histoire et leur existence autonome, le nom de Chalcidice embrasse la région tout entière. Mais si on attache au nom de Chalcidice une valeur spéciale, postérieure à l'invasion macédonienne, et propre seulement à un canton,

[1] Steph. 295.
[2] Leake. III. 140.
[3] Kiep. *Eur. Turk.*
[4] *Id. ibid.*
[5] Scyl 66.
[6] Hérod. VII. 22.
[7] Plin. IV. 17.

la Chalcidice aura pour limite à l'ouest le mont Cissus (Chassia), qui la sépare de la Crosséa; au sud-ouest et au sud le cours inférieur du Chabrius, et la Paraxia; au sud-est le golfe Singitique, et le canal royal, qui la sépare de l'Acté; à l'est le golfe d'Acanthe depuis le canal royal jusqu'au cap Marmara; au nord la chaîne du mont Hypsizonus (Salomon), qui la sépare de l'Amphaxitide. La Paraxia, la Sithonie, la Chalcidice et l'Acté sont souvent mêlées et confondues; la Sithonie et l'Acté n'ont jamais dépassé leurs limites naturelles, mais les noms de Chalcidice et de Paraxia ont prévalu à tour de rôle, et se sont étendus selon les époques à la région tout entière.

En reprenant la vallée de Chabrius, sur la limite de la Paraxia, nous trouvons plusieurs montagnes données par Pline [1] (Hypsizorus, Epitus, Halcyoné, Levomné), dont nous ignorons l'emplacement, mais que nous attribuons à la Chalcidice, parce que c'est au milieu des villes chalcidiennes que se rencontrent leurs noms. Peut-être le mont Hypsizorus (Hypsizonus?) est-il le point le plus élevé du mont Cholomonda, c'est-à-dire le mont Salomon, indiqué par Lapie : c'est ainsi que le point culminant de l'île de Thasos s'appelle le mont Ipsari. La ville de Chalcis, qui a donné son nom à la contrée, est placée dans l'Athos par Eudoxe [2], qui appelle aussi Chalcis le golfe Toronaïque. Nous avons déjà remarqué que Torone et la presqu'île de Sithonie étaient le point de débarquement des Eubéens de Chalcis, comme la presqu'île de Pallène était celui des Eubéens d'Erétrie. Il est naturel que les Chalcidiens aient fondé la nouvelle Chalcis sur le cours d'eau le plus important, au fond du golfe Toronaïque, et c'est avec beaucoup de vraisemblance que d'Anville a placé Chalcis sur le cours

[1] Plin. IV. 17. [2] Steph. 714.

moyen du Chabrius ; tous les textes qui se rapportent aux Chalcidiens admettent cette position. La fondation de Chalcis est d'une époque très-reculée : en effet la guerre entre Erétrie et Chalcis d'Eubée est une des plus anciennes qui aient éclaté entre les Grecs, et Chalcis d'Eubée fut secourue alors par Chalcis de Thrace [1]. Elle fut sans doute du nombre des trente-deux villes [2] détruites par Philippe en même temps qu'Olynthe, car depuis il n'en est plus fait mention.

Apollonie de Chalcidice, clairement désignée par Xénophon [3] et par Athénée [4], ne peut être confondue avec Apollonie de Mygdonie, ou avec Apollonie de l'Acté. Elle était située à la source des deux rivières qui arrosent l'Olysia, et qui se perdent dans les lagunes du Bolyca ; sa distance à 10 ou 12 milles d'Olynthe (16 à 19 kilomètres) répond à la position de Polygyro, sur le versant méridional des derniers prolongements du Cissus (Chassia). Leake suppose que Chalcis ne fut jamais qu'un nom de pays, et que le chef-lieu de la Chalcidice était Apollonie [5]. Aristote, dit-il, connaissait bien la Macédoine, et il ne nomme pas Chalcis ; les monnaies des Chalcidiens de Thrace portent une tête d'Apollon, et au revers une lyre, avec la légende ΧΑΛΚΙΔΕΩΝ ; enfin Polygyro est aujourd'hui le chef-lieu de la contrée, comme autrefois Apollonie. Ces raisons ne nous paraissent pas suffisantes : les textes d'Aristote ne sont pas concluants, et de son temps Chalcis était probablement détruite ; les Chalcidiens pouvaient avoir une monnaie générale, ayant cours dans toutes les villes de leur confédération, et désignant moins la ville que le peuple ; Apollonie, après la destruction de Chalcis, a très-bien pu être la

[1] Thucyd. I. 15.
[2] Plut. *Amator. narr.*
[3] Xénoph. *Hellén.* V. 3.
[4] Hégésandr. *Ap. Athen.* VIII. 3.
[5] Leake. III. 457.

métropole de la Chalcidice ; enfin Chalcis pouvait comme Apollonie avoir un temple d'Apollon. De plus, nous ne trouvons pas vraisemblable que les anciens, qui choisissaient avec tant de discernement l'emplacement de leurs villes, aient laissé la vallée moyenne du Chabrius sans établissements, lorsqu'à ses deux extrémités ils avaient bâti Héracléus Stibus et Sermylis ; et si une ville existait sur ce bassin moyen, cette ville devait être Chalcis.

Diodore nous apprend [1] que Gira, place forte des Chalcidiens, fut prise et détruite par Philippe. Angéa ou Augéa, seule ville de Chalcidice citée par Ptolémée, est placée par Kiepert sur un des affluents du Chabrius [2], au pied du mont Hypsizonus (Salomon). Héraclée (Ravana), désignée par les itinéraires sous le nom d'Héracleustibus, et écrite plus correctement par Kiepert Héracléus Stibus, petite place forte, était une mutation de la voie Egnatia [3], entre Mellisurgis et Apollonie ; elle se trouvait au delà du Dysoron, et une route qui partait de Thessalonique et traversait l'Anthémontide s'y raccordait à la route principale. Elle commandait le passage de l'Amphaxitide dans la vallée du Chabrius (Στίβος, chemin battu, piste). Sur la côte depuis le canal royal étaient échelonnées plusieurs villes assez considérables. Acanthe, d'après Thucydide [4] et Scymnus de Chio [5], était une colonie d'Andros ; selon la chronique d'Eusèbe, elle avait pour fondateur Argée, roi de Macédoine. Elle était ainsi appelée, soit à proprement parler à cause des épines qui lui servaient de clôture, soit figurément à cause de la solidité de ses murailles, ou encore parce qu'elle était située au-dessus de l'Athos par rapport à la Grèce [6] : cette dernière étymologie est la plus raisonnable. Quelques anciens l'ont placée sur

[1] Diod. XVI. 52.
[2] Kiep. *Thess. Epeiros.*
[3] Itin. Anton.
[4] Thucyd. IV. 84.
[5] Scymn. V. 646-650.
[6] Steph. 49.

le golfe Singitique [1], et sur l'isthme de l'Athos, près du canal royal [2]; probablement il s'agit ici du port de Panormus, qui pouvait être situé à l'ouest du canal, et du port de Sané [3]. Hérodote place positivement Acanthe sur la côte septentrionale : l'armée de Xerxès, après avoir côtoyé le golfe Strymonique par Argilus et la plaine Syléenne, arrive à Acanthe dans toute sa force. La flotte en part pour traverser le canal, et longer dans le golfe Singitique les côtes de Sithonie [4]. Scymnus de Chio dit également qu'on ne rencontre Acanthe qu'après avoir doublé l'Athos [5]; il ne peut y avoir de doute, et le texte de Strabon est fautif ou altéré. Mais les Acanthiens ont pu avoir un port sur le golfe Singitique, dont le littoral était proche, et Kiepert l'a compris ainsi [6]. Toutefois, nous ne croyons pas comme lui que Panormus ne fût qu'une rade ouverte, et nous préférons chercher son emplacement entre le cap Mavro et l'île Maliani, peut-être à l'endroit de la côte le plus rapproché d'Acanthe elle-même. Si Panormus avait existé entre l'île Maliani et le canal royal, la fondation d'Uranopolis l'aurait ruinée, et Ptolémée n'en aurait pas parlé.

Au cinquième siècle les Athéniens étaient les maîtres d'Acanthe. Dans la guerre du Péloponnèse, cette ville, craignant pour ses récoltes encore sur pied (διὰ τοῦ καρποῦ τὸ δέος ἔτι ἔξω ὄντος), ouvrit ses portes à Brasidas, et les Acanthiens, en qualité d'auxiliaires, accompagnèrent les Spartiates dans leur expédition contre Arrhibée [7]. Lors de la paix de Nicias, les Athéniens recouvrèrent leur colonie [8], mais elle devait être autonome, libre dans ses alliances à la condition de payer le tribut consenti du temps d'Aristide, et ceux qui n'acceptaient pas ces conditions pouvaient s'ex-

1 Ptol. III. 13.
2 Strab. VII. *Fragm.* 31. 33.
3 Ptol. III. 13.
4 Hérod. VII. 118-121.
5 Scymn. V. 646.
6 Kiep. *Thess. Epeiros.*
7 Thucyd. IV. 84.
8 Diod. XII. 67.

patrier en emportant leurs biens. On sait quelle était cette liberté; les habitants étaient consultés sur la paix et sur la guerre, mais pour la forme, et l'avis des Athéniens l'emportait toujours dans les assemblées; ou bien encore, outre le tribut, il fallait fournir des soldats et des marins, et recevoir des garnisons commandées par un chef athénien[1]. Acanthe subit à son tour le joug de la Macédoine; elle fut prise et pillée en 200 par les flottes unies de Rome et de Pergame. Probablement ces flottes stationnèrent à Panormus, et attaquèrent les Acanthiens par le sud-est, car Tite-Live nous dit qu'elles doublèrent le cap de Torone[2] (Derrhis), et ne parle pas de l'Athos, que sans doute elles n'osèrent pas affronter. Acanthe est encore mentionnée par Pline[3]. C'est avec beaucoup de vraisemblance que Leake lui assigne la position du village actuel d'Erisso. Il y a constaté, sur le versant nord et maritime d'une colline occupée par ce village, quelques débris de murs helléniques construits de blocs carrés de granit gris provenant d'anciennes carrières près de Dium (port Platy); plus loin de la mer, d'autres débris paraissent appartenir à une acropole. D'Acanthe au golfe Singitique et au port de Panormus, il y a moins de deux milles anglais (3$^{kil.}$,200)[4].

Arné était située dans la plaine Syléenne entre Acanthe et Stagire; Brasidas y avait son camp, et il en partit pour conquérir Amphipolis. La ville devait être à une moyenne distance de l'Aulon, car dans la saison où on se trouvait alors, les jours étaient courts; il tombait quelque peu de neige, et cependant il atteignit l'Aulon au coucher du soleil[5]. C'est ce passage qui a porté d'Anville et après lui Kiepert à placer Arné dans la plaine, à l'est-nord-est d'Erisso. Elle

[1] M. B. Nicolas. *De ing. et fort. Græc. ap. Thr. col.* p. 21.
[2] Liv. XXXI. 45.
[3] Plin. IV. 17.
[4] Leake. III. 147. 148.
[5] Thucyd. IV. 103.

est peut-être la même que Calarna, placée en Macédoine par Etienne de Byzance[1], et la tour Calarnéenne, indiquée par Pomponius Méla entre le Strymon et l'Athos[2], est peut-être aussi le seul débris encore existant au premier siècle après Jésus-Christ.

Ptolémée[3] et Etienne de Byzance[4] ont parlé d'une ville de Stratonicéa, et l'ont placée en Macédoine sur le golfe Singitique. Nous croyons que cette ville, peut-être fondée par Perdiccas II en l'honneur de sa sœur Stratonice, épouse de Seuthès[5], était à l'extrémité nord-ouest du golfe d'Acanthe, en face de Dium, et nous la mettons avec Leake à Stratoni. On y trouve quelques traces de fondations helléniques, des restes d'un ancien port, et la très-grande ressemblance des noms est une forte présomption pour croire à leur identité[6]. Si Perdiccas II a fondé Stratonicéa, ce serait un argument en faveur de la fondation d'Acanthe par Argée, comme lui roi de Macédoine.

Tel était l'ensemble des villes grecques de la Chalcidice : les Grecs, leurs fondateurs, y transportèrent pendant une longue suite de siècles l'excédant de leur population, et vinrent y chercher les métaux précieux, les blés et les bois de construction. Elles étaient aussi un boulevard contre les invasions des Perses, à qui la route de terre était fermée. Athènes leur dut sa puissance; jamais elle n'aurait succombé, si les Spartiates n'avaient pas provoqué leur affranchissement; jamais Philippe n'eût asservi la Grèce, si elles étaient restées indépendantes. La possession des côtes de la Chalcidice, en lui procurant des vaisseaux et des marins, put seule donner de la consistance à ses vastes projets, et assurer leur accomplissement[7].

[1] Steph. 345.
[2] Pomp. Mela. II. 2.
[3] Ptol. III. 13.
[4] Steph. 618.
[5] Thucyd. II. 101.
[6] Leake. III. 159. 160.
[7] M. B. Nicolas. *De ing. et fort. Græc. ap. Thr. col.* p. 68.

§ 5.

Thrace épictète.

La Thrace épictète répond à la partie nord-est de la région macédonienne, et s'étend le long des côtes depuis la frontière de la Mygdonie et de l'Amphaxitide jusqu'aux bouches du Nestus (Karasou). Nous avons déjà énuméré les peuples qui se la partageaient : elle embrasse le cours entier du Strymon (Strouma) et du Nestus (Karasou), et les Agrianes sont le seul peuple étranger aux bassins des deux fleuves qui soit compris dans cette cinquième section. Les limites de la Thrace épictète sont : à l'ouest, l'Orbélie, le cours inférieur de l'Egri-Dérê, occupé aux derniers temps par les Dardaniens, le pays des Iores et des Æstréens (Tripolide Péonienne), le mont Tchengel, et le mont Cercine (Sultanitza, Gumendsche) qui la séparent de la Macédoine proprement dite et de la Chalcidice; au sud, le golfe Strymonique (golfe d'Orfano ou de Contessa); à l'est, le Tchal-Tépê et les autres sommets du Rhodope (Despoto-Dagh), qui la séparent de la Thrace proprement dite, jusqu'aux sources du Nestus; au nord, le mont Hémus, depuis les sources du Nestus jusqu'au mont Orbélus (Spatz), qui la séparent des Denthelètes, des Triballes et des Dardaniens. Cette vaste région n'a été sérieusement explorée que de nos jours, et les anciens la connaissaient fort peu. Elle se divise naturellement en deux parties, dont le Sultanitza à l'ouest du Strymon, les monts Ali-Boutousch, Simnitza, Bozdagh et Buzdagh entre le Strymon et le Nestus, les monts Kaïutcha et Kruchova à l'est du Nestus, forment la ligne de démarcation. Au nord de cette ligne sont les peuples demeurés barbares, n'ayant de relations avec leurs voisins que par l'invasion et le pillage ; au sud, les peuples ont subi dans

une certaine mesure l'ascendant des colonies grecques du littoral, et l'influence de leur civilisation.

a. Bisaltes, Sintes.

La Bisaltie proprement dite s'étendait sur la rive droite du Strymon, entre le lac Cercinitis et le mont Cercine[1]; elle ne dépassait pas à l'est le point où le Strymon sort du lac. La Sintique proprement dite occupait au nord-est, sur la rive gauche du Strymon, le pays au nord des Odomantes jusqu'au pays des Mædes (Melnik et le mont Ploksa?). La rive droite correspondante fut occupée à une certaine époque par les Bisaltes, qui s'étendirent jusqu'aux Mædes et jusqu'au bassin du Pontus. Aux derniers temps, sous la domination des Antigonides, ces deux peuples paraissent s'être confondus, et les deux pays semblent n'en avoir plus fait qu'un seul, appelé tantôt Bisaltie, et tantôt Sintique.

Le Bisaltès coulait au nord de la colline de Cerdilium, en face de la Piérie de Thrace, et parallèlement à la frontière[2]. C'est le dernier affluent du Strymon sur la rive droite. Il y avait sur son cours une ville de Bisaltia[3]. Euporia fut bâtie par Alexandre, et ainsi nommée à cause de l'abondance de ses productions[4]. Elle était située au point où le Strymon sort du lac Cercinitis, plus considérable qu'il n'y était entré[5]. Cette position, fixée par les itinéraires, donne à son nom une autre étymologie, plus naturelle, et qui répond mieux au but de son fondateur; elle pourrait bien être la même que Bisaltia. Callitères est placée par Kiepert[6] dans le coude formé au sud par le Cercine; entre cette ville et Euporia devait être située la petite place de Bedys. (Nous lisons Bedys et non Bedyndia : Diodore peut avoir écrit διαπεριστρα

[1] Arrien. I. 11.
[2] Leake. *North. Gr.*
[3] Steph. 168.
[4] Steph. 278.
[5] Pomp. Mela. II. 2.
[6] Kiep. *Thess. Epeiros.*

τοπεδεύσας et on dit de même διαπεριπατέω.) Cratévas, un des généraux de Cassandre, y fut attaqué par Aristonoüs, qui commandait pour Olympias à Amphipolis, et fut réduit à capituler[1].

Il y a des ruines à Zervokhori : c'est l'emplacement probable d'une ville d'origine macédonienne, Héraclée Sintique, ainsi appelée pour la distinguer des autres villes du même nom. Elle doit être antérieure à Alexandre, et peut-être est-ce comme Héraclée de Lyncestide l'œuvre d'Archélaüs Ier. Si on l'attribue à ce prince, comme on le peut raisonnablement, cela prouverait que le mélange des Sintes et des Bisaltes se serait opéré dès le cinquième siècle. Sous les Antigonides, le gouverneur de Péonie résidait à Héraclée, et Didas y fit périr Démétrius[2]. Peut-être ce gouvernement de Péonie est-il la province confiée à Philippe par Perdiccas III, son frère ; dans ce cas, Philippe aurait bâti, sous le règne de Perdicas III, Héraclée Sintique à l'est, comme Amyntas, frère de Philippe, bâtit, sous le règne de Philippe, Héracléum de Piérie au midi. Les Bisaltes et les Sintes furent fidèles aux Macédoniens : Héraclée envoya à Persée un corps de trois mille Thraces libres sous un chef indigène, qui prit part à la bataille de Pydna[3]. Paul-Émile, pour punir les Héracléates, fit ravager la Sintique[4]. Héraclée et la Bisaltie furent comprises par les Romains dans le premier district[5], mais Héraclée était libre sous les empereurs, sans doute depuis la bataille de Philippes. Deux routes y aboutissaient par Euporia et par Scotussa, et sans doute cette dernière se prolongeait au nord-ouest dans la direction de Stobi.

Berga est placée par Leake et par Kiepert à Takinos sur le lac Cercinitis. Située au-dessus des bouches du Strymon,

[1] Diod. XIX. 50.
[2] Liv. XL. 24.
[3] Liv. XLII. 51.
[4] Liv. XLIV. 46.
[5] Liv. XLV. 30.

et à l'intérieur, elle est la patrie d'Antiphane, auteur des *Ἄπιστα*, et pour ne rien dire de vrai, on disait : parler comme à Berga[1] (Βεργαΐζειν). Ce pourrait être la même ville que Brygès, nommée par Suidas, et dont le Thrace Thamyris était originaire. Suidas place cette Brygès chez les Edoniens; Pline aussi place des Bryses dans le voisinage des Sapéens, sur la rive gauche du Strymon[2]; ce sont peut-être encore les mêmes que les Braises, indiqués par Etienne de Byzance[3]. La distance de Berga à Amphipolis était d'environ 200 stades (37 kilomètres)[4]; quelquefois on l'appelait Bergion. Si nous avions le moindre indice à l'appui, nous la placerions volontiers avec les Bryges sur la rive nord-est du lac Cercinitis, au delà des bouches de la Zikhna.

Ossa était peut-être à Sokho, où il y a des ruines. Kiepert y place Berta, parce qu'il fait de la partie basse du Cercine le mont Bertiscus[5]. Nous ne croyons pas qu'il faille ainsi comprendre Strabon et Ptolémée, et nous laissons d'autant plus volontiers le Bertiscus au nord-ouest, où nous l'avons placé (mont Tourianska), que Strabon l'associe au Scardus et à l'Orbélus, et que le Cercine, où le place Kiepert, n'aurait pu donner son nom au lac Cercinitis. Cependant Berta est indiquée par Ptolémée[6] : elle pouvait être quelque part aux abords du col de Lahana. Entre Ossa et Callitères, on peut placer Oreschia, dont l'existence est prouvée par des médailles[7]. La position de Tristolus répond à Nigrita, où l'on reconnaît l'emplacement d'une cité antique; c'est peut-être la même ville qu'Arolus. Nous avons déjà vu Arulos en Piérie, auprès de Bérée, Paræcopolis est la même qu'on appelle Parthicopolis ou Parthinopolis. Kiepert la

[1] Scymn. V. 653-655.—Steph. 159.
[2] Plin. IV. 18.
[3] Steph. 181.
[4] Strab. VII. *Fragm*. 36.
[5] Kiep. *Thess*. *Epeiros* — Voir à ce propos : Strab. VII. *Fragm*. 10.
[6] Ptol. III. 13.
[7] Cousinéry. II. 185. — A moins, pourtant, que la légende ΩΡΗΣΚΙΩΝ ne soit qu'une épithète (ΟΡΕΣΚΙΩΝ) et ne s'applique aux Bisaltes, habitants des montagnes.

place le long du mont Cercine, au nord-est de Xylopolis, et c'est peut-être Marékostina [1].

A présent que nous avons suivi dans leurs conjectures Leake et Kiepert, nous allons exprimer nos doutes. Il est certain que les Bisaltes et les Sintes habitaient au nord des Odomantes la vallée étroite et fertile arrosée par le Strymon [2], c'est-à-dire cette partie comprise entre le confluent du Pontus et le pays des Odomantes, et resserrée entre le mont Cercine (Sultanitza) et les chaînes du Menikion et de l'Ali-Boutousch. Comment supposer qu'une région aussi vaste n'avait pas de villes, et qu'aucune de celles mentionnées par Ptolémée ne se trouvait sur la rive gauche? Sans doute Tite-Live, dans l'organisation de Paul-Emile, met la Sintique sur la rive droite avec la Bisaltie, mais elle n'y était pas tout entière; s'il en était autrement, il faudrait donner la rive gauche au nord de Sirris jusqu'à Melnik soit aux Besses, soit aux Mædes. Si les uns ou les autres avaient possédé cette partie de la vallée du Strymon, c'est certainement par là qu'ils auraient envahi la Macédoine, et en une ou deux étapes on les aurait vus sous les murs d'Amphipolis. Pourquoi ne les y voit-on pas, sinon parce que le passage était gardé par les Bisaltes et les Sintes, ces hommes courageux, dont l'appui aurait suffi pour rendre l'espérance à Persée? Aux yeux de plus d'un géographe, Démir-Hissar est l'ancienne Héraclée Sintique; on trouve au-dessus de Démir-Hissar le han de Marékostina, dont le nom se rapproche beaucoup de Paræcopolis, et la résidence de Démir-Hissar ne conviendrait pas moins à un gouverneur de Péonie que celle de Zervokhori. Il est vrai qu'un itinéraire passant au nord du lac Cercinitis place une Héraclée dans la Bisaltie à 4 milles de Scotussa (6 kilomètres), et à 55 milles de Philippi (81$^{\text{kil.}}$,455), qu'un autre itinéraire, passant au sud du même lac, place cette Héraclée à 52 milles

[1] M. Viquesnel. Carte de la Thrace. [2] Strab. VII. *Fragm.* 36.

de Philippi (77 kilomètres[1]) et à 17 milles d'Euporia (25$^{kil.}$,177), et que cette Héraclée est dite par Hiéroclès Héraclée du Strymon [2]; il faut donc que cette Héraclée, située sur la rive droite, soit Héraclée Sintique. Mais Etienne de Byzance nous indique une ville de Sintia, située en Macédoine et voisine de la Thrace[3]; c'est cette ville que nous donnons aux Sintes, et que nous plaçons sur la rive gauche, à Démir-Hissar.

b. Mædes, Agrianes, Lééens, Denthélètes, Besses.

Au delà des Sintes, au confluent du Strymon avec le Pontus, les Mædes occupaient la vallée du Strymon entre le mont Cercine (Malesch, Piantza) et l'Hémus (Tchadir-Tépé). Ils touchaient aux Bisaltes[4], et possédaient trois villes, Pétra, Desudaba, et Jamphorina. Pétra était située presque au confluent du Pontus, et elle répond à la ville de Pétridj[5] ou Pétrovich : Philippe s'en empara en revenant de sa visite au mont Scomius (181)[6]. Trente ans auparavant, il avait pris la capitale des Mædes, Jamphorina, que nous ne connaissons que par cette expédition (211)[7]. Jamphorina nous paraît répondre à Iamborana, située au nord de Kustendil sur la Goranovitza. Enfin, quand les Gaulois vinrent offrir leurs secours à Persée, ils attendirent le retour de leurs envoyés à Desudaba dans la Mædique, à 75 milles (111 kilomètres) de l'Axius. Nous croyons que cette position ne doit pas être cherchée au nord, comme le fait Leake[8], mais à l'est ; le nord était occupé par les Dardaniens et les Triballes, et non par les Mædes. Desudaba pouvait être située sur le versant oriental du mont Piantza,

1 Leake. III. 227. 228.
2 Hiérocl. p. 639.
3 Steph. v°. p. 603.
4 Plin. IV. 17.
5 M. Viquesnel. Carte de la Thrace.
6 Liv. XL. 22.
7 Liv. XXVI. 25.
8 Leake. III. 473.

aux environs du monastère de Libochtitza[1]. Les Agrianes, peuples de l'Egri-Déré, et les Léëens, peuples du haut Strymon, n'habitaient que des bourgades, et ne nous ont transmis le nom d'aucune résidence fixe. Il en est de même des Digères, qui occupaient la vallée de la Dubnitza, et des peuples limitrophes, Trères, Tilatéens ou Denthelètes, tribus sédentaires, mais barbares, qui seraient demeurées inconnues sans leurs brigandages.

Les Besses occupaient tout le bassin du Nestus, et la partie montueuse du bassin occidental de l'Hèbre entre les Mædès, les Sintes et les Odryses. Les quatre bourgades qui leur valent aux derniers temps le nom de *tétracomes*[2], lorsqu'affaiblis par un siècle de luttes contre les Romains, ils ne conservent plus que quelques plateaux du Rhodope, ne sont pas nommées par les auteurs anciens ; les villes indiquées par eux dans le pays des Besses sont antérieures à cette dernière époque, et doivent être comptées en plus. Quand Philippe reporta la limite de son royaume au Nestus, il voulut garantir ses possessions du Pangée contre les incursions des Thraces, et il fonda sur l'Hèbre supérieur, entre les Besses et les Odryses, la ville de Philippopolis (Philippopoli). Comme il la peupla de malfaiteurs, elle fut appelée aussi Ponéropolis, et comme elle se trouvait placée entre trois montagnes, on l'appelait encore Trimontium[3] à cause de cette situation. Ce ne sont pas les seuls noms qu'elle ait portés. Les rois de Macédoine exercèrent pendant quelque temps une sorte de surveillance sur cette colonie lointaine, et Alexandre, qui avait à sa suite comme otages les rois des Odryses, devait être le maître de Philippopolis. Lysimaque aussi la posséda, et l'époque où elle devint indépendante peut répondre à l'invasion des Gaulois (280). Un siècle plus tard, Philippe, fils de Démétrius, la prit à son

[1] M. Viquesnel. Carte de la Thrace. [2] Steph. 650. [3] Plin. IV. 18.

tour (183), mais cette dernière occupation ne dura point, et la colonie, demeurée autonome, fut tenue perpétuellement assiégée par les barbares. Elle portait le nom d'Eumolpias quand M. Lucullus la soumit, et elle reprit sous les empereurs son premier nom de Philippopolis[1]. Envahie en 250 après Jésus-Christ par les Goths, qui y massacrèrent cent mille personnes, elle se releva de ce désastre, et a conservé jusqu'à nos jours une certaine importance.

La capitale des Besses, au premier siècle avant Jésus-Christ, était Tratia[2]; M. Lucullus s'en rendit maître. Il prit aussi Uscudama et Calybé[3], appelée aussi Cabylé, située près du pays des Astes[4], et, comme Philippopolis, colonie de Macédoniens[5]. Uscudama est la même qu'Andrinople, située au confluent de l'Hèbre et du Taxus, et du temps de P. Lucullus les Besses s'étendaient jusque-là[6]. Aucune de ces villes n'est située dans les limites de la région macédonienne, pas même Philippopolis. Nous nous y sommes arrêté un moment, parce que Philippopolis eut un roi de Macédoine pour fondateur, et aussi pour avoir le droit d'en tirer cette conséquence, que dans la partie de leur territoire qui se rattachait à la région macédonienne, c'est-à-dire dans le bassin du Nestus, les Besses n'avaient point de villes. Malgré les incursions fréquentes mentionnées par les historiens, ils appartiennent moins à la Macédoine qu'à la Thrace, et jamais leur pays, même sous les Romains, ne fut asservi complétement.

c. Odomantes, Edoniens.

Les Odomantes, jadis puissants, étaient resserrés dès le cinquième siècle avant Jésus-Christ entre les tribus thraces

[1] Sext. Ruf. IX.
[2] *Id.*
[3] Eutr. VI. 10.
[4] Polyb. XIII. 5.
[5] Steph. 347.
[6] Sext. Ruf. IX.

des Bisaltes et des Sintes et les Besses, dont ils étaient une des tribus; ils habitèrent la ville de Sirris, lorsque les Sirropéoniens furent transportés en Asie par les Perses. Ils occupaient au nord du Pangée la plaine fertile comprise entre le mont Ménikion, le fleuve Angitas, et le lac Cercinitis, et on leur connaît trois villes : Sarxa, Scotussa et Sirris. Sarxa, située sur une des routes de Philippes à Héraclée, était à 18 milles du cours septentrional de l'Angitas (26kil.,658) et à 26 milles de Drabescus (38kil.,500)[1]. Scotussa ou Scotusa, libre sous les empereurs, se trouvait probablement sur la rive gauche du Strymon[2], au pont jeté sur le fleuve avant son entrée dans le lac Cercinitis. Sirris, appelée aussi Sira[3], était la principale ville des Odomantes : Xerxès y établit ses malades[4]; Paul-Emile y fit camper ses troupes[5] pendant son séjour à Amphipolis, et c'est encore aujourd'hui, sous le nom de Sérès, une des villes les plus florissantes et les plus agréables de l'intérieur.

De l'autre côté de l'Angitas (Anghista), dont Leake fait ressortir heureusement la désinence toute macédonienne[6], le pays au nord et à l'est du Pangée jusqu'au mont Symbole était habité anciennement par les Edoniens, qui, chassés de la Mygdonie, s'y fixèrent en dernier ressort. Il était très-fertile en beaucoup d'endroits, très-peuplé, enrichi par l'exploitation des mines du Pangée, et sillonné de routes. Sur le cours septentrional de l'Angitas, appelé aussi rivière de Névrékop, Drabescus (Drama) était au nord-est la première ville des Edoniens; les Satres, Saiens, Derséens, Diobèses, rattachés politiquement à la grande nation des Besses, entouraient la vallée de Drabescus à l'ouest, au nord et à l'est, et se répandaient par le mont Ménikion jusqu'au pied du

[1] Leake. III. 227.
[2] Ptol. III. 13. — Plin. IV. 17.
[3] Leake. III. 227.
[4] Hérod. VIII. 115.
[5] Liv. XLV. 4.
[6] Leake. III. 226.

Pangée. L'oracle célèbre de Bacchus, dont les Satres étaient les prêtres, était situé vraisemblablement près du mont Bozdagh, au nord de Drabescus, où l'Angitas reparaît, après un cours souterrain de plus d'une lieue. Malgré le péril d'un tel voisinage, Drabescus resta aux Edoniens. Lorsque les Athéniens fortifièrent pour la première fois Amphipolis, ils furent battus par les Edoniens à Drabescus. Quoique Thucydide dise expressément que les Athéniens pénétrèrent alors dans l'intérieur[1], nous avons de la peine à croire que ce Drabescus où ils furent battus soit Drama. Il y a de cette ville à Amphipolis au moins quinze lieues, et c'est une distance bien grande pour une première expédition. D'ailleurs qu'y pouvaient-ils chercher, puisque les mines d'or, objet de leur convoitise, étaient toutes au midi? Il faut, selon nous, admettre deux Drabescus, l'un, celui des itinéraires, à Drama; l'autre, celui de Thucydide, à Drawik, bourgade située en effet à l'intérieur, mais sur le versant nord du Pangée, et à 12 ou 14 kilomètres d'Amphipolis seulement. On trouve à Drama beaucoup de débris antiques, tous de l'époque romaine[2] ; Drabescus avait alors une certaine importance : c'était le premier relais sur la route de Philippes à Héraclée, à 12 milles de Philippes (17$^{kil.}$,770).

L'Angitas, qui dans son cours inférieur est resserré entre le Ménikion et le Pangée, arrose dans son cours supérieur une assez large plaine, et la vallée du Gangès ou Gangitès, son bras méridional, est encore plus spacieuse. Philippes y était bâtie, à peu près à égale distance de Drabescus et de Néopolis, sur un rocher élevé qui dominait toute la région du Pangée. Il ne paraît pas qu'il ait existé en cet endroit aucun établissement avant l'avénement de Philippe. A cette époque, Thasos, qui s'était affranchie d'Athènes, essaya de

[1] Thucyd. I. 100. IV. 102.

[2] M. Perrot. *Rev. archéol.* août 1860. p. 73. — Peut. Tabul.

reconstituer son empire en Thrace, et fonda près du Gangitès la ville de Crénides[1]. Ce nom lui était donné à cause des sources qui jaillissaient du sol autour de la montagne qu'elle occupait. Philippe s'en empara, et la trouvant bien située pour servir de rempart contre les Thraces, il la fortifia et l'appela de son nom Philippes. Appien, qui nous donne ces détails, décrit très-bien sa position. La ville, dit-il, est située sur une colline élevée dont elle occupe tout le plateau ; elle a au nord des défilés, par où Rhascupolis fit passer l'armée de Cassius ; au midi et près d'elle un marais, et ensuite la mer ; à l'est les gorges des Sapéens et des Corpiles ; à l'ouest une plaine qui s'étend jusqu'à Myrcine et Drabescus, et jusqu'au Strymon, sur 350 stades environ (65 kilomètres. — Cette distance répond assez exactement à la distance en ligne droite de Philippes à Scotusa et au pont du Strymon, ce qui fait entendre que dans la plaine indiquée par Appien l'Odomantique était comprise). Elle est fertile et agréable, et c'est là, dit-on, que Pluton enleva Proserpine, pendant qu'elle cueillait des fleurs[2]. Le Zygactès, affluent du Gangitès, était appelé ainsi parce que Pluton y brisa l'essieu de son char. On serait tenté de croire tout d'abord que c'est la rivière de Zikhna, qui arrose l'Odomantique, mais le récit de la bataille de Philippes s'oppose à cette interprétation, et il faut reconnaître le Zygactès dans le premier affluent du Gangitès à gauche, entre Philippes et la mer, près du village actuel de Zigosto[3]. Du camp de Brutus à la rivière de Zikhna, il y a 40 kilomètres en ligne droite.

Selon Etienne de Byzance[4] et Artémidore[5], si Philippe occupa Crénides, ce fut pour la secourir contre une invasion des Thraces. Il repeupla la ville de nombreux colons, et elle

[1] Diod. XVI. 3.
[2] Appien. *Guerr. civ.* IV. 105.
[3] M. Viquesnel. Carte de la Thrace.
[4] Steph. 699.
[5] Artémid. *Fragm.*

devint promptement florissante. Mais elle tire sa principale renommée de la bataille que les triumvirs livrèrent à Brutus et à Cassius dans la plaine marécageuse du sud-ouest. Après la victoire des Césariens, Philippes fut traitée libéralement et ornée de magnifiques monuments. Déjà la voie Egnatia y passait; deux autres routes la relièrent à Drabescus, à Sirris et à la Bisaltie; les particuliers disputèrent aux empereurs le soin de l'embellir; saint Paul y prêcha l'Evangile[1], et elle resta florissante jusqu'aux derniers temps de la domination romaine. Elle fut détruite alors, sans qu'on puisse en préciser l'époque, mais son nom s'est conservé au sud-est de ses ruines, dans le petit village de Filibedjik.

Quoiqu'ici, comme à Pella, les lieux environnants, à d'assez grandes distances, aient enlevé beaucoup de débris curieux, peut-être même les mieux conservés et les plus beaux, cependant les ruines de Philippes sont importantes, et très-intéressantes à visiter. La voie Egnatia traversait la ville basse au-dessous de la citadelle, et on suit aisément son tracé. Belon y avait vu au seizième siècle (1546-1549) des restes d'amphithéâtre, et des colonnes d'un temple de Claude qui n'existent plus. Cousinéry y signale un théâtre, un monument qu'il appelle le trophée de Vibius[2], et que M. Heuzey a reconnu pour être un tombeau monolithe d'un beau caractère[3]. Leake n'a pas visité les ruines, mais il a pu constater de loin leur haute valeur et leur authenticité. En 1856, M. Perrot a reconnu l'acropole, très-forte et presque imprenable, sur un roc élevé; les traces des maisons adossées à ce roc, et celles de l'enceinte antique, les ruines d'un temple et des fragments qui attestent l'existence de plusieurs autres; il décrit également le piédestal de

[1] *Epit. aux Phil.*
[2] Cousinéry. II. 17. 18.
[3] Rapport à l'Empereur. 15 avril 1862.

Valérius Firmus, et divers débris de sculpture[1]. M. Heuzey, dans une exploration postérieure, et plus féconde encore en résultats précieux, nous révèle à son tour un temple de Sylvain, des thermes dont le style semble une transition vers l'art byzantin, une voûte construite sur la voie Egnatia près du Gangitès, et se rapportant à une construction triomphale ; enfin une centaine d'inscriptions d'un grand intérêt pour l'histoire de ces contrées[2]. Il est très-regrettable que des hommes aussi compétents et aussi consciencieux n'aient eu à examiner que ce qui a échappé, après quatorze siècles, à l'action du temps et aux coups des barbares.

La distance de Philippes à Dyrrachium était, par la voie Egnatia, de 325 milles (481$^{kil.}$,320). Les tumulus situés près de Philippes sont peut-être artificiels; nous ne saurions dire dans quel but on les aurait élevés[3]. Au sud-est, dans la direction de Filibedjik et de Zigosto, il y avait des mines d'or. Il ne paraît pas qu'il ait existé de centre de population important au sud, entre Philippes et la chaîne du Symbole : les marais y mettaient obstacle. Mais il y avait dans le Symbole même des carrières de marbre blanc pareil à celui de Thasos, que Cousinéry a visitées[4], et qui ont sans doute été exploitées pour l'embellissement de Philippes et de Néopolis (à 2 kilomètres de cette dernière ville). En remontant le Gangitès par sa rive droite, Tragilus, appelée aussi Trogilus, Bragilus et Trailium, désignée dans les itinéraires sous le nom encore plus altéré de Triulo, était située au pied du Pangée, à 10 milles de Philippes (14^{kil},810), et à l'opposé de cette ville. Sa position répond à la ville actuelle de Pravista[5].

[1] *Rev. archéol.* juillet 1862. p. 48-52. *Ibid.* août 1862. p. 68-72.

[2] Rapport à l'Empereur.

[3] Deux de ces tumulus ont été occupés par les camps de Brutus et de Cassius; un autre, plus voisin, et à un mille de la ville, passait pour être le tombeau de Bacchus, dont l'oracle se trouvait au nord de Drabescus, dans le pays des Satres.

[4] Cousinéry. II. 107.

[5] Leake. III. 226. — M. Viquesnel. Carte de la Thrace.

Asclépiade, qui a écrit sur le chant dans la tragédie, était de Tragilus[1]. On trouve assez souvent des médailles de cette ville aux environs d'Amphipolis[2].

A 17 milles de Tragilus (15kil., 176), et à 8 milles d'Euporia (11kil.,848), était situé, sur la route de Philippes à Héraclée par le sud du lac Cercinitis, le relais de Graéro. Ce doit être le nom corrompu de la ville de Gazorus, placée par Ptolémée chez les Odomantes[3]; Diane Gazoritide y avait un temple célèbre[4], et nous avons vu deux temples semblables à Scydra et à Pella. A peu de distance de Gazorus, et près du Strymon, les Edoniens possédaient la ville de Myrcine[5], peu considérable aux derniers temps[6], mais qui a dû l'être davantage avant la fondation d'Amphipolis. Etienne de Byzance l'appelle Myrcinnum[7], et paraît ailleurs la confondre avec Amphipolis[8]. Dans la guerre de Darius contre les Scythes, Histiée de Milet avait gardé le pont de bateaux jeté sur le Danube, et sauvé l'armée des Perses: il obtint en récompense la ville de Myrcine, et s'empressa de la fermer de murailles. Cependant Mégabyze avait compris l'importance de cette position; il représenta qu'en permettant à un Grec habile et prudent de posséder une ville dans un endroit de la Thrace où il y a des mines d'argent, beaucoup de bois de construction, et d'habiles rameurs, beaucoup de Grecs et de barbares dont il pouvait devenir le chef, le grand roi s'exposait à une guerre domestique. Darius comprit ce langage, révoqua son présent, et emmena Histiée avec lui à Suse[9]. Pendant la révolte de l'Ionie, lorsqu'on pouvait déjà prévoir la supériorité des Perses, un autre Milésien, Aristagoras, parent d'Histiée,

1 Steph. 662.
2 Leake. III. 226. — Cousinéry. II. 197.
3 Ptol. III. 13.
4 Steph. 195.
5 Hérod. V. 124.
6 Diod. XII. 68.
7 Steph. 478.
8 *Id.* 79.
9 Hérod. V. 23.

voulut réaliser la même entreprise par la force; il fut tué par les Edoniens, avec lesquels il ne parvint pas à s'entendre[1], et Myrcinus demeura au pouvoir du peuple vainqueur. Soumise plus tard par les Athéniens, elle fut affranchie par Brasidas en même temps qu'OEsyme et Galepsus[2]. Comme après cette époque elle ne reparaît plus dans l'histoire, sa proximité d'Amphipolis et son obscurité définitive ont pu engendrer quelque confusion.

Amphipolis est la ville la plus célèbre de la Thrace épictète: elle s'appela d'abord Neuf-Voies, et devait probablement ce nom aux routes qui y aboutissaient de toutes les directions[3]. On pourrait retrouver les neuf voies : trois à droite de Strymon, venant de Bisaltia (Euporia?), d'Argilus, d'Eioné mendésienne; six à gauche, venant d'Eion, d'Apollonie, de Galepsus, de Phagrès, de Gazorus, et de Myrcine. Toutes ces villes existaient avant l'invasion des Perses, et passaient le Strymon au même endroit. On l'appelait encore, selon Etienne de Byzance[4], Myrica, Eion, Cradamna, Anadraimus (Dindrymæ ?) enfin Amphipolis, parce que le Strymon coulait autour de ses murs[5]. Sans doute le nom de Myrica a fait qu'on a pris Amphipolis pour Myrcinus; le nom d'Eion est ou une intercalation maladroite, ou une erreur d'Etienne de Byzance. On passait le Strymon à Neuf-Voies dans les temps les plus anciens, et ce lieu ne paraît pas avoir reçu d'habitants, ni s'être appelé autrement que Neuf-Voies avant l'arrivée des Athéniens. Hérodote place formellement à Myrcinus l'entreprise d'Aristagoras, et si Diodore, très-postérieur, la place à Amphipolis[6], c'est peut-être que, longtemps après, sous la domination romaine par exemple, les habitants de Myrcine y avaient émigré, comme on l'a vu pour Cassandréa et pour Thessalonique.

[1] Hérod. V. 126.
[2] Thucyd. IV. 107.
[3] Diod. XII. 68.
[4] Steph. 79. 237.
[5] Steph. 79.
[6] Diod. XII. 68.

Cimon, vainqueur des Perses aux bouches de l'Eurymédon, prit Thasos [1] et Eion. Sans doute il laissa garnison dans cette dernière ville, qui demeura athénienne, car on ne voit pas qu'elle ait été reprise depuis jusqu'à la bataille d'Ægos-Potamos. C'est en effet Eioné Mendésienne, de l'autre côté du Strymon, qui fut prise par Cléon, ou du moins assiégée [2] (προσβολὰς ἐποιεῖτο τῷ πολίσματι). C'était une entreprise bien conçue, qui aurait eu pour effet de couper la retraite à Brasidas. Thucydide n'en parle pas, mais il dit que Cléon avait fait d'Eion du Strymon son centre d'opération, et qu'avant d'attaquer les Spartiates, il y attendait tranquillement ses renforts [3] (αὐτὸς ἡσύχαζε περιμένων ἐν τῇ Ἠιόνι). Deux ans auparavant, l'illustre historien avait préservé Eion des attaques de Brasidas; si dans un aussi court intervalle Eion avait succombé, il nous l'aurait appris certainement. Selon Plutarque, à la suite de l'expédition de Cimon [4], les Athéniens colonisèrent Amphipolis et Eion: Æmilius Probus l'a répété après lui [5]. Deux ans après avoir subi l'alliance d'Athènes, les Thasiens, jaloux de conserver leurs établissements de Thrace et l'exploitation des mines, la rejetèrent, et dix mille hommes furent envoyés tant d'Athènes que des villes amies, qui s'emparèrent d'Amphipolis. A cette occasion Thucydide dit formellement que la ville s'appelait Neuf-Voies, et était possédée par les Edoniens. Le langage d'un historien aussi compétent permet de supposer, ou que Cimon n'a pas été jusqu'à Neuf-Voies, ou qu'il n'y a fondé rien de durable : son expédition fut moins une conquête qu'une reconnaissance des lieux. Les nouveaux colons s'étendirent à l'extérieur jusqu'à Drabescus (Drawik) [6], mais ils y furent taillés en pièces (διεφθάρησαν) par les Thraces coalisés, auxquels leur établis-

[1] Diod. XI. 60.
[2] Diod. XII. 73.
[3] Thucyd. V. 6.
[4] Plut. *Cim.*
[5] Æmil. Prob. *cim.*
[6] Kiep. *Karte von der Eur. Türk.*

sement était odieux[1] (πολέμιον). Plusieurs autres expéditions se succédèrent depuis; Sophanès fut tué par les Edoniens à Datum en essayant de s'emparer des mines[2] (464), et la lutte se prolongea avec des chances diverses pendant vingt-neuf ans (466-437).

Quelques années avant la guerre du Péloponnèse, Athènes, alors à l'apogée de sa grandeur, envoya de nouveaux colons sous Hagnon, fils de Nicias. Hagnon se rendit les dieux favorables en rapportant de Troie jusqu'aux bords du Strymon les restes de Rhésus; il reproduisit en Thrace la ruse de Thémistocle, construisit un mur à la faveur d'une trêve, et battit les Edoniens, irrités de ce manque de foi[3]. C'est ainsi qu'Athènes demeura maîtresse d'Amphipolis. Selon Thucydide, le nom d'Amphipolis a été donné par Hagnon. C'est possible, et il n'y a pas de témoignage absolument contraire; mais il ne faut pas ajouter que ce fut à cause de la situation de la ville au milieu des deux bras du Strymon[4]. Ces deux bras n'existent pas, et Thucydide ne le dit pas. Il ressort seulement de son récit que la ville était comprise tout entière dans un coude formé par le fleuve, qu'un mur, conduit du fleuve au fleuve, fermait ce coude, et défendait la ville là où le fleuve ne la protégeait pas[5].

Nous avons déjà vu comment Brasidas, envoyé par les Spartiates, souleva les villes de la Chalcidice, et comment, parti le soir de Bromiscus et des bords de l'Aulon, il campa inopinément devant Amphipolis, et occupa sans coup férir cette ville opulente, qui lui fut livrée par des Argiliens. L'alliance d'Argilus et d'Eioné Mendésienne, l'adhésion de Myrcinus, d'OEsyme et de Galepsus consolidèrent sa conquête; les Amphipolitains le proclamèrent fondateur de leur ville, et substituèrent son culte à celui d'Hagnon[6].

[1] Thucyd. I. 100.
[2] Hérod. IX. 75.
[3] Polyen. *Stratag.* VI. 53.
[4] Raoul-Rochette. IV. 41.
[5] Thucyd. IV. 102.
[6] Thucyd. V. 11.

Quand il périt au sein de la victoire, Sparte avait repeuplé Amphipolis de colons tirés de son sein [1], et ce fut cette population nouvelle, d'origine dorienne, qui s'y perpétua jusqu'à la conquête des Macédoniens. Athènes essaya de reprendre la ville, et l'assiégea même par le lit du fleuve, avec des galères [2] : elle ne réussit pas. Mais elle n'abandonna jamais l'espoir de la reconquérir, quoiqu'Amphipolis eût déjà coûté quatre ou cinq fois le nombre de ses habitants, et elle y songeait encore au bout d'un demi-siècle [3].

Lors de son avénement, Philippe s'était saisi d'Amphipolis, sans doute pour la protéger contre les Thraces, comme Crénides. Mais, voyant que les Athéniens ne soutenaient Argée, son rival, que pour rentrer en possession de leur colonie, il évacua volontairement la ville, renonça pour un temps à sa possession, et lui rendit son autonomie [4]. Deux ans après, affermi sur le trône, il la prit d'assaut [5]. Par sa position avantageuse, elle fermait à l'orient tout accès dans la Macédoine [6], et garantissait la possession du pont de Strymon, qui eut à toutes les époques une si grande importance [7]. Alexandre, fondateur d'Euporia, partit d'Amphipolis pour soumettre le monde entier [8], et, dans les projets qu'il avait formés, Amphipolis devait avoir un temple de Diane Tauropole [9]. Sans doute il prétendait, comme à Cyrrhus, l'agrandir seulement, car nous retrouvons ce temple de Diane sous le règne de Persée [10]. Quand Olympias entreprit de conserver à son petit-fils Alexandre Aigus le royaume de Macédoine, elle confia la garde d'Amphipolis à Aristonoüs, qui se comporta vaillamment, et ne se rendit à Cassandre que sur un ordre écrit de la vieille reine [11]. Presque tous les membres de la famille d'Alexandre encore existants, Philippe Arrhidée, Eury-

[1] Thucyd. V. 21.
[2] Thucyd. VII. 9.
[3] Isocr. (*Ep. ad Phil.*) II. 80.
[4] Diod. XVI. 3.
[5] *Id. ibid.* 8.
[6] Liv. XLV. 30.
[7] Hérod. VI 221.
[8] Plin. IV. 17.
[9] Diod. XVIII. 4.
[10] Liv. XLIV. 44.
[11] Diod. XIX. 53.

dice, Roxane, Alexandre Aigus, y périrent misérablement.

Sous les derniers Antigonides, le rôle d'Amphipolis s'élargit encore. Philippe, fils de Démétrius, y vint souvent, et y mourut [1]. Les Amphipolitains conservaient une certaine indépendance municipale : ils refusèrent de recevoir Lucrétius, envoyé romain, dont ils redoutaient l'avarice [2]. Persée, vaincu et fugitif, ne fut pas mieux accueilli par eux, et ils l'engagèrent à ne pas les compromettre davantage aux yeux des Romains en restant dans leurs murs [3]. C'est à Amphipolis que Paul-Emile reçut des mains de C. Octavius le roi captif; il y célébra des jeux [4], y organisa le pays conquis, et dans cette organisation, Amphipolis devint la capitale du premier district. Pline nous apprend qu'elle était libre [5], sans doute depuis la bataille de Philippes. Les monnaies d'Amphipolis la disent autonome [6]: on y lit le nom du Strymon, qui, dans cette ville, était l'objet d'un culte; le produit de certaines amendes y était affecté, et le nom de Strymodore était porté par beaucoup d'Athéniens nés en Thrace, à Eion et à Amphipolis [7]. La voie Egnatia se rendait d'Apollonie par Pennana au pont du Strymon et à Amphipolis; de là elle gagnait le versant septentrional du Pangée, et par Gazorus se reliait à la route méridionale de Philippes à Euporia, dont nous avons parlé. Sur ce tronçon de 33 milles d'Amphipolis à Philippes, (48 kil. 873), l'itinéraire d'Antonin n'indique ni mutation ni mansion, mais nous savons que la route passait à Gazorus, probablement près de Drabescus (Drawik), et à Tragilus (Pravista) [8].

Que reste-t-il aujourd'hui d'Amphipolis, cette ville fameuse ? Quelques débris du mur d'enceinte sont visibles sur la crête de la colline à droite, au-dessous du village turc

1 Liv. XL. 56.
2 Liv. XLIII. 7.
3 Liv. XLIV. 45.
4 Liv. XLV. 30. 32.
5 Plin. IV. 17.
6 Holst. *ap. Steph.* 33.
7 Letronne. *Acad. inscr.* 2e série. XIX. — *Corp. inscr.* 2007.
8 *Peuting. Tab.*

d'Alibassa; l'emplacement réel s'appelle Marmara. Le rapide séjour de Leake, interrompu par la mauvaise volonté des Turcs, ne lui a pas permis de faire une exploration suffisante. Cependant il a pu copier un décret de bannissement porté par le peuple d'Amphipolis contre Stratoclès et Philon[1] et donné aussi par Cousinéry [2]. On a beaucoup de médailles d'argent de l'époque de la tétrarchie, où Amphipolis se reconnaît à la tête de sa principale divinité, Diane Tauropole[3]; il y avait aussi à Amphipolis un temple d'Apollon. Cousinéry a pu voir plusieurs tours, selon lui d'époque incertaine, mais probablement bâties par les Bulgares sur des fondements anciens, et semblables à celles reconnues par lui dans toute la Chalcidice. Il a recueilli plusieurs inscriptions et copié dans l'église principale de Néokhori (Iéni-Keui) un bas-relief satirique de composition bizarre, qui ne peut appartenir qu'à une époque de décadence [4]. Ces détails sont suffisants assurément pour établir l'identité d'Amphipolis avec les ruines de Marmara, mais ils sont très-incomplets pour une ville de cette valeur. Espérons que de nouvelles recherches y suppléeront : là aussi la moisson ne peut être qu'abondante.

Les Panéens (Pangéens), tribu des Edoniens[5], étaient voisins d'Amphipolis, et le versant septentrional du Pangée depuis l'Angitas jusqu'à Eion portait le nom de Phyllis[6]. La ville d'Hagnonia [7], fondée par Hagnon, était probablement au sud-est. Kiepert place au nord du Pangée, à peu près où se trouve Drawik[8], une ville de Dobérus. Il est possible, probable même, que les Dobéropéoniens aient eu une ville de ce nom, mais nous la placerions sur le versant méridional ou sur le plateau moyen, car Hérodote dit que Xerxès avait à sa droite

[1] Leake. III. 180-188.
[2] Cousinéry. I. 129. 130.
[3] Leake. III. 483.
[4] Cousinéry. I. 125-132.
[5] Steph. 523.
[6] Hérod. VII. 113.
[7] Steph. 706.
[8] Kiep. *Thess. Epeiros.*

les Dobères, et il n'eût pas été tenté de nommer ces peuples, s'ils s'étaient trouvés sur le versant opposé à celui des Perses. Ici se présente, avant de quitter l'Edonide, une question assez obscure. Qu'est-ce que cette Torone de Thrace [1], distinguée de Torone Sithonienne par Etienne de Byzance? Qu'est-ce encore que cette région de Thrace, appelée Doris, que cette Sacus, située dans la Lacédémonie de Piérie, et ainsi appelée parce qu'en la bâtissant on avait trouvé un bouclier (Σάκος) [2]? Nous pensons que Torone et Sacus ne peuvent être que des bourgades doriennes autour d'Amphipolis, se rattachant à la colonisation de cette ville par Brasidas, et aux Péloponnésiens qui l'ont suivi, et que le nom de Doris demeura attaché à leur territoire jusqu'à la conquête macédonienne.

d. Piérie de Thrace, Parstrymonie, Parorée.

Nous appelons Piérie de Thrace et Parorée les côtes du golfe Strymonique habitées par les Piériens et les Paroréens sur les deux rives du Strymon, depuis les frontières de la Mygdonie et de l'Amphaxitide jusqu'aux bouches du Nestus. La Piérie devait son nom aux Piériens du golfe Thermaïque, qui s'y établirent lorsqu'ils furent chassés de leur pays par les Téménides [3]. C'est ce littoral de Thrace près du Strymon (Θρᾴκης αἰγιαλος παρὰ τῷ Στρύμονι) [4] dont parle Hécatée; Tite-Live l'appelle aussi Parstrymonie (Parastrymonia [5], comme nous avons déjà vu Paraxia, Paracheloïs). Il ne faut pas, comme le fait Kiepert, placer la Parstrymonie au nord du lac Cercinitis; Tite-Live, qui seul en parle, la joint à la Parorée, et c'était, soit la Piérie de Thrace tout

[1] Steph. v°.
[2] Steph. 584.
[3] Thucyd. II. 99.
[4] Hécat. *Fragm*. 125.
[5] Liv. XLII. 51.

entière, qu'en effet Tite-Live ne nomme pas dans ce passage, soit la partie de la Piérie répondant au bassin du Strymon depuis Myrcinus jusqu'à Eion. La Parorée tirait son nom des montagnes qui l'avoisinaient L'armée de Xerxès traversa le pays tout entier depuis le Nestus jusqu'à l'Aulon, et ne toucha à l'Edonide qu'à Neuf-Voies, pour passer les ponts construits sur le Strymon par ordre du grand roi [1].

Le littoral entre l'Aulon et le Strymon est aride, et Cousinéry l'a parcouru pendant trois heures, cheminant sur des sables brûlants entre la mer et les bruyères. Mais les coteaux entre les bruyères et la montagne (mont Cercine) sont très-fertiles et très-peuplés, et attirèrent de bonne heure les colonies grecques [2]. Cermorum, ou Cermosa, et le golfe du même nom, indiqués par Pline entre le temple de Neptune et la ville d'Amphipolis [3], répondent probablement à une courbe décrite par le littoral, à peu de distance de Bromiscus, où Kiepert place le village de Jénimahalle. Argilus, colonie d'Andros, était ainsi appelée d'un mot thrace qui signifie *rat*, parce qu'un rat sortit de terre lorsqu'on creusait ses fondements [4]. Elle était voisine d'Eion et d'Amphipolis, et hostile aux Athéniens : ce fut un Argilien qui dénonça Pausanias, roi de Sparte, son ami [5]; ce furent encore des Argiliens qui facilitèrent à Brasidas l'occupation d'Amphipolis [6], et la paix de Nicias leur rendit leur autonomie. L'emplacement d'Argilus correspond au village actuel de Kutchuk-Orsova ; à quelque distance au nord-ouest, au village de Buïuk-Orsova, était située Cerdylium, dite aussi Cardylium, qui faisait partie du territoire des Argiliens. On voyait de là partout à l'entour, et Brasidas y établit son camp, en face d'Amphipolis, lorsque déjà la ville était entre ses mains, et que Cléon se préparait à le combattre: Il descendit de la colline, et ren-

[1] Hérod. VII. 122.
[2] Cousinéry. I. 118.
[3] Plin. IV. 9.
[4] Steph. 101.
[5] Thucyd. IV. 103.
[6] Thucyd. I. 133. IV. 103-106. V. 18.

tra dans Amphipolis avant d'engager l'action où il perdit la vie (καταϐὰς καὶ αὐτὸς ἀπὸ τοῦ Κερδυλίου ἐσερχέται ἐς τὴν Ἀμφίπολιν)[1]. Entre Argilus et les bouches du Strymon, mais toujours sur la rive droite du fleuve, était située Eioné, colonie de la ville pallénienne de Mendé, et, comme Argilus, hostile aux Athéniens[2]. Simonide la prit par trahison, mais les Chalcidiens et les Bottiéens, qui combattaient ensemble en Piérie comme à Spartolus, l'en chassèrent[3], et elle fut encore assiégée par Cléon[4]. Elle était située à quelque distance de la mer et du fleuve, entre Argilus et le pont du Strymon. Lycophron lui donne l'épithète de Bisaltia[5]; les Bisaltes, en effet, touchaient à son territoire. Entre Eioné et Cermorum, sur le littoral, était la mutation de Pennana, mentionnée par Kiepert[6] et appelée Penenana par d'Anville[7]. Nous ne l'avons trouvée ni dans Leake, ni dans Nicolas Bergier.

Sur l'autre rive du Strymon, entre ce fleuve et un contrefort du Pangée, qui limite à l'ouest le bassin du Gangitès, la Piérie renfermait plusieurs autres villes. Eion (Contessa), située aux bouches même du Strymon, à 25 stades[8] (4 kil.625) d'Amphipolis, fut occupée par les Perses dans la seconde guerre médique, et Xerxès y établit des dépôts de farines. Selon quelques auteurs, il s'y embarqua pour retourner en Asie[9]. Bogès ou Butès, gouverneur de cette place pour le grand roi, s'y défendit courageusement contre Cimon. Réduit à l'extrémité faute de vivres, il tua sa femme, ses enfants et ses serviteurs, jeta dans le Strymon toutes ses richesses, et se brûla lui-même[10]. Le vainqueur ne retira aucun butin de cette expédition, mais il trouva le pays si beau, qu'il voulut en faire don à sa patrie, et ce fut l'origine

1 Thucyd. V. 6.
2 Thucyd. IV. 7.
3 Thucyd.
4 Diod. XII. 73.
5 Lycoph. v. 49.
6 Kiep. *Thess. Epeiros.*
7 D'Anv. *Geogr. ant. tab.*
8 Thucyd. IV. 102.
9 Hérod. VII. 25. VIII. 120.
10 Hérod. VII. 107.

des premiers établissements des Athéniens dans cette partie de la Thrace [1]. Dix mille colons, envoyés d'Athènes, occupèrent le territoire conquis sur les Perses et s'établirent à Amphipolis; Eion, port de la colonie, devint le quartier général des Athéniens et leur entrepôt maritime [2]. Dans la guerre du Péloponnèse, Thucydide commandait à Thasos une partie de l'armée athénienne; rappelé trop tard par Euclès, son collègue, à la défense d'Amphipolis, il ne put sauver cette ville, mais il arriva assez promptement pour rester maître d'Eion [3]. L'emplacement d'Eion répond à peu près exactement à celui de Contessa, ville également détruite, et qui a donné au golfe Strymonique son nom moderne. Cependant presque toutes les ruines qui s'y voient datent du Bas-Empire [4].

Hérodote nous apprend que l'armée des Perses, dans sa marche, avait à sa droite le Pangée, et les Péoniens, les Dobères, les Péoples, qui habitaient vers le nord-est les hauts plateaux de la montagne (Γ περοικέοντας δὲ τὸ Πάγγαιον πρὸς Βορέεω ἀνέμου Παίονας Δοβηράς τε καὶ Παιόπλας παρεξιὼν)[5]. Elle passa entre le Pangée et le contre-fort qui longe le littoral jusqu'à la hauteur d'Orfana. Cet espace forme une petite vallée, se prolongeant du nord-est au sud-ouest jusqu'au golfe Strymonique, et arrosée par plusieurs cours d'eau. Leake nous semble lui appliquer avec vraisemblance le nom de Πιερικὸς κόλπος[6] donné par Thucydide [7]. Outre les exemples d'un sens analogue qu'il rapporte (et auxquels on peut ajouter ce passage de Strabon : Βισάλται.... ἔχοντες αὐλῶνα εὔκαρπον ὃν διαιρεῖ ὁ Στρυμὼν [8]), il faut avouer qu'il serait embarrassant de trouver sur toute cette côte un autre golfe que celui du Strymon. Il y a bien à l'est un

[1] Plut. *Cim.*
[2] Thucyd. IV. 102.
[3] Thucyd. IV. 106.
[4] Leake. III. 173.
[5] Hérod. VIII. 113.
[6] Leake. III. 177.
[7] Thucyd. II. 99.
[8] Strab. VII. *Fragm.* 36.

vaste golfe entre la terre ferme et Thasos : mais ce golfe appartient tout entier à la Parorée ; il était tout entier occupé par les Péoniens du Pangée et par les colonies des Thasiens, et jamais les Piériens n'y ont eu d'établissements.

Phagrès[1] et Pergamus étaient situées dans la vallée Piérienne, et en occupaient les deux extrémités. Pergamus correspond probablement à Pravista[2], et Phagrès à Orfana[3]. Leake a reconnu à Orfana l'emplacement d'une cité antique, quelques faibles débris de murailles, et il ajoute qu'on y trouve souvent des monnaies grecques. Apollonie de Piérie[4] est indiquée par Pline sur la côte Egéenne entre le Strymon et la ville d'Œsyme[5]; Strabon la place *positivement* (εἰς μέντοι τἀκριβὲς) à l'extrémité du cap qui, avec celui d'Acrathos, ferme le golfe Strymonique[6]. Quoique cette expression pour nous manque d'exactitude, et que le golfe Strymonique soit réellement fermé au nord par le cap Hagio Giorgi dans l'île de Thasos, ou tout au moins par le cap Kéfalo, situé dans la même île, cependant il reste acquis que Strabon a voulu désigner par là le cap Karca, ou le cap Deftéro[7], à l'extrémité méridionale du renflement formé par la côte de Piérie ; par conséquent c'est là qu'il faut placer Apollonie de Piérie. Nous croirions aussi volontiers que les Bottiéens de Piérie, mentionnés par Pline entre le Strymon et les Edoniens, occupaient au-dessous d'Amphipolis le littoral entre Eion et Apollonie[8]; et qu'Apollonie de Piérie était leur ville. Les Piériens, chassés comme eux de leurs foyers, et de la même race, ne pouvaient leur être hostiles ; la contrée avait avec celle qu'ils abandonnaient une certaine analogie qui n'échappe pas aux exilés, et le nom d'Apollonie, que nous retrouvons en Chal-

[1] Scyl. 67.
[2] Leake. III. 177.
[3] Kiep. *Thess. Epeiros*.
[4] Pomp. Mela. II. 2.
[5] Plin. IV. 18.
[6] Strab. VII. *Fragm*. 25.
[7] Kiep. *Karte von der Eur. Turk*.
[8] Plin. IV. 18.

cidice et en Mygdonie, pourrait bien indiquer l'origine commune des trois villes. Nous ne serions pas arrêté par la dénomination de colonies de Chalcis, donnée aux deux dernières; nous savons en effet que les Chalcidiens et les Bottiéens s'unirent de bonne heure, qu'il y a eu des Bottiéens à Spartolus et à Olynthe, et que Perdiccas en établit près du lac de Bolbé.

Œsyme[1], appelée par Ptolémée[2] Elyma, et placée par Pline[3] entre le Strymon et Apollonie, était vraisemblablement située à l'est de cette ville, et c'est au territoire d'Œsyme que commence la Parorée. Œsyme[4] et Galepsus étaient des colonies des Thasiens[5]; Galepsus, appelée par Ptolémée[6] Gapsélus, appartenait, selon Hécatée, aux Péoniens du Pangée[7]. Pline confirme son témoignage, et fait des Paroréens une peuplade péonienne[8]. Elle se soumit à Brasidas, fut prise par Cléon[9], et fut détruite par Philippe[10] en même temps qu'Apollonie. Elle se releva de ce désastre, et quand Persée, repoussé par ceux d'Amphipolis, descendit le Strymon, il relâcha à Galepsus avant de passer à Samothrace[11]. D'après Étienne de Byzance, Œsyme aurait, de même qu'Amphipolis, Œnos et Maronée, refusé de recevoir Lucrétius et Hortensius, députés romains, et se serait mise à l'abri de leur avarice en leur fermant ses portes[12]. Mais Tite-Live dit Emathia[13], et non Œsyma, et comme ce sont des envoyés des villes de Chalcidice qui rapportent ce fait au sénat, que la ville d'Emathia, située dans l'Acté, sur la côte du golfe Strymonique, et sur le passage des députés romains pour aller à Amphipolis, est citée par lui la première, ce qui est

[1] *Iliad.* IX. v. 304.
[2] Ptol. III. 13.
[3] Plin. IV. 18.
[4] Steph. 510.
[5] Thucyd. IV. 107. — Diod. XII. 68.
[6] Ptol. III. 13.
[7] Steph. 197.
[8] Plin. IV. 17.
[9] Thucyd. IV. 107. V. 6.
[10] Strab. VII. *Fragm.* 17.
[11] Liv. XLIV. 45. — Diod. XXXI. *Fragm.* 21.
[12] Steph. v°. *Emathia.*
[13] Liv. XLIII. 7.

conforme à l'itinéraire des Romains, nous ne voyons pas qu'il soit nécessaire de corriger cet endroit.

Faut-il attribuer au territoire d'Œsyme cet excellent vin de Bibline vanté par Athénée, et célèbre dans toute l'antiquité? Bibline, dit Athénée[1], est une contrée de la Thrace qui produit le vin de Bibline; Epicharme veut qu'on l'appelle ainsi de certains monts Biblins. Arménidas ajoute que la Biblia, ou Bibline, est un canton de la Thrace appelé depuis Tisaré ou Œsyme, dont les vins étaient renommés dans tout le pays pour leur douceur. Démus de Délos prétend que ce vin de Bibline est le vin de Naxos, parce qu'il y a à Naxos un fleuve Biblos; mais jamais Naxos n'a été en Thrace. Enfin, on donnait le nom de vin de Bibline à certains vins de Sicile dont le plant était venu de Thrace[2], et qui étaient aussi en grande réputation. Il y a dans ces témoignages très-divers peut-être une indication précieuse. La contrée qui produit le vin de Bibline a été appelée depuis, selon Arménidas, Tisare ou Œsyme; Œsyme, colonie de Thasos, devenue Macédonienne, est nommée par Scymnus de Chio, Strabon, Pline et Ptolémée. Casaubon, au lieu de lire Tisaré, propose de lire Antisara, et cite Etienne de Byzance, qui lui-même, sur la foi d'Hérodien, donne Antisara, appelée aussi Tisare, pour port aux Daténiens (Ἀντίσαρα ἐπίνειον Δατηνῶν)[3]. Nous ne sommes pas loin de la vérité. Galepsus, où il faut que Persée ait pu aborder, peut être placée au sud du Leftéro-Limani, en avant d'un petit cap qui ferme le golfe de Néopolis. Datum, que M. Perrot a très-justement placée dans cette région, était située, selon nous, non pas à Eski-Cavala[4], mais à Leftéropoli, à 5 ou 6 kilomètres à l'intérieur, et ce doit être la même ville que Tisara ou Œsyme, dont le nom, très-ancien, reparaît quand celui de

[1] Athen. I. 31.
[2] Steph. 166.
[3] Holst. *ap. Steph.* 38.
[4] *Rev. archéol.* juill. 1860. p. 46-47.

Datum tombe en désuétude. Le port des Daténiens, Antisara, situé en face de Tisara, était sur le rivage même où se trouvent les débris appelés Eski-Cavala. Ces trois établissements des Thasiens (Galepsus, Datum, Antisara) occupaient au nord-ouest la pointe extrême du golfe; c'était sur toute la côte de Thrace le point le plus avantageux pour la navigation; (grand ovale d'un bon quart de lieue de profondeur, à l'abri des vents du sud et du sud-ouest [1]). La situation de la ville de Thasos était semblable.

Datum avait un territoire très-bon et très-fertile [2], des chantiers de construction, des mines d'or, et c'est de là qu'est venu le proverbe : une Datum de biens (une forêt de biens) [3]. Le contre-fort du Pangée auquel est adossé le village de Leftéropoli a pu anciennement renfermer des mines [4], peut-être même celles découvertes et exploitées par Cadmus pendant son séjour dans l'île de Thasos. Les Athéniens, dans leur première expédition en Thrace, en convoitèrent la possession, et Sophanès, leur général, fut tué à Datum par les Edoniens [5], qui alors en étaient les maîtres [6]. La prospérité de cette ville était attachée à la fortune de Thasos, sa métropole; quand Thasos, après une guerre de trois ans, se rendit aux Athéniens [7], Datum dépérit : on oublia jusqu'à son nom, et celui d'Œsyme reparut. Le port de Leftéro-Limani fut négligé pour celui de Néopolis; ce ne fut qu'au moyen âge qu'on reconnut de nouveau son utilité et son importance. Une tour génoise, qui servait probablement de vigie, y est encore debout [8].

Athènes victorieuse prétendait hériter des mines et des colonies possédées par les Thasiens sur la côte de Thrace [9].

[1] Cousinéry. II. 116.
[2] Steph. 225. 385.
[3] Strab. VII. *Fragm.* 33.
[4] M. Perrot. *Rev. archéol.* juill. 1860.
[5] Hérod. IX. 75.
[6] Eustath. *ad Dion.* V. 517.
[7] Thucyd. I. 101.
[8] *Rev. archéol.* juill. 1860.
[9] Cousinéry prétend que Néopolis existait du temps de Cimon. Plutarque dit seulement que Cimon enleva aux Thasiens tout ce qu'ils possédaient sur le continent. (Plut. *Cim.* 14.)

Callistrate, son général, fonda une ville au centre de ces établissements, et il choisit un emplacement moins sûr pour les vaisseaux, mais plus facile à défendre. C'est Néopolis, destinée à devenir le chef-lieu de toute cette partie du littoral sous la domination nouvelle. Elle était située à 9 milles de Philippes[1] (13kil.,329), dont elle était séparée par la chaîne mince et basse du Symbole[2] (300 à 400 mètres). Lorsque Philippe s'empara de Crénides, et lui donna son nom de Philippes, Néopolis devint le port des Philippiens, et sa prospérité alla croissant. La flotte de Brutus et de Cassius stationna dans son golfe, et pourvut abondamment aux besoins de l'armée républicaine[3]. Saint Paul y aborda dans son voyage en Macédoine[4]. Les monuments de Philippes sont sortis des carrières de marbre blanc qui se trouvent dans son voisinage, et la mosquée de Drama en est bâtie. Elle fut, sous le nom de Cavala, un des comptoirs des Génois; elle attira aussi l'attention des Turcs, et les restes d'un bel aqueduc, qu'on admire au nord-est de la ville, sont attribués à un de leurs pachas. On a beaucoup de médailles de Néopolis, et quoique les ruines qu'on y a découvertes soient rares et sans caractère, et qu'elles ne révèlent rien de précis, on ne peut douter du rôle important que cette ville a joué sur la côte de Thrace depuis sa fondation jusqu'aux derniers siècles de la domination romaine[5].

On place généralement à l'angle nord-est du golfe de Néopolis, là où le littoral cesse d'être parallèle à la chaîne du Symbole, et se prolonge au sud, en face de Thasos, la mutation d'Acontisma donnée par les itinéraires[6]. Entre ce lieu et Néopolis était probablement située[7] Scaptésylé,

[1] Appien. *G. civ.* IV. 106.
[2] *Rev. archéol.* juill. 1860. p. 49.
[3] Appien. *G. civ.* IV. 106.
[4] *Act. des Apôtr.* XVI.
[5] M. Perrot. *Rev. archéol.* juill. 1860.
[6] Itin. Ant. et Hier.
[7] Steph. 606.

ainsi appelée pour ses mines d'or et d'argent[1]. Ces mines appartenaient à l'historien Thucydide, qui y mourut pendant son exil[2]. Lucrèce parle aussi de Scaptésylé, dont le sol exhalait des odeurs malsaines[3]. Les défilés (Στένα) en étaient voisins, de même que ce mur génois dont nous avons parlé à propos de la bataille de Philippes, et qui, selon nous, pourrait remonter pour les fondations à l'époque romaine. Au sud-est d'Acontisma, sur la côte ouest du golfe de Néopolis, était située la ville de Pistyre, peut-être fondée par Timésias de Clazomène, fondateur d'Abdère, lorsqu'il fut chassé de cette dernière ville par les Thraces[4]. Sur son territoire on trouvait un vaste lac de 30 stades de circuit (5kil.,500) et très-salé; dans la seconde guerre médique, les chevaux des Perses le mirent à sec[5]. Entre Pistyre et le Nestus il faut peut-être placer Perné, ville de Thrace voisine de Thasos[6].

6. Abdère, Thasos.

La voie Egnatia, qui passait près de Néopolis et de Scaptésylé, et qui avait un relais à Acontisma, abandonnait le littoral en cet endroit, et franchissait le Nestus en ligne directe. Au delà du fleuve, Topiris ou Topira[7] (Jénidsche) était sa première étape. Au sud-est de Topiris, près du cap Balustra-Bouroun, et dans le voisinage des Sapéens[8], la ville d'Abdère, fondée, selon quelques-uns, par Abdéritès, ami d'Hercule[9], que les chevaux de Diomède mirent en pièces[10], selon d'autres par Abdéra, sœur de Diomède lui-même[11]. Les Bistoniens, dont Diomède était roi, en furent les premiers habitants[12]. Longtemps après, les Clazoméniens, sous

[1] Festus. *De Verb. signif.*
[2] Marcell. *Vie de Thucyd.* 95.
[3] Luc. *Phars.* VI.
[4] Raoul-Rochette. III. 401.
[5] Hérod. VII. 109.
[6] Steph. 543.
[7] Strab. VII. *Fragm.* 44.
[8] Scyl. 67.
[9] Steph. 5.
[10] Scymn. V. 667.
[11] Pomp. Mela. II. 2.
[12] Strab. VII. *Fragm.* 43.

la conduite de Timésias (656), y fondèrent une ville[1], mais ils furent reçus par les Thraces comme les Athéniens le furent plus tard par les Edoniens, et Timésias, chassé, s'établit peut-être alors à Pistyre. Un siècle après cet essai malheureux, quand les Perses, gouvernés par Cyrus, firent, pour la première fois la conquête de l'Ionie (541)[2], les Téiens, qui émigrèrent, reprirent à Abdère l'œuvre des Clazoméniens, et acquirent promptement de grandes richesses. C'est seulement à Abdère que Xerxès s'arrêta dans sa retraite précipitée, et qu'il délia sa ceinture[3]; les Abdéritains reçurent des présents du grand roi. Un Abdéritain du nom de Nymphodore avait donné sa sœur pour épouse à Sitalcès, roi de Thrace, et jouissait d'un grand crédit auprès de ce prince. Les Athéniens s'en servirent utilement pour obtenir l'alliance d'Abdère, et sur la fin de la guerre du Péloponnèse, elle embrassa encore leur parti[4]. Elle demeura libre sous Philippe[5], et refusa d'ouvrir ses portes à Alexandre partant pour l'Asie; elle craignait, disait-elle, les représailles de Darius, et promettait d'accueillir le roi, s'il revenait vainqueur. Alexandre accepta avec magnanimité cette excuse, passa outre, et promit aux Abdéritains, quand il reviendrait, de les traiter en amis[6]. On connaît beaucoup d'Abdéritains illustres : Démocrite, Hécatée, Protagoras, dont Platon refuta les sophismes, Bion, qui eut quelques idées justes sur les régions polaires, Anaxarque, Mégasthène. C'en est assez pour combattre la réputation de sottise faite aux habitants d'Abdère, et qui pourrait bien venir des Athéniens, jaloux de leur puissance et des colonies qu'ils avaient en Thrace (Dicæa, Pistyre, Bergepolis ou Bergé). Strabon parle d'un temple de Jason à Abdère, fondé ou détruit par Parménion

[1] Hérod. I. 168.
[2] *Id.* 142. 168.
[3] *Id.* VIII. 118.
[4] Thucyd. II. 29.
[5] Diod. XIII. 72.
[6] Callisth. *Fragm.* 37.

(il y a deux leçons). Nous ne retrouvons pas ailleurs qu'Abdère ait été prise par Philippe; nous avons vu qu'elle était encore autonome à l'avénement d'Alexandre, elle le fut aussi sous les Antigonides[1]. Il y a donc des raisons de douter, et il se pourrait que ce Parménion ne fût pas le général de Philippe, mais un Abdéritain.

L'île de Thasos, par laquelle nous terminons notre description, était située à 22 milles d'Abdère[2] (32kil.,582), et séparée du continent par un bras de mer appelé Aulon, au milieu duquel est un archipel appelé la petite Thasos ou Tassopoulo. Elle s'appelait d'abord Aeria ou Æthria[3], et reçut son nouveau nom de Thasso, fille d'Agénor[4], ou de Thasos, l'un des chefs phéniciens. L'autre de ces chefs, Cadmus, fils d'Agénor, y demeura longtemps[5], et s'y livra à l'exploitation des mines. Thasos, chère à Cérès, avait des campagnes fertiles, des vignobles, des mines d'or, qui lui valurent le surnom de Chrysé[6], et que Cadmus découvrit. Les Phéniciens y bâtirent un temple d'Hercule Tyrien cent cinquante ans avant la naissance de l'Hercule des Hellènes[7]. Une colonie de Pariens, ayant pour chef le père d'Archiloque, s'y établit à la fin du huitième siècle[8]. L'île avait une ville de même nom qu'elle, avec deux ports, dont l'un était fermé[9]; ses richesses provenaient des établissements qu'elle avait sur la côte de Thrace (Œsyme, Galepsus, Datum, Scaptésylé, Strymæ sur le Lissus, au nord-est d'Abdère). Les mines de Scaptésylé, situées sur le continent, rapportaient annuellement 80 talents[10]; celles situées dans l'île, entre Cœnyre et Ænyre, étaient d'un produit moindre. La recette totale était de 200 à 300 talents. Soumise

[1] Strab. XI. c. XIV. § 12.
[2] Plin. IV. 23.
[3] *Id. ibid.*
[4] Steph. 301.
[5] Hérod. VI. 47.
[6] Eustath. *Ad. Dion.* V. 517.
[7] Hérod. II. 44.
[8] Thucyd. IV. 104.
[9] Scyl. 67.
[10] Hérod. VII. 108.

par la flotte persane lors de l'expédition de Mardonius, Thasos devint suspecte à Darius, qui l'obligea d'abattre ses murailles[1], et de conduire ses vaisseaux à Abdère. Dans la seconde guerre médique, Thasos se réconcilia avec Xerxès, et l'un de ses citoyens, Antipater, fils d'Orgès, donna à l'armée des Perses un repas qui lui coûta quatre cents talents d'argent (environ 2,160,000 francs)[2].

Lorsque les Grecs furent vainqueurs à Mycale et à Platées, les Thasiens entrèrent dans la ligue hellénique, mais quelque temps après la victoire de Cimon sur l'Eurymédon, ils se détachèrent de l'alliance d'Athènes, à cause des mines d'or. Les Perses en avaient dépouillé les Thasiens; les Athéniens voulurent les posséder après eux, et les Thasiens, battus sur mer, appelèrent les Spartiates à leurs secours. Sparte allait opérer une diversion et envahir l'Attique, quand un tremblement de terre l'arrêta. Thasos, au bout de trois ans de siége, capitula, rasa ses murailles, livra sa flotte, paya sur-le-champ une somme d'argent, se soumit pour l'avenir à un tribut, et les riches comptoirs de la Parorée devinrent athéniens[3]. La guerre du Péloponnèse fut favorable à Thasos, et Lysandre lui rendit son autonomie, mais en y introduisant une garn son de Spartiates. Quelque temps après, Thrasybule l'en chassa, et les Athéniens, introduits par Ecphante, reprirent possession de la ville[4]. Dans cette seconde période leur joug fut plus léger et moins solide: les Thasiens, mettant sans doute à profit les embarras d'Athènes, occupée à réprimer la révolte de ses autres colonies, reprirent leurs projets sur la Thrace; et en 359, on les retrouve à Datum. Philippe les en chassa presque aussitôt[5], et quelques années plus tard

1 Hérod. VI. 44-48.
2 *Id.* VII. 118.
3 Thucyd. I. 101. IV. 102.
4 Démosth *Disc. contre Lept.*
5 Diod. XVI. 3.

la prise de Thasos par les Macédoniens mit un terme à leur indépendance. Philippe y envoya une colonie de ceux de ses sujets dont il voulait purger son royaume ; peut-être est-ce l'origine de la ville de Machopolis, citée par Tzetzès, et rappelée par Ollivier[1]. Sous les Antigonides, Philippe, fils de Démétrius, fut obligé, après la bataille des Cynoscéphales, de retirer ses troupes de Thasos[2], et Thasos redevint autonome. Elle jouissait encore de ce privilége sous les empereurs[3].

La ville de Thasos (Paléocastro) était située au nord-est de l'île, sur la côte, entre Volgaro et Panagia[4]; elle fut sans doute très-considérable, si on en juge par l'étendue de ses ruines. Cousinéry y a reconnu de magnifiques murs en marbre blanc, regardés comme un des plus beaux modèles de l'art hellénique, et dont il subsiste des parties considérables, beaucoup de sarcophages épars du côté de l'ouest jusque sur le rivage, mais il n'a retrouvé ni temples, ni édifices publics; des bois touffus arrêtaient ses investigations[5]. Les deux ports de Thasos devaient être des deux côtés du promontoire occupé par la ville (situation analogue à celle de Pydna, de Datum, et de Néopolis). Sur la côte est Koinyra se retrouve dans Kynira, et il y a des ruines; à l'intérieur, la position d'Ænyra est indiquée par le nom de Castro. C'est entre ces deux bourgades, et probablement au midi du mont Ipsari (cime élevée d'Aeria?) qu'étaient situées les mines d'or[6]. Les collines sont partout couvertes de ces vignes qui se plaisent dans les terres grasses, et qui ont été chantées par Virgile[7].

[1] Ollivier. *Hist. de Phil.* II. 143.
[2] Liv. XXXIII. 30.
[3] Plin. IV. 23.
[4] Leake. *North. Gr.*— Kiep. *Thess. Epeiros.*
[5] Cousinéry. II. 85-100.
[6] Kiep. *Karte von der Eur. Turk.*
[7] Virg. *Georg.* II. 91.

CONCLUSION

A présent que nous sommes parvenu à la fin de notre travail, le moment est venu de résumer en peu de mots ce qui peut nous appartenir en propre, et ce que nous croyons avoir éclairci, ou déterminé avec plus de précision. Nous le faisons dans l'ordre que nous avons adopté, en renvoyant aux développements antérieurs pour y trouver nos raisons.

La description physique de la région macédonienne résume pour la première fois dans un cadre spécial et à peu près complet les travaux des principaux voyageurs et géographes français, anglais et allemands qui depuis un demi-siècle se sont occupés de la Macédoine. Elle est en quelque sorte le développement de ces paroles de Tite-Live : *Quàm divisui facilis*. Les chaînes de montagnes et leurs passages y sont étudiés attentivement, et leur exploration, toute récente sur bien des points, jette un jour nouveau sur les premières invasions. Sans doute, on ne peut affirmer d'une manière absolue que telle invasion a eu lieu par tel col plutôt que par tel autre, situé plus à gauche, ou plus à droite, mais on sait positivement qu'il n'y a sur la ligne très-étendue des frontières de l'est et du nord qu'un petit nombre de passages praticables, et il n'y a pas de témérité à croire que les invasions de l'est et du nord n'ont pu s'opérer que par ces passages-là.

Nous avons pu également déterminer avec vraisemblance,

sinon avec certitude, quelques points de détail. Nous avons rectifié pour le cours de l'Oriundès et du Barbanna le texte de Tite-Live, reconnu l'Ardaxane dans le dernier affluent du Drin noir à gauche, en avant d'Alessio ; l'Artatus dans l'Oracha, bras septentrional du Mati ; le Bévus dans un affluent du lac de Prespa autre que la Resna, et parallèle à cette rivière. Nous avons distingué sûrement l'Eordéus, affluent de l'Apsus, et fleuve des Eordètes, de l'Eordaïcus, fleuve des Eordéens, tributaire du lac d'Ostrowo : la position de l'Isanus, du Palamnus, du Panyasus a pu aussi être fixée. Le fleuve Pepylichnus n'existe pour nous que dans des textes corrompus, et nous avons cru devoir placer les monts Asnaüs et Æropus donnés par Tite-Live dans l'ordre où ils devaient se présenter aux Romains venant d'Italie. L'examen des meilleures cartes modernes nous a fait retrouver autour du mont Lingus la Triphylie de la terre Mélotide, et nous avons désigné les parties de la grande chaîne du Pinde qui devaient porter les noms de mont Bercétésius, de mont Poion, de mont Lacmos et de mont Tymphé. Les cols qui conduisent de l'Hestiéotide dans le pays des Athamanes ont été reconnus soigneusement. Dans la Macédoine proprement dite, le mont Poimænion, cité seulement par Etienne de Byzance, se rapporte, selon nous, au mont Plaschkhavitza. Les Péoniens du lac Prasias allaient effectivement chercher leurs pilotis sur le mont Orbélus, mais cet Orbélus de l'est, différent de l'Orbélus du nord, correspond à l'extrémité septentrionale du Symbole près du mont Bozdagh, et sa position ressort clairement du texte d'Arrien.

Les recherches de M. Boué et la carte de M. Viquesnel, nous ont permis de reconnaître dans la vallée du Strymon l'existence des lacs indiqués par Pline, et sur la côte sud-est l'étang salé de Pistyre, mentionné par Hérodote. L'Angitas, le Gangitès, le Zygactès ont pu être distingués les

uns des autres, et, grâce à la carte de M. Viquesnel, il nous a été facile de rectifier la position donnée à l'Harpessus, par M. G. Perrot.

En passant de la description physique à la géographie historique de l'époque primitive, nous n'avons plus retrouvé ce terrain solide qui, malgré des lacunes regrettables, et des observations incomplètes, nous avait tant séduit. Nous aurions voulu faire la chronologie des invasions, distribuer par races et par époques les peuplades dont les noms ont échappé à l'oubli. Mais si nous avons combattu quelquefois Raoul-Rochette et M. Poinsignon, si même nous avons osé commenter Fréret, nous avons promptement compris que les plus importantes questions étaient d'une solution très-difficile, à cause de la rareté et de l'obscurité des témoignages. Cependant nos recherches n'ont pas été entièrement infructueuses. Il nous paraît démontré que les Illyriens, et les Thraces, une des branches de cette grande famille, ont peuplé à l'ouest l'Illyrie grecque, à l'est, la Thrace épictète, que les Pélages septentrionaux (Bryges, Péoniens, Teucriens) ont peuplé le centre, et que les colonies grecques ont occupé les côtes, principalement au sud-est. Les origines religieuses sont mixtes comme la population elle-même; l'influence égyptienne et phénicienne existe, mais elle est faible et circonscrite. Nous avons aussi déterminé plusieurs points secondaires qui ne sont pas sans importance; nous avons constaté la présence des Pélasges tyrrhéniens dans l'Elimiotide et dans la Chaonie, l'origine hellénique et dorienne des Macednes, et ce qu'était Macednum, leur berceau. Nous avons suivi les colonies de l'Eubée (Abantes, Hestiéens), et du Péloponnèse (Calicéniens, Orestes), dans l'intérieur du pays; elles y ont laissé des traces encore reconnaissables, et Pouqueville les a signalées aux environs de Krépéni.

La géographie historique de l'époque macédonienne, un peu mieux connue, n'est cependant pas sans obscurités, et l'étude des historiens nous a suggéré quelques utiles remarques. L'expédition de Xerxès, si bien retracée par Hérodote, donne la position des Péoniens du Pangée, des Péoniens du lac Prasias et des Satres; Dobérus, le Syléus Campus, l'ancienne Stagire, le Cantharolethron y sont nettement indiqués. A propos des expéditions de Brasidas, nous avons examiné la valeur du mot de Lyncus employé par Thucydide, et nous avons cherché quelle était cette Lacédémonie de Piérie, où l'on place une seconde Torone. Outre Héracléum de Piérie, nous avons attribué à Philippe les deux Héraclées de Sintique et de Lyncestide et nous avons fait voir pourquoi la grandeur de la Macédoine, fondée par ce prince et par son fils, ne fut pas durable. Nous avons pu, en recueillant tous les témoignages, retrouver les villes fondées depuis Alexandre par Antipater et Cassandre, et par les Antigonides; nous avons aussi avancé quelques appréciations nouvelles sur la conduite politique et militaire de Philippe et de Persée, et sur la tactique des Romains. Aidés de la lettre de Flamininus aux habitants de Cyréties, nous avons expliqué un passage d'Eustathe dans son commentaire sur l'Iliade, et distingué soigneusement les Pénestes de Thessalie, citoyens dépossédés, des Pénestes illyriens, tribu indépendante. L'arrêt prononcé par les historiens contre Persée nous a paru irrévocable, mais nous avons essayé d'adoucir l'arrêt porté contre Philippe, et nous croyons avoir prouvé que, si d'abord il ne fit pas assez, il fit ensuite tout ce qui lui était possible dans sa position.

En exposant l'organisation politique de la Macédoine par Paul-Emile, nous avons surtout fait ressortir ce qu'elle avait d'injurieux et de cruel pour les Macédoniens. Nous avons regretté que les historiens ne nous aient pas raconté plus

longuement les guerres des Romains contre les Besses, et nous avons relevé quelques-unes de leurs méprises. C'est aussi grand dommage que nous n'ayons pas la division de la Thrace en préfectures par Archagathe; en effet la Thrace est, comme la Macédoine, d'un partage facile ; les peuplades s'y cantonnent, et la division en préfectures nous eût donné la position réelle des tribus besses et des tribus odryses. Dans l'expédition de César nous croyons avoir fixé la position du lieu de débarquement (Pharsale), celle de Paleste ou Palæassa, celle du camp de César sur l'Apsus, près d'Asparagium, et nous avons exprimé nos conjectures sur son itinéraire de Dyrrachium à Gomphi. A propos de l'expédition de Brutus et de Cassius, nous sommes revenu sur ce que nous avions dit précédemment de l'Harpessus, du Gangitès et du Zygactès, et nous avons essayé de concilier avec Arrien les opinions contradictoires de Cousinéry et de M. Perrot sur le mur de Néopolis. Enfin nous avons reconnu dans le Scurio des itinéraires la ville de Cyrrhus, et dans Dicæopolis l'ancienne Ichnæ. Notre moisson aurait été beaucoup plus abondante si nous n'avions pas été précédé par les habiles et fructueuses recherches de M. de la Coulonche et de M. L. Heuzey.

C'est surtout dans la description politique que nous avons trouvé à nous exercer après tant d'autres. Personne n'avait avant nous, en France du moins, entrepris de rétablir entièrement la géographie ancienne de la région macédonienne. Leake, dont le cadre est de tous le plus étendu, n'a pas dépassé au nord Dyrrachium et le lac Lychnitis, à l'est Sirris et le cours de l'Angitas, et la géographie physique du pays, mal connue de son temps, l'a entraîné dans plus d'une erreur. Si l'étendue de notre tâche était un péril véritable, elle offrait aussi par compensation un certain avantage, et donnait à nos recherches plus d'ensemble et d'unité. En

effet, c'est surtout dans la topographie que les détails s'expliquent l'un par l'autre, et souvent nous avons trouvé dans des localités situées même à de grandes distances la solution de difficultés demeurées jusque-là sans explication. Leake et M. L. Heuzey nous ont laissé peu de chose à faire pour la Thessalie et la Piérie ; M. de la Coulonche ne nous a permis d'ajouter à sa description de l'Emathie que quelques rares conjectures. Nous avons été plus heureux au nord-ouest et à l'ouest, où nous n'avions guère d'autres devanciers que Raoul-Rochette et Pouqueville. La Chalcidice et la Thrace ont aussi donné matière à quelques rectifications.

Dans l'Illyrie grecque nous avons déterminé la position des Maniens et de leur Emporium, celle des Pénestes, de l'Artatus leur fleuve, d'Oaeneum, leur ville principale. Nous avons cru reconnaître chez les Albaniens Albanopolis et Derda ; chez les Dassarètes Enchélana, Satium et Créonium ; sur le territoire des Dyrrachins Asparagium ; nous avons assigné aux Eordètes leur cantonnement sur le cours moyen de l'Eordéus, et exposé nos conjectures sur le Phœbatide et sur la tribu éléenne des Calicéniens. Nous avons choisi le premier siècle avant Jésus-Christ pour nous représenter l'aspect probable du golfe d'Aulon, et déterminer la position relative des colonies grecques établies sur ces bords entre les Chaones demeurés barbares et la pointe extrême des monts Acrocérauniens. Nous avons signalé en passant un curieux passage de Strabon, qui mentionne l'oïdium et sa médication par le bitume. Chrysondyon et Sésareth nous ont donné l'emplacement probable des Dyestes et des Sésarasiens.

La Thessalie épictète est si remplie de noms historiques, que, malgré les étroites limites assignées à cette annexe politique de la région macédonienne, nous avons pu signaler un certain nombre de points nouveaux, ou déterminer avec

plus de précision ceux déjà connus. Nous croyons avoir placé les premiers Oxynéia à Kastraki ; nous avons les premiers donné la position de Mégara, de Naxium, de Tripolis Scæa, de Titaron, d'Ænia. Nous avons mis sur d'autres positions telles que Piéria, Pialia, Phéca, Pélinna, Pélinnæum, Eritium, Azorus, Doliché, Gyrton, Eloné ou Limoné, Dodone, Dipnias, une opinion contraire à celle de Leake ou de M. L. Heuzey, et nous avons dit quelles étaient nos raisons. Nous avons contesté l'existence d'une seconde Métropolis dans le bassin du Titarésius, et nous avons essayé de répartir entre les torrents qui forment ce petit fleuve les différents noms transmis par les anciens. Nous croyons avoir prouvé qu'il existait une route sur la rive nord du Pénée par l'Octolophe, et nous avons indiqué les points précis où l'on passait le Pénée entre Larisse et la mer. Il nous semble que le bassin du Pénée à l'ouest depuis Elatia jusqu'à Gomphi aurait besoin d'être exploré de nouveau sur ses deux rives ; les positions si importantes de Gyrton et de Phacium s'y reconnaîtraient vraisemblablement.

La région de l'Olympe et les bassins côtiers de la Piérie ont été étudiés avec beaucoup de soin, et décrits avec beaucoup de sagacité et d'élégance par M. L. Heuzey. Plût à Dieu que toutes les sources que nous avons consultées eussent eu pour nous l'attrait de son beau livre sur le mont Olympe et l'Acarnanie ! Cependant nous avons été en désaccord avec lui sur quelques points et nous avons hasardé nos conjectures sur quelques autres. Nous avons maintenu avec Leake Hatéra à Ekatérini, et avec M. L. Heuzey lui-même Valla à Palatitza ; nous avons préféré sa première conjecture à son récent rapport inséré dans le *Moniteur*, et nous avons laissé en Emathie avec M. de la Coulonche Miéza et le Nymphæum d'Aristote. Nous avons signalé des routes de Dium à Alorus et de Pydna à Bérée par la forêt Pié-

rienne, rapproché la station de Sabazion du dieu Sabazius mentionné par Cicéron. Nous avons placé autour de Dium un temple de Bacchus (Hagios Dionysios); à l'ouest, entre cette ville et l'Olympe, Pimpléia et Musæum, pleins du souvenir d'Orphée; à l'est, entre Dium et la mer, Piérie et Acesæ, villes piériennes, et, en comparant les distances données par les itinéraires, nous avons assigné une position différente à Méthone, à Pagæ et à la station de Bada. Ces additions ou rectifications paraîtront utiles sans doute, mais elles demeurent secondaires, et elles font surtout ressortir le mérite des travaux de M. L. Heuzey.

Dans le bassin de l'Haliacmon la position d'Elima, d'Argos Oresticum, de l'Argestæus Campus, de Cellæ, a pu être fixée; nous avons aussi reconnu le lac Bégorritis dans le lac de Kailari. La région septentrionale, répondant au bassin de l'Erigon et au bassin supérieur de l'Axius, est très-pauvre en monuments et en textes historiques, et encore très-mal connue. Là surtout il convenait d'être sobre en conjectures pour rester vraisemblable : nous avons porté notre attention sur quelques points seulement. Nous avons essayé de déterminer l'emplacement de quelques villes, comme Héraclée, Lyncus et Nicée; nous avons établi qu'autour de l'Octolophe il y avait deux routes; que l'une, celle du nord, était l'œuvre des rois de Macédoine, ou du moins existait de leur temps, et qu'alors c'était la plus fréquentée; que l'autre, celle du sud, plus courte, leur était connue, mais qu'elle était moins frayée, et qu'elle fut adoptée par les Romains dans le tracé de la voie Egnatia. Les positions de Stuberra, de Pélagonia, de Bylazora, d'Almana, nous paraissent certaines. La belle découverte de M. L. Heuzey, qui a reconnu à Polotsko les ruines de Stobi, nous a permis à nous-mêmes une conjecture nouvelle au sujet d'Istib, et nous avons vu dans cette ville une seconde Stobi, habitée

au moyen âge par les citoyens de la première, pour rester en dehors des invasions. Nous croyons que l'on doit placer Perséis aux environs de Polotsko, en tirant vers le sud-ouest, et il nous paraît difficile d'admettre que la vallée inférieure de l'Erigon soit assez sauvage pour interdire cette supposition.

Parmi tant de points en discussion, il n'en est pas qui aient été plus débattus que l'existence et l'emplacement de la Tripolide pélagonienne et de la Tripolide péonienne. Tout d'abord il a fallu reconnaître que le texte de Strabon, qui faisait la principale difficulté, était étrangement corrompu, et demeurait inexplicable. Ceci une fois admis, le problème se résolvait tout seul : M. de la Coulonche a très-clairement décrit la Tripolide pélagonienne, et on ne peut la méconnaître dans ce qu'il dit de l'Almopie et des Almopes ; la Tripolide péonienne n'a pas été moins bien indiquée par Leake. Nous avons adopté leurs opinions, et ajouté seulement quelques détails à leur description. De même en Emathie nous n'avons eu pour ainsi dire qu'à reprendre leurs traces. Cependant nous avons cru pouvoir signaler Antigonée pélagonienne, sur le cours supérieur du Vodéna, et au nord d'Edesse Tyrissa et Eubœa ; nous avons essayé de concilier Cousinéry et M. de la Coulonche au sujet de l'intermuralis amnis de Pella, et nous croyons, contrairement à l'opinion de ce dernier, que les tumulus de Pella peuvent être des tombeaux de rois ; il nous paraît surtout évident que rien ne nous défend de le croire, et les curieux tumulus explorés par M. Heuzey près de Pydna, sont bien faits pour donner l'envie de recommencer les fouilles.

Sur la frontière de l'Emathie, nous reportons la limite de la Bottiée à l'Echédorus : nous nous appuyons principalement sur le changement du cours de l'Axius, et c'est entre

l'ancien lit de ce fleuve et celui de l'Echédorus que nous plaçons le territoire de Chalastre, qui était Bottiéen. Selon nous, Amphaxis n'est pas une ville, mais une région comme le Paraxia, et les monnaies frappées avec la légende ΑΜΦΑΞΙΣ sont les monnaies d'une région, d'une ligue, comme probablement celles frappées avec la légende ΧΑΛΚΙΔΕΩΝ. Nous avons essayé de donner une position à plusieurs villes de la vallée inférieure de l'Axius ou de la Mygdonie, comme Amymon, Antigonée mygdonienne, que nous distinguons d'Antigonée des Sables, ou Antigonée Psaphara, Crestoné, Letæ, Xylopolis et Bolbé. Cette partie de la région macédonienne nous semble aussi réclamer de nouvelles explorations.

En Chalcidice, le Kortiasch est le Dysorum d'Hérodote, et le mont Salomon est l'Hypsizonus de Pline. Rhacélus, près du mont Cissus, nous permet de donner le nom du Réchius à la principale rivière qui arrose la Crosséa, et sur le témoignage de Tite-Live nous plaçons Antigonée Psaphara près de la mer, presque aux bouches de ce petit cours d'eau. Nous voyons dans Scithæ le port de Potidée, dans Thérambus peut-être la métropole de Stagire ; le Colophoniorum Portus, la ville de Parthénopolis, le Cophoslimen ont été déterminés à peu près sûrement. Dans l'Acté, nous avons fixé la position d'Uranopolis, celle d'Emathia ; la situation d'Acanthe et de son port Panormus nous a permis d'expliquer un passage d'Hérodote, et nous a fait distinguer l'ancienne Stagire, ville maritime détruite (Alapta?) par Philippe, de la ville nouvelle, bâtie à l'intérieur par Aristote. Nous avons aussi reconnu l'Aulon, et au nord de l'Aulon, que nous pensons être le canal d'écoulement du lac de Bolbé, nous avons placé Bromiscus et Aréthusa. Les Apollonies échelonnées en Chalcidice, en Mygdonie et en Piérie nous paraissent avoir une origine

commune, et elles ont les Bottiéens ou Piériens de la Bottiée pour auteurs.

Nous avons déjà indiqué dans la Thrace épictète la Lacédémonie de Piérie, et Torone Piérienne, qui y était située, et nous attribuons ce canton et les villes de Torone et de Doris, situées au sud-est d'Amphipolis, aux colonies lacédémoniennes établies dans cette partie de la Thrace à la suite de l'expédition de Brasidas. Nous distinguons avec soin Eione Mendésienne d'Eion du Strymon, et le Drabescus des itinéraires, aujourd'hui Drama, du Drabescus de Thucydide, aujourd'hui Drawik. La Parstrymonie de Tite-Live nous paraît mal placée par Kiepert ; nous comprenons au contraire à la façon de Leake le Πιέριος κόλπος, qui correspond à la coulée resserrée eutre le Pangée et les monts Biblins.

Une interprétation nouvelle nous conduit à voir dans Œsyme, Tisara et Datum trois noms d'une même ville à trois époques différentes ; nous y rattachons Antisara, les monts Biblins et le vin de Bibline, célèbre dans l'antiquité, et cette interprétation éclaircit un des points les plus obscurs de la géographie de la Thrace épictète. Héraclée Sintique, colonie macédonienne, ne doit pas être confondue avec Sintia, ville barbare, probablement capitale des Sintes, et située sur la rive gauche du Strymon. Nous croyons avoir retrouvé la position de Paræcopolis et de Jamphorina, peut-être celle de Desudaba. La ville de Trogilus, la chaîne du Symbole, les gorges Sapéennes, le cours de l'Harpessus ont aussi attiré notre attention.

Nous venons de rendre compte le plus brièvement possible de notre travail. Dans cette analyse très-rapide, nous n'avons pas dit absolument tout ce qui nous appartient; en revanche nous avons peut-être revendiqué comme nôtre plus d'un point mis en lumière par quelques-uns de nos

devanciers; si ce dernier fait existe, c'est certainement à notre insu. Dans tous les cas, nous pouvons affirmer que nous n'avons rien avancé sans preuves. Nous reconnaissons que notre tâche eût été impossible sans les consciencieux travaux du colonel Leake, et de l'école française d'Athènes, et surtout sans les excellentes cartes de MM. Von Hahn, Kiepert et Viquesnel.

FIN.

Vu et lu,

A Paris, en Sorbonne, le 25 août 1862, par le doyen de la Faculté des lettres de Paris,

J.-Vict. Le Clerc.

Permis d'imprimer.

Le Vice-Recteur,

A. MOURIER.

INDEX GÉOGRAPHIQUE.

C

E

F

G

I

J

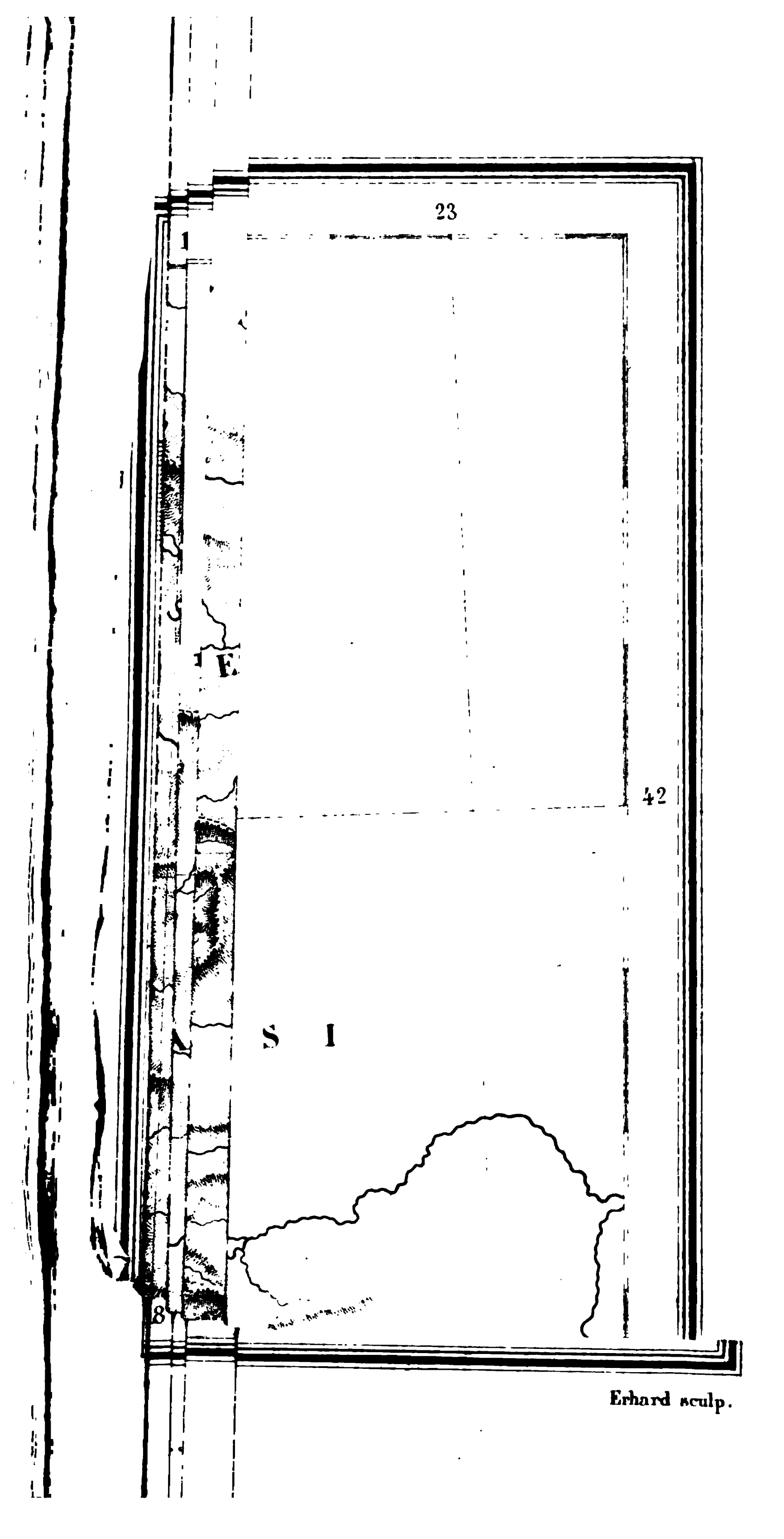
K

L

P

R

T


23
42
S I
Erhard sculp.

